



HAL
open science

Rapports de force et échelles de grandeur sur le marché de la traduction

Gisèle Sapiro

► **To cite this version:**

Gisèle Sapiro. Rapports de force et échelles de grandeur sur le marché de la traduction. [Rapport de recherche] DEPS (ministère de la Culture); Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP). 2012. <halshs-01621156>

HAL Id: halshs-01621156

<https://shs.hal.science/halshs-01621156v1>

Submitted on 23 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Rapports de force et échelles de grandeur
sur le marché de la traduction**

**Les obstacles à la circulation des œuvres
de littérature et de sciences humaines à l'ère de la
mondialisation**

Étude réalisée dans le cadre d'une convention avec le DEPS

sous la direction de Gisèle Sapiro

Centre européen de sociologie et de science politique

Juillet 2011

Cette étude a été réalisée dans le cadre d'une convention avec le Département d'étude et de prospective du ministère de la Culture.

L'équipe, dirigée par Gisèle Sapiro (CNRS-CESSP), et coordonnée par Cécile Balayer (doctorante au CESSP), était composée de :

Pays-Bas :

Johan Heilbron (CNRS-CESSP)
Marjolijn Voogel (éditrice chez Kuwer)

Brésil :

Marta Pragana Dantas (Université Fédérale de Paraíba, Brésil)
Artur Perrusi (Université Fédérale de Paraíba, Brésil)

Royaume-Uni :

Marcella Frisani (doctorante au CESSP)

États-Unis :

Jill McCoy (étudiante de master à l'EHESS)
Gisèle Sapiro

France, sciences humaines et sociales :

Sylvie Bosser-Jupin (Université Saint-Denis-Paris VIII)
Mathieu Hauchecorne (doctorant au CERAPS)
Marc Joly (chercheur associé au CRIA)
Sophie Noël (chercheure associée au CESSP)
Romain Pudal (chercheur associé au CESSP)

Ont également participé à l'enquête : Jérôme Pacouret (étudiant de master à l'EHESS), Éric Brun (doctorant au CESSP) et Youna Kwak (étudiante à NYU).

La préparation et mise en forme du tapuscrit a été effectuée par Monique Bidault (CNRS-CESSP)

Que soient très sincèrement remerciés tous ceux qui ont bien voulu nous recevoir et nous accorder des entretiens malgré leur emploi du temps chargé. Merci aussi à Bruno Auerbach et Afranio Garcia pour la relecture de certains chapitres et pour leurs conseils avisés, ainsi qu'à Jocelyne Pichot, secrétaire générale du CESSP, pour avoir assuré la gestion financière de l'enquête.

PRÉAMBULE : LES RAISONS DE TRADUIRE	6
MÉTHODOLOGIE	9
INTRODUCTION. LES OBSTACLES ÉCONOMIQUES ET CULTURELS À LA TRADUCTION	15
LES OBSTACLES ÉCONOMIQUES	15
LES OBSTACLES CULTURELS	30
PREMIÈRE PARTIE. PRÉSENCE DU LIVRE FRANÇAIS À L'ÉTRANGER : LE POIDS DES CULTURES NATIONALES	42
REVALORISER LA TRADUCTION DANS UN ENVIRONNEMENT HOSTILE : LE MARCHÉ ÉDITORIAL AUX ÉTATS-UNIS	43
MARGINALITÉ DES TRADUCTIONS ET OBSTACLES À LA CIRCULATION DES ŒUVRES AU PÔLE DE GRANDE PRODUCTION	45
L'INVESTISSEMENT DES PETITS ÉDITEURS INDÉPENDANTS DANS LA TRADUCTION	56
<i>Encadré. Un succès américain non-commercial : le cas de Jean-Philippe Toussaint</i>	68
L'ENTREPRISE DE CANONISATION DES PRESSES UNIVERSITAIRES	69
Annexe. De l'appropriation fragmentée au programme de recherche : la réception de Bourdieu aux États-Unis	83
L'INVISIBILITÉ DE LA CONTEMPORARY FICTION DE LANGUE FRANÇAISE DANS LE MARCHÉ BRITANNIQUE DE LA TRADUCTION	89
STRUCTURES DU CHAMP ÉDITORIAL BRITANNIQUE ET POSITION DE LA LITTÉRATURE TRADUITE	90
PROFILS D'ÉDITEURS DE CONTEMPORARY FICTION DE LANGUE FRANÇAISE AU ROYAUME-UNI	98
TRADUCTION ET POLITIQUES ÉDITORIALES : ENTRE RÉSISTANCE ET ADAPTATION AU MARCHÉ	103
REPRÉSENTATIONS DE LA « FRENCHNESS » : LES DIFFICULTÉS D'UN LIVRE « A BIT TOO FRENCH »	108
LE DÉCLIN DES TRADUCTIONS DU FRANÇAIS AU PAYS-BAS	117
LES FLUX DE TRADUCTIONS DU FRANÇAIS AUX PAYS-BAS	120
L'ÉDITION DES TRADUCTIONS DU FRANÇAIS AUX PAYS-BAS	124
SÉLECTION : LE « MULTICULTUREL » AU GOÛT DU JOUR	129
LA POSITION SUBORDONNÉE DES TRADUCTEURS	133
EXPOSITION EN LIBRAIRIE	134
UNE FAIBLE VISIBILITÉ DANS LA PRESSE	136
DES AIDES CONSIDÉRÉES COMME INSUFFISANTES	138
UNE BAISSÉ D'INTÉRÊT ?	141

LE RECLASSEMENT D'UNE TRADITION : LES TRADUCTIONS DU FRANÇAIS DANS LE MARCHÉ ÉDITORIAL BRÉSILIEN	144
TRADUCTION ET TENSIONS DANS UN PAYS ÉMERGENT	145
GLOBALISATION ET NOUVELLES FORMES DE DÉPENDANCE : QUELQUES DONNÉES SUR LE MARCHÉ ÉDITORIAL BRÉSILIEN	149
LA PLACE DES TRADUCTIONS DANS LE MARCHÉ EDITORIAL BRÉSILIEN	154
DÉCLIN DE L'INFLUENCE DE LA CULTURE FRANÇAISE	162
TRADUCTION ET HÉGÉMONIE LINGUISTIQUE	167
LES AIDES À LA TRADUCTION	171
DEUXIÈME PARTIE. LES TRADUCTIONS EN FRANÇAIS : OBSTACLES ÉDITORIAUX ET GÉNÉRIQUES	178
GÉRER LA DIVERSITÉ : LES OBSTACLES À L'IMPORTATION DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES EN FRANCE	179
UNE TRADITION DE DIVERSITÉ	179
LES OBSTACLES A LA TRADUCTION EN FRANÇAIS À L'ÈRE DE LA MONDIALISATION	187
<i>Encadré. Les libraires et la valorisation de la littérature traduite</i>	201
<i>Encadré. Les obstacles à la traduction d'une « très grande œuvre » : le cas de David Foster Wallace en France</i>	207
Annexe. Comment faire découvrir une littérature inconnue ? Les traductions du néerlandais en France	208
SURMONTER L'INEXISTENCE	209
DES POLITIQUES MUTUELLEMENT FAVORABLES	211
EXISTE-T-IL UNE LITTÉRATURE NÉERLANDAISE ?	213
LES ÉDITEURS DE LA LITTÉRATURE NÉERLANDAISE EN FRANCE	218
APRÈS LE SALON DU LIVRE	221
PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DE LA TRADUCTION EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES : ÉDITEURS GÉNÉRALISTES ET MAISONS D'ÉDITION SAVANTES	224
LE MARCHÉ DU LIVRE : QUELS OBSTACLES ?	225
LA GESTION DE L'ALTÉRITÉ LINGUISTIQUE	231
LE RÉGIME DES INTERACTIONS : ACTEURS ET VOIES DE RÉSONANCE	234
<i>Encadré. Produire et traduire la science sociale dans un petit pays : le cas d'Abram de Swaan</i>	241
<i>Encadré. Une politique volontariste : la collection « NRF essais » chez Gallimard</i>	248
L'ENGAGEMENT PAR LA TRADUCTION. LE RÔLE DES PETITS ÉDITEURS INDÉPENDANTS DANS L'IMPORTATION DES OUVRAGES DE SCIENCES HUMAINES	250
DES RESSOURCES INFORMELLES	251
UNE DIMENSION POLITIQUE	255
MODALITÉS DIFFÉRENCIÉES D'ACCÈS AU CHAMP	259
FRAGILITÉS	268

TROISIÈME PARTIE. TROIS ÉTUDES DE CAS	273
LA « GRANDE ŒUVRE » MECONNUE : NORBERT ELIAS EN FRANCE	274
TRADUCTION NON SCIENTIFIQUE ET RÉCEPTION-ANNEXION	275
UN CAS DE NON RÉCEPTION : <i>QU'EST-CE QUE LA SOCIOLOGIE ?</i> (1981)	279
TRADUCTION SCIENTIFIQUE ET RÉCEPTION ACADEMIQUE	288
LA PHILOSOPHIE PEUT-ELLE ÊTRE AMÉRICAINE ? LES OBSTACLES A L'IMPORTATION DU PRAGMATISME EN FRANCE	292
QU'EST-CE QUE LE PRAGMATISME ?	295
LE SENTIMENT DE SUPÉRIORITÉ NATIONALE	297
DEUX TERRITOIRES PHILOSOPHIQUES : CONTINENTAL OU ANALYTIQUE	299
L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE : SPÉCIFICITÉ FRANÇAISE ET TRADITION SÉCULAIRE	301
QUELLES LOGIQUES ÉDITORIALES ?	303
LE RENOUVEAU DU PRAGMATISME	306
Annexe. Tableau comparatif des traductions françaises d'ouvrages pragmatistes	311
UNE RÉCEPTION POLITISÉE. LA TRADUCTION DE JOHN RAWLS ET DE LA PHILOSOPHIE POLITIQUE ET MORALE ANGLOPHONE EN FRANÇAIS	314
TRADUIRE LA PHILOSOPHIE POLITIQUE ANGLO-ÉTASUNIENNE, UN INVESTISSEMENT A RISQUE	319
LA POLITISATION DES « THÉORIES DE LA JUSTICE » DURANT LES ANNEES 1990	327
DES LOGIQUES DE CATALOGUES DIFFERENCIÉES À PARTIR DES ANNEES 2000	333
Annexe. Du public généraliste au public spécialisé : les chiffres de vente de <i>Théorie de la justice</i>	335
CONCLUSION	339
Annexes	347
L'enquête par entretiens	347
Tableau récapitulatif des entretiens réalisés	347
Index des graphiques et tableaux	352

Préambule : les raisons de traduire

Gisèle Sapiro

La traduction est souvent envisagée comme un vecteur d'échange et de circulation des idées. On s'est moins interrogé jusqu'à présent sur ce qui pouvait faire obstacle à ces échanges. Qu'est-ce qui empêche les œuvres de circuler entre les cultures ? L'étude des obstacles à la traduction constitue un terrain d'analyse privilégié de cette question, puisque traduire implique une démarche volontariste de la part des intermédiaires et un investissement généralement supérieur à une publication en langue originale, en temps de travail comme sur le plan financier. Si le facteur économique est toujours mis en avant par les acteurs, il ne constitue qu'un aspect du problème, et masque souvent des obstacles plus profonds, d'ordre culturel.

La présente enquête s'est donné pour objectif d'identifier et d'analyser les différents types d'obstacle à la traduction dans deux domaines, la littérature et les sciences humaines et sociales, en portant une attention particulière au sort des « grandes œuvres ». La question des obstacles renvoie en effet à celle des principes de sélection et des critères de jugement : qu'est-ce qu'une œuvre qui mérite d'être traduite ? Dans quelle mesure la reconnaissance de la « grandeur » d'une œuvre conditionne-t-elle sa traduction¹? À l'inverse, on peut se demander dans quelle mesure la traduction participe de la construction de la « grandeur » d'une œuvre.

Il faut d'emblée différencier des types idéaux de « grandeur », en particulier celle qui peut être mesurée aux chiffres de vente (les *best-sellers* ou ce qu'on appelle, dans l'édition anglo-américaine, les « *big books* ») et celle qui repose sur des critères intellectuels ou esthétiques. Les acteurs ne confondent d'ailleurs jamais les deux registres : les « *big books* » (grands par leur potentiel de vente à court terme) ne sont pas des « *great works* »

¹ Sur la notion de « grandeur », voir Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *Les Économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1987.

(des chefs-d'œuvre, dont la grandeur tient à la qualité universellement reconnue et à la capacité de s'inscrire dans la durée). Ces logiques distinctes, du point de vue des critères de la valeur d'une œuvre (marchande vs intellectuelle), sous-tendent l'opposition entre pôle de grande production et pôle de production restreinte, théorisée par Pierre Bourdieu dans son analyse du champ éditorial².

Cette opposition se retrouve aussi bien au niveau national, permettant de comparer la situation et le fonctionnement des marchés nationaux, qu'au niveau du marché mondial de la traduction dans lequel ces marchés sont encastres³ : d'un côté, un pôle de grande production régi par des agents qui imposent leurs critères et leurs méthodes, organisent des enchères toujours plus élevées, dans des délais toujours plus courts (parfois sur simple synopsis d'un livre encore non écrit), de l'autre, un pôle de production restreinte fondé sur un réseau international et une chaîne de coopération entre éditeurs, traducteurs et auteurs partageant des valeurs esthétiques et éthiques semblables, pour ce qui concerne la littérature, ou encore, sur des interconnexions entre réseaux éditoriaux et académiques pour ce qui concerne les sciences humaines et sociales.

Malgré son encastrement dans le marché mondial de la traduction, le marché national demeure un cadre d'analyse pertinent pour étudier les obstacles à la traduction non seulement à cause de la langue, mais aussi en raison des traditions culturelles et éditoriales, dont le poids se fait ressentir plus fortement dans le domaine du livre que dans d'autres industries culturelles. Ainsi, le succès de vente dans un pays ne garantit pas une large réception ailleurs. Les contre-exemples sont nombreux, le culte de Jean-Philippe Toussaint au Japon ou le succès d'Hubert Mingarelli dans ce même pays étant des cas paradigmatiques. De même, les critères intellectuels ou esthétiques de la « grandeur » varient d'une culture à l'autre. La « translation » des œuvres d'un espace culturel à un autre peut se heurter à des systèmes de valeurs hétérogènes. Elle peut impliquer d'autres

² Pierre BOURDIEU, « La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 13, 1977, p. 3-43. Id., « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales* n°126/127, 1999, p. 3-28.

³ Gisèle SAPIRO, "Translation and the field of publishing. A commentary on Pierre Bourdieu's 'A conservative revolution in publishing' from a translation perspective", *Translation Studies*, vol. 1, n° 2, 2008, p. 154-167. Id., *Les Échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation*, étude réalisée dans le cadre d'une convention avec le MOTif (Observatoire du livre d'Ile-de-France), CESSP, avril 2010 :

http://www.lemotif.fr/fichier/motif_fichier/143/fichier_fichier_syntha.se.paris.new.york.paris.pdf.

types d'obstacle, d'ordre moral ou politique, par exemple, qu'il faut également prendre en considération⁴. C'est pourquoi le niveau national a été privilégié dans la présente enquête. Mais ce relativisme ne suffit pas à expliquer la circulation des œuvres. Il faut compter avec les rapports de force inégaux entre cultures, lesquels s'expriment dans l'intérêt dont font l'objet les cultures dominantes, à commencer par la culture étasunienne aujourd'hui comme autrefois la culture française (qui suscite toujours du reste une attention non négligeable, comme on le verra), alors que les cultures dominées, c'est-à-dire celles des petits pays plus ou moins périphériques, sans parler des anciennes colonies, doivent déployer une stratégie efficace afin d'éveiller la curiosité des autres (le cas de la littérature néerlandaise, examiné dans cette étude, est exemplaire).

Quelles sont donc les raisons de traduire ou de ne pas traduire une œuvre ? Loin d'être universelles, ces raisons varient selon plusieurs facteurs qui ont été examinés au cours de l'enquête. En premier lieu, la position des langues sur le marché mondial de la traduction : dans les langues centrales, la part des traductions au sein de la production globale de livres est moindre que dans les langues périphériques⁵. Cependant, au sein même des aires linguistiques, les traductions ne se répartissent pas de manière égale, sur le plan géographique : elles sont plus nombreuses dans les centres (New York, Londres ou Paris) où sont concentrées les maisons d'édition qu'à la périphérie (pays ou province). De ce fait, les échanges interculturels sont souvent médiatisés par ces centres : l'ouvrage d'un auteur africain de langue française a plus de chances d'être traduit en anglais s'il est publié par un éditeur parisien, et plus de chances d'être traduit en néerlandais s'il a été préalablement traduit en anglais. Mais ils dépendent aussi des relations culturelles qui se sont tissées entre les pays : la France a ainsi des liens historiques privilégiés avec les pays de langues latine, à commencer par l'Italie et l'Espagne, ou encore la Roumanie. Ces liens ne suffisent pourtant pas toujours à garantir le maintien des échanges interculturels. Depuis les années 1980, nombre d'États ont mis en place des politiques publiques d'aide à la traduction, pour soutenir l'exportation de leur production nationale vers d'autres pays. Les échanges sont également tributaires des traditions éditoriales nationales, les différences dans les pratiques pouvant

⁴ Lawrence VENUTI, *The Scandals of Translation. Towards an ethics of difference*, London, Routledge, 1998.

⁵ Johan HEILBRON, "Towards a Sociology of Translation. Book Translations as a Cultural World System", *European Journal of Social Theory*, vol. 2, n°4, 1999, p. 429-444.

généraliser des obstacles allant de la difficulté à établir un contact sans médiation aux problèmes juridiques (très divers) rencontrés dans l'établissement d'un contrat de cession (du droit moral, qui n'existe pas dans la législation sur le copyright à la clause sur la diffamation dans les contrats américains). Les obstacles ne se posent cependant pas de la même façon selon la position qu'occupe la maison d'édition dans le champ éditorial national et selon les ressources (économiques, culturelles, linguistiques) dont disposent les éditeurs : alors qu'au pôle de grande production, tout investissement dans une autre langue que l'anglais (qu'il s'agisse de publications en langue originale dans les pays de langue anglaise, ou en traduction dans les autres) paraît généralement trop peu rentable, au pôle de production restreinte, la traduction peut être un moyen d'accumuler du capital symbolique. Mais la circulation des œuvres dépend aussi de l'action d'importateurs qualifiés et de leur capacité à imposer leurs choix : c'est d'autant plus vrai pour celles qui proviennent de pays périphériques⁶. Enfin, il ne suffit pas qu'une œuvre soit traduite pour qu'elle soit reçue : la réception peut rencontrer des obstacles propres, tant au niveau de la présence en librairie que sur le plan de la visibilité médiatique.

Méthodologie

L'enquête, menée principalement entre 2009 et 2011, a porté sur les obstacles à la circulation des œuvres de littérature et de sciences humaines et sociales entre la France et quatre pays présentant des propriétés très différentes mais ayant en commun de témoigner une baisse d'intérêt pour la culture française : les États-Unis et le Royaume-Uni, deux pays situés au centre de l'aire anglophone et occupant une position dominante sur le marché mondial de la traduction, dont les rapports de force éditoriaux se sont équilibrés, voire renversés, depuis que le premier s'est hissé au rang du second dans les années 1960 ; un petit pays dominé mais très actif, qui est parvenu à faire reconnaître sa littérature au niveau international depuis le début des années 1990 : les Pays-Bas ; un pays d'Amérique du sud classé « émergent » et occupant une position relativement dominée mais en ascension sur le marché mondial de la traduction comme dans d'autres

⁶ Pour une étude de cas, voir par exemple Gisèle SAPIRO, « L'importation de la littérature hébraïque en France : entre universalisme et communautarisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°144, 2002, p. 80-98.

domaines, qui a en outre pour particularité de s'être entièrement émancipé de la tutelle coloniale et d'avoir renversé le rapport de force avec celle-ci : le Brésil.

Dans tous ces pays, la culture française, qui jouissait autrefois d'un grand prestige, a connu un relatif déclin, mais des traductions du français continuent de paraître dans l'édition littéraire « haut de gamme » et dans le secteur des sciences humaines et sociales, non sans rencontrer de nombreux obstacles, lesquels varient fortement d'un contexte à l'autre, malgré la similitude des discours des éditeurs sur le caractère risqué de l'entreprise sur le plan économique et sur l'insuffisance des aides⁷. En revanche, le nombre de traductions en français d'œuvres en provenance de ces pays a augmenté, selon des chronologies spécifiques au processus de consécration de leurs littératures nationales respectives : si les traductions d'écrivains anglais en français remontent au XVIII^e siècle, la littérature américaine s'est affirmée à partir des années 1930 et surtout après la Seconde Guerre mondiale, tandis que la découverte de la littérature brésilienne date des années 1970, la littérature néerlandaise n'ayant accédé à la pleine reconnaissance que dans les années 1990. En sciences humaines et sociales, secteur du marché de la traduction où la diversité linguistique est bien moins grande qu'en littérature⁸, les traductions de l'anglais sont nombreuses, tandis que celles du brésilien et du néerlandais restent plutôt rares.

Prenant appui sur les analyses quantitatives effectuées dans des recherches antérieures, la présente enquête a privilégié les méthodes qualitatives : une campagne d'entretiens a été menée auprès de 229 éditeurs, directeurs de collections, responsables de services de cession, agents littéraires, représentants étatiques, traducteurs et autres importateurs (critiques, universitaires) ; ce dispositif d'enquête a été complété par des études de cas. Le choix des méthodes qualitatives tient à l'objet : les obstacles à la traduction et à la circulation des œuvres sont inscrits dans les pratiques et dans les représentations des médiateurs, à tous les niveaux de la chaîne, de même que le choix, la décision de traduire ou ne pas traduire une

⁷ Discours qui étaient d'autant plus insistants que les acteurs voyaient dans les enquêteurs des représentants mandatés par l'État français ou du moins des intermédiaires susceptibles de faire passer le message... (voir annexe).

⁸ Voir Gisèle SAPIRO et Ioana POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 107-143.

œuvre relèvent d'un ensemble de critères et de motivations qu'il s'agissait de porter au jour et de rendre explicites, dans la mesure du possible⁹.

Dans la mesure du possible, car, à rebours de la théorie de l'action rationnelle, on postule ici que les motivations qui orientent les choix des acteurs dans le processus de décision peuvent relever de différents types de rationalité, par rapport à un but ou par rapport à des valeurs, de la routine voire de logiques irrationnelles, pour reprendre la classification proposée par le sociologue Max Weber¹⁰. Si la volonté de maximisation des profits économiques qui oriente certains choix de traduction correspond à la rationalité par rapport à un but caractéristique de l'*Homo oeconomicus* tel que le décrit la théorie de l'acteur rationnel, elle ne suffit pas, loin s'en faut, à expliquer l'appréciation qui fonde ces choix. D'autant que l'appréciation peut se révéler erronée, entraînant tantôt des pertes financières plus ou moins graves ou des occasions manquées, tantôt des surprises : le succès phénoménal de *L'Élégance du hérisson* de Muriel Barbery, refusé par nombre d'éditeurs avant d'être accepté par une petite maison italienne ayant une antenne new yorkaise, Europa Editions, en est un exemple extrême. Cette appréciation est fondée sur des habitudes, des routines, c'est-à-dire des schèmes de perception, d'évaluation et d'action intériorisés de longue date et tributaires des traditions culturelles et éditoriales ainsi que des logiques propres au secteur considéré, qui ont été transmis par la pratique et pour elle, constituant un sens pratique dont les rationalisations *a posteriori* par les acteurs eux-mêmes ne restituent pas tous les aspects. Les entretiens livrent ainsi bon nombre de préjugés et de stéréotypes (notamment nationaux, comme en témoignent les discours des éditeurs anglais sur la « *Frenchness* » ; voir chapitre 2) qui s'enroberaient souvent de considérations rationnelles, à commencer par l'argument économique, pour justifier après coup le manque d'intérêt, voire de curiosité, pour les ouvrages publiés dans des langues autres que l'anglais, facteur d'inertie en matière de choix (ce qu'on peut appeler un choix négatif par défaut). Qui plus est, la rationalité économique est loin d'orienter tous les choix, comme on l'a suggéré ci-dessus.

Les critères de jugement qui prévalent au pôle de production restreinte concernent en premier lieu la qualité esthétique ou intellectuelle de

⁹ L'anonymat des citations a été préservé afin que les enquêtés puissent parler librement et afin de dégager des tendances générales et des variations faisant sens sociologiquement, sauf dans les études de cas.

¹⁰ Max WEBER, *Économie et société* [1921], t. I, trad. fr., Paris, Plon, 1971, rééd. « Pocket », 1995, p. 55-56.

l'ouvrage en question, illustrant la rationalité par rapport à des valeurs, et ce n'est que dans un second temps qu'est examinée la viabilité économique du projet de traduction, laquelle peut certes apparaître comme un véritable obstacle, mais qui n'est pas toujours considéré comme une raison suffisante pour renoncer à l'engager : des solutions sont alors recherchées pour aider au financement du projet, aides extérieures, réduction des frais, péréquation avec d'autres ouvrages plus rentables. Les traductions réalisées aux États-Unis par les petits éditeurs à but non lucratif, comme Archipelago Books (qui a traduit entre autres *Vies minuscules* de Pierre Michon) ou Burning Deck, spécialisé dans la poésie, en sont des exemples éloquents.

Cependant, les critères de sélection mis en œuvre au pôle de production restreinte et les appréciations quant à la qualité des œuvres ne reposent pas toujours ni jamais uniquement sur un examen de leur contenu : un ensemble d'indices fonctionnent comme des indicateurs de qualité, de l'éditeur (Gallimard ayant la prime de la confiance en littérature, mais de petits éditeurs comme Minuit ou POL n'étant pas en reste, si l'on rapporte le nombre de traductions au nombre de titres publiés par la maison¹¹, tandis que Le Seuil arrive en tête pour les sciences humaines), à la réception critique et aux distinctions (prix, récompenses, distinctions académiques). De ce fait, on peut repérer à ce pôle également des inerties dues à des représentations ou à des préjugés, lesquels peuvent conduire à manquer des titres qui n'auront pas été sélectionnés par les circuits de reconnaissance habituels, ou qui n'auront pas atteint un certain seuil de consécration, entraînant des décalages dans le transfert des œuvres les plus novatrices. Ces décalages peuvent aussi tenir aux propriétés sociales des auteurs. Ainsi, par exemple, les chances d'une écrivaine d'être traduite en langue étrangère sont moindres que celles d'un écrivain, les mécanismes sociaux de sélection jouant au niveau international encore plus fortement qu'au niveau national - et ceci bien que l'appartenance de l'auteure au sexe féminin se soit transformée, de handicap qu'elle était, en atout sur le marché anglo-américain, dans le domaine littéraire à tout le moins. Un tel handicap peut retarder la réception à l'étranger d'une œuvre dont la grandeur est unanimement reconnue au pôle de production restreinte d'un champ éditorial national, à l'instar de celle de Marie NDiaye. Le fait qu'il n'y ait à ce jour, dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade, qu'un seul volume

¹¹ Comme on l'a montré pour la période 1990-2003, Gallimard concentre 29% des titres traduits du français en anglais, suivi de loin par Le Seuil (7%), Minuit (5%), POL (4%) et Grasset (4%). Gisèle SAPIRO, *Les Échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation*, étude citée, p. 36.

en traduction ayant pour auteur des femmes (les sœurs Brontë), est significatif sous ce rapport.

Pour comprendre les critères qui orientent leurs choix et les obstacles qu'ils rencontrent, 229 individus (pour 232 entretiens) ont été interrogés dans leur langue, par des entretiens enregistrés, dans les cinq pays étudiés : 80 pour la France ; 53 pour les États-Unis ; 41 pour le Royaume-Uni ; 23 pour les Pays-Bas ; 32 pour le Brésil. Du point de vue morphologique (voir le tableau et la présentation en annexe), la population des 229 enquêtés se compose pour près de la moitié d'éditeurs, responsables éditoriaux, directeurs de collection (108), et pour 20% de traducteurs (45), le reste se répartissant entre différents types d'intermédiaires spécialisés : agents littéraires ou sous-agents (14), responsables de services de cession (19), représentants officiels des politiques culturelles (12 pour la France, 8 pour les autres pays¹²), et des points de vue émanant du circuit de réception, qu'il s'agisse de libraires ou de critiques (23).

On a cherché, dans ces entretiens, à comprendre les principes de sélection des éditeurs, leurs critères, et la façon dont ils introduisent les œuvres d'une culture à l'autre. Les agents et responsables de services de cessions ont été interrogés sur leur manière de travailler, sur les obstacles qu'ils rencontrent, sur leur perception des enjeux (économiques et/ou culturels) du transfert culturel. Avec les traducteurs, a été approfondie la question des obstacles culturels, notamment au plan linguistique et textuel. Les représentants étatiques ont été questionnés sur leur politique de soutien et d'accompagnement ainsi que sur les dispositifs de promotion mis en place.

Le circuit de réception fait par ailleurs l'objet d'études de cas approfondies, fondées sur des analyses documentaires (dossiers de presse ou comptes rendus dans des revues savantes, archives éditoriales, correspondances, etc.). Outre les études de cas venant à l'appui du propos au fil des chapitres, tantôt dans le corps du texte, tantôt sous forme d'encadrés ou d'annexes, pour illustrer différents types d'obstacles (la plupart concernent la réception d'un auteur : Jean-Philippe Toussaint, John Foster Wallace, Abram de Swaan, mais s'y ajoutent un exemple de collection, NRF essais, et un encadré sur les libraires), les trois derniers chapitres ont été entièrement consacrés à l'analyse de cas particuliers d'obstacles à l'importation et à la réception de « grandes œuvres » en

¹² A été inclus dans cette catégorie le représentant d'une association professionnelle.

France. Le premier aborde, à travers l'exemple des traductions de Norbert Elias, le cas du « grand auteur » méconnu ou, en tout cas, constitué comme tel au cours du processus de découverte, d'importation et de consécration de son œuvre en France, processus dont les différentes phases sont décrites, montrant les limites de cette réception. Le deuxième fait apparaître, à travers la réception tardive de la philosophie pragmatiste américaine en France, les effets des rapports de force entre cultures dans des domaines de connaissance particuliers : la déconsidération dans laquelle était tenue la philosophie américaine en France, corollaire du prestige incontesté dont jouissait la philosophie allemande dans ce pays, a empêché la réception d'auteurs classiques du pragmatisme comme Charles Peirce, John Dewey et William James. Enfin, l'étude de l'importation des théories de la justice en France – en particulier l'œuvre de John Rawls – révèle les enjeux politiques qui peuvent intervenir dans la circulation des œuvres en sciences humaines et sociales, et le sens différent que peut prendre une œuvre d'une culture à l'autre, selon les appropriations dont elle est l'objet : la circulation des œuvres peut ainsi se faire au prix de « malentendus » qui favorisent leur réception¹³.

¹³ Sur les malentendus dus au fait que les textes circulent sans leur contexte, voir Pierre BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, p. 3-8.

Introduction

Les obstacles économiques et culturels à la traduction

Gisèle Sapiro

Les obstacles qui entravent la circulation des œuvres sont de trois ordres, selon les logiques régissant la circulation des livres : politique, économique et culturel. Les obstacles politiques ne concernant pas directement les pays faisant l'objet de la présente recherche¹⁴, et ayant par ailleurs déjà été étudiés¹⁵, nous nous concentrerons ici sur les obstacles économiques et sur les obstacles culturels.

Les obstacles économiques

La circulation des œuvres sous forme de traductions s'inscrit dans le marché du livre et repose sur une économie propre, soumise au respect de la propriété littéraire. De ce fait, pour les responsables de services de cession de droits, comme nous l'a expliqué l'une d'entre elles (entretien 230), le premier obstacle à la traduction est le piratage, qu'on tend à associer à une mauvaise qualité du travail de traduction, mal rémunéré. De fait, avec le piratage, la traduction échappe entièrement à l'auteur et à l'éditeur, tant sur le plan des droits patrimoniaux que sur celui du droit moral. Il concerne surtout les pays n'ayant pas ratifié la convention de Berne sur le droit d'auteur, mais pas seulement. Or les frais d'avocat sont souvent trop onéreux pour engager des poursuites, et les éditeurs se refusent à régulariser une édition pirate, ce qui serait reconnaître le fraudeur comme un partenaire

¹⁴ Un seul cas de censure a été évoqué par la responsable du service de cession d'une maison d'édition savante française, qui a eu lieu en Chine : la connaissance de cette censure a posé aux auteurs le problème de savoir s'ils maintenaient le projet ou rompaient le contrat en vertu du droit moral ; ils ont finalement décidé de le maintenir.

¹⁵ Voir Lawrence VENUTI, *The Scandals of Translation. Towards an ethics of difference*, London, Routledge, 1998; Francesca BILLIANI (ed.) *Modes of censorship and translation: national contexts and diverse media*, Manchester, St Jerome, 2007 ; et l'étude de Ioana POPA, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1992)*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

et un pair : la pratique consiste donc à faire un contrat de régularisation sur le tirage existant, à partir des relevés de ventes, et à contraindre le fauteur de trouble à pilonner les stocks. Autrefois, les éditeurs se réunissaient pour établir la « liste noire » des éditeurs pirates, ils ont cessé de le faire. Le piratage n'est qu'un cas limite d'une série de comportements considérés comme malhonnêtes ou pas respectables : non paiement des droits, non transmission des relevés de ventes, mauvaises conditions faites au traducteur...

Hormis les cas de piratage ou d'irrégularité, l'économie de la traduction soulève des obstacles d'ordre financier qui reviennent systématiquement dans les entretiens. Le choix d'investir dans une traduction est le fruit d'une politique et d'un processus de prise de décision qui implique un investissement supplémentaire : le coût de la traduction et des droits, qui viennent s'ajouter aux frais de fabrication habituels, enchérissant le prix de revient du livre. Pour cette raison, mais aussi à cause de l'investissement que cela représente en termes de travail et des perspectives de vente plus limitées, les traductions font l'objet d'un examen très attentif. Au Royaume-Uni ou aux États-Unis, où les décisions sont prises, dans les grandes maisons, en présence des représentants du secteur commercial, auxquels il faut présenter les projets avec un plan de promotion (*marketing*) et de vente, les chances d'un livre en traduction d'être retenu sont faibles. Cela est moins vrai des petits éditeurs indépendants, mais ce modèle a été en revanche adopté par nombre de presses universitaires.

Le surcoût d'une traduction est cependant très variable, selon un ensemble de paramètres qui se combinent, sans qu'il soit possible en l'état actuel des recherches de dégager un modèle général de ces variations faute de données suffisantes. Les résultats de deux enquêtes quantitatives sur les traductions du français en anglais publiées aux États-Unis nous donnent néanmoins des indications et des premiers résultats qui ouvrent des pistes pour une analyse plus approfondie de l'économie de la traduction¹⁶. Le coût de la traduction varie selon les facteurs suivants :

¹⁶ Gisèle SAPIRO, *Les Échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation*, étude citée. Une exploitation statistique de la base de données de la French Publishers Agency a par ailleurs été réalisée par Lucas Tranchant pour le compte de G. Sapiro dans le cadre d'un stage au CESSP.

- un premier ensemble a trait à l'ouvrage à traduire : sa taille, sa difficulté, en fonction de la langue (langues rares vs langues répandues), de l'écriture, du degré de spécialisation pour la non-fiction ;
- un deuxième concerne le secteur : littérature pour adultes, littérature pour enfants, sciences humaines et sociales, livres scolaires, livres pratiques, religion et spiritualité, etc., les pratiques en matière de traduction étant fort variables de l'un à l'autre.
- un troisième touche aux caractéristiques de la maison ou de la marque : statut juridique (à but lucratif ou non, adossée ou non à une institution, notamment une université), indépendance vs appartenance à un groupe, taille, nombre d'employés, domaine couvert (généraliste vs spécialisé, le domaine de spécialisation).
- un dernier touche au mode de financement de la traduction : internationalisation ou externalisation du travail de traduction par la maison d'édition ; mode (forfait ou droits d'auteur, avec ou sans à-valoir) et taux de rémunération du travail du traducteur, s'il y a lieu ; aides à la traduction et à l'acquisition de droits permettant de financer le projet : aides publiques (Centre national du livre, ministère des Affaires étrangères, instituts étrangers), aides privées (fondations), aides des institutions auxquelles les maisons et/ou les auteurs sont rattachés (centres de recherche, établissements d'enseignement supérieur).

Quant aux avances sur droits, elles sont le fruit de négociations entre l'éditeur d'origine ou l'auteur lorsque celui-ci les a conservés, mais varient autour d'une norme. Le contrat standard fixe généralement les droits de cession autour de 8% pour les livres cartonnés ou les grands formats (8% pour le premier tirage, 9% ou 10% à partir d'un certain seuil de ventes, entre 3 000 et 5 000, de 10 à 12,5% à partir d'un deuxième seuil, entre 6 000 et 10 000). Le montant des à-valoir est calculé sur la moitié du tirage initial : pour les livres français aux États-Unis, il dépasse rarement 7 000 dollars¹⁷, et s'établit plus souvent autour de 1 000 ou 2 000, mais peut grimper à 20 000 pour les titres ayant connu un large succès ; ce chiffre reste toutefois inférieur aux projets d'ouvrages d'auteurs américains, qui s'élèvent au moins à 40 000 ou 50 000 dollars d'à-valoir requis par les agents. Le pourcentage moyen des droits pour les livres brochés ou en poche se situe entre 5 et 7%.

¹⁷ Selon une agente littéraire, les avances des trois quarts des livres acquis par les éditeurs français ne dépassent pas non plus la somme de 6 000 euros.

Les éditeurs acquéreurs tentent souvent d'abaisser ces pourcentages (de 8% à 6 ou 7%), notamment lorsqu'il s'agit de presses universitaires, qui invoquent le risque économique pris. Selon le rapport de force, les chances de trouver un débouché alternatif pour le livre, les autres termes du contrat à négocier et les perspectives de collaboration à plus long terme, les éditeurs cessionnaires jugeront s'il y a lieu de céder sur ce point. Lorsque le potentiel commercial de l'ouvrage paraît assuré et/ou lorsqu'ils sont en mesure d'organiser des enchères, les éditeurs cessionnaires, les auteurs ou leurs agents tenteront en revanche de faire augmenter les droits de cession. Le taux peut alors monter à 10% sur les 5 000 premiers exemplaires vendus, 12,5% entre 5 000 et 10 000, 15% ensuite. Le développement récent de la pratique du tirage à la demande pose des problèmes pour le calcul des avances.

En outre, le contrat de cession implique de déterminer l'étendue de la cession dans l'espace et dans le temps. Les contrats sont en effet de plus en plus signés pour une durée déterminée, environ sept ou huit ans, au-delà desquels ils doivent être renouvelés ou renégociés, la chute des ventes en deçà d'un certain seuil pouvant entraîner le non renouvellement du droit d'exploitation.

Dans la mesure où les marchés sont plus ou moins délimités par des frontières nationales, la question de l'espace se pose pour les langues parlées et lues dans plusieurs pays comme l'anglais, l'espagnol, le français, l'arabe, et dans une moindre mesure l'allemand. Les éditeurs situés dans les centres de ces aires linguistiques réclament généralement les droits mondiaux, mais si les éditeurs français, allemands ou espagnols les obtiennent aisément, au grand dam des éditeurs latino-américains, notamment, qui s'insurgent contre cette situation, les droits pour la langue anglaise sont souvent partagés entre éditeurs anglais et américains à la demande de l'éditeur cessionnaire, en particulier des grands éditeurs français qui vont s'efforcer de trouver un partenaire. Cette pratique largement répandue et acceptée avant l'ère d'Internet, parce qu'elle permettait le partage des coûts (de traduction et, le cas échéant, d'illustration) en assurant une vaste distribution du livre, est remise en cause par la vente en ligne, les éditeurs anglais, universitaires notamment, redoutant de se trouver en concurrence sur la toile avec leurs homologues américains qui proposeront le livre à plus bas prix, comme nous l'a expliqué l'un d'entre eux (entretien 133). Cette préoccupation concerne plus les éditeurs britanniques que leurs homologues américains, qui disposent d'un marché assez grand, représentant le tiers du marché anglais.

L'analyse statistique de la répartition géographique des ventes des traductions du français publiées aux États-Unis, à partir des données de la French Publishers Agency, montre qu'elles ne dépassent pas 4% en moyenne à l'exportation, tous formats confondus (et ce taux tombe à 2% pour les livres en couverture cartonnée), le principal marché étant le Canada. Comme l'explique cette responsable des droits étrangers chez un éditeur généraliste français, les ventes par Internet posent le problème du contrôle de la disponibilité de l'ouvrage sur le territoire, et les avancées technologiques du livre numérique risquent de complexifier encore la donne :

Oui, alors, il faut être vraiment en position de force pour le négociateur, ils préfèrent tous avoir les droits mondiaux, que ce soit les éditeurs américains ou anglais, peut-être encore plus les éditeurs anglais qui tiennent à avoir les droits mondiaux pour pouvoir les vendre aux États-Unis mais la distribution est souvent décevante ; ce n'est pas systématiquement le cas il y a des éditeurs qui travaillent très bien avec des partenaires anglais et américains et l'inverse. [...] mais il y a des éditeurs qui vont dire « voilà on distribue partout en ligne » mais, en réalité, ils sont surtout sur leur territoire, après ils vont donner suite à des commandes sur Internet ou ailleurs mais le livre n'est pas vraiment en librairie dans les pays, dans les autres territoires, donc ça pose problème, voilà pour un auteur ; parfois ça peut être pertinent, en tout cas, moi, je trouve, pour un éditeur français, je suis dans l'impossibilité de partager les territoires. Alors qu'est-ce qui va se passer avec les ventes Internet ? C'est encore plus compliqué.

[...] je pense que les moyens technologiques vont se mettre en place, c'est évident, mais je sens que dans la négociation ça sera des choses plus compliquées, c'est-à-dire des éditeurs anglais retrouveront sur leur territoire une version électronique américaine. On ne voit pas pourquoi ça ne serait pas possible. Dans les négociations ça va être plus difficile. Par exemple, moi, je vois ça, en anglais, ça ne s'est pas posé, mais en Espagne, il y a les mêmes questions de droits mondiaux pour le marché d'Amérique du sud, les espagnols disent : pour les droits électroniques, on doit avoir les droits mondiaux parce que sinon ils ne pourront jamais... maîtriser la distribution. Après ils ne veulent pas ? Ils ne peuvent pas ? Il me semble que technologiquement pour l'instant on n'a pas le moyen. D'ailleurs, nous, on peut déjà acheter sur Amazon US une édition américaine. On peut imaginer qu'avec les ventes de fichiers électroniques, ça va être pareil, voire encore plus vaste. (Entretien 182)

Dans ces négociations, le rapport de force entre éditeurs est en effet déterminant. Ce rapport de force dépend d'abord des relations entre les cultures. Les éditeurs anglais ou américains sont généralement en mesure d'imposer leurs conditions au reste du monde, du fait de leur position dominante et de la forte demande à leur égard. Plus l'auteur et/ou l'éditeur cessionnaire sont demandeurs, comme c'est le cas de certaines presses universitaires en France, plus l'éditeur acquéreur peut faire monter les

exigences, jusqu'à obtenir la remise gratuite ou presque d'une traduction toute prête, sans avance, et à un taux infime, avec le risque, que soulèvent les responsables des services de cession des grandes maisons d'édition, critiques du procédé, que l'ouvrage ne soit pas diffusé ou le soit mal, l'éditeur n'ayant pas à rentrer dans des frais qu'il n'a pas eu à déboursier.

Mais le rapport de force peut se trouver inversé par le statut et la taille des maisons qui négocient : les petits éditeurs et les presses universitaires étasuniens, qui traduisent le plus d'ouvrages du français vers l'anglais, comme on le verra au chapitre 1, se retrouvent souvent face à de grandes maisons généralistes comme Gallimard, Le Seuil ou Fayard, qui ont des services de cession très professionnalisés, et dont la maison attend des résultats depuis que ce secteur est devenu lucratif. Une responsable de service d'une maison généraliste raconte que quand elle est arrivée il y a trente ans, « on ne refusait pas une offre, ce n'était pas un service qui rapportait, c'était une vitrine ». La prospection était beaucoup plus lente, elle s'étalait sur un an, une option était donnée pour deux mois à un éditeur, puis à un autre. Avec le fax, le télex puis le courrier électronique, la procédure s'est fortement accélérée et modifiée. Aujourd'hui, si une offre n'est pas considérée à la hauteur, même lorsqu'elle émane d'une maison prestigieuse, la responsable des cessions tentera de relancer d'autres maisons et prendra sa décision en fonction de divers paramètres : pas seulement le montant de l'offre, mais aussi les conditions de la publication, éventuellement le plan marketing (voir l'annexe B au chapitre 6 sur la collection « NRF Essais »).

Cependant, les intervenants se doivent de respecter les règles de la déontologie, il ne s'agit pas de jouer au « poker menteur », comme l'exprime la même responsable, et ceux qui sont pris en flagrant délit de non respect des règles sont sévèrement sanctionnés ou déconsidérés. Les responsables des services de cession font aussi valoir la confiance et le crédit dont ils jouissent auprès de leurs partenaires, crédit accordé à leur jugement personnel non moins qu'à leur professionnalisme. Déontologie et crédit sont mis en avant par les responsables français des services de cession face à ces concurrents de plus en plus offensifs que sont les agents littéraires, suspectés d'être prêts à sacrifier les règles d'éthique aux intérêts financiers. En effet, le rôle des agents étant beaucoup moins développé en France que dans le monde anglo-américain, où ils sont devenus des intermédiaires incontournables entre les auteurs et les maisons d'édition (surtout les grandes, qui leur délèguent entièrement la fonction de découverte et de suivi des auteurs), la gestion des droits étrangers est

assumée par un service interne aux maisons d'édition, dans le cadre du contrat qui les lie à leurs auteurs, mis à part ceux, relativement peu nombreux, qui ont confié la représentation de leurs intérêts à un agent, à l'instar du cas célèbre de Jonathan Littell, dont *Les Bienveillantes* a été cédé à Harper Collins au prix d'un million de dollars, selon *Publishers Weekly*, ce qui suscite l'indignation parmi les responsables des services de cession, qui considèrent que l'ouvrage a été « survendu », bien au-dessus de son potentiel. Ce type de pratique, qui déstabilise l'équilibre précaire du marché, risque de faire monter les attentes des auteurs et des éditeurs français, tout en venant perturber les relations de confiance acquises avec les partenaires étrangers. Nombre d'éditeurs recourent néanmoins eux-mêmes à des agents. George Borschardt a longtemps représenté la littérature française aux États-Unis, en particulier les Éditions du Seuil et les Éditions de Minuit. Aujourd'hui, la French Publishers Agency, fondée en 1983, avec des subventions de l'État français, y représente les éditeurs français : elle constitue son propre catalogue, sélectionnant les livres pour lesquels elle entend réaliser une prospection, et prélève un pourcentage de 15% sur les ventes, ainsi qu'une cotisation pour le travail de prospection.

Une fois les conditions négociées et le contrat signé, tout n'est pas terminé. Il arrive qu'un contrat ne soit pas honoré du fait d'un changement de politique éditoriale, à la suite d'un renouvellement du personnel de la maison, de son rachat, ou encore de difficultés financières. La part des contrats non honorés demeure marginale sans qu'on puisse la chiffrer précisément et peut intervenir avant la traduction ou même au cours du travail de traduction. Certains éditeurs subordonnent par ailleurs la signature du contrat à l'obtention d'une subvention. Nombre d'éditeurs, aux États-Unis ou au Royaume-Uni comme en France et ailleurs (au Brésil ou au Pays-Bas notamment), refusent désormais d'envisager un projet de traduction sans perspective de financement. Mais l'attribution d'une aide ne suffit pas toujours à garantir la réalisation du projet, comme l'illustre cet exemple d'un ouvrage de sciences sociales dont la traduction n'avait toujours pas été engagée sept ans après la signature du contrat et l'obtention d'une subvention de 12 000 euros du CNL, jusqu'à ce que l'éditeur français décide de le rompre à la demande de l'auteur, une autre offre s'étant présentée. En plus des aides étatiques, certaines institutions, notamment des centres de recherche ou des établissements comme Sciences Po, financent partiellement ou intégralement la traduction de leurs chercheurs. La procédure de demande d'aide allonge cependant le processus déjà lent et peut retarder la prise de décision.

Le facteur temps est en effet un obstacle majeur à la circulation des œuvres en traduction. Ce facteur joue à différents niveaux : on a évoqué le resserrement du temps de la prise de décision et le temps des négociations, qui peut, à l'inverse, être assez long à mesure que les contrats se compliquent et impliquent des clauses de plus en plus détaillées. Vient ensuite le temps de la traduction, pour lequel les délais fixés sont rarement respectés. Les retards de traduction peuvent n'avoir aucune conséquence dans certains cas, mais dans d'autres, lorsque le projet est arrimé à une actualité dont l'échéance a été dépassée, ils risquent fort de nuire à la diffusion et à la vente du livre. Cette actualité s'inscrit tantôt dans l'ordre médiatique (événement politique, commémorations), tantôt dans l'ordre scolaire (programme du CAPES ou de l'agrégation). Le directeur d'une maison d'éditions universitaire française raconte ainsi qu'un ouvrage volumineux en anglais dont il avait acheté les droits parce qu'il portait sur le thème du programme d'agrégation d'histoire est sorti en français avec un retard d'un an, au milieu de la deuxième année du programme, ce qui fait qu'il n'a vendu qu'un tiers du tirage initial de 3 000 exemplaires, et pense ne jamais parvenir à en couvrir les frais.

Une fois le livre paru, ses chances de diffusion varient fortement entre les « *big books* » dont le plan marketing a été longuement mûri et les livres plus difficiles, à rotation lente, qui demandent un travail spécifique pour accéder à la visibilité et aux points de vente. Or autant les conglomerats peuvent être de formidables machines de lancement des ouvrages sur lesquels on a décidé de concentrer les moyens, autant ils peuvent être une « machine à broyer » pour les livres à moindre potentiel commercial, selon l'expression d'une responsable de droits étrangers d'une maison d'édition française qui, évoquant les réunions de représentants dans les grands groupes anglais, où l'éditeur a parfois moins d'une minute pour présenter un livre, parle de « massacres abominables de livres français ». Les traductions sont, de fait, les plus vulnérables dans ce tri impitoyable opéré au sein même des maisons d'édition, sauf pour les best-sellers anglais en langues étrangères. Si elles sont généralement mieux traitées chez les petits éditeurs indépendants ou chez les presses universitaires, leur force de frappe en termes de diffusion est bien moindre et ils se heurtent à la cadence de la librairie et au problème de place qui s'y pose pour gérer l'abondance des flux.

La durée de vie d'un livre en librairie, pour ceux qui arrivent jusqu'aux points de vente, s'est en effet raccourcie en raison de la surproduction et des contraintes imposées par les revendeurs. Dans les

chaînes, elle est limitée à trois semaines. Le directeur d'une collection d'essais dans une maison d'édition généraliste en France évoque ce problème :

Mais pour ça, il faudra être sûr d'assurer des ventes et du profit avec des ouvrages de vente plus lente, ce qui nous renvoie à une nouvelle schizophrénie depuis quelques années, qui est en fonction du temps chez les libraires et le faible écho que ces ouvrages trouvent dans la presse, on leur trouve une petite place – ils sont trop nombreux pour la place qui leur est consacrée – et il s'agit pour nous de les lancer comme si ils étaient des produits de consommation courante : en faire parler très vite au moment de leur sortie, qu'ils ne quittent pas les tables des libraires, pour qu'ils rencontrent leur public. La grande différence que je vois par rapport au début de ma carrière dans l'édition, c'est qu'avant il s'agissait de trouver les lecteurs, et maintenant on a rétrogradé d'une vitesse : il s'agit d'assurer notre présence chez les libraires, qui est la première condition, primordiale, pour que secondairement le livre rencontre son public. (Entretien 112).

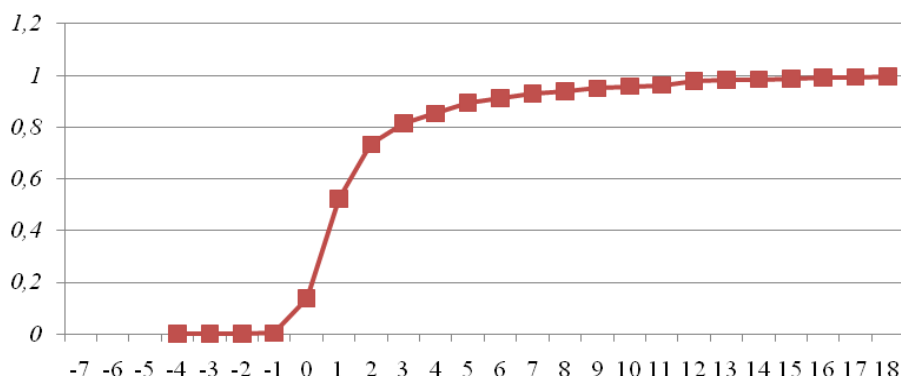
Si l'on note des évolutions comparables, la situation varie fortement entre le cas extrême du Royaume-Uni, où la rupture *du Net Book Agreement* en 1995 a autorisé les rabais en grande surface, augmentant la pression sur les éditeurs, alors qu'aux États-Unis, le combat juridique livré par les libraires indépendants contre les chaînes au nom des lois antitrusts a permis d'instaurer une plus grande transparence dans les pratiques de rabais¹⁸, et la situation en France, où les librairies indépendantes ont survécu grâce à la loi sur le prix unique du livre qui autorise un rabais maximal de 5 % du prix public de vente, quel que soit le lieu de vente.

Les ventes de livres atteignent de ce fait un pic dans les premiers mois qui suivent leur parution, pour retomber ensuite ; la réédition en poche ou en édition brochée permet de leur donner un deuxième souffle, mais tandis qu'elle est presque systématique aux États-Unis, où le prix des livres cartonnés est très élevé, elle est soumise en France à de strictes conditions en termes d'exemplaires vendus et de format. Ainsi, selon l'analyse statistique que nous avons réalisée à partir des données de la French Publishers Agency, la plus grande part (82% en moyenne) des ventes d'un livre traduit du français aux États-Unis par son intermédiaire se fait dans les trois premières années, le rythme des ventes ralentissant ensuite. Environ un tiers en moyenne s'écoule pendant les premiers 18 mois dans l'édition en couverture rigide – *hardcover*. Ensuite, elle est relayée par l'édition en

¹⁸ Voir John B. THOMPSON, *Merchants of Culture. The Publishing Business in the Twenty-First Century*, Cambridge, Polity Press, 2010.

couverture brochée – *paperback* –, qui totalise 60% des ventes sur le territoire américain en moyenne.

Répartition des ventes cumulées selon l'âge
des livres traduits du français aux États-Unis (1983-2010)



Source : Base de données de la French Publishers Agency

Cependant, comme l'indique le graphique ci-dessus, la durée de vente de certains livres dépasse largement ce premier moment, et ils continuent à se vendre sur le long terme¹⁹, devenant des livres de fonds, qui alimentent régulièrement les recettes de la maison d'édition et permettent d'investir dans de nouveaux projets plus risqués, selon la pratique de la péréquation. C'est précisément le cas des « grandes œuvres », qui se définissent par leur capacité à s'inscrire dans la longue durée, à voyager non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, à l'opposé des « *big books* », qui sont destinés à épouser la temporalité dictée par le marché et à en tirer le meilleur parti, au détriment des concurrents. Un tel investissement peut se révéler fort rentable à terme, si l'auteur atteint un seuil de consécration, et plus encore s'il devient un classique. Dans un entretien, l'éditrice Drenka Willen citait le cas de Saramago :

Par exemple, pendant des années nous avons publié Saramago et imprimé 5 000 exemplaires. Puis *L'Aveuglement [Blindness]* est arrivé, et nous avons décidé d'imprimer à 10 000. Je pensais que nous aurions 7 000 retours au lieu des 2 000

¹⁹ La moyenne de 18 ans autour de laquelle on atteint 100% des ventes ne constitue pas un seuil dans l'absolu, mais s'explique ici simplement par la date de parution des livres, qui s'échelonne depuis la création de la French Publishers Agency en 1983 jusqu'en 2010, le nombre moyen de nouveaux titres par an étant passé de 22 dans les années 1980 à 60 dans les années 1990, puis à 49 dans les années 2000.

habituels. Mais ils ont réussi à vendre les 10 000 et à réimprimer 10 000 de plus – et ceci avant le Nobel²⁰.

Or cela suppose un travail de gestion et de mise en valeur permanente du fonds. En France, les grandes maisons d'édition littéraires y consacrent beaucoup de temps et d'énergie, mais c'est de moins en moins le cas chez les éditeurs commerciaux aux États-Unis et au Royaume-Uni, qui tendent à se concentrer sur l'actualité. Selon le témoignage d'une responsable de droits étrangers dans une maison d'édition généraliste en France, les cadres dans ces maisons anglo-américaines sont formés à privilégier la logique de court terme contre celle de long terme :

on leur explique qu'un *longseller* en termes de trésorerie, c'est pas intéressant, qu'il vaut mieux quelques gros *bestsellers* et des livres, et le reste, rien du tout, des livres qui vendent moyennement en termes de... je ne sais pas, je ne connais pas toutes ces logiques financières, mais ils forment les cadres en leur disant ça, il faut faire le ménage et avoir plus de livres qui vont très fort et très vite, une fois que c'est vendu, hop, on les [*inaudible*], que le stock, ça coûte cher, alors que, nous, on est dans une logique où on dit : il faut faire vivre le fonds, on republie [...] des titres de fonds pour leur donner plusieurs vies, je veux dire, c'est deux mondes différents de l'édition. (Entretien 182)

Dans cette dialectique complexe entre l'ancien et le nouveau, entre le fonds et les nouveautés, il n'y a donc pas de fatalité mais des choix effectués par les maisons d'édition en faveur d'une logique de court terme ou de long terme, qui différencient le pôle de grande production du pôle de production restreinte. Même si les deux cohabitent le plus souvent, la balance peut pencher d'un côté ou de l'autre en fonction de ces choix, comme l'illustre le fait que dans une petite maison de création assez récente telle que Verdier en France (fondée en 1979), le fonds finance à 50% les nouveautés. Moins immédiatement rentable, le fonds constitue en effet une source stable de revenus.

Mais comment faire vivre le fonds ? Certains livres sont susceptibles d'être relancés par une question d'actualité ou par une date de commémoration. Là aussi, toutefois, il arrive que des opportunités soient manquées. Le directeur d'une collection d'essais dans une maison littéraire française évoque par exemple les problèmes d'indexation. En effet,

²⁰ Drenka Willen, entretien avec Gayle Feldman, "The Virtues of Continuity", *Publishers Weekly*, 21 octobre 2002 (je traduis).

explique-t-il, peu d'éditeurs utilisent la classification Dewey en page de copyright pour permettre le classement sur Amazon. Par ailleurs, il ne suffit pas qu'un éditeur soit averti d'un événement ou d'une manifestation susceptible d'intéresser des ouvrages de son fonds pour que les ouvrages concernés y soient présents. D'une part, il faut que le responsable en ait une connaissance suffisante, ce qui est rendu de plus en plus difficile avec la rotation du personnel (*turnover*) dans les maisons d'édition. D'autre part, les ouvrages proposés ne sont pas toujours retenus. Le responsable éditorial cité ci-dessus raconte encore :

[...] le service commercial nous sollicite très souvent. Par exemple, ils nous disent « tel libraire veut faire une vitrine autour de la citoyenneté ». Essayez de faire comprendre que les plus grands ouvrages sur la citoyenneté n'ont pas « citoyenneté » dans le titre parce que la notion n'était pas aussi virulente à l'époque, parce qu'elle se définissait de manière plus distanciée et à un niveau peut-être plus institutionnel ou constitutionnel ou que sais-je... (Entretien 112)

Mais la logique de long terme repose aussi sur un calcul économique. Tous les livres inscrits au catalogue ne constituent pas des livres de fonds et la définition du seuil de rentabilité à partir duquel un livre est considéré comme tel est variable. En France, elle se situe entre 50 et 100 exemplaires vendus par an. Aux États-Unis, dans les grands groupes, les exigences sont beaucoup plus drastiques : c'est parce que ce seuil avait été porté de 1 000 et à 2 000 exemplaires par an après le rachat en 1980 de Random House par S.I. Newhouse, directeur de Advance Publications, qu'André Schiffrin a quitté Pantheon Books, comme il l'a raconté dans *L'Édition sans éditeurs*²¹.

Il y a cependant un vaste marché international des livres classiques, dans lequel la littérature française occupe une bonne place du fait de son ancienneté et de son prestige passé²², mais il est confiné au secteur académique. Ce marché, dont on ne traitera pas dans la présente étude, principalement centrée sur les nouveautés plutôt que sur les rééditions, inclut, pour les livres en anglais, non seulement les États-Unis et le Royaume-Uni, mais aussi l'Australie, l'Inde, l'Afrique du sud, la Chine, la Corée, etc. Dominé par les grands groupes anglais comme Penguin, le secteur des classiques est également régi par des logiques économiques. Les ouvrages considérés comme des classiques dans une culture ne sont pas toujours faciles à vendre à l'étranger : divers obstacles peuvent intervenir, tels que la taille, comme dans le cas de *La Philosophie au Moyen Âge*

²¹ André SCHIFFRIN, *L'Édition sans éditeur*, trad. Michel Luxembourg, Paris, La Fabrique, 1999.

²² Voir Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.

d'Étienne Gilson, ouvrage de 780 pages en corps 10. De même, la décision de retraduire un texte classique n'interviendra que si la maison est assurée d'avoir un marché plus large que le marché académique (où se vend un auteur comme André Gide par exemple). La retraduction de *Madame Bovary* par Lydia Davis en 2009 a trouvé un public parce que, comme le formulait une éditrice américaine, « c'est un très célèbre livre français, et aussi, à l'évidence, un incontournable sur le plan académique » (« *an academic fixture* »). Ce qui prouve que même les œuvres ayant atteint le statut de classiques ne sont pas égales.

C'est aux classiques que les enquêtés réservent le plus souvent la notion de « grandes œuvres » ou de « *great works* », sans interroger le processus par lequel un texte entre dans le canon. Si l'on peut considérer la traduction en d'autres langues comme une des étapes de ce processus²³, toute traduction n'est pas une forme de consécration. Beaucoup de traductions obéissent à des logiques purement économiques : c'est le cas des best-sellers, des thrillers, des romans sentimentaux. C'est ce qu'explique cet éditeur américain :

Je crois qu'il y a très peu de grandes oeuvres et en nombre très limité, soudain si vous regardez les classiques, il y a une infinie richesse de travaux qui pourraient être publiés et une des choses auxquelles on réfléchit pour l'avenir est peut-être de lancer une collection de classiques. Sous une marque, ou... on ne sait pas comment exactement, mais c'est sûrement une des choses dont on est conscients, il y a toute une littérature qui n'a pas encore été traduite. La collection classique du New York Review of Books a fait un travail formidable avec les classiques, des classiques contemporains... en publiant de la fiction contemporaine bien sûr, vous espérez trouver quelque chose dont vous pensez qu'elle aura une permanence, qui va durer, qui deviendra un classique. Je crois que c'est ça que tout le monde cherche, vous voyez ? Et la question de la traduction, je ne suis pas sûre que ce soit encore vrai, que la traduction en soi prépare le livre à intégrer le canon ou pas, parce qu'en Europe, on a facilement au moins 50% des livres qui sont des traductions et tous ces livres ne sont certainement pas des classiques. La grande majorité n'en est pas. Je ne pourrais pas dire combien la traduction importe, parce que la majorité des maisons d'éditions traduit des livres qu'elle pense avoir un grand potentiel commercial, qui disparaîtront en un an. C'est là que va la plus grande partie de l'argent dépensé pour la traduction. [...]

Mais en termes d'œuvres contemporaines, je crois que c'est un peu différent. Vous savez, vous traduisez parce que vous espérez que le livre va être un succès, vous publiez ce livre pour différentes raisons, je crois que peut-être il y a ces éditeurs – généralement, ce sont des éditeurs à but non lucratif – qui cherchent le prochain prix Nobel, ou celui qui aura le prix Nobel dans vingt ans... Et c'est une

²³ Pascale CASANOVA, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°144, septembre 2002, p. 7-20.

quête noble. Souvent, celui qui sera prix Nobel dans vingt ans écrit des livres aujourd'hui qui ont un potentiel commercial très limité, alors c'est plus dur pour nous de les publier. Cela dit, si c'est une grande œuvre de fiction, alors on la veut, on veut la publier, que ça ait une valeur commerciale aujourd'hui ou non, que ce soit un succès commercial ou non. (Entretien 63)

À la charnière entre obstacles économiques et obstacles culturels, il faut évoquer les tensions entre les différents groupes impliqués dans la chaîne de coopération et de production des traductions. Il ne s'agit pas ici de cultures nationales mais de cultures professionnelles, qui impliquent des exigences et des logiques parfois incompatibles d'un groupe à l'autre. Chacun, de l'auteur, de l'éditeur, du traducteur, de l'agent et/ou des représentants étatiques le cas échéant, du libraire ou autre revendeur, a ses intérêts propres, qui mêlent inextricablement enjeux économiques et enjeux socioculturels. Or le rapport de force entre ces différents groupes est inégal, l'éditeur, et de plus en plus les chaînes de librairies, étant en mesure d'imposer à l'auteur et surtout au traducteur ses impératifs. Par exemple, les éditeurs commerciaux aux États-Unis préfèrent ne pas mentionner sur la couverture des livres le fait qu'ils sont traduits – et donc ne pas citer le nom du traducteur –, car, avancent-ils, non seulement cela n'apporte rien en termes de promotion (sauf si le traducteur jouit d'une grande notoriété), mais cela risque même de nuire à la diffusion du livre. Pourquoi ? Parce que les revendeurs, les chaînes de librairies en particulier, n'hésitent pas à écarter les traductions de leur sélection, en invoquant le désintéret du public pour ce type d'ouvrage. Ainsi, tel est l'effet du processus de rationalisation, les contraintes de la diffusion/distribution pèsent de plus en plus en amont sur la chaîne de production du livre, au détriment de l'auteur, du traducteur, et des petits éditeurs indépendants ou des entreprises à but non lucratif. Les contraintes commerciales obligent souvent l'auteur et le traducteur à céder sur les à-valoir, sauf lorsqu'ils sont en position de force du fait de leur notoriété ou de la capacité du représentant (l'agent littéraire) à négocier des conditions plus favorables.

Le combat que mènent les traducteurs pour leur reconnaissance est d'ordre symbolique et économique tout à la fois. Cependant, le processus de professionnalisation de cette activité se heurte à sa forte individualisation et à son atomisation – qui fait dire à un traducteur que « le monde de la traduction n'est pas vraiment un monde social. C'est une activité isolée » – ainsi qu'à l'hétérogénéité des conditions de travail. En France, les revendications des traducteurs littéraires ont abouti, à la faveur de leur organisation dans une association (l'Association des traducteurs de langue

française, créée en 1973), de leur alliance avec certains petits éditeurs, en particulier Actes Sud, et aussi du soutien du Centre national du livre (CNL), qui défend leurs intérêts professionnels en posant notamment parmi les critères d'attribution des aides les conditions qui leur sont faites : par exemple, la pratique du paiement au forfait est désormais remplacée par une avance sur droits qui assure au traducteur un pourcentage sur les ventes au-delà d'un certain seuil, et aussi un droit moral sur la traduction²⁴. Aux États-Unis, la situation des traducteurs est plus précaire, et une réflexion a été menée ces dernières années au sein du PEN Club sur ce problème, à l'initiative notamment d'Esther Allen, traductrice et universitaire, qui a également été à la tête du combat en faveur de la revalorisation de la traduction (voir chapitre 1).

Par-delà les intérêts et les contraintes de leurs employeurs, la professionnalisation des traducteurs se heurte, on l'a dit, à l'hétérogénéité des conditions d'exercice du métier. Ces dernières varient fortement, en effet, lorsqu'on passe des traducteurs professionnels établis qui sont en mesure de négocier sinon d'imposer leurs conditions, aux universitaires qui pratiquent souvent la traduction sans rechercher une contrepartie financière, et aux nouveaux entrants qui sont prêts à accepter des conditions drastiques pour entrer dans le jeu et se faire un nom.

Qui plus est, dans ce métier, la spécialisation peut être incompatible avec la professionnalisation. C'est le cas de la spécialisation linguistique pour les langues rares, peu demandées par les éditeurs. Comme pour les langues, la spécialisation dans un auteur est lucrative lorsqu'il s'agit d'écrivains prolifiques et dont les titres sont traduits quasi automatiquement. Mais il est rare que les traducteurs puissent vivre de la

²⁴ Selon l'étude comparée menée par le Conseil européen des associations de traducteurs littéraires, la France fait partie des rares pays européens qui pratiquent ce mode de rémunération, avec la Belgique française, la Catalogne et l'Espagne, les autres optant pour le mode forfaitaire, tandis qu'au Royaume-Uni, les deux options sont courantes. La France fait aussi partie des pays européens qui rémunèrent le mieux leurs traducteurs en moyenne, après la Belgique et la Norvège, autour de 30 euros la page de 1 800 signes (contre 28,8 pour le Royaume-Uni et 21,9 en Allemagne notamment), mais si le tarif maximum est le plus élevé avec celui de la Belgique, le tarif minimum s'établit à 21,6 euros, ce qui est moins qu'en Irlande, en Suisse et en Suède (outre les précédents), mais plus que le Royaume-Uni (17,3) et que l'Allemagne (14,4). Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires, *Revenus comparés des traducteurs littéraires en Europe*, www.ceatl.org. Le rapport récent de Pierre Assouline montre cependant que, après avoir augmenté des années 1970 aux années 1990, les tarifs à la page ont stagné, entraînant une perte de pouvoir d'achat de 25% pour les traducteurs ; voir Pierre ASSOULINE, *La Condition de traducteur*, Centre national du livre, juillet 2011, p. 54-56.

traduction d'un auteur unique, et dans la mesure où ils doivent accepter d'autres projets de longue haleine, ils risquent de ne pas être en mesure de prendre en charge un ouvrage de leur auteur favori dans les délais impartis par l'éditeur. L'orchestration de ces calendriers complexes, qui impliquent différents acteurs, fait partie des obstacles à la circulation des œuvres, et tout particulièrement des « grandes œuvres », qui nécessitent généralement plus de temps et d'attention. En sciences humaines et sociales, le problème est encore plus flagrant : la compétence et le temps requis pour traduire une œuvre philosophique ou celle d'un penseur dans une autre discipline font qu'il est difficile d'envisager d'en vivre, et la professionnalisation dans ce domaine se fait souvent au détriment de la qualité des traductions. On voit donc ici comme auparavant que les obstacles économiques ne sont pas indépendants des obstacles culturels, sur lesquels on va à présent se concentrer.

Les obstacles culturels

Le premier type d'obstacles culturels qui intervient dans la circulation internationale des livres a trait à la langue. Loin de se limiter aux problèmes de traduction, les obstacles linguistiques interviennent aussi bien au niveau du processus de prise de décision qu'au cours des négociations entre éditeurs.

Si la décision est parfois prise sur la base de la lecture d'un synopsis et/ou en se fiant à la réputation de l'auteur (ou en misant sur sa notoriété), la plupart des acquisitions ou des refus reposent sur la lecture de l'ouvrage lui-même. Cela signifie, si la traduction n'est pas déjà faite, ce qui est rarement le cas, qu'il faut le lire dans la langue d'origine. Mis à part les presses universitaires qui s'en remettent généralement à l'avis de rapporteurs spécialistes du domaine, les éditeurs préfèrent lire les textes eux-mêmes, une préférence qui confère automatiquement un privilège aux textes dans les langues qu'ils maîtrisent ou pour lesquelles ils disposent de compétences au sein de la maison, et de manière générale, aux langues les plus répandues, l'anglais, le français, ou, dans une moindre mesure, l'allemand et l'espagnol (qui tend actuellement à se substituer au français dans l'édition américaine). Pour les autres idiomes, il faut faire appel à des lecteurs extérieurs, à moins que l'ouvrage n'ait déjà été traduit dans une de ces langues véhiculaires. Les compétences linguistiques au sein des maisons d'édition constituent un facteur déterminant de l'inégalité des

chances d'accès à la scène internationale entre des ouvrages de langues différentes. Certains enquêtés de l'ancienne génération notent, dans différents pays, une évolution du profil des éditeurs sous ce rapport, dans le sens d'une moindre maîtrise des langues étrangères, mis à part l'anglais, à l'instar de cette responsable des droits étrangers d'une maison d'édition savante en France :

Ce n'est pas parce que je suis un vieux dinosaure, mais c'est vrai que j'ai connu, quand j'ai commencé, c'est sûr que le milieu était beaucoup plus petit, mais les gens qui étaient à l'international, même les Français, étaient des gens qui avaient une culture des langues, très érudits. Donc, ce sont des gens qui pouvaient éventuellement décider tous seuls. (Entretien 168)

Ainsi, de façon qui peut paraître paradoxale à l'ère de la mondialisation, l'édition connaît une forme de repli national, voire de fermeture, hormis pour les ouvrages en langue anglaise, ce qui contribue à expliquer leur part croissante dans les flux de traduction : cette part est passée, en effet, de 45% à 59% des livres traduits dans le monde entre les années 1980 et les années 1990, selon les données de l'*Index Translationum* de l'UNESCO.

Les éditeurs et responsables des droits étrangers font aussi état de difficultés à échanger et à établir un contrat avec des partenaires étrangers, en l'absence de personnel maîtrisant la langue de travail dans la maison. Comme l'explique le responsable des éditions d'une maison d'édition savante parisienne : « Dès qu'on parle la langue, les échanges en mail se font dans la langue d'origine, enfin voilà : c'est tout de suite plus facile. » (Entretien 229)

Les obstacles linguistiques interviennent bien sûr au niveau de la traduction. Ils tiennent tantôt à des difficultés spécifiques aux langues source et cible, tantôt au texte lui-même, à l'écriture. Le passage de langues agglutinantes à des langues synthétiques ou isolantes est signalé comme pouvant poser problème par un responsable français d'une collection de littératures étrangères. Des traducteurs américains signalent des obstacles spécifiques au passage à l'anglais de l'espagnol – problèmes de syntaxe – ou de l'allemand – problème de fausse proximité de certains mots :

J'ai toujours essayé de rendre les livres lisibles, euh, la syntaxe espagnole n'est pas la même que la syntaxe anglaise. Parfois, la phrase espagnole peut continuer encore et encore, et on peut multiplier les deux points et les points virgule, vous voyez, sur un mode proustien, pendant une page et demi. Bon, ça ne fonctionne pas en anglais. C'est juste que ça ne fonctionne pas. Donc, vous voyez, est-ce que je

trahis le style de l'auteur en plaçant un point de temps en temps pour commencer une autre phrase ? Je ne sais pas, peut-être. (Entretien 203, traduit de l'anglais)

Quand je traduis une page en anglais, je dois faire attention, parce qu'il y a des mots en allemand qui sont très clairs, mais l'équivalent en anglais manque en quelque sorte de clarté et le sens est le même, mais ce n'est pas le mot approprié. (Entretien 204, traduit de l'anglais)

Les dialectes constituent un cas extrême : une agente littéraire donne l'exemple d'un best-seller australien dont le narrateur est un aborigène. Or l'éditeur n'a pas trouvé de traducteur compétent pour traduire son dialecte. Mais surtout, même lorsqu'ils sont maîtrisés par le traducteur, les dialectes soulèvent un autre problème, celui de trouver un équivalent structural.

De manière générale, la traduction se heurte aux principes de catégorisation et de division du monde, qui ne se recourent pas d'une langue à l'autre comme on sait. Par exemple, le terme français d'« intellectuel » doit être spécifié en anglais par « *public intellectual* », de même que la notion de « *professions* » en anglais renvoie en français aux « professions libérales », et il n'a pas d'équivalent en allemand, où l'on emploie le terme de *Beruf* (vocation) ; ceci a posé des problèmes pour la traduction de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Max Weber, qui construit toute son argumentation autour de cette notion de *Beruf*.

En outre, le travail de traduction se heurte bien sûr aussi aux fameux « intraduisibles » ou réputés tels, qu'il s'agisse de concepts ou de jeux de mots²⁵. Comment traduire « distinction » en hébreu, langue d'une société qui n'a pas eu de noblesse ? Il a fallu inventer un mot. Le degré d'« intraduisibilité », si l'on ose un néologisme, atteint un degré extrême en poésie où sens et sons sont étroitement imbriqués. Cet éditeur-traducteur américain évoque son expérience en la matière :

²⁵ Sur les concepts intraduisibles, voir Barbara CASSIN (sous la dir. de), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil/Le Robert, 2004.

Oui, c'est-à-dire, j'ai essayé de traduire certains poèmes, par exemple, de Maïakovski, il y en a un que j'ai traduit plusieurs fois et je ne pense toujours pas que je vais y arriver. De même pour d'autres auteurs difficiles, comme Alexei Kruchenykh, un ami de Maïakovski, un futuriste russe très important. Mais je dirais qu'au moins la moitié de son œuvre est totalement intraduisible. Je ne saurais pas, il faudrait entièrement le réécrire en anglais en partant de zéro, sans rien, juste, vous savez, il faudrait juste savoir ce qu'il pensait et faire ça en anglais, mais c'est très dur. Beaucoup de sons et beaucoup de mots, c'est un peu comme *Finnegan's Wake*, cela serait en grande partie comme traduire *Finnegan's Wake*. Bien que cela ait été fait, mais c'est, il me semble, comme ce genre de projet, vous voyez, on pourrait le faire de tellement de façons différentes. Et c'est vrai de n'importe quel poème, on pourrait le faire de beaucoup de façons différentes, et généralement, il y a peu ou quelques bonnes manières de le faire, je pense qu'il n'y a jamais une façon unique qui soit satisfaisante, à mes yeux. Vous voyez, et parfois, je parlerai avec des traducteurs et ils diront : ah, tu aurais vraiment dû employer ce mot-là ; et parfois, c'est tout à fait juste, il y a des cas où c'est parfait, mais dans la plupart des cas c'est une question de goût et de style, et de degré de familiarité avec l'auteur ou d'idée qu'on se fait de lui, par exemple comment on comprend l'auteur, parce qu'on ne peut pas, tout le monde ne comprend pas l'auteur de la même façon, donc... Humm, je pense qu'il y a une grande variabilité, et il y a souvent des traductions dont je dirai celle-ci est bonne, et celle-ci est bonne, et celle-ci est bonne, et celle-là est mauvaise, vous voyez. Et d'une certaine façon, ce n'est pas un problème d'avoir plusieurs bonnes traductions, peut-être que j'en préfère une, mais les autres sont bien, et on sait tout de suite quand on affaire à une mauvaise, en fait. (Entretien 73, traduit de l'anglais)

Quant aux problèmes liés à l'écriture, il peut s'agir, en littérature, de métaphores touffues qui passent dans une langue mais ne sont pas aisément transposables dans une autre, en sciences humaines et sociales, de l'appareil conceptuel auquel il est difficile de trouver un équivalent exact dans la langue d'arrivée. Si les imperfections du texte traduit sont souvent imputées au traducteur, la traduction révèle parfois des problèmes d'écriture, des imprécisions ou des incohérences dans le texte original.

Lorsque l'auteur-e est vivant-e, le traducteur ou la traductrice a la possibilité d'entrer en contact avec elle ou lui pour clarifier certains points. L'auteur peut aussi vouloir contrôler la traduction : cela vaut surtout lorsque le contrat s'établit sous le régime du droit d'auteur à la française, qui inclut le droit moral, et donc le droit de regard sur la traduction. Des tensions entre auteur, éditeur et traducteur naissent parfois de cette situation, comme le raconte ce traducteur de l'anglais en français :

Donc je demande des clarifications du texte, et parfois elle les donne, mais souvent avec elle, et même avec d'autres auteurs, ils veulent... Ils connaissent l'anglais mais ils ne le maîtrisent pas, donc ils ne se rendent pas compte totalement

de l'effet d'une phrase, vous voyez ? [...] Ou de l'effet que ça va faire sur un lecteur, ou... Pas forcément sur la facilité ou la difficulté de la compréhension, mais tout simplement de l'effet stylistique. Donc le travail avec un auteur, dans un cas comme ça, est un peu délicat. (Entretien 198)

Le cas d'Elsa Morante, développé en annexe B du chapitre 5, illustre ce type de frictions autour de la traduction.

De telles tensions posent, par-delà les difficultés liées à la langue ou à l'écriture, la question de la qualité de la traduction et des critères pour en juger. Les acteurs ne s'accordent pas sur ces critères et ces divergences sont parfois sources de conflits entre les différentes parties de la chaîne de production, qui entravent le processus.

La réputation du traducteur constitue souvent une garantie pour l'éditeur, mais cette garantie peut être totalement sapée par la pratique de la sous-traitance lorsqu'elle se fait à son insu. La sous-traitance est cependant dans certains cas instituée en accord avec l'éditeur, lequel se sert alors du nom du traducteur comme faire-valoir et comme caution pour les lecteurs qui lui accorderont leur crédit, rompant ainsi le contrat de confiance avec ces derniers.

Mais même lorsqu'un traducteur réputé se charge lui-même de la traduction, la qualité du résultat n'est pas assurée. Comme l'explique la responsable des acquisitions d'une maison d'édition spécialisée dans les sciences humaines et sociales :

Parfois, quelqu'un peut être très bon sur un livre et pas bon du tout sur un autre, on ne sait pas pourquoi. D'abord parce qu'il y a des affinités.

Avec le sujet ?

Avec le sujet et puis parce que c'est un facteur humain, il y a des moments dans la vie où on va moins bien et ça affecte le travail. (Entretien 173)

Nombre d'éditeurs, de littérature surtout, ont évoqué cette étape cruciale qu'est le choix du traducteur, assimilé à un « mariage ». Une éditrice américaine, à la tête d'une marque prestigieuse dans un grand groupe, raconte : « Vous voyez, c'est là que j'ai appris la leçon qu'il faut choisir le bon traducteur, vous ne choisissez pas un traducteur de 70 ans pour un écrivain de 30 ans. » (Entretien 51, traduit de l'anglais)

Pour minimiser les risques d'erreur ou d'inadéquation, certains éditeurs vérifient eux-mêmes ou font vérifier les traductions par un relecteur. Les maisons d'édition savantes et les presses universitaires font appel à des universitaires, comme le décrit un éditeur :

Généralement, on fonctionne avec une relecture par un collègue, parce que nous, comme presse universitaire, on ne peut pas avoir un ouvrage qui, du point de vue scientifique, disons, de l'adéquation des termes traduits, soit médiocre ou mauvais. Il y a les deux aspects : qu'il soit lisible et qu'en même temps, on soit scientifiquement à jour. Là, c'est très variable, je pourrais vous raconter des expériences heureuses, malheureuses. Pour moi, c'est un souci. La traduction je veux bien, mais un ouvrage traduit, c'est « casse-gueule », c'est risqué, c'est long, c'est compliqué. (Entretien 79)

Or ce processus peut entraîner un retard considérable dans la programmation initiale, qui rend le facteur temps, déjà évoqué, encore plus incertain.

En effet, en sciences humaines et sociales, les problèmes linguistiques se doublent de problèmes conceptuels et de la compétence requise dans le domaine concerné. Il n'est pas toujours aisé de trouver des traducteurs alliant la fluidité d'un traducteur professionnel avec la spécialisation nécessaire pour maîtriser le domaine de l'ouvrage à traduire. Cette difficulté est fréquemment évoquée par les éditeurs de sciences humaines et sociales :

Ensuite, il y a tous les problèmes de remise à niveau de la traduction. En fait, l'idéal c'est de trouver un traducteur qui ait une bonne connaissance de la langue française et anglaise et qui ait aussi une connaissance du domaine. Ce n'est pas toujours pertinent, en général on a des relecteurs. (Entretien 79)

Oui, c'est vrai qu'on a eu de mauvaises expériences justement de traductions de philo faites par des traducteurs qui étaient juste des traducteurs, si je puis dire. Il y avait un vocabulaire qui n'est forcément tout à fait le bon et puis ils n'étaient pas formés. [...]

Du coup, c'est pour cela que vous préférez travailler avec des universitaires ?

C'est vrai qu'on préfère travailler avec des universitaires spécialistes. C'est tellement pointu que, oui, c'est quand un domaine spécialisé, il y a quand même souvent un vocabulaire, on ne peut pas... (entretien 76).

La qualité scientifique de la traduction est également une exigence du CNL, qui tendra à rejeter des projets laissant à désirer sur ce plan. Le même responsable s'est vu ainsi refuser une subvention en raison de problèmes de vocabulaire repérés par le rapporteur ayant examiné le dossier.

Les critères pour juger de la qualité d'une traduction sont cependant loin de faire l'unanimité. Largement théorisées et débattues par les

traductologues²⁶, les deux conceptions les plus générales qui s'affrontent autour de cette question opposent les « sourciers » aux « ciblistes », selon la terminologie en vigueur. Les premiers défendent le principe de la fidélité au texte d'origine et reprochent aux seconds de sacrifier ce principe à un conformisme qui en gomme les particularités ; les seconds privilégient la fluidité dans la langue d'arrivée, ils se fixent comme objectif qu'on ne sente pas que le texte est traduit, et justifient ainsi les coupes et distorsions opérées par rapport au texte source. Ces conceptions n'opposent pas seulement ceux qui sont en contact avec le texte original (auteurs et traducteurs) et ceux qui ne le sont pas (éditeurs et critiques), mais divisent la communauté des traducteurs et des éditeurs eux-mêmes, à différents niveaux. Le respect du texte original est en effet une contrainte limitée au secteur de production restreinte, la littérature « haut de gamme » (*upmarket* selon le vocabulaire des agents littéraires et des éditeurs anglo-américains) et les sciences humaines et sociales²⁷. Les coupes et adaptations sont une norme partagée au pôle de grande production. Au pôle de production restreinte, le rapport entre éditeur et traducteur peut même s'inverser de ce point de vue : on verra au chapitre 5 un cas où le directeur d'une prestigieuse collection de littératures étrangères dans une maison d'édition française doit s'amuser à détecter les coupes ou ajouts effectués par certains traducteurs...

Les traducteurs sont eux-mêmes divisés sur cette question : alors qu'une traductrice du français en anglais évoque comme modèle la retraduction d'*À la recherche du temps perdu* de Proust par Lydia Davis, laquelle a expliqué lors d'une conférence comment elle avait respecté la structure longue des phrases et le placement des virgules, indépendamment des conventions américaines, un autre traducteur en fait une virulente critique, y voyant une traduction littérale, mot-à-mot, « clinique », dépourvue de tout sens du rythme proustien, qui est ce qui compte pour lui avant tout (entretiens 197 et 204). Rivalités et jalousies peuvent se mêler à ces jugements à l'emporte-pièce, mais ils révèlent aussi des divergences profondes sur qu'est-ce que traduire. Comme l'exprime un traducteur :

Quand vous mettez des traducteurs ensemble, c'est un groupe de personnes tellement disparate, c'est-à-dire, comment peuvent-ils être d'accord sur quelque

²⁶ Gideon TOURY, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 1995.

²⁷ Gisèle SAPIRO, « Normes de traduction et contraintes sociales », in Anthony PYM, Miriam SHLESINGER, and Daniel SIMEONI ed., *Beyond descriptive translation studies. Investigations in homage to Gideon Toury*, Amsterdam, John Benjamins, 2008, p. 199-208.

chose ? J'ai été membre de différents jurys pour l'attribution de prix de traduction, et les jurés avaient toujours une conception entièrement différente de ce que devait être un livre primé... on finit par trouver un accord... la traduction – il y a un mot merveilleux en allemand, un *Eigenbrötler*, quelqu'un qui accommode à sa sauce [*someone who makes his own crumbs*]. Les traducteurs tendent à être des *Eigenbrötler*. C'est un joli mot. (Entretien 204, traduit de l'anglais).

L'opposition entre « sourciers » et « ciblistes » est également à l'origine de frictions entre le monde académique et celui de l'édition généraliste. Les universitaires déplorent parfois à juste titre le manque de rigueur des traductions réalisées par des professionnels, leur méconnaissance de la culture dans laquelle le texte a été produit, génératrice d'erreurs et de contresens, ou leur ignorance de l'univers conceptuel ou référentiel de l'auteur en sciences humaines et sociales, qui peut conduire à des imprécisions, voire à des contresens : les attaques contre la nouvelle traduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir en anglais illustrent ce dernier point (on y reviendra dans la dernière section du chapitre 1).

Les éditeurs généralistes se méfient souvent, de leur côté, des universitaires soucieux de restituer le texte dans son contexte d'origine, par un paratexte (introduction, notes, postface) et par une traduction qui reste très près de l'original, selon une logique exégétique qui n'est pas la leur. Cette vision est reprise par certains traducteurs professionnels, comme ce traducteur du français en anglais que nous avons interrogé. Évoquant les traductions de Derrida en anglais, il leur reproche d'avoir négligé le style de l'auteur au profit de la précision dans la restitution des idées :

Mais je pense que Derrida, évidemment il avait un style, et même s'il est un grand philosophe, le problème, je pense que le problème de ses traductions en anglais est qu'on a suivi de près son texte en français. On voulait pas tenter de manipuler son texte, et ça c'est dommage, c'est le problème. Et le résultat est une traduction académique.

Une traduction académique ?

Effectivement, c'est une traduction presque... pas mot-à-mot mais...

Littérale...

Oui. Évidemment il a fait beaucoup et il a été traduit par beaucoup de gens, mais c'est un peu le problème qui est derrière.

Et donc pour vous c'est une traduction académique, c'est une traduction mot-à-mot...

C'est une sorte de traduction peureuse si vous voulez, on a peur, on a peur de changer un mot du texte, parce que le texte est quelque chose de sacré, c'est comme si on traduisait la bible. Et en faisant ça, on donne pas une présence en anglais à l'auteur. Une vraie présence. Une voix si vous voulez. Évidemment si vous traduisez Derrida, ce serait pénible de créer un Derrida anglais. Parce que son travail est tellement enraciné dans la langue française, et il joue avec ça tout le temps en plus. (Entretien 198)

Certains éditeurs généralistes scrupuleux reconnaissent cependant la nécessité, pour les sciences humaines et sociales, de faire appel à des spécialistes, à l'instar de cette éditrice américaine à la tête d'une prestigieuse marque appartenant à un grand groupe, qui raconte avoir recruté une fois une traductrice professionnelle pour traduire un texte de philosophie, et s'en être mordu les doigts : elle avait traduit par elle-même toutes les citations de Hegel à partir du français au lieu d'aller les chercher dans le texte original ou dans les traductions anglaises du philosophe. Il a fallu tout refaire... (Entretien 51).

Par-delà les spécificités génériques ou les conceptions divergentes, tous s'accordent cependant pour opposer bonne traduction et traduction littérale. Du coup, l'accusation de littéralité devient le mode de disqualification suprême d'une traduction.

Enfin, l'obstacle linguistique concerne aussi la promotion du livre, pour laquelle la présence de l'auteur est considérée comme importante, aussi bien en littérature contemporaine qu'en sciences humaines et sociales. Or, s'il ne maîtrise pas la langue dans laquelle l'ouvrage a été traduit, il est quasi impossible de le faire inviter à la radio, aux États-Unis et au Royaume-Uni, et très difficile en France, où le coût de la traduction simultanée décourage souvent les producteurs d'inviter un auteur étranger. C'est ce qu'explique la responsable du service de cession d'une maison d'édition savante en France :

Il y a plusieurs facteurs. Déjà le fait que l'auteur très souvent ne pourra pas se déplacer, donc ne pourra pas assurer la promotion au niveau des médias « chauds » comme la radio parce que, souvent, on touche beaucoup de gens avec la radio sur ce type d'ouvrages. Des gens qui écoutent des émissions et qui vont entendre tel auteur parler. Comme ils ne maîtrisent pas le français, c'est difficile. Quand on achète, on sait que le sujet n'est pas traité du tout, qu'on peut essayer de le lancer, ne serait-ce que par la curiosité qu'il va susciter et donc, on va dépendre évidemment de cette couverture médiatique, et si elle ne se fait pas et elle peut ne pas se faire, pour des raisons d'ailleurs assez variées, si elle ne se fait pas, on a très peu de chances de percer véritablement sur le marché. C'est très difficile à acheter, ça. (Entretien 168)

D'autres obstacles culturels seront abordés dans les chapitres qui suivent. Ils vont du contenu du livre (par exemple, les sujets considérés trop nationaux en sciences humaines et sociales, comme les politiques publiques en France, ou même la guerre d'Algérie) aux traditions nationales dans le traitement de certains thèmes, et touchent même le format. L'intérêt pour le contenu d'un livre varie néanmoins selon la position de la culture dont provient l'auteur dans les rapports de force internationaux. L'ancienne responsable des droits étrangers d'une petite maison d'édition indépendante aux États-Unis raconte ainsi :

Donc, par exemple, quand je travaillais à [nom de la maison d'édition], j'ai vendu les droits d'énormément de livres sur la politique américaine, à des éditeurs français, italiens, espagnols, ce qui à l'inverse n'aurait jamais été possible. Un éditeur américain ne se serait jamais intéressé à un livre sur la politique italienne ou française. (Entretien 8)

Comme le formule un éditeur français : « C'est la ferme des animaux : certaines langues sont égales, mais je peux vous dire que certaines sont vraiment plus égales que d'autres. » (Entretien 112)

Du point de vue du format d'un livre, les pratiques diffèrent d'une culture à l'autre, l'homogénéisation du marché restant très relative. Par exemple, alors qu'en France on tend à composer de courts récits et d'épais ouvrages de sciences sociales, dans la tradition anglo-américaine, la fiction française fait pâle figure à côté des bons gros romans de 600-700 pages, mais il est rare qu'on traduise un essai scientifique de plus de 300-400 pages, de crainte qu'il ne se vende pas, ou, à l'inverse, de moins de 200 pages, car cela ne paraît pas assez « sérieux ». Dans d'autres pays, les livres courts, comme ceux de la collection « Que sais-je ? », se vendent au contraire très bien. En revanche, les ouvrages collectifs ont, de façon générale, moins de chances d'être traduits.

Toujours en sciences humaines et sociales, l'intérêt des éditeurs de différents pays pour telle ou telle discipline est très variable en fonction de leurs traditions intellectuelles et des lacunes existant dans leur production nationale : aux États-Unis, ils s'intéressent surtout à la philosophie et à l'histoire ; au Royaume-Uni, où peu de livres sont traduits du français, la psychanalyse suscite toujours un grand intérêt, tout comme en Argentine, alors que ce n'est pas du tout le cas aux Pays-Bas, parce que, comme l'a expliqué un éditeur néerlandais à la responsable du service de cession d'une maison d'édition savante française : « 'la psychanalyse au Pays-Bas, il n'y en a pas ; nous on fait dans les neuro-sciences'. Donc, conclut-elle, je

remballe mon catalogue (*rires*) » (entretien 169). Il faut souligner aussi que le découpage disciplinaire ne se superpose pas d'un pays à l'autre, et que les livres qui circulent entre eux peuvent se voir requalifiés ou être importés dans une autre discipline : l'œuvre de Habermas est ainsi classée en France en philosophie, alors qu'elle relève en Allemagne de la sociologie. On verra ici le cas de Norbert Elias, dont l'œuvre sociologique a d'abord été reçue en France par les historiens.

Les acteurs s'accordent cependant pour penser que certaines œuvres voyagent mieux que d'autres, du fait de leurs propriétés intrinsèques, par exemple les ouvrages théoriques vs les études empiriques, mais sans que ces propriétés fassent consensus : certains responsables des services de cession de maisons françaises considèrent par exemple que l'essai voyage mieux que la fiction, même si ces données sont démenties par la part prépondérante qu'occupe la littérature parmi les ouvrages traduits – en moyenne 50%, mais cette part varie selon les pays : elle est un peu plus élevée – 56% – en anglais ; de même, les traductions de livres de sciences humaines et sociales sont surreprésentées aux États-Unis, où elles atteignent un tiers, contre moins d'un quart pour l'ensemble des traductions du français en langue anglaise, selon la base de données du Bureau du livre français à New York²⁸. La classification fiction/non-fiction qui prévaut dans le monde anglo-américain ne recoupe d'ailleurs pas la distinction française entre littérature et essais²⁹. Elle rend, par exemple, difficile le classement et, du coup, la réception des ouvrages d'autofiction, genre intermédiaire qui se développe en France (il existe pourtant aux États-Unis aussi une riche production relevant de la catégorie intermédiaire appelée « *faction* », parce qu'il s'agit d'événements réels fictionnalisés).

Les traditions nationales se manifestent jusque dans la présentation du livre, qui varie, par exemple, entre les États-Unis et le Royaume-Uni, y compris pour le même produit : changement des couvertures, du « packaging » : « ce qui marche ici [au Royaume-Uni] ne marche pas là-bas [aux États-Unis], et *vice versa*. Nous regardons nos couvertures, chacun celle de l'autre, et nous disons, 'hum... c'est affreux' », explique ainsi un responsable éditorial travaillant pour la filiale américaine d'un grand éditeur universitaire britannique. Les écarts culturels ressortent particulièrement de

²⁸ Base incomplète, où les éditeurs américains sont probablement surreprésentés, mais qui permet de dégager des tendances générales.

²⁹ Si l'on se réfère aux principes de classification adoptés pour la construction de la base du Bureau du livre français à New York, la littérature totalise 56% de l'ensemble des traductions, mais seulement 40% d'ouvrages de fiction, et 16% de non-fiction.

la suite de ses propos, où il compare les couvertures françaises et allemandes aux précédentes :

Les couvertures françaises, voyez-vous, ont un aspect particulier, il y a des gens qui les aiment mieux, ils font aussi, ils ne font que des couvertures souples, pas de couvertures cartonnées. Ils n'ont pas non plus la jaquette. Donc la maquette de la couverture est différente, et la classique – je veux dire, toutes les publications Gallimard sont jaune, n'est-ce pas ? Ou jaune clair, couleur taches de nicotine. Et si déjà ils font quelque chose, c'est toujours du genre mettre une peinture classique au milieu. Si vous regardez les livres allemands, par exemple, et c'est souvent précisément ce qu'ils feront d'un roman, c'est : titre, peinture classique d'un certain genre, vous savez, Matisse ou Renoir ou quelque chose, et là, la couverture est finie. Alors qu'ici, on y accorde beaucoup plus d'attention, je pense, peut-être à cause de notre publicité dans certains medias, vous voyez, notre genre de culture visuelle. La vieille règle était qu'environ 70% des premiers romans se vendent sur la base de leur couverture. Juste sur leur aspect. Ce qui est très bien, je veux dire, c'est une aussi bonne raison qu'une autre, je suppose. (Entretien 49, traduit de l'anglais).

Qu'advient-il des « grandes œuvres » sur le marché actuel de la traduction ? On peut dire qu'elles sont relativement protégées une fois ce statut atteint : elles sont alors l'objet d'attention et de soins particuliers, d'autant qu'elles font fructifier non seulement le capital symbolique, mais aussi le capital économique de la maison. Ainsi, plus l'œuvre est universellement reconnue comme un classique, plus elle a des chances de survivre. Cette apparente circularité résulte en réalité d'un travail de construction de longue haleine, qui repose sur la croyance d'un ensemble d'acteurs dans la valeur de cette œuvre, et sur leur capacité à imposer leur jugement aux partenaires, notamment les éditeurs étrangers et les libraires. Cependant, étant donné les contraintes de rentabilité à court terme qui régissent de plus en plus la chaîne de production et de diffusion des livres, ce mode de construction des « grandes œuvres » sur le long terme est de plus en plus menacé d'invisibilité sur le marché de la traduction, au profit des « *big books* » qui envahissent l'espace de distribution.

PREMIÈRE PARTIE

Présence du livre français à l'étranger : le poids des cultures nationales

Revaloriser la traduction dans un environnement hostile : le marché éditorial aux États-Unis

Gisèle Sapiro

Tout auteur rêve d'être traduit aux États-Unis. Mais les chances de voir ce rêve se réaliser sont faibles. Les traductions ont connu une marginalisation croissante sur ce marché depuis les années 1970, alors que partout dans le monde, le Royaume-Uni excepté, leur part dans la production nationale a augmenté à l'ère de la mondialisation. Cette situation ne tient pas à l'absence d'importateurs qualifiés, mais à la position dominante qu'occupe l'édition américaine sur le marché mondial de la traduction, à sa structure particulière et à son mode de fonctionnement.

L'édition américaine présente nombre de spécificités, par lesquelles elle se démarque de l'édition française notamment. Ces différences ne sont pas sans effets sur les échanges et transferts entre les deux pays. En premier lieu, la ligne de partage entre les entreprises à but lucratif (*for profit/trade*) et celles à but non lucratif (*not for profit*), qui n'a pas d'équivalent dans le champ éditorial français. Deuxièmement, la quasi-inexistence de politiques publiques d'aide à l'édition et à la traduction aux États-Unis, qui contraste avec le soutien qu'elles reçoivent en France de l'État et, dans une moindre mesure, des collectivités territoriales. Troisièmement, la division du travail au sein de la chaîne de production, avec l'externalisation, aux États-Unis, de la fonction de découverte des nouveaux auteurs, déléguée aux agents littéraires, quand elle est demeurée en France interne à l'édition³⁰. À ces facteurs morphologiques s'ajoutent les principes de classification inscrits

³⁰ Le rôle des agents est un des facteurs de transformation du monde éditorial anglo-américain et de montée des enjeux économiques, comme le montre John THOMPSON, *Merchants of Culture The Publishing Business in the Twenty-First Century*, Cambridge, Polity Press, 2010.

dans la tradition éditoriale nationale, comme la distinction entre « fiction » et « non-fiction »³¹.

La marginalisation des traductions aux États-Unis tient à une idée reçue sur leur faible rentabilité et sur le désintérêt du public américain pour ce type de livre, qui prévaut au pôle de grande production. Cette représentation fonctionne comme une prophétie auto-réalisatrice, produisant les effets qu'elle annonce en orientant les comportements, comme on le montrera dans la première partie de ce chapitre. Elle est aujourd'hui le plus grand obstacle à la traduction aux États-Unis. Si quelques anciennes marques (*imprints*) prestigieuses comme Knopf, Harcourt Brace Janovitch et Farrar Straus & Giroux continuent à en publier, ce processus de marginalisation s'est accompagné de la relégation des traductions au pôle de production restreinte du champ éditorial, et notamment à l'édition à but non lucratif, presses universitaires ou autres. Ainsi, seul un tiers (33%) des 69 éditeurs ayant publié au moins cinq traductions littéraires du français entre 1990 et 2003 appartient à des grands groupes, contre près de 40% d'indépendants et 18% de presses universitaires. Les maisons à but non lucratif représentent un quart de l'ensemble, et si l'on se concentre sur les 29 éditeurs qui en ont publié au moins dix pendant la même période, ce taux monte à un tiers³². Qui plus est, lorsqu'on examine le type de littérature traduite, on constate que les petits éditeurs indépendants investissent plus la littérature contemporaine que les maisons rattachées à des grands groupes, qui tendent à se recentrer sur des valeurs sûres comme la réédition de classiques ou la traduction de classiques de la modernité (auteurs du XX^e

³¹ Nous en avons montré les effets dans une précédente étude, sur laquelle s'appuie le présent chapitre : Gisèle SAPIRO, *Les Échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation*, étude citée. Voir aussi Gisèle SAPIRO, "Globalization and cultural diversity in the book market: the case of translations in the US and in France", *Poetics*, vol. 38, n°4, 2010, p. 419-439.

³² *Ibid.* La base des titres littéraires traduits du français entre 1990 et 2003 a été constituée à partir des données de l'*Index Translationum* que nous avons recodées en les complétant (Base Sapiro). Nous en avons extrait la liste des éditeurs ayant publié au moins cinq titres du français entre 1990 et 2003, pour constituer une nouvelle base comprenant 13 variables. Ont été codées, d'une part, les propriétés de la maison ou de la marque : date de création, statut juridique (à but lucratif ou non), indépendance (3 modalités : indépendant, non indépendant, presses universitaires) ; d'autre part, des variables générées à partir de la première base caractérisant les traductions du français qu'elles ont publiées pendant la période considérée : nombre de traductions du français pendant la période de référence ; genres littéraires de prédilection ; part des classiques, des modernes (auteurs du XX^e siècle décédés en 1980), des contemporains (on a distingué ceux qui avaient publié plus de 50% de chaque catégorie).

siècle décédés), à mesure qu'ils tombent dans le domaine public³³. Alors que ces derniers font fructifier le capital symbolique accumulé par d'autres (y compris leurs prédécesseurs dans la même maison), tirant profit des œuvres déjà reconnues comme « grandes », les premiers participent de la construction de la « grandeur » des œuvres, la traduction étant une forme de consécration.

La marginalisation des traductions a suscité une réaction de la part de ses promoteurs qui se sont alliés pour la revaloriser, comme on le verra dans la deuxième partie consacrée aux petits éditeurs indépendants, et où sera analysé le type d'obstacles que rencontrent les agents situés à ce pôle. La défense de la traduction constitue pour eux une cause inséparablement culturelle et politique. Le rôle des presses universitaires dans l'importation des œuvres de littérature comme de sciences humaines et sociales fera l'objet de la troisième partie. Outre les données quantitatives concernant la période 1990-2003, qui apportent un cadre de référence et une perspective diachronique, cette étude s'appuie, pour la période contemporaine, sur 53 entretiens réalisés aux États-Unis entre 2007 et 2010 avec des éditeurs (26), traducteurs (13), agents (7), représentant étatique (1), libraires (5).

Marginalité des traductions et obstacles à la circulation des œuvres au pôle de grande production

La marginalisation des traductions sur le marché du livre américain tient avant tout aux transformations de l'édition et de la librairie. Secteur relativement stable, l'édition est devenue un secteur convoité par les grands groupes de communication (tel que Bertelsmann, qui a racheté Random House en 1998) et autres³⁴, lesquels ont imposé une logique de quête de profits à court terme contre la logique intellectuelle qui prévaut au pôle de production restreinte. Les concentrations font que les critères d'évaluation des livres par les éditeurs sont de plus en plus soumis à des logiques commerciales³⁵. Le directeur d'une maison américaine prestigieuse rachetée par un groupe confirme cette évolution :

³³ Plus de deux tiers de ces marques (16 sur 23) publient en effet davantage de traductions d'œuvres classiques (6) ou modernes (10), contre 7 privilégiant la littérature contemporaine. À l'inverse, 16 petits éditeurs indépendants sur 27 publient plus d'œuvres contemporaines.

³⁴ Voir notamment Jean-Yves MOLLIER, « Les stratégies des groupes de communication à l'orée du XXI^e siècle », in Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 27-44.

³⁵ André SCHIFFRIN, *L'Édition sans éditeurs*, Paris, La Fabrique, 1999.

Je pense que, désormais, l'édition relève davantage du tout-ou-rien, il y a davantage le sentiment qu'on doit faire un bénéfice énorme sur certains projets [littéralement : faire un malheur avec] et que... publier de petits livres pour eux-mêmes est moins, est peut-être moins une activité viable. (Entretien 55, traduit de l'anglais)

Alors que, par le passé, l'éditeur cherchait à équilibrer les pertes pour les livres plus difficiles par quelques titres à succès, désormais la rentabilité doit, en principe, se calculer pour chaque publication, même si, dans la pratique, les choses ne se passent pas ainsi. Une éditrice à la tête d'une marque prestigieuse dans un groupe nous explique que les résultats ne sont pas examinés titre par titre, mais sur l'année : les objectifs annuels doivent être remplis. Tant que les résultats qu'elle affiche sont positifs, elle jouit d'une marge de manœuvre assez grande, elle peut faire ce qu'elle veut, mais si nombre de ses livres « échouent lamentablement », elle sait qu'on lui « rendra la vie plus dure ».

Le poids des contraintes économiques se fait ressentir plus fortement aux États-Unis (et au Royaume-Uni comme on va le voir au prochain chapitre) qu'ailleurs, tout d'abord en raison de la concentration de la distribution des livres autour de deux grandes chaînes de librairie (Barnes & Nobles et Borders) et dans le circuit des grandes surfaces (Target, Wallmart, Cosco). Le réseau des librairies indépendantes, qui s'est fortement clairsemé, en l'absence de tout soutien étatique, ne représente guère plus de 10% de ventes³⁶. Dans un système de surproduction permanente, les livres « haut de gamme » se trouvent dans une concurrence inégale avec les best-sellers et la littérature commerciale pour l'accès aux points de vente, non seulement dans le circuit de grande distribution (« *mass market* ») mais aussi en librairie : les groupes ont, en effet, plus que les petites maisons, les moyens de louer les places stratégiques en vitrine et près de la caisse. Les espaces réservés à la critique littéraire dans la presse tendent à se restreindre, ce qui réduit encore les chances des ouvrages dits « sérieux » ou exigeants d'atteindre le public. Enfin, les bibliothèques achètent de moins en moins de livres, du fait de la restriction de leurs crédits.

Aux États-Unis, ces évolutions ont des conséquences négatives pour la littérature traduite. Peu valorisées, les traductions ne se présentent souvent pas comme telles : le fait que le livre est traduit est rarement indiqué sur la couverture. Les éditeurs craignent en effet que les chaînes, qui privilégient

³⁶ Contre plus du double en France. Voir Fabrice PIAULT, « Où va l'édition ? Les défis américains », *Livres-Hebdo*, n° 808, 12 février 2010, p. 16.

les ouvrages de grande diffusion, optent pour ce qu'on appelle en jargon professionnel le principe du « skip » : si elles disent aux représentants « no, thank you, I'll skip » (« non merci, je passe »), aucun exemplaire du livre ne sera disponible dans les 1 200 points de vente de telle chaîne, comme nous l'a expliqué un éditeur dirigeant une petite maison indépendante. (Entretien 68)

Or ce problème d'accès aux points de vente touche tout particulièrement la littérature traduite, réputée difficile à vendre³⁷. De ce fait, les réticences à publier des traductions sont de plus en plus grandes. Selon le rapport annuel de Bowker sur l'édition et le commerce du livre, les traductions représentaient un peu plus de 3% des nouveautés publiées en anglais dans le monde en 2004 (contre environ un livre sur cinq en France)³⁸. Aux États-Unis, la part des traductions dans la production éditoriale se situe entre 2% et 4% depuis les années 1950, mis à part les années 1960 qui ont connu une hausse (le pourcentage ayant atteint 6-7%)³⁹. En 1999, selon une étude du National Endowment for the Arts, 297 nouvelles traductions littéraires ont paru aux États-Unis, ce qui, rapporté au chiffre 12 828 d'ouvrages de fiction et de poésie pour adultes publiés par les éditeurs américains cette année-là, reviendrait à un peu plus de 2%⁴⁰. L'*Index Translationum* recense entre 500 et 650 traductions littéraires publiées aux États-Unis annuellement, livres pour la jeunesse et rééditions compris⁴¹. Le site *Threepercent* a répertorié 361 nouvelles traductions littéraires parues aux États-Unis en 2008 (dont 58 du français, soit 16%, 50 de l'espagnol et 33 de l'allemand), 349 en 2009.

³⁷ Les chaînes prennent au mieux 300 exemplaires d'un roman traduit du français pour les mille magasins de Barnes & Noble et la plupart sont retournés à l'éditeur. André SCHIFFRIN, *L'Argent et les mots*, Paris, La Fabrique, 2010, p. 15.

³⁸ Sur 375 000 nouveautés parues cette année-là en anglais dans le monde, il y avait 14 400 traductions. Rapport cité par Esther Allen, "Translation, Globalization and English", in Esther ALLEN (ed), *To Be Translated or Not to Be*, PEN/IRL report on the international situation of literary translation, Institut Ramon Lull, 2007, p. 24.

³⁹ Selon les données fournies par Lawrence VENUTI, *The Translator's Invisibility : A History of Translation*, London, Routledge, 1995 et *The Scandals of Translation. Towards an ethics of difference*, London, Routledge, 1998.

⁴⁰ Esther ALLEN, *To Be Translated or Not to Be*, op. cit., p. 25. Ce taux est sans doute légèrement sous-estimé, car l'étude se fondait sur les critiques parues dans la presse et dans les revues littéraires, où tous les livres publiés sont loin d'être recensés. Par ailleurs, il n'est pas clair si les 12 828 publications littéraires ne concernent que les nouveautés.

⁴¹ Selon un chiffre communiqué par Bowker à Esther Allen (*ibid.*, p. 25), le nombre de traductions littéraires pour adultes parues aux États-Unis en 2004 était de 874, ce qui paraît surestimé, par rapport aux données de l'*Index*.

Pour expliquer le faible taux de traductions aux États-Unis, les éditeurs et traducteurs invoquent des causes économiques et culturelles⁴². Sur le plan économique, certains y voient l'effet direct des concentrations et de l'imposition croissante de la logique de rentabilité : de plus en plus focalisés sur les *blockbusters*, les éditeurs se désintéressent des œuvres d'auteurs étrangers peu connus. D'autant que la traduction requiert un investissement financier, souvent invoqué comme un obstacle par les éditeurs américains.

D'un point de vue strictement économique, la traduction apparaît en effet comme une prise de risque en raison du coût des droits d'acquisition, du prix de la traduction, du travail éditorial et de la difficulté à imposer un auteur. On peut objecter que les droits d'acquisition demeurent, en règle générale, très inférieurs aux à-valoir réclamés par les auteurs américains par l'intermédiaire de leur agents. Restent cependant le coût de la traduction et le travail éditorial qu'il représente. Comme l'explique cet éditeur à la tête d'une marque prestigieuse dans un grand groupe :

Oui, c'est vrai qu'on n'a souvent pas... on n'a pas à payer autant pour les droits [d'acquisition] d'une traduction, mais après, on doit payer le coût de la traduction, et le lectorat potentiel est plus restreint, donc c'est généralement une entreprise moins rentable, oui. (Entretien 56, traduit de l'anglais)

Selon l'estimation d'un éditeur français, ancien sous-agent, le coût global d'un projet de traduction demeure cependant inférieur à un projet américain :

[...] pour la partie des grands éditeurs, qui s'intéressent à des auteurs importants représentés par des agents importants, le ticket d'entrée dans les projets est très élevé. Il est rare qu'on puisse rentrer à moins de 50-100 000 euros, c'est presque le ticket d'entrée sur un projet américain. Donc même un livre cher vendu de la France, si vous décrochez 10 000, 20 000 euros, c'est le bout du monde ici, vous êtes très content, bon. 20 000, vous rajoutez 10 000 de traduction, vous êtes à 30. 30 c'est un cinquième du début du projet américain ; et donc ce qui nous paraît un triomphe quand on a percé le blindage américain et où, au terme d'enchères colossales, on arrive à 20 000 euros, on arrive encore une fois au cinquième ou au dixième de ce qui fait qu'on peut commencer à jouer dans la cour américaine. (Entretien 230)

⁴² Ceci ressort non seulement de nos entretiens mais également d'un article qui a marqué le débat sur la traduction aux États-Unis : Stephen KINZER, "America Yawns at Foreign Fiction: Publishers, Fixated on Profit and Blockbusters, Offer Less From Abroad", *The New York Times*, supplément "Arts & Ideas", 24 juillet 2003, p. 1-9.

Ce que confirme un éditeur qui a travaillé pour des petites maisons indépendantes, puis pour une marque prestigieuse dans un grand groupe :

Eh bien, si vous pouvez trouver un écrivain vraiment bon et le traduire, la traduction coûte en effet 6 ou 7 000 dollars, mais, vous savez, si l'à-valoir pour un premier roman est de 75 000, ce n'est pas vraiment comparable. (Entretien 49, traduit de l'anglais)

C'est donc le travail éditorial et les perspectives de diffusion trop restreintes qui découragent les grandes maisons des projets de traduction, dont elles sont de moins en moins disposées à assumer le prix. La traduction est la première victime d'un système qui tend à la concentration sur les ouvrages les plus susceptibles de se vendre à une très large échelle dans le délai le plus court possible, ce qui implique un arbitrage drastique entre des projets sur la base de leur potentiel commercial et la mise à l'écart de tout projet dont la rentabilité n'est pas assurée – le « *cherry picking* » –, ou la prise en compte du « *track record* » de l'auteur – le relevé de ses ventes antérieures – qui, pour les auteurs traduits (plus encore que pour les auteurs anglophones), peut devenir un obstacle à la poursuite de l'importation de leur œuvre, comme l'explique cette traductrice⁴³ :

Le plus important est ce qu'on appelle en anglais le « *track record* », c'est-à-dire si l'auteur a déjà vendu. Et c'est pour cela qu'il devient très, très difficile de publier après être rentré une fois dans le marché américain. Il peut devenir très, très difficile de publier encore parce qu'ils regardent les chiffres, ils voient que le premier livre n'a pas été beaucoup vendu, ce qui est toujours assez peu étonnant parce que normalement une traduction sort sans beaucoup d'appui sur le marché, sans beaucoup d'attention critique et, bien sûr qu'ils ne vendent pas beaucoup d'exemplaires dans une industrie qui publie 400 000 livres par an. (Entretien 196)

Au sein des anciennes maisons prestigieuses, les projets de traduction sont souvent portés par de jeunes éditeurs qui ne disposent pas encore d'une légitimité suffisante pour jouer dans la cour des « grands », celui du marché de la littérature américaine. Lorsqu'ils parviennent à en imposer, ils se voient parfois confier la tâche de la traduction, façon d'« internaliser » la fonction de traducteur pour en limiter le coût (phénomène qui s'observe ailleurs, en France par exemple, plutôt chez les petits éditeurs indépendants). Mais le recours aux subventions demeure le cas de figure le plus fréquent. Celles-ci sont de plus en plus considérées comme une

⁴³ Ce principe du « *track record* » concerne plus généralement l'édition anglo-américaine comme le montre John THOMPSON, *Merchants of Culture*, *op. cit.*

condition *sine qua non*, ainsi que l'avance sans détours cette éditrice d'une marque prestigieuse dans un grand groupe :

[Auparavant] un livre n'avait pas à vendre *autant* d'exemplaires pour devenir « faisable ». Mais à présent, c'est impossible, vous savez, à présent chaque livre est soigneusement examiné pour voir s'il peut marcher, et c'est comme attacher une grosse pierre autour du cou d'un livre que d'en faire une traduction non subventionnée (entretien 51, traduit de l'anglais).

Nombre d'éditeurs, ont ainsi pris l'habitude de s'adosser aux politiques d'aide à la traduction mises en place par les États pour promouvoir les littératures qui se publient dans la langue nationale. Ce recours aux aides est caractéristique de l'économie du secteur à but non lucratif, mais il concerne aussi le secteur commercial, notamment les petits éditeurs indépendants. On y reviendra dans la prochaine section.

Imposer un auteur demeure une tâche difficile, surtout quand il est étranger. Dans le domaine de la fiction, l'auteur participe largement à la promotion de son livre, sa présence est considérée comme nécessaire. Le voyage des auteurs est souvent pris en charge par les services culturels de l'ambassade du pays concerné. Mais encore faut-il que ceux-ci soient en mesure de débattre de leurs œuvres en anglais avec le public, ce qui n'est pas toujours le cas. On entrevoit ici les causes culturelles évoquées par les acteurs pour expliquer les réticences à la traduction.

Sur ce plan, deux facteurs sont signalés. Certains mentionnent l'absence d'éditeurs lisant des langues étrangères dans leur maison, les éditeurs du secteur commercial préférant souvent juger par eux-mêmes plutôt que de faire appel à des avis extérieurs, à la différence des presses universitaires qui demandent systématiquement deux avis d'experts. « Je crois que la source du problème est, en réalité, que les éditeurs américains ne nouent pas de relations vraiment solides et nombreuses avec leurs homologues européens, et qu'ils ne peuvent pas lire les livres dans la langue originale », explique un petit éditeur indépendant spécialisé dans la littérature européenne (Entretien 63). Ce que confirme cette éditrice dans un grand groupe, qui met en relation, d'une part, le fait que les éditeurs américains sont « inondés » de manuscrits en anglais, « faciles à lire, en théorie », et, d'autre part, la difficulté à « évaluer » les livres à traduire, qui requièrent des lecteurs compétents. (Entretien 51). Or, si les maisons d'édition américaines ont souvent – quoique de moins en moins – des lecteurs du français, de l'allemand, de l'espagnol ou même de l'italien, il est plus rare, voire exceptionnel, d'en trouver qui connaissent le néerlandais, le

suédois ou l'hébreu. L'absence d'un éditeur maîtrisant la langue dans la maison constitue un « obstacle » supplémentaire quand il s'agit de lire un texte et de se décider à le traduire. Tel autre éditeur dirigeant une grande maison ancienne et prestigieuse déplore cette incompétence, qu'il pallie en s'appuyant sur son capital social, à savoir le réseau international d'éditeurs avec lequel il entretient des affinités électives et des relations suivies :

Ce n'est pas un système parfait, je veux dire j'aurais souhaité que mes éditeurs puissent lire cinq langues et que je puisse en lire dix, et ce serait le meilleur moyen d'évaluer. Mais, vous savez, ce que vous faites aussi, c'est que vous vous reposez sur l'avis d'amis dans le monde. Parce que beaucoup d'éditeurs européens sont polyglottes. (Entretien 63, traduit de l'anglais)

La qualité des textes en traduction est un autre problème fréquemment soulevé par les éditeurs. Ils nécessitent souvent un travail de révision qui demande un effort supplémentaire et du temps. Les éditeurs se plaignent notamment des traductions littérales, et des mauvaises traductions qu'il leur faut soit réviser entièrement, soit laisser tomber.

Le facteur le plus fréquemment cité pour expliquer la faible part des traductions est le désintérêt du public pour cette catégorie de livres. Cet argument se décline à deux niveaux : le constat du manque d'intérêt des Américains pour ce qui se passe hors de leurs frontières en général, et les attentes présumées du « public américain ». L'éditrice citée précédemment explique ainsi qu'hors de New York, le public américain n'est pas aussi « sophistiqué » qu'en Europe, pas aussi « cosmopolite », il reste selon lui peu ouvert aux autres cultures.

Hormis cette distinction entre New York et les autres villes, le public américain est généralement présenté comme un tout homogène, ce qui paraît surprenant au regard de l'aptitude des éditeurs aux États-Unis à cibler les publics en fonction de leurs caractéristiques sociales, qu'il s'agisse du sexe, avec la « *women literature* », de l'appartenance ethnique ou communautaire, ou encore du capital culturel, avec l'opposition « *upmarket* »/« *popular* ». Ce « public américain » rechercherait, tant dans la littérature que dans le cinéma, une « satisfaction plus immédiate », des histoires plus tournées vers l'action, alors que, par-delà le problème des références locales, le style même des œuvres traduites serait souvent différent, plus philosophique et réflexif, nécessitant de lire entre les lignes et de saisir des subtilités, ainsi que le formulait en 2003 Laurie Brown, vice-

présidente du service marketing et ventes d'Harcourt Trade Publishers⁴⁴ : représentation qui confirme l'identification des traductions à des produits « haut de gamme ».

Largement répandue dans le milieu éditorial, l'idée que le « public américain » ne s'intéresserait pas aux ouvrages traduits relève cependant plus de la prophétie autoréalisatrice que d'une réalité qu'aucune enquête auprès du lectorat n'est jamais venue vérifier et que contredisent les très grands succès récents de *Suite française* d'Irène Némirovsky, de *2666* de Roberto Bolaño, ou encore de *L'Élégance du hérisson* de Muriel Barbery (toujours analysés par les éditeurs comme des exceptions, dues, pour les deux premiers, à « l'histoire » de l'auteur). On pourrait citer d'autres exemples de titres traduits qui ont dépassé les 50 000 exemplaires, comme *La Moustache* d'Emmanuel Carrère. Pour Jill Schoolman, la directrice d'Archipelago Books, une petite maison d'édition à but non lucratif de création récente, qui se spécialise dans la traduction, il ne fait pas de doute que la fermeture à ce qui vient de l'étranger tient en partie aux « *gatekeepers* littéraires » :

[...] beaucoup de directeurs de collection et d'éditeurs sont monolingues et hésitent à s'appuyer sur des lecteurs extérieurs, des extraits de traduction, ou les éditeurs étrangers pour prendre des décisions. Par-dessus cela, il y a un mythe qui s'auto-perpétue parmi les éditeurs, selon lequel les traductions ne se vendent pas⁴⁵.

Cette idée provient également des chaînes de librairie, du pôle commercial des maisons d'édition (les départements de marketing et les représentants, qui souvent ne font pas beaucoup d'efforts pour promouvoir ces auteurs, ainsi que le notait Deborah Treisman, l'éditrice de fiction du *New Yorker*⁴⁶), et de critiques peu familiers des littératures étrangères, qui préfèrent, comme nous l'a dépeint un éditeur sur un mode caricatural, parler du jeune auteur américain qu'ils ont rencontré à un cocktail la semaine précédente plutôt que d'un obscur écrivain hongrois. Cette vendeuse dans une librairie indépendante qui s'efforce pourtant de mettre en valeur les traductions avoue son ignorance de la littérature française contemporaine :

[...] par exemple, si vous me demandez qui sont les auteurs les plus, les nouveaux écrivains branchés [*hot*], je n'ai aucune idée. Je ne sais pas, parce que

⁴⁴ Cité par Stephen KINZER, "America Yawns at Foreign Fiction", art. cit. (citation traduite de l'anglais).

⁴⁵ Jill Schoolman in conversation with Kate Trainor, *The Brooklyn Rail. Critical perspectives on arts, politics, and culture*, January 2005 (citation traduite de l'anglais).

⁴⁶ Citée par Stephen KINZER, *ibid.*, p. 9.

certains ne sont jamais traduits, et d'autres ne le sont pas avant longtemps, vous savez, donc je peux parler un peu des auteurs classiques, mais dès qu'il s'agit de littérature contemporaine, je ne suis pas du tout... pas du tout... experte. Parfois, je ne connais même pas les noms. (Entretien 135)

Or, selon le théorème formulé par le sociologue américain W. I. Thomas, « quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences », car, comme l'a montré Robert Merton dans une réflexion qui prend ce théorème pour point de départ, la croyance induit des comportements qui finissent par rendre la situation vraie : c'est le propre de la prophétie-autoréalisatrice (« *self-fulfilling prophecy* »)⁴⁷. C'est ce qu'expliquent les éditeurs les plus critiques, généralement situés au pôle de production restreinte, et parfois ayant un regard extérieur sur le milieu du fait de leur trajectoire, comme ce petit éditeur indépendant :

Honnêtement, je ne pense pas que les lecteurs américains soient si peu ouverts qu'on veut le faire croire. Mon sentiment est que s'il y a si peu de traductions sur le marché américain, c'est à cause des problèmes de l'édition elle-même, de son infrastructure, de la distribution, de la vente. Et de l'acquisition de traductions. Selon moi il y a deux types de lecteurs de fictions traduites. D'une part les gens qui sont à la recherche de choses exotiques, différentes, et représentatives d'autres cultures. Tandis que les autres s'en moquent, ils sont simplement à la recherche d'un livre [...] Mais vous savez on veut souvent nous faire croire que le lecteur américain n'est pas ouvert et ne s'intéresse pas à la fiction. Pour moi c'est un truisme que les éditeurs, les distributeurs et les vendeurs se répètent à l'envi, pour justifier leur propre manque d'intérêt. Moi je pense que c'est faux, tout simplement. (Entretien 63, petit éditeur indépendant, traduit de l'anglais)

Il y a, malgré tout, une part de vérité dans le constat d'une plus grande fermeture du public américain aux littératures étrangères. Comme le formule un éditeur dirigeant une maison d'édition ancienne et prestigieuse qui appartient désormais à un groupe, et qui continue à publier des traductions :

Trouver un public pour des livres traduits peut être plus difficile à cause des barrières culturelles et le lectorat américain est moins international en... les Européens font de toute façon partie d'une confédération internationale – nous ne le sommes pas. Donc beaucoup d'Américains n'ont jamais été à l'étranger, et donc il y a... comment dire, une sorte de myopie pour le reste du monde, à laquelle les Américains sont disposés. (Entretien 56, traduit de l'anglais)

⁴⁷ Robert K. MERTON, « La prédiction créatrice », *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 136-157.

Ce phénomène est souligné également par une traductrice :

C'est que les Américains sont devenus beaucoup plus insulaires, les jeunes ne parlent plus de langues étrangères, n'ont pas, n'ont même pas fait une année, en tant qu'*undergraduate*, ou deux ans de...de langues étrangères. Et dans les maisons d'édition, il y a très peu de jeunes qui parlent des langues étrangères, hein, et même des gens plus âgés aussi. (Entretien 207)

Mais cette fermeture tient avant tout à la position dominante qu'occupent les États-Unis dans l'espace culturel transnational, ainsi que l'avancait en 2003 le directeur du Bureau du livre allemand aux États-Unis, Ricky Stock, après avoir rappelé l'asymétrie des échanges : « Une des principales raisons est simplement que les États-Unis dominent le monde, que ce soit dans le film ou dans la littérature ou dans la politique⁴⁸. » Autrefois, la littérature européenne jouissait d'une certaine *aura*, un roman français important avait du « cachet », ce qui est beaucoup moins le cas aujourd'hui, comme nous le laisse entendre la directrice d'une maison prestigieuse appartenant à un groupe :

[...] dans certaines maisons d'édition, vous trouvez encore l'idée qu'il est important d'avoir un rapport avec l'Europe. Ou qu'il faut avoir je ne sais quel contact avec l'étranger. Mais la plupart des maisons n'ont pas ce sentiment. Elles ont simplement le sentiment que c'est inutile : à quoi bon ? Pourquoi s'embêter ? Nous n'en sommes pas là, nous avons toujours cette liberté, ce privilège, mais qui sait pour combien de temps encore... (Entretien 51, traduit de l'anglais)

Cette explication, articulée aux logiques économiques évoquées, permet de rendre compte de la baisse proportionnelle des traductions dans l'édition américaine depuis les années 1970, alors qu'elles ont augmenté partout ailleurs.

La dévaluation des traductions sur le marché du livre étasunien a pour effet de précariser les traducteurs. Contrairement à d'autres pays, comme la France, où ils ont acquis le statut d'auteurs tant du point de vue juridique (droit d'auteur) et fiscal que symbolique (mention du nom du traducteur sur la publication et dans la bibliographie nationale), ils doivent ici se battre pour faire reconnaître symboliquement et économiquement leur travail. Si

⁴⁸ Cité par Stephen KINZER, *ibid.* (citation traduite de l'anglais). 3 782 ouvrages américains avaient été achetés par les éditeurs allemands en 2002, contre 150 ouvrages allemands par des éditeurs aux États-Unis.

le PEN Club est parvenu récemment à obtenir de la Library of Congress que le nom de la traductrice ou du traducteur figure comme auteur, cette reconnaissance symbolique est loin d'être acquise dans l'édition, où elle est un enjeu de lutte permanent. Les éditeurs préfèrent, en effet, le plus souvent l'omettre de la couverture pour le reléguer en page de garde, sauf quand il s'agit d'un traducteur ou d'une traductrice réputé-e ; il en va de même pour les publicités. De leur point de vue, la seule question qui se pose est de savoir quelle serait la valeur ajoutée de mentionner le nom du traducteur sur la couverture, comme l'explique cet éditeur, qui a travaillé dans des petites maisons indépendantes, puis pour une marque prestigieuse dans un grand groupe :

Encore une fois, si c'est Richard Howard, vous allez l'indiquer, parce que ça ajoute quelque chose au livre. S'il est traduit par quelqu'un de connu, alors vous le mettez sur la couverture. Mais la plupart du temps le traducteur n'ajoute rien en termes de... Enfin, ils font le boulot, mais leur nom n'ajoute rien à la valeur du livre. Donc d'habitude je ne le fais pas. Bien évidemment vous l'indiquez sur la page de titre, et sur la page de copyright, et vous pouvez même ajouter sa biographie à la fin mais vous savez, sur la couverture... Sauf exception, non. D'un point de vue commercial, ce n'est pas la chose à faire. (Entretien 49, traduit de l'anglais)

Sur le plan économique, ce manque de reconnaissance se manifeste dans le mode de rémunération (le paiement au forfait est fréquent) et dans le fait que la traductrice ou le traducteur est la première victime de la volonté de réduire les coûts à tout prix (parfois même au prix de la qualité de la traduction). Les traducteurs se plaignent de la faible rétribution de leur travail, de l'équivalence entre textes de difficulté variable du fait du système de paiement au nombre de mots, de l'absence de droits d'auteur (*royalties*) pour ceux qui sont payés au forfait, ou du faible pourcentage que représentent ces droits, généralement 1% du prix du livre. Certains formulent des revendications élevées : arguant que le livre n'existerait pas dans la langue cible sans ce travail, un traducteur professionnel interrogé considère que les droits d'auteurs devraient, de ce fait, être partagés à égalité entre l'auteur et le traducteur (5% chacun). Il faut rappeler à ce propos qu'il y a des auteurs parmi les plus connus qui refusent d'accorder même 1% à 2% des droits à la traductrice ou au traducteur.

La dévalorisation de la traduction a conduit nombre de traductrices et traducteurs à se mobiliser et à s'investir dans la reconnaissance de leur profession, en luttant pour l'amélioration des conditions et pour l'adoption d'un contrat type. Mais l'atomisation des traducteurs et les écarts entre les plus professionnalisés et les prétendants ou ceux qui exercent cette activité

de manière occasionnelle induisent des décalages entre les revendications, définies en termes de droits, et les pratiques. Le traducteur professionnel cité précédemment se plaint ainsi de ses confrères inexpérimentés qui omettent de négocier leurs conditions et acceptent de faire des avis de lecture non rémunérés :

[Il faut être] un peu conscient de ce qu'on fait, que vous allez signer un contrat. C'est un instrument légal, et juridique, qui vous... Qui porte des obligations, donc évidemment, je veux que la plupart des termes soient en ma faveur... Autant que possible, évidemment. Il y a deux parties. Donc...je pense que c'est cette partie du processus de la traduction qui est souvent oubliée des traducteurs, parce qu'ils ont tellement envie de faire la traduction, et ça c'est très bien, je suis tout à fait d'accord, mais il faut aussi être conscient de ses droits. [...] Mon chagrin est que la plupart des traducteurs ne savent pas négocier, ils sont tellement contents d'avoir un contrat, ou de faire une traduction qu'ils acceptent n'importe quoi. Pas tous évidemment, mais un bon nombre. (Entretien 198)

Confrontés à cette marginalisation des traductions sur le marché étasunien, ces traducteurs engagés dans la défense de leur profession ont trouvé des alliés parmi les petits éditeurs indépendants ou à but non lucratif qui militent en faveur de la traduction.

L'investissement des petits éditeurs indépendants dans la traduction

Le délaissement de la traduction littéraire par le pôle de la grande production a conduit nombre de petites maisons indépendantes ou à but non lucratif, relevant donc du pôle de production restreinte, à l'investir comme une « niche » de marché. On compte 27 maisons indépendantes parmi les éditeurs ayant publié au moins cinq traductions littéraires du français entre 1990 et 2003, contre 23 appartenant à un groupe et 13 presses universitaires. Onze d'entre elles sont des entreprises de création récente (elles ont été fondées dans les années 1980 ou 1990), alors que celles relevant des grands groupes ou des universités sont pour la plupart plus anciennes. Comme le raconte ce traducteur :

Les gens qui se sont précipités dans l'énorme vide laissé par les grands éditeurs qui font les best-sellers sont les petits éditeurs. Ils sont, comme celui avec lequel je travaille en ce moment, ils sont beaucoup mieux. Ce sont pour la plupart des jeunes personnes, enthousiastes, et ils ont des catalogues spécifiques, ils font des choses spécifiques, eh bien, ils ne font pas de grandes ventes, mais ils font un bon travail de publication qu'ils... ils ne font pas n'importe quoi. (Entretien 204, traduit de l'anglais).

À la différence du pôle de grande production ou même des marques prestigieuses, la traduction est ici un investissement à haute rentabilité sur le plan symbolique, sinon économique. En effet, la traduction peut constituer un mode d'accès à l'édition littéraire et un mode d'accumulation de capital symbolique pour des éditeurs qui ne sont pas en mesure d'attirer des écrivains américains faute de moyens économiques. Travaillant souvent selon des méthodes artisanales (certains allant jusqu'à faire des livres brochés à la main), exerçant des tâches diverses, de l'édition des textes à leur promotion, en raison de la faible division du travail due à la petite taille des équipes, ces éditeurs s'investissent généralement de façon vocationnelle dans leur activité, qu'ils définissent comme une mission plutôt que comme une profession lucrative, de même qu'ils considèrent leur maison comme un projet intellectuel ou esthétique plutôt que comme une entreprise.

S'ils recherchent aussi le succès, c'est afin de pouvoir assurer la viabilité de leur projet à long terme. Mais la plupart d'entre eux refuseraient de publier un titre à potentiel commercial qui ne satisferait pas leurs exigences intellectuelles ou littéraires. Inversement, même les plus tournés vers le succès commercial sont disposés à investir dans des ouvrages peu rentables s'ils répondent à leurs critères de qualité, comme l'explique cet éditeur : « et nous savions qu'il n'avait aucun potentiel commercial, mais cela nous paraissait un livre vraiment important, et nous avons décidé de le publier ». (Entretien 63, traduit de l'anglais)

Ces maisons ont en commun de se situer hors du jeu de la grande production soit du fait de leur statut à but non lucratif (comme The New Press ou Archipelago Books), soit du fait de leur (petite) taille et de leur statut indépendant (comme Seven Stories), soit du fait de leur excentricité géographique, dans le cas extrême de la maison italienne Europa, qui après avoir constaté sa difficulté à vendre ses titres sur le marché américain, a décidé d'ouvrir une antenne à New York.

Mais l'investissement dans la traduction requiert aussi des ressources spécifiques : compétences linguistiques, connaissance du marché européen (noms d'auteurs et d'éditeurs), souvent opaque vu des États-Unis, réseaux de relations. Ces ressources sont tantôt possédées par la maison elle-même, comme dans les cas de The New Press – né en France, son fondateur, André Schiffrin est le fils de l'éditeur Jacques Schiffrin émigré aux États-Unis en 1941 et codirecteur de Pantheon Books, dont il a repris la direction en 1960, avant de créer sa propre maison –, Arcade Publishing – fondé par l'éditeur Richard Seaver, traducteur et importateur de la littérature française lui aussi, et son épouse française Jeannette – ou de la maison italienne Europa,

qui se prévaut de pouvoir lire en dix langues et vérifier les traductions en les confrontant à l'original ; tantôt elles sont acquises par l'intermédiaire d'un réseau de relations, les traducteurs jouant ici un rôle de premier plan dans les propositions de titres à traduire⁴⁹, contrairement au pôle de grande production où cette fonction est assumée par les agents. Elles impliquent une chaîne de coopération entre éditeurs et traducteurs, qui ne va d'ailleurs pas sans heurts et sans ressentiment de part et d'autre lorsque les attentes sont déçues. Ces ressources spécifiques sont valorisées par les protagonistes de ce pôle, comme le montre cet extrait d'entretien avec un petit éditeur indépendant :

Il serait impensable en Europe qu'un éditeur ne parle que l'allemand, ou que le français. Il ferait autre chose, mais pas de l'édition. Alors qu'ici c'est presque normal que la plupart des éditeurs – pas tous mais la plupart – ne parlent qu'américain, ne parlent qu'anglais. Donc ils dépendent d'échantillons de traduction, et je ne pense pas qu'on puisse faire le bon choix en ne s'appuyant que sur un échantillon. Une bonne part du travail d'éditeur consiste à discuter avec d'autres, à parler à ses connaissances, et je pense que c'est une meilleure manière de procéder quand on ne peut pas lire le livre en langue étrangère. Il vaut mieux s'appuyer sur des amis éditeurs. Et ça marche, mais c'est bien de pouvoir lire le livre dans sa langue d'origine, ou que quelqu'un puisse le faire dans sa maison d'édition. Je pense que cela fait une grosse différence. (Entretien 63, traduit de l'anglais)

L'investissement dans la traduction est donc pour eux à la fois un mode d'accumulation de capital symbolique et une stratégie de distinction, autant qu'une stratégie de spécialisation dans une « niche ». Ces acteurs vantent la richesse de la production éditoriale européenne. Comme l'exprime ce même éditeur en évoquant la « grandeur » des œuvres à traduire :

Et aussi, vous savez, s'agissant de publier des traductions dans le marché étasunien, nous avons l'embarras du choix, parce qu'il y a des quantités de choses en Europe qui sont vraiment de grande qualité [*great*]. Et personne d'autre ne s'y intéresse, ou bien ils ne connaissent pas, donc il y a vraiment de merveilleux livres à publier. (Entretien 63, traduit de l'anglais)

Un éditeur à la tête d'une petite maison déjà ancienne au catalogue prestigieux nous expliquait ainsi qu'il préférerait publier à moindres frais un auteur étranger déjà reconnu sur le plan international qu'un jeune écrivain américain « médiocre » dont l'agent réclame des à-valoir

⁴⁹ Voir à ce propos, par exemple, l'entretien de Jill Schoolman, la fondatrice et directrice d'Archipelago Books, avec Carol Cooper, "Found in Translation : Archipelago Books, *The L Magazine*, vol. 3, 13-26 avril 2005, p. 59.

disproportionnés⁵⁰. Tel autre, à la tête d'une petite maison de création récente qui publie trente titres par an, dont au moins un quart de traductions, raconte qu'il n'a eu d'emblée aucun problème à trouver des ouvrages à traduire :

Cela n'a pas été vraiment un problème [...] parce qu'une fois que j'ai fait savoir que cela se passait [la création de la maison], il y a tant de traducteurs qui cherchaient un endroit où envoyer des traductions, surtout de l'avant-garde russe et d'Europe de l'Est, et des œuvres contemporaines, il n'y avait pas beaucoup de lieux intéressés à les publier, parce que c'est assez ésotérique, les éditeurs ici ne savaient que choisir, ils ne voulaient pas investir d'argent là-dedans parce qu'ils savaient qu'ils ne vendraient pas, etc. (Entretien 73, traduit de l'anglais)

Mais, lorsqu'on les interroge sur ce point, tous les petits éditeurs n'ont pas nécessairement le sentiment de traduire de grandes œuvres, ni même des œuvres importantes. Leur marginalité les incite à la prudence en la matière, ils se situent parfois délibérément du côté de la contre-culture, des marges. Pour ce dernier, l'importance de tel ou tel texte méconnu ou marginal est tout à fait relative, elle ne prend sens que par rapport à une histoire, une tradition qui s'inscrit à contre-courant de l'édition « *mainstream* ».

Deux de ces petites structures ont été créées par des aînés provenant d'anciennes maisons prestigieuses, Pantheon Books et Grove Press, qu'ils ont quittées dans la phase de rationalisation des années 1980. Ces éditeurs, en l'occurrence André Schiffrin et Richard Seaver, avaient été des importateurs cardinaux de la littérature et de la pensée française aux États-Unis depuis les années 1960. André Schiffrin a fondé en 1990 The New Press, où il a publié, à côté de Marguerite Duras et de Claude Simon, nombre d'écrivains contemporains : Jean Echenoz, Patrick Chamoiseau, Marie Darrieussecq, Antoine Volodine. Richard Seaver a créé en 1988, avec sa femme Jeannette, Arcade Publishing, dont le catalogue compte plus de 300 auteurs de 34 pays, parmi lesquels Amin Maalouf, André Makine et Jean Rouaud pour la langue française⁵¹. À Boston, David Godine n'a pas dérogé à sa politique éditoriale très européenne, lançant même en 1997, délibérément à rebours de la tendance générale du marché américain, une

⁵⁰ Entretien 57. Voir aussi l'entretien de l'éditeur David Godine avec Motoko Rich, "Translation Is Foreign to U.S. Publishers", *The New York Times*, 17 octobre 2008.

⁵¹ F. P., « La mort de Richard Seaver », *Livres-Hebdo*, n° 759, 9 janvier 2009, p. 77. Voir aussi Alain BEUVE-Méry, « Richard Seaver : la littérature entre deux rives », *Le Monde*, 16 octobre 2007.

collection de littérature étrangère « Verba Mundi ». Éditeur de Georges Perec, il a publié Jean-Marie Gustave Le Clézio (bien avant qu'il reçoive le prix Nobel), Patrick Modiano, Jean Echenoz et Sylvie Germain.

Ces éditeurs sont aujourd'hui relayés par une nouvelle génération fortement engagée dans la traduction, comme Dan Simon, qui a fondé en 1995 Seven Stories, maison d'édition engagée, publiant des perspectives critiques, mais faisant aussi une place à la littérature, traduite notamment, avec, du français, Annie Ernaux et Assia Djebar ; Jill Schoolman, fondatrice en 2005 d'Archipelago Books, maison à but non lucratif qui se consacre principalement à la traduction avec, du français, *Vies minuscules* de Pierre Michon (dont deux livres avaient été traduits auparavant par Mercury House) ; Chad Post, fondateur des éditions à but non lucratif Open Letter (après avoir travaillé chez Dalkey Archives), et qui a publié *Zone* de Mathias Énard début 2011.

À la différence de leurs homologues au pôle de grande production, qui tendent à se recentrer sur des valeurs sûres, comme on l'a vu, la majorité de ces maisons (16 sur 27), surtout celles de création récente, publient plus d'œuvres contemporaines que de classiques. Les plus anciennes, cependant, notamment la prestigieuse maison New Directions, fondée en 1936, privilégient la réédition de classiques de leur catalogue, tout en faisant quelques prudentes ouvertures à la littérature contemporaine (Amélie Nothomb dans le cas cité).

Les petites maisons indépendantes sont aussi plus nombreuses à investir dans des genres peu rentables, comme la poésie et le théâtre⁵². Soit qu'elles consacrent une part significative de leur catalogue (plus de 40%) à ces genres, comme la maison californienne Sun & Moon, dont le projet a survécu, après sa fermeture, sous l'enseigne de Green Integer (éditions en *paperback*, où paraissent notamment des œuvres expérimentales contemporaines, comme celles d'Olivier Cadiot et de Jacques Roubaud), ou, de création plus récente, Ugly Duckling (qui a traduit des recueils de poésie d'Eugène Guillevic et de Jacqueline Risset ainsi que le *Grimoire* de Gabriel Pomerand). Soit qu'elles se spécialisent dans un genre, à l'instar de Burning Deck, une toute petite maison d'édition de poésie fondée en 1961 par Keith et Rosemarie Waldrup et située aujourd'hui à Providence, dans l'État de New York : elle a lancé, dans les années 1990, deux collections de traductions, l'une du français et l'autre de l'allemand, à raison d'un titre par an pour chacune, sur les quatre volumes qu'elle publie au total (on trouve à

⁵² 9 sur 27 publient plus de 40% de poésie et de théâtre, 4 publient des genres divers.

son catalogue Pascal Quignard, Jean Daive, Esther Tellerman, Emmanuel Hocquard).

Si l'offre leur paraît un trésor inépuisable et s'ils ne sont pas confrontés à la concurrence impitoyable qui régit le pôle de grande production, ces petits éditeurs rencontrent nombre d'obstacles dans la réalisation de leurs projets. À commencer par l'acquisition des droits. En effet, en raison de la position dominée qu'ils occupent sur le marché du livre, ils peinent parfois à obtenir les droits de traduction, surtout auprès de grands éditeurs prestigieux qui tendent dans certains cas à ignorer les plus petites d'entre elles, ce qui renvoie à l'obstacle plus général que constitue l'asymétrie des échanges et le décalage structural entre les deux espaces éditoriaux quant à la place des traductions.

L'autre obstacle auxquels les éditeurs peuvent se heurter lorsqu'ils envisagent d'entreprendre un projet de traduction tient dans la difficulté à trouver un traducteur approprié et prêt à s'engager, à s'investir corps et âme dans une tâche parfois ardue.

Et puis parfois le problème c'est de trouver un traducteur pour le faire, parce que vous savez, il y a des écrivains que j'aimerais vraiment... Un écrivain polonais qui m'intéressait beaucoup, mais que personne ne voulait traduire, parce que trop difficile ou quelque chose dans ce genre... Donc jusqu'à ce que quelqu'un s'en sente capable et veuille le faire... C'est pas quelque chose qu'on peut commander, parce que c'est très... Je pense que pour la poésie tout particulièrement, si vous ne voulez pas vraiment le faire, c'est très dur de faire du bon travail. Si vous ne vous sentez pas très proche du livre, si vous n'avez pas le sentiment qu'il faut que l'auteur soit traduit en anglais, en l'absence de cette forme d'engagement personnel, même si vous êtes payé, ça risque de mal se passer. Donc avant tout je préfère être sûr que quelqu'un en a vraiment envie et que j'aime sa traduction. (Entretien 73, traduit de l'anglais)

Sur le plan économique, le fonctionnement de ce pôle repose sur les aides, qu'il s'agisse des fondations philanthropiques ou des aides publiques des États concernés. Le partenariat avec les instituts culturels et représentants étatiques est mentionné par plusieurs d'entre eux comme indispensable pour la viabilité de ces projets, et constitue le plus souvent une condition *sine qua non*, contrairement aux maisons établies qui affirment pour certaines pouvoir s'en passer. Ce partenariat ne va pas non plus sans heurts, les intérêts pouvant diverger. Ces instances ont, en effet, pour mission d'assurer la diffusion de la culture nationale de l'État qu'elles représentent, ce qui ne recoupe évidemment pas les objectifs des éditeurs intéressés par les traductions. Ceci peut se traduire, comme dans le cas français, par une politique de répartition des subventions entre un nombre

élevé de projets, et donc à une restriction des aides par titre, suscitant souvent la déception, voire l'incompréhension de la part d'éditeurs toujours soucieux de minimiser les risques. Dans le cas français, où les demandes d'aides sont fréquentes, ce problème est ressenti plus fortement que pour d'autres pays comme l'Allemagne ou les Pays-Bas, où le nombre de projets soumis est plus limité et les aides plus importantes (voir chapitre 3).

Pour faire face à la marginalité structurale des traductions dans le marché domestique, ces éditeurs recourent à deux types de stratégies opposées : la stratégie de distinction qui consiste à valoriser l'origine étrangère (c'est le cas des presses universitaires ou à but non lucratif qui comptent la traduction parmi leurs missions) ; une stratégie plus adaptée aux lois du marché anglo-américain qui, sans nécessairement la cacher, ne la met pas en avant (c'est le cas de petits éditeurs plus tournés vers la logique de marché, comme Arcade et Europa).

Ces deux attitudes se retrouvent dans la conception même de la qualité de la traduction, qui varie entre deux tendances opposées : celle de « sourciers » et celle des « ciblistes », si l'on adopte la terminologie des traductologues. Alors que les seconds privilégient la langue cible et l'adaptation aux attentes du lecteur, les premiers, qui relèvent le plus souvent du groupe des éditeurs à but non lucratif, ayant fait de la traduction une de leurs missions, défendent la fidélité au texte original et valorisent l'étrangeté qui émane d'un texte traduit, comme ce petit éditeur qui consacre une bonne partie de son catalogue à la poésie :

Et pour moi il est important qu'on sente que le texte est étranger, qu'on ressente un peu que c'est quelque chose de nouveau... quelque chose qui n'a pas été écrit en anglais. J'ai pas envie qu'on se dise « ah ça ressemble beaucoup à un poète américain que j'ai déjà lu ». J'ai envie de voir la différence mais de comprendre quand même, pour me sentir plus concerné, que ça me fasse penser à la langue dans laquelle ça a été écrit et aux possibilités de notre langue. Donc, ces questions sont importantes pour moi. Je ne sais pas, c'est presque impossible à décrire, n'est-ce pas ? Parfois, on sent quelque chose d'étrange et on se demande si c'est la traduction ou l'auteur. Mais si c'est une espèce d'étrangeté positive et qu'on est constamment en éveil et impliqué ou surpris, alors c'est sans doute une bonne traduction. (Entretien 73, traduit de l'anglais)

Très conscients des contraintes du marché, ces petits éditeurs déploient des contre-stratégies pour survivre dans un environnement qui leur est défavorable à tous points de vue. Bien qu'ils ne disposent généralement pas de personnel affecté à cette tâche, la mise en valeur et la promotion de la traduction fait partie du travail éditorial, pris parfois en charge directement par les responsables.

Faisant généralement appel à des distributeurs spécialisés dans la petite édition à diffusion restreinte, ils se heurtent à la barrière que constituent les chaînes de librairie. Rares sont ceux qui sont parvenus à la « faire sauter » (« *to crack* »), selon les termes d'un éditeur. Et quand bien même ils y parviennent, la durée de vie des livres y est très courte, comme l'explique cet éditeur à la tête d'une petite maison à but lucratif :

Le problème [...] est qu'il n'y a presque plus de librairies indépendantes aux États-Unis à présent. 80% des ventes sont réalisées par les grandes chaînes. Les grandes chaînes, elles, se moquent de la littérature ou du genre qu'elles ont en stock... Quand les indépendants représentaient 50% ou 60% [du marché], ils étaient toujours prêts à prendre deux ou trois exemplaires, certains les conservaient un mois après réception, tandis que les chaînes, si vous n'avez pas vendu en six semaines, c'est de retour dans votre stock, ce qui est une partie du problème. (Entretien 68, traduit de l'anglais)

La distribution des traductions dépend donc du réseau de relations et de la solidarité qui s'est développée avec ce qu'il reste de librairies indépendantes aux États-Unis. L'entretien de relations étroites et régulières, souvent personnalisées avec ces libraires, fait partie du travail de promotion. C'est pourquoi, même lorsqu'ils font appel à un distributeur externe, les petits éditeurs tiennent à assurer eux-mêmes la diffusion de l'information auprès de ces derniers. Certains vont jusqu'à faire la tournée des librairies indépendantes dispersées dans différentes villes des États-Unis. Ils construisent ainsi des relations qui reposent sur des affinités électives, sur la reconnaissance mutuelle et sur l'enthousiasme : « Ils ont été fantastiques », s'exclame un éditeur. (Entretien 63, traduit de l'anglais)

Mais le plus grand obstacle auquel se heurtent ces petits éditeurs est la visibilité. Face aux moyens déployés par leurs homologues du pôle de grande production pour monopoliser l'attention, de la création du « *buzz* » à la publicité et à la location de la place en vitrine ou près de la caisse des chaînes des librairies, les publications de ces petits éditeurs sont condamnées à une invisibilité croissante, même si le développement de la vente en ligne ouvre une nouvelle fenêtre d'opportunité, comme le raconte cette ancienne responsable des droits étrangers chez un petit éditeur indépendant :

Finalement il y a beaucoup d'éditeurs indépendants qu'Amazon a énormément aidés. Alors que par exemple [nom de l'éditeur] leurs livres sont très très mal distribués chez les chaînes de libraires. Mais le fait qu'il y ait Amazon est en fait une bénédiction pour eux, parce que les gens peuvent, s'ils lisent un article sur le livre et vont à la librairie du coin, il est probable qu'ils ne le trouvent pas, mais ils peuvent toujours l'acheter sur internet très facilement. (Entretien 8)

La poésie constitue le cas le plus extrême. Un des éditeurs interrogés parle du « stigmaté de la poésie », entièrement écartée par les libraires. Elle est aussi largement ignorée par la critique, qui réserve son espace de plus en plus réduit à des livres susceptibles d'avoir un écho plus large.

Ces petites maisons sont plus exposées aux aléas du marché, du fait de leur marginalité structurale au sein du champ éditorial, et de la marginalité des traductions dans l'espace de production américain. Comme l'explique l'un d'entre eux, les échecs sont parfois difficiles à expliquer, surtout lorsqu'on croit dans un livre. Ils tiennent dans certains cas à une erreur dans la mise en valeur, au titre, au « *packaging* », c'est-à-dire à l'habillage, la façon dont on a présenté le projet :

Parfois je pense que c'est la combinaison de l'habillage [*packaging*] qui n'a pas fonctionné avec le titre, ou parfois c'est simplement le titre qui n'a pas suffisamment retenu l'attention. Hum, je crois que ce sont les cas les plus durs. Parce que vous voyez, vous entendez parler d'un lecteur qui a vraiment lu ce livre, ou de libraires, ou du peu de lecteurs qui y ont vraiment prêté attention, et ils ont adoré, ils ont trouvé que c'était génial, mais ça n'a juste pas marché. Et, oui, ça arrive. (Entretien 63, traduit de l'anglais)

C'est pourquoi ils mettent en œuvre divers modes de valorisation et de promotion, qui vont du bouche-à-oreille et de la distribution d'exemplaires à titre gracieux à des méthodes de marketing semblables à celles du pôle de grande production, mais se produisant dans des circuits différents (académiques le plus souvent), comme la publicité (dans des revues littéraires spécialisées et non dans la grande presse) et l'organisation de tournées de l'auteur lorsqu'elle ou il est vivant-e, qu'elle-il parle l'anglais et qu'elle ou il accepte de jouer le jeu.

Et vous savez, pour tous les livres russes qu'on a faits, il y a un certain public, pas des russes mais des écrivains ou des universitaires qui sont vraiment enthousiastes, mais ils sont, ça reste plutôt un public de niche, c'est difficile à dire. S'ils entrent en contact avec la personne et vont à une conférence ou à une lecture, ils pensent « wow, c'est vraiment incroyable, il est en train de dire des choses vraiment intelligentes, elle est vraiment géniale » [...], et la connexion se produit, comme cela se produirait avec des écrivains de langue anglaise. Mais si cette connexion n'a pas lieu, c'est beaucoup plus dur. Ce que je veux dire, c'est que je pense qu'un des obstacles principaux pour nous est de ne pas pouvoir amener les gens ici, face au public anglophone. Je crois que c'est le plus gros problème. (Entretien 73, traduit de l'anglais)

Cependant, même lorsqu'ils y parviennent, cela ne suffit pas toujours à faire vendre, comme le raconte ce même petit éditeur un peu dépité par

l'écart entre l'investissement que représente l'organisation d'une telle tournée et le résultat en termes de ventes.

Si la participation aux foires du livre se révèle souvent plus coûteuse que rentable, les festivals constituent un autre mode de valorisation de la littérature traduite. Sa position marginale se reflète cependant dans la place qui lui est réservée dans une manifestation comme le Brooklyn Book Festival : lors de l'édition d'octobre 2010, la petite estrade dédiée à l'« international » était située à l'extérieur, exposée à la pluie et aux intempéries, et accueillait, dans la session consacrée à la « littérature internationale », de petits éditeurs indépendants, des traducteurs et quelques poètes étrangers, qui lisaient des extraits devant une audience clairsemée (malgré l'accès libre), pendant que les foules se pressaient pour acheter des tickets d'accès aux amphithéâtres où se produisaient les grandes vedettes de la littérature américaine (comme Paul Auster).

La création du PEN World Voices Festival of international literature en 2005 a, de ce point de vue, fortement contribué à redonner une légitimité à la littérature traduite, sous l'étiquette de « littérature internationale », plus valorisante dans le contexte étasunien :

Il y a quelques festivals, et petit à petit, ça devient un peu plus facile. Le festival PEN World Voices est très important, je fais partie du comité, et j'ai aussi beaucoup aidé à ce qu'il n'y ait pas que cinq jours de présentations d'auteurs à New York, mais qu'il y ait des événements autour de ces écrivains, avant ou après le festival principal, à Seattle et Minneapolis et Buffalo et Washington et Boston. Avec l'idée que si on fait venir tous ces gens de partout dans le monde, pour ces cinq jours à New York, pourquoi est-ce qu'on n'utiliserait pas, vous voyez, trois d'entre eux à Seattle et deux à Boston, pour organiser d'autres événements ? Et donc je pense que ce genre de choses nous aide. (Entretien 62, traduit de l'anglais)

La création de ce festival s'inscrit dans le cadre du combat mené par nombre de ces petits éditeurs, alliés à des traducteurs et au PEN Club, qui a également créé un prix de la traduction. Ce combat a pris corps autour du constat que les traductions ne représentaient que 3% de la production éditoriale aux États-Unis. Comme le raconte un jeune éditeur :

Je crois que depuis ce moment, c'était autour de 2002, 2003, depuis cette période à peu près, je crois qu'il y a eu une véritable prise de conscience progressive, une attention à la littérature traduite, dans le sens que, euh, on sait maintenant qu'il y a beaucoup d'articles sur le fait que peu de livres sont traduits, mais il y a aussi beaucoup d'articles sur le fait qu'il y a de grands livres traduits qui sont invisibles, et il y a un désir, parmi les lecteurs, de ces livres, à présent, de quelque chose qui court-circuite le bruit de la « merde » qui se publie aux États-

Unis, qu'on peut trouver des voix plus authentiques et plus intéressantes. (Entretien 65, traduit de l'anglais)

D'autres instances ont vu le jour, comme le site *Threepercent* (en référence à la faiblesse du taux des traductions aux États-Unis) et une revue en ligne, *Words Without Borders* qui vise à promouvoir une « globalisation » des échanges en important des voix d'autres langues comme le dit son manifeste :

Notre objectif suprême est d'introduire une écriture internationale excitante auprès du grand public [...] en présentant une littérature internationale qui n'est pas un phénomène statique, élitiste, mais un portail pour explorer le monde. Par la richesse de l'information culturelle que nous présentons, nous espérons favoriser une « globalisation » de l'engagement et des échanges culturels qui permettra à de nombreuses voix dans de nombreuses langues de prospérer⁵³.

Pour ceux qui la promeuvent, la traduction est désormais conçue comme une cause non seulement littéraire mais aussi politique. Cette conception militante ressort dans nombre d'entretiens, y compris avec des éditeurs de l'ancienne génération :

Eh bien, il m'a juste semblé de plus en plus important que, dans un pays qui est tellement éloigné, d'une certaine façon, de toute autre forme d'international, je veux dire, surtout pendant les années Bush, mais cela a été vrai de toute notre culture, nous avons été tellement incapables d'assimiler les autres cultures et d'apprendre d'elles, qu'il semblait crucial que quelques-uns d'entre nous continuent de publier de la littérature internationale. (Entretien 64, traduit de l'anglais)

La dimension politique se situe à deux niveaux : lutte contre la domination de l'anglais et volonté de faire entendre d'autres voix. Ces militants de la traduction opposent le premier point à l'argument des grands éditeurs qui consiste à souligner la diversité culturelle des voix qui s'expriment en anglais de par le monde et qui trouvent des débouchés éditoriaux aux États-Unis. La diversité linguistique est, aux yeux des premiers, garante non seulement d'une plus grande diversité mais aussi de l'authenticité des points de vue venus d'ailleurs, comme l'explique ce jeune éditeur, fondateur d'une maison indépendante engagée politiquement :

À présent, il y a un plus grand intérêt de la part des grandes maisons d'édition pour le monde simplement parce qu'ils veulent tout avoir. C'est un des aspects de la globalisation. Ce n'est pas qu'ils veulent présenter au peuple américain, aux lecteurs américains, des voix authentiques pour expliquer ce qui se passe réellement dans ces

⁵³ <http://www.wordswithoutborders.org/?lab=AboutUs>. (Citation traduite de l'anglais).

pays par des gens qui savent vraiment, ce n'est pas cela du tout. C'est en quelque sorte le contraire. C'est juste qu'ils iront n'importe où pour trouver une histoire sexy ou la même histoire dans un nouveau cadre exotique. C'est même pire que ce que je peux décrire. (Entretien 69, traduit de l'anglais)

C'est pourquoi, selon l'éditrice Jill Schoolman, ce travail d'importation incombe de plus en plus aux petites maisons indépendantes :

Les Américains ne sont pas opposés à la littérature étrangère, simplement insuffisamment exposés [...] Ils ont un immense besoin de contacts avec les mouvements et les cercles littéraires au-delà de nos frontières [...] Nous n'avons jamais été aussi isolés du reste du monde. Nous vivons dans un empire qui préfère exporter plutôt qu'importer, qui a une écoute et une vision sélectives, même quand il s'agit d'art et de littérature. En cette époque inquiétante, c'est aux petites maisons d'édition indépendantes de créer un espace pour que la littérature du monde soit présente dans les bibliothèques de ce pays⁵⁴.

Ce qui n'empêche pas quelques (rares) éditeurs ou éditrices dans les anciennes maisons littéraires prestigieuses rachetées par des groupes, de souscrire également à cette vision des choses, comme en témoigne cet extrait d'entretien :

C'est très important de faire cela [traduire des livres de langues étrangères] dans ce pays et en langue anglaise en général, parce que je crois qu'il y a une sorte d'impérialisme de la langue anglaise dans le monde, et publier des traductions est ma façon de combattre cela. (Entretien 61, traduit de l'anglais)

Cette mobilisation en faveur de la traduction a en retour accru la visibilité des petits éditeurs indépendants qui la promeuvent, notamment dans l'espace de la critique : en témoigne l'accueil reçu par la traduction de *Zone* de Mathias Enard chez Open Letter, qui a bénéficié – phénomène rare – d'une critique dans le *New York Times*⁵⁵. Qui plus est, elle a contribué à relégitimer et à revaloriser la traduction, ces dernières années : les responsables des achats d'une très ancienne librairie indépendante de New York constatent ainsi une augmentation significative des ventes de livres traduits depuis cinq ou dix ans (Entretien 137).

⁵⁴ Natalie LEVISALLES, « Les détours de babel », *Libération*, « Livres », 9 octobre 2003, p. III.

⁵⁵ Stephen BURN, "River of Consciousness", *The New York Times*, 7 janvier 2011.

Un succès américain non-commercial : le cas de Jean-Philippe Toussaint

Jean-Philippe Toussaint, auteur belge de titres comme *La Salle de bain* (1985), *Télévision*, (1997), et, plus récemment, *Fuir* et *La Vérité sur Marie* (2005 et 2009 respectivement) paraît en traduction anglaise pour la première fois en 1990 aux États-Unis. Sporadique, la première vague de publications américaines et anglaises se limite à deux titres dans deux maisons d'éditions différentes. Toussaint reste largement inconnu dans le monde anglophone jusqu'en 2007, quand Dalkey Archive Press, une petite maison d'édition à but non-lucratif située dans l'état d'Illinois, dotée d'une image novatrice, voire avant-gardiste, se consacre à une importation plus vigoureuse des œuvres de l'auteur en traduction.

Aujourd'hui, Dalkey publie un titre de Toussaint par an, et deux décennies après son émergence sur la scène francophone, l'auteur jouit enfin d'une reconnaissance dans l'aire anglophone. Quoiqu'il ne soit pas un « véritable succès commercial », les ventes de ses livres n'ont pas déçu à l'échelle du « pôle restreint ». En 2009, le *New York Times* publie un article sur le roman *Fuir*, traduit par un jeune enseignant américain et titré *Running Away* en anglais. L'auteur voyage aux États-Unis en 2010, intervenant dans une émission de radio californienne. Et sur la page *Facebook* de Dalkey Archive Press, des internautes anglophones témoignent régulièrement de leur enthousiasme pour un Toussaint dont la présence ne fait que croître dans la presse et dans les librairies.

Quand on parle de Toussaint aux États-Unis, on évoque un nouveau Camus comique ; pour Matthew B. Smith, son traducteur actuel, « il y a du Beckett dans son style ». Si Toussaint est devenu une « vraie institution » au sein des lettres anglophones, c'est peut-être parce qu'il satisfait un certain goût : son écriture reste accessible tout en se conformant à une conception particulière de la « littérature française ». Minimaliste sans aucun doute, les romans de Toussaint traitent cependant du tangible ; ils racontent d'une « voix légère et idiosyncratique » des histoires de personnes réelles. Pour son éditeur actuel à Dalkey Archive Press, « les gens voient dans son comique et dans la “petitesse” de son travail un moyen, me semble-t-il, de parler de la culture de l'épuisement (certes en ce qui concerne la littérature) qui est si dominante dans le monde anglophone. Toussaint nous prouve que même une littérature dépourvue de “grandeur” peut être grande. » Enfin, pour ce petit éditeur américain dont la mission est de « protéger les écrivains en marge du *mainstream* et peu attractifs sur le plan commercial (aux États-Unis du moins) », et qui peut se targuer d'avoir au catalogue des auteurs français comme Nathalie Sarraute, Christine Montalbetti ou Jacques Roubaud, Toussaint est « le parfait auteur ».

Jill McCoy

L'entreprise de canonisation des presses universitaires

Une des particularités du marché de la traduction aux États-Unis est le rôle majeur qu'y jouent les presses universitaires, non seulement pour les sciences humaines et sociales, mais aussi pour la littérature. Dans ce domaine, elles participent du processus de canonisation des classiques de la modernité, ainsi que de la consécration et la patrimonialisation d'œuvres contemporaines qui échappent au marché, par exemple la littérature africaine et caribéenne. La directrice d'une de ces maisons définit sa mission en ces termes : « la mission consiste à rendre accessible à des gens qui ne connaissent pas la langue originale la littérature vraiment importante du monde ». (Entretien 52, traduit de l'anglais)

Les presses universitaires publient environ une traduction littéraire du français sur cinq aux États-Unis (21,5% des titres parus entre 1990 et 2003). Sur les 69 éditeurs ayant traduit plus de cinq œuvres littéraires du français entre 1990 et 2003, on en compte 13, dont huit ont publié plus de dix traductions. The University of Nebraska Press atteint le chiffre de 60, loin devant le prestigieux éditeur Knopf qui la suit avec à peine plus de la moitié (33 titres). Plutôt que de se concentrer sur les classiques, monopolisés par les grands groupes comme Penguin et les maisons anglaises, comme Oxford UP (qui réédite Rousseau, Sand, Dumas, Zola...), ces presses s'intéressent principalement à la littérature moderne (classiques du XX^e siècle) et, dans une moindre mesure, contemporaine (il faut mettre à part Dartmouth College, qui se spécialise dans Rousseau). Leur catalogue recoupe en partie celui des petits éditeurs indépendants quant aux auteurs contemporains.

Celui de The University of Nebraska reflète assez bien les tendances qui prévalent au pôle de production restreinte : 20 œuvres d'auteurs modernes (Breton, Aragon, Queneau, Céline, Paulhan, Daumal, Cendrars, des Forêts, Vian, Blanchot) et 36 de contemporains, novateurs par le style (Jean Echenoz et l'oulipien Marcel Bénabou), revisitant le passé de la Seconde Guerre comme Modiano, ou issus des anciennes colonies comme Mohammed Dib et Leïla Sebbar, ou bien des Dom Tom comme Maryse Condé et Patrick Chamoiseau.

Nombre de ces maisons se spécialisent dans des courants ou dans des domaines. La prestigieuse Dalkey Archive Press, maison à but non lucratif adossée à l'Université de l'Illinois, et financée par le National Endowment for the Arts, par le Illinois Arts Council ainsi que par des fondations

philanthropiques (the Mellon Foundation, the Lila Wallace-Reader's Digest Fund, et surtout the Lannan Foundation), se consacre à l'édition de la littérature novatrice et expérimentale. Les 23 traductions littéraires du français qu'elle a publiées, entre 1990 et 2003, incluent des œuvres de Louis-Ferdinand Céline, Raymond Queneau, Michel Butor, Nathalie Sarraute, Claude Simon, Pierre Klossowski, et, plus contemporains, Chantal Chawaf, Jean Echenoz, Jacques Roubaud et Annie Ernaux.

Parmi les rares maisons plus centrées sur la littérature contemporaine (outre The University of Nebraska Press), se trouvent celles qui se spécialisent dans la littérature francophone, comme The University of Virginia Press, qui a joué un rôle clé dans la découverte et la consécration de la littérature francophone d'origine africaine et caribéenne, avec la collection « CARAF » – « Francophone literature from the Caribbean and Africa », lancée par James Arnold et Kandjioura Dramé à la fin des années 1980. Après la réédition d'œuvres africaines, ils ont publié en 1987 le *Discours antillais* d'Édouard Glissant, qui est devenu un texte de référence de la théorie postcoloniale aux États-Unis, un roman de Daniel Maximin, puis, en 1990, un recueil de poèmes d'Aimé Césaire, et *Moi, Tituba la sorcière* de Maryse Condé, dont ils ont obtenu les droits, non sans difficultés, auprès du Mercure de France, grâce à l'intervention de l'auteure. C'était le deuxième ouvrage de Maryse Condé traduit en anglais, et il a rencontré un assez large succès, retenant l'attention dans les cursus de Women's Studies. Enseignante à Berkeley, Maryse Condé a alors obtenu un poste de professeur titulaire (*Full Professor*) à l'Université de Virginia, avant de faire une brillante carrière sur la côte Est, qui l'a menée à l'Université de Columbia. La collection a continué de publier à raison d'un ou deux titres par an.

D'autres maisons ont leurs auteurs de prédilection : Marguerite Yourcenar et Yves Bonnefoy pour The University of Chicago Press, Edmond Jabès pour Wesleyan University Press (où cet auteur a été introduit par sa traductrice, Rosemarie Waldrop, qui dirige par ailleurs les éditions Burning Deck), Hélène Cixous pour The University of Minnesota Press. Mais ce sont généralement des œuvres « mineures » ou d'un genre mineur de grands auteurs, ou des auteurs plus confidentiels délaissés par l'édition à but lucratif comme Jabès.

À l'instar des petits éditeurs indépendants, les obstacles auxquels ces maisons se heurtent sont avant tout économiques. En outre, comme l'explique la directrice de l'une d'entre elles, ces livres, bien que littéraires, ne sont pas vraiment rentables, et requièrent un investissement important en

argent et en temps. Économiquement, la traduction représente un investissement lourd dès l'avance, qu'elles n'ont pas l'habitude de verser, à la différence des éditeurs commerciaux, et les subventions ne couvrent qu'une partie de la traduction.

Eh bien, il y a deux facteurs, dont le facteur économique évidemment, parce que nous ne gagnons pas d'argent avec ces livres. Je veux dire que c'est vraiment à des fins universitaires que nous les faisons. Ils sont très coûteux : vous devez payer des droits à l'éditeur français sur la base d'un prix de vente, généralement nous payons des droits sur la base du prix net, tous les éditeurs veulent une avance, qu'habituellement nous ne payons pas. S'ajoutent à cela le coût de la traduction et celui de l'introduction ou de la postface. Ce n'est pas énorme mais c'est un coût supplémentaire. Nous payons un tarif fixe de cinq cent dollars pour ces textes, qu'il s'agisse d'une introduction ou d'une postface. [...] Comme tous ces livres sont des fictions, on espère qu'ils atteindront un public relativement large. Mais ce n'est pas le cas, c'est-à-dire qu'ils ne se vendent quasiment qu'auprès des universitaires qui enseignent ces littératures. [...] Donc avec l'addition de tous ces coûts, c'est tout de même assez difficile de continuer à faire ces livres. C'est-à-dire que c'est un engagement de notre part. Quand c'est possible, nous essayons d'obtenir un financement par l'intermédiaire de l'éditeur français, en général de la part du CNL. Et nous sommes reconnaissants de tout ce qu'on peut obtenir vous savez, mais ces aides ne couvrent pas même la moitié du coût de traduction. Je veux dire que ça aide, mais... (Entretien 52, traduit de l'anglais)

Le temps consiste aussi bien dans le processus de soumission que dans la négociation des contrats (la question de la langue du contrat se posant de manière récurrente), la demande de subvention auprès du CNL (qui s'est simplifiée), la recherche du traducteur et le suivi du projet de traduction. Le processus de soumission requiert l'avis de deux experts extérieurs, rémunérés pour leur lecture. Ces avis sont ensuite communiqués au comité éditorial qui prend une décision sur cette base, après examen d'un échantillon de la traduction et du *curriculum vitae* du traducteur, ainsi que du potentiel de vente du livre. La négociation des contrats en français n'est pas la plus mince affaire, notamment pour les petites maisons qui n'ont pas un personnel affecté à plein temps aux cessions et aux acquisitions. Aujourd'hui, les grands éditeurs français disposent de modèles de contrats plus ou moins standardisés en anglais, mais cela n'a pas toujours été le cas, comme le raconte une éditrice, et le problème se pose toujours avec les plus petits éditeurs. Les droits d'auteurs sont généralement négociés à 7% sur l'édition en couverture rigide et 6% sur l'édition brochée, mais les éditeurs tentent toujours de les faire baisser.

Sans rechigner en principe à recourir aux techniques de marketing, ces maisons ont petit à petit abandonné la publicité dans la grande presse, trop

coûteuse et pas assez rentable. Le marché demeure en effet essentiellement académique, et il leur faut souvent se contenter d'une reconnaissance symbolique, qui vient des critiques, d'instances comme la Modern Language Association et de l'inscription de ces ouvrages au programme des cours. Ainsi que l'explique la même éditrice, les critiques, exceptionnelles dans la grande presse, y compris culturelle, paraissent dans la presse spécialisée, et si elles participent de la construction de la réputation de l'auteur, elles ne font pas vendre les livres :

Non, je ne pense pas, vous savez. Cela va accroître la réputation de l'auteur dans son domaine, et peut-être faire que son livre soit davantage cité. Mais à ma connaissance ces comptes rendus ne changent pas grand-chose en termes de vente. Ils ne sont pas sans conséquences sur d'autres catégories, mais pas en matière de vente. Enfin, c'est ce qui rend l'édition universitaire si différente de l'édition commerciale, ça n'a tout simplement rien à voir. (Entretien 52, traduit de l'anglais)

Les premiers tirages étaient, au début des années 1990, d'environ 500 pour l'édition en couverture rigide et 2 000 pour l'édition brochée, ce dernier chiffre ayant peu à peu diminué jusqu'à 1 000. Aujourd'hui, ils semblent être tombés à 250 pour la première, et 1 000, parfois 750 pour la seconde. Les presses universitaires ont leurs propres représentants dans les réseaux de diffusion ou font appel, notamment pour le Royaume-Uni et l'Europe, à un distributeur comme Eurospan. Les livres sont distribués dans les librairies universitaires, rarement – et seulement pour les titres de la « *frontlist* » – dans les chaînes de librairie générale.

Sur le plan culturel, les obstacles habituels sont en partie levés par le fait que les projets sont portés par des spécialistes, directeurs de collection, spécialistes de l'œuvre, traducteurs, mais ils présentent souvent des défis plus importants pour le traducteur, du fait des innovations stylistiques ou des particularités du langage qui nécessitent de trouver des équivalents, comme dans le cas de la littérature francophone et caribéenne. Par exemple, certains des termes créoles pour désigner les plantes dont Tituba fait ses potions ne se trouvaient dans aucun dictionnaire de botanique... Et dans le cas d'un roman martiniquais, le directeur de la collection a encouragé le traducteur à utiliser des expressions de Trinidad pour rendre le « parfum caribéen ».

L'édition académique se différencie aussi de l'édition à but lucratif par l'accompagnement critique des textes. Cet appareil critique, destiné à l'origine à faciliter l'accès à l'univers de l'auteur, peut devenir encombrant. Les responsables éditoriaux ont ainsi intériorisé certains réflexes de leurs

homologues du secteur commercial : par exemple, ne pas placer le commentaire en ouverture du livre mais en postface.

Mais pour rendre les livres un peu plus accessibles, nous avons tendance à ne pas les faire commencer par une introduction. Nous mettons le commentaire à la fin pour que le lecteur plonge directement dans le roman. Mais pour les lecteurs qui ne connaissent pas forcément cette littérature, il peut être utile d'expliquer un peu le contexte de l'œuvre, et c'est ce que fait l'auteur de la postface. C'est-à-dire qu'il va présenter son contexte historique, sa place dans la littérature, dire quelque chose de son style et de ce qui rend l'auteur important. (Entretien 52, traduit de l'anglais)

Si l'on retrouve donc dans les traductions littéraires faites par les presses universitaires les pratiques caractéristiques de l'édition savante des textes classiques, elles sont contrebalancées par le modèle de l'édition commerciale.

Dans le domaine des sciences humaines, on observe les mêmes types d'obstacles à la traduction qu'en littérature, mais ils prennent là des formes spécifiques : les obstacles économiques, le rapport de force entre les cultures, qui varie selon le domaine concerné, les différences entre les champs éditoriaux, les modes d'accumulation de capital symbolique. Nous nous référerons ici, à titre indicatif, à la base de données constituée par le Bureau du livre français à New York, qui recense 539 titres de sciences humaines traduits du français en anglais aux États-Unis entre 1990 et 2007⁵⁶.

La traduction impliquant un coût élevé et une faible rentabilité à court terme, on traduit plutôt des ouvrages ayant subi un certain processus de sélection. Les obstacles économiques se sont durcis dans les deux dernières décennies parce que les presses universitaires sont de plus en plus soumises aux contraintes économiques, important le modèle de fonctionnement du pôle de grande production : notamment l'intervention des représentants du département de marketing dans la décision de publier un livre. Par ailleurs, le développement des ventes sur Amazon conduit certains éditeurs universitaires anglais, qui vendent leurs ouvrages à un prix plus élevé et redoutent donc la concurrence de l'édition américaine, à refuser le principe de la coédition qui prévalait jusque-là et permettait de partager le coût de la traduction, comme nous l'a expliqué un éditeur anglais (Entretien 133).

Les chances d'accès d'un livre de sciences humaines à la traduction dépendent de plusieurs facteurs : le capital symbolique collectif accumulé

⁵⁶ À titre indicatif car cette base est incomplète.

par une discipline ou un domaine dans une langue ; le capital symbolique individuel enfermé dans le nom de l'auteur ; le capital symbolique de l'éditeur ; le contenu du livre ; la réception nationale et internationale de l'œuvre ; le capital social de l'auteur.

Le capital symbolique collectif accumulé par une discipline dans une langue témoigne de la relative autonomie de la circulation des livres de sciences humaines et sociales par rapport aux logiques de marché. Les disciplines les mieux représentées parmi les traductions de sciences humaines du français en anglais publiées aux États-Unis sont la philosophie (près de 40%) et l'histoire (un quart), comme le montre le tableau 1. Certes, ceci s'explique en partie par la place importante du livre dans ces disciplines, à la différence des sciences comme l'économie et la psychologie, où l'article est le support privilégié de la communication (les livres classés en psychologie dans la base relèvent en fait pour la plupart de la psychanalyse).

L'anthropologie, la sociologie et la science politique occupent, dans la production scientifique française, une position intermédiaire entre ces deux tendances. Cependant, elles semblent sous-représentées parmi les ouvrages traduits en anglais. Sans doute cela tient-il en partie, pour la sociologie et la science politique, au fait que les objets de ces disciplines sont souvent ancrés dans la réalité nationale contemporaine, et trouvent donc peu d'écho dans les pays anglophones, à part des questions comme la nouvelle judéophobie, susceptibles de rencontrer un intérêt outre-Atlantique auprès d'un public plus large. Mais cela tient aussi à ce que la production en langue anglaise est importante dans ces domaines et à ce que la sociologie et l'anthropologie américaines sont dominantes sur la scène internationale (mis à part le cas de Bourdieu ; voir annexe), alors qu'en philosophie, les traditions allemande et française continuent à exercer une hégémonie. Plus accessible, la philosophie française de la seconde moitié du XX^e siècle s'est implantée dans les départements littéraires aux États-Unis à un moment où ils étaient en crise⁵⁷, la culture théorique (et française) ayant été un moyen de se démarquer, d'un côté, de la philosophie analytique, de l'autre, du positivisme prédominant dans les sciences sociales, ces deux approches se caractérisant en outre par leur caractère dépolitisé (en apparence du moins).

⁵⁷ François CUSSET, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

Tableau 1 : Répartition par discipline des livres de sciences humaines traduits du français en anglais, rééditions incluses (1990-2007) : comparaison USA au total

Disciplines	USA	Total
Philosophie	39,2	36,0%
Histoire	27,2	26,8%
Psychologie	9,4%	8,4%
Politique	3,1%	5,4%
Anthropologie	5,4%	5,5%
Religion	5,5%	5,2%
Genre et questions culturelles	3,3%	3,3%
Économie	2,4%	3,0%
Sociologie	1,7%	2,8%
Langues & Linguistique	0,7%	1,2%
Géographie	0,4%	0,6%
Droit	0,7%	0,6%
Archéologie	0,4%	0,4%
Urbanisme	0,0%	0,4%
Autre	0,6%	0,4%
Total	100%	100%
Nombre des livres (rééditions comprises)	541	699

Source : base Bureau du livre

Le capital symbolique individuel est une mesure de la « grandeur », qui se transfère automatiquement du nom propre de l'auteur-e aux œuvres qui lui sont attribuées. Il peut être illustré par le cas des auteurs de la *French Theory*, notamment Barthes, Derrida et Foucault, qui sont encore les plus traduits aux États-Unis dans les années 1990. Il en va de même pour Deleuze, Althusser et Julia Kristeva, dont tous les livres continuent de paraître en traduction chez Columbia UP. Ce capital symbolique personnalisé n'est pas complètement indépendant du précédent : les chances d'accéder au statut de « grand auteur » varient selon le prestige dont jouit la tradition nationale à laquelle appartient l'auteur-e dans le domaine concerné : ici la philosophie française. De ce fait, les éditeurs américains (comme les anglais) cherchent constamment de nouveaux noms, de nouveaux grands penseurs français. Alain Badiou et Jacques Rancière sont ceux qui ont émergé dans la dernière décennie. On notera que, mis à part Bourdieu (dont l'œuvre comprend aussi une importante part théorique), il s'agit d'œuvres spéculatives, qui voyagent plus aisément que les études empiriques.

Pour cette raison, du reste, l'entreprise est souvent difficile et risquée. Il s'agit parfois de « monstres », selon le terme employé par un éditeur au sujet d'un ouvrage d'Alexandre Kojève qu'il voulait faire traduire. Il lui faut s'assurer non seulement d'un financement du projet, mais aussi de la collaboration de traducteurs capables d'assurer cette tâche de longue haleine.

La valeur symbolique l'emporte ici sur la valeur économique, comme en témoigne le fait que les éditeurs continuent généralement à publier les ouvrages de ces auteurs même lorsqu'ils n'en vendent pas beaucoup d'exemplaires. Cependant, lorsqu'elles rencontrent un large écho, les œuvres de ces grands auteurs font l'objet de rééditions permanentes, sous forme de nouveaux recueils et de nouvelles traductions : les éditeurs reconvertissent ce capital symbolique en capital économique et le font fructifier. On découvre qu'une traduction était tronquée ou inadéquate, on en propose une nouvelle. Ces traductions ou retraductions donnent souvent lieu à des controverses – non exemptes de rivalités – entre spécialistes ou entre spécialistes et traducteurs professionnels, comme dans le cas de la retraduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir chez Knopf en 2009 : cette nouvelle traduction est sortie pour le soixantième anniversaire du livre, après qu'on s'est aperçu que la première traduction en anglais, publiée en 1953, était incomplète, mais, réalisée par deux professeures d'anglais, elle a été contestée par des philosophes et spécialistes de l'œuvre de Beauvoir. Ainsi, Toril Moi, l'auteure d'une étude biographique sur Beauvoir et spécialiste reconnue de son œuvre, a pointé nombre de faiblesses, d'imprécisions, de maladroites (« the division of labour by sex » au lieu de « sexual division of labour »), de traductions non conventionnelles de concepts d'auteurs comme Adler (« virile protest » au lieu de « masculine protest ») ou Bachofen (« maternal right » au lieu de « mother right »), dans un article qui a lui-même suscité une discussion acerbe au sein de la *London Review of Books* et ailleurs⁵⁸. Ces controverses ne font en fait qu'amplifier l'importance prêtée à l'auteur-e et accroître son capital symbolique.

L'accumulation de capital symbolique pour ces grands noms opère selon « l'effet saint Mathieu » décrit par Merton, comme on l'a montré dans le cas de Bourdieu⁵⁹. La circulation internationale conduit à accroître ce

⁵⁸ Toril MOI, "The Adulteress Wife", *London Review of Books*, vol. 32, n° 3, 11 février 2011.

⁵⁹ Gisèle SAPIRO and Mauricio Bustamante, "Translation as a measure of international consecration. Mapping the world distribution of Bourdieu's books in translation", *Sociologica*, n° 2-3, 2009.

capital symbolique, car être traduit dans une autre langue est une consécration qui démultiplie la notoriété. Toutefois, le pouvoir de consécration à l'échelle internationale est inégalement réparti entre les pays, et les États-Unis jouissent à ce titre d'un crédit bien supérieur aux autres, qui ne tient pas seulement au rôle de l'anglais comme langue véhiculaire, mais aussi à la domination américaine à la fois sur le marché mondial du livre et dans l'espace académique international. C'est leur réception aux États-Unis qui a largement contribué à la diffusion internationale des auteurs de la *French Theory* et à leur traduction en d'autres langues.

Le capital symbolique de l'éditeur est une variable non négligeable dont le poids s'observe non seulement dans le domaine littéraire – où Gallimard arrive en tête avec 29% des titres traduits entre 1990 et 2003, suivi de loin par Le Seuil (7%) et Minuit (5%) – mais aussi dans le secteur des sciences humaines et sociales. Dans ce domaine, ce sont les éditions du Seuil qui arrivent en tête des titres traduits aux États-Unis entre 1990 et 2007, selon la base du Bureau du livre français, soit 13% de l'ensemble, suivies de Galilée (9,6%), l'éditeur de Derrida, et de Gallimard (9%), puis de Fayard (6%) et des PUF (5,6%). Certes, ce capital symbolique n'est pas indépendant de celui des auteurs figurant à leur catalogue, comme l'illustre le cas de Galilée, et Le Seuil s'est imposé internationalement dans ce domaine en tant qu'éditeur de Barthes et de Lacan, puis de Bourdieu. Mais ce transfert a permis à la maison de se construire hors de ses frontières une image d'éditeur novateur de sciences sociales. Que ce soient des éditeurs généralistes, plutôt que des maisons d'édition savantes comme les PUF, qui arrivent en tête, y compris dans le domaine des sciences humaines et sociales, rappelle le décalage entre les champs éditoriaux nationaux, déjà observé dans le domaine de la littérature.

Du côté des éditeurs généralistes français, le décalage est ressenti du point de vue des pratiques professionnelles. À commencer par le rythme : la longueur du processus de soumission, qui dépend de l'avis de lecteurs extérieurs, les délais de traduction, le temps nécessaire à la fabrication (généralement un an au moins, alors qu'en France, le processus prend entre trois et six mois). Cependant, les services de cession des maisons françaises apprécient la stabilité des presses universitaires, le fait qu'ils y ont des échanges suivis avec des interlocuteurs qui ne sont pas remplacés tous les deux ou trois ans comme dans le secteur commercial. L'inégalité du rapport de force transparaît surtout dans les négociations avec les maisons d'édition savantes et les presses universitaires française qui, lorsqu'elles parviennent à obtenir un contrat de cession, sont prêtes à négocier les droits à un

pourcentage très bas (2% au lieu des 6-7% habituels), sans avance, et à livrer la traduction toute faite (subventionnée par les laboratoires ou les établissements dans le cas de Science Po) pour satisfaire le désir de leurs auteurs de voir leurs ouvrages publiés en anglais (Entretien 169).

Concernant les études empiriques ou les ouvrages d'auteurs débutants, même si les données les concernant sont prises en considération (position universitaire, publications, distinctions, invitations à l'étranger), ce qui entre en ligne de compte dans le processus de sélection est avant tout le contenu du livre. Cette variable se décompose en deux, voire trois aspects – le thème, le traitement et l'écriture.

L'intérêt pour certains thèmes varie fortement dans le temps et dans l'espace. Les intérêts éditoriaux ne recourent pas non plus entièrement les intérêts académiques. On peut parler de tendances, voire de « modes éditoriales », qui s'observent non seulement par la publication de nouveaux titres, mais aussi par les rééditions, et qui font l'actualité du champ intellectuel, souvent en écho à l'actualité politique. Ce mode de fonctionnement s'observe plus dans les pays où la vie intellectuelle est centralisée et où les ouvrages de sciences humaines et sociales paraissent dans l'édition généraliste, comme la France, mais il existe aussi dans l'espace pourtant très cloisonné de l'édition académique aux États-Unis. Par exemple, le génome en science ou la Seconde Guerre mondiale ont suscité un vaste intérêt, jusqu'à ce que le marché arrive à saturation et/ou que l'intérêt décroisse.

Même si les thèmes à la mode circulent entre le centre et la périphérie, le décalage temporel et les particularités des champs éditoriaux nationaux font que l'actualité d'un livre dans un champ ne va pas de soi dans un autre. Ainsi, le thème de l'alimentation, très en vogue aux États-Unis, explique qu'on trouve nombre de traductions du français sur ce sujet. Autre thème très demandé depuis un certain temps : la religion (le bouddhisme, par exemple) et en particulier, depuis le 11 septembre, tout ce qui a trait à l'islam.

En même temps, chaque champ tend à chercher ailleurs ce qui n'est pas produit dans l'espace intellectuel national : par exemple, la théorie critique pour les États-Unis, alors qu'un auteur comme Jacques Bouveresse, importateur de la philosophie analytique en France, n'est presque pas traduit aux États-Unis. L'exemple de ce qui a été labellisé « *French Feminism* » aux États-Unis est éloquent : il s'agit des théories différentialistes, qui dans certains cas ne se réclamaient pas vraiment du féminisme, alors que les écrits des féministes égalitaristes françaises n'ont

pas connu un tel écho outre-Atlantique, la production locale en la matière étant abondante. Les ouvrages sur le Proche et le Moyen-Orient sont également très recherchés par les éditeurs américains, en l'absence de travaux américains sur ces questions.

Aux thèmes à la mode et aux courants intellectuels s'ajoutent évidemment l'intérêt pour ce qui concerne le pays d'accueil – comme, par exemple, *L'Ennemi américain* de Philippe Roger (The University of Chicago Press) –, qui est la contrepartie du désintérêt pour le pays d'origine, sauf cas particuliers comme les questions d'actualité (les banlieues, par exemple). De cette façon, les cultures nationales continuent de peser fortement sur l'offre intellectuelle.

Le thème d'un ouvrage peut constituer un obstacle à la publication même pour des auteurs ayant déjà un titre traduit en anglais. Ce facteur peut donc venir contrebalancer la politique de suivi des auteurs, quand il ne sert pas de prétexte pour suspendre ce suivi lorsque le premier titre ne s'est pas bien vendu.

L'originalité est un facteur qui varie là encore entre champ éditorial et champ académique ainsi qu'au sein des disciplines (voire des sous-disciplines) de sciences humaines et sociales : les critères de l'innovation ne sont pas les mêmes. En sciences sociales, on privilégie les connaissances nouvelles dans des domaines de plus en plus spécialisés ; dans les humanités prévaut la tradition du commentaire, de l'érudition, remise en cause par la théorie critique ; au pôle éditorial, c'est l'originalité du traitement qui est privilégiée, ainsi que la généralité du propos. Mais comme l'explique cette responsable du service de cession d'une maison d'édition savante française (Entretien 168), si le sujet est trop pointu, trop spécifique, l'éditeur peut, même quand le rapport de lecture est favorable, renoncer à investir dans une traduction parce que le public potentiel sera trop restreint ; si le sujet est susceptible de toucher un public plus large, il y a plus de concurrence, et il faut faire preuve d'originalité, mais la trop grande originalité peut aussi devenir un écueil, lorsqu'elle tranche avec la manière habituelle de cadrer le sujet.

Sur le plan formel, les attentes éditoriales dans la tradition anglo-américaine privilégient l'écriture « fluide, narrative, *storytelling*, accessible », selon le système Oxbridge, ainsi que l'explique un éditeur travaillant pour une presse universitaire, en l'opposant à la méthode continentale qu'il dit « structurale » :

L'autre chose, pour moi, quand on parle de sciences humaines, et plus particulièrement de l'histoire, c'est qu'il y a des manières de faire très différentes. Un sens du récit très différent dans la non-fiction. Vous savez, la méthode continentale était traditionnellement structurale. Vous savez, une sorte de décomposition du sujet. Ils ont une manière pseudo-scientifique, encyclopédiste [prononciation française] de le faire. Ce qui est bien, intéressant, précieux, important. Et il y a de grandes œuvres. Mais ce n'est pas narratif, alors que l'École anglo-américaine, en histoire en particulier, et en sciences sociales en général, en sociologie, recourt à la narration. C'est pour ça que ça se traduit mieux à un public plus large disons, à ce qu'on appelle le public commercial. Alors, pour vous donner quelques exemples, j'adorerais acheter plus d'histoire française. De grands historiens, mais c'est juste qu'ils n'écrivent pas dans un format que je peux utiliser. Je peux publier ces livres, mais même s'ils sont vraiment accessibles, bien faits, si ce sont de brillants travaux, ils sont automatiquement considérés comme académiques, simplement à cause de la manière dont ils sont conçus. (Entretien 49, traduit de l'anglais)

Cependant, témoin à la fois du décalage entre édition généraliste et presses universitaires et des différences entre les traditions culturelles, le même éditeur se plaint de la légèreté de l'appareil critique et du manque de rigueur des essais et des biographies publiés en France, dans leurs références, sources, index, notes de bas de page, y voyant de la « négligence ». Trop savants ou pas assez, les essais français peinent à trouver leur place dans l'édition anglo-américaine.

Parmi les critères formels susceptibles de faire obstacle, il y a bien sûr la taille du livre : selon la tradition éditoriale anglo-américaine, les livres courts (moins de 400 pages) ont plus de chance d'être publiés et traduits que les longs, même lorsque ceux-ci répondent à tous les autres critères (à l'exception de ceux des « grands auteurs », dont les ouvrages les plus longs mettent cependant davantage de temps à voir le jour en traduction).

Lorsqu'ils ne sont pas l'œuvre d'un auteur de renom, les livres présentés à la traduction sont généralement accompagnés d'un dossier de réception critique et d'indications sur les ventes. Un ouvrage qui a eu une bonne couverture dans la presse généraliste a de meilleures chances de retenir l'attention, à qualité et intérêt scientifique équivalents, et accroît les chances d'un livre bien évalué par les rapporteurs désignés par le comité éditorial d'être finalement traduit. Mais la réception ne suffit pas bien sûr, l'écho médiatique d'un livre pouvant s'expliquer pour des raisons culturelles locales, qui concernent le pays ou la culture d'origine, et ne garantissent en rien sa réception hors des frontières nationales et/ou culturelles.

Le capital social de l'auteur est une variable non négligeable pour mesurer les chances d'accès à la traduction. En effet, les projets de

traduction présentés aux presses universitaires sont tantôt portés par l'éditeur français, tantôt par des collègues américains. Ce capital social n'est pas une variable indépendante : il est souvent le fruit de l'accumulation de capital symbolique au sein du champ académique, qui se traduit par les invitations à l'étranger pour des colloques ou conférences, à partir desquels se tisse un réseau de relations. S'il a souvent plus d'impact que l'action des responsables de services de droits étrangers des maisons d'édition (surtout les grandes) pour faire traduire un livre de sciences humaines, il n'est pas une condition suffisante et se combine avec les facteurs de contenu évoqués précédemment.

Cette variable joue notamment lorsqu'est envisagée la promotion du livre, pour laquelle la présence de l'auteur, comme en littérature, est considérée comme nécessaire, lorsqu'il est vivant. La maîtrise de l'anglais et ce qu'on appelle dans le langage de l'édition commerciale la « plateforme » de l'auteur, c'est-à-dire son audience potentielle, en fonction de ses réseaux, sont des conditions qui s'ajoutent à sa réputation ou à l'intérêt thématique du livre, et qui souvent, lorsqu'elles font défaut, peuvent décourager l'éditeur d'entreprendre un projet de traduction. Il faut que l'auteur-e soit en mesure de faire des lectures, des signatures, de se rendre à des colloques, d'écrire des blogs. Pour un des éditeurs que nous avons interrogés, la présence de l'auteur-e est une des clés du succès d'un livre, surtout un-e auteur-e qui sait comment promouvoir son travail, ce qui fait souvent défaut lorsqu'on choisit la traduction, pour des raisons culturelles.

On voit donc que les obstacles à la traduction d'œuvres de sciences humaines et sociales dont la qualité, la « grandeur », est reconnue varient, de la forme de l'écriture, identifiée, dans les représentations de ces intermédiaires cardinaux que sont les éditeurs, à un style national (ou « continental »), à la distance géographique et culturelle de l'auteur, en passant par le coût, ces différents obstacles pouvant être mentionnés par une même personne.

Si la traduction se heurte donc à des obstacles croissants auprès des grands éditeurs américains, elle est devenue, dans ces dernières années, une cause inséparablement littéraire et politique pour toute une nouvelle génération de petits éditeurs indépendants qui prennent le relais de leurs prestigieux aînés, les André Schiffrin (Pantheon Books, puis The New Press) et Drenka Willen (Harcourt), dans l'importation des littératures étrangères. Ces petits éditeurs situés au pôle de production restreinte ayant

recours systématiquement aux aides, tout comme les presses universitaires, la mise en place du Programme d'aide à la publication (PAP) par le ministère des Affaires étrangères a facilité leur investissement dans la traduction du français.

La revalorisation de la traduction que sont parvenues à opérer ces petites maisons semble avoir des répercussions au pôle de grande production : en 2009, nombre de titres contemporains ont été acquis auprès de la maison Gallimard par d'anciennes maisons prestigieuses appartenant à des groupes comme Farrar, Strauss & Giroux et Knopf, qui a pris *Trois femmes puissantes* de Marie N'Diaye, lauréate du prix Goncourt. Ce prix demeure, auprès des éditeurs américains, un indicateur de la « grandeur » de l'œuvre, avec le nom de l'éditeur et la réception médiatique et commerciale⁶⁰.

Reste qu'une bonne partie de la difficulté des échanges réside dans la communication et la gestion des contrats. La simplification de la procédure de demande d'aide auprès du CNL et l'adoption de modèles de contrats en anglais par les éditeurs français a également facilité cet investissement. Sous ce rapport, les intermédiaires privés et publics jouent un rôle majeur, qu'il s'agisse des responsables des services de cessions, des agents comme George Borschardt, de la French Publishers Agency, du Bureau du livre, des traducteurs, des universitaires ou des critiques. Sans l'intense activité de ces passeurs, nombre de « grandes œuvres » publiées en français seraient restées méconnues aux États-Unis.

⁶⁰ La plupart des ouvrages primés (14 sur 20 de 1990 à 2009) trouvent aussitôt un éditeur aux États-Unis : ce fut le cas de ceux de Jean Rouaud, Patrick Chamoiseau, Amin Maalouf, Andreï Makine, Patrick Rambaud, Paule Constant, Jean Echenoz, Jean-Christophe Ruffin, Jonathan Littell, Atiq Rahimi, Marie NDiaye.

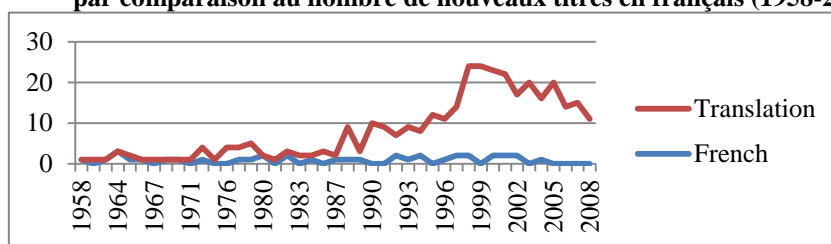
Annexe

De l'appropriation fragmentée au programme de recherche : la réception de Bourdieu aux États-Unis

Gisèle Sapiro

Comment une œuvre de sciences humaines et sociales en traduction devient-elle un programme de recherche ? Le cas de la réception internationale de l'œuvre de Pierre Bourdieu permet de retracer les étapes de ce processus en interrogeant les obstacles auxquels il se heurte et les facteurs qui le favorisent. Si elle n'était pas première ni unique, la réception de ses travaux aux États-Unis a joué un rôle majeur dans la généralisation de ce phénomène, en raison de la position centrale qu'occupe la sociologie américaine dans l'espace académique transnational. L'étude de cas montre par ailleurs que ce processus n'a rien d'automatique, mais qu'il est le fait de l'action d'importateurs qualifiés, bons connaisseurs du champ d'origine, et occupant des positions importantes dans le champ d'accueil, qui sont capables d'accompagner cette réception et de « rectifier » les malentendus.

Graphique 1
Évolution du nombre de titres traduits,
par comparaison au nombre de nouveaux titres en français (1958-2008)



Les traductions des ouvrages de Bourdieu ont connu, à partir du milieu des années 1980, et surtout des années 1990, une croissance exponentielle (voir graphique), incluant un nombre croissant de langues et

de pays, selon une logique qu'on peut assimiler à l'effet « saint Mathieu » tel que défini par Merton⁶¹.

Le premier titre de Bourdieu *Sociologie de l'Algérie*, publié en 1958 dans la collection « Que sais-je ? » aux PUF, en pleine guerre d'Algérie, est rapidement traduit en anglais : il paraît en 1962, chez Beacon Press (Boston). Il faut attendre 1977 pour voir sortir deux autres traductions, *La Reproduction* chez Sage et *Esquisse d'une théorie de la pratique* chez Cambridge University Press, suivi en 1979 par *Algérie 60*, toujours chez Cambridge UP, et *Les Héritiers* chez The University of Chicago Press, aux États-Unis. Le cas de ce dernier titre est révélateur des décalages que peuvent produire les transferts culturels internationaux : la traduction avait été engagée plusieurs années auparavant, à l'initiative d'Ary Zolberg, professeur de science politique à l'université de Chicago, d'origine belge, qui avait entendu parler des travaux de Bourdieu par un sociologue, Remy Clignet, pendant son séjour en Afrique dans les années 1960, et l'avait rencontré, avec sa femme Vera Zolberg, lors d'un passage à Paris, puis retrouvé en 1972 à Princeton, où ils étaient tous deux chercheurs invités pour un an⁶². Membre du comité scientifique des presses de Chicago, Ary Zolberg avait réussi à faire accepter le projet malgré les réticences d'Edward Shils, mais la publication du livre en anglais fut retardée en raison de problèmes posés par la première version de la traduction. Préparant une thèse sur les musées, Vera Zolberg nourrit parallèlement sa réflexion des travaux de Bourdieu en sociologie de l'art (*L'Amour de l'art*, qui ne sera traduit en anglais que plus de vingt ans plus tard, en 1990, et ses articles sur ce sujet) et deviendra une de ses importatrices aux États-Unis. Les premiers livres de Bourdieu n'accèdent donc à la visibilité en langue anglaise qu'à la fin des années 1970. Craig Calhoun, alors étudiant à Oxford, découvre l'*Esquisse d'une théorie de la pratique* dans une librairie de Manchester, et il introduit l'œuvre de Bourdieu dans les discussions du groupe de travail sur la théorie sociale au Centre d'études psychosociales à Chicago, où il est post-doctorant dans les années 1982-1983 : à son instigation, le groupe qui était plongé dans la lecture de Marx et des interprétations structuralistes de Marx ainsi que dans la linguistique

⁶¹ Robert K. MERTON, *The Sociology of Science. Theoretical and empirical investigations*, Chicago, The University of Chicago Press, 1973.

⁶² Entretien avec Ary et Vera Zolberg, 19 juin 2009, et témoignage écrit de Vera Zolberg, 8 juin 2009.

structuraliste et poststructuraliste, s'est mis à lire plus systématiquement Bourdieu⁶³.

En Europe, nombre d'ouvrages étaient déjà traduits à cette date. En espagnol, *Le Déracinement* et *Les Héritiers* paraissent un an après avoir vu le jour en français, respectivement en 1965 et 1967. Au début des années 1970, trois recueils d'articles sont publiés en allemand, deux chez le prestigieux éditeur littéraire Suhrkamp, qui s'ouvre aux sciences sociales, à l'instar de nombre de ses homologues français, Gallimard, Le Seuil, Minuit⁶⁴. À la même époque, quatre titres paraissaient en italien chez Guaraldi : *Les Héritiers*, *La Reproduction*, *L'Amour de l'art* et *Un art moyen*, ainsi qu'un recueil d'articles. Cet éditeur publiera aussi *Le Métier de sociologue* en 1976. Au Brésil, les travaux de Bourdieu furent importés par Sergio Miceli, qui avait fait sa thèse sur les intellectuels au Brésil à l'École des hautes études en sciences sociales sous sa direction, avec un recueil sur l'économie des biens symboliques publié en 1974 par la prestigieuse maison Perspectiva, où Miceli était lui-même éditeur, parallèlement à son travail d'enseignant en sociologie⁶⁵.

Ainsi, ce sont les travaux de sociologie de l'art et de la culture qui furent les premiers traduits en Italie et en Allemagne, pays où l'histoire de l'art jouissait d'une riche tradition – avec laquelle Bourdieu dialoguait dans ses travaux et qu'il avait lui-même contribué à introduire en France, avec notamment les traductions d'ouvrages de Cassirer et de Panofsky dans sa collection « le sens commun » aux Éditions de Minuit – et d'une position prestigieuse dans le champ académique, alors qu'ils ne devaient paraître en anglais qu'à partir du milieu des années 1980. Leur appropriation resta cantonnée au débat théorique, sans donner lieu à des programmes de recherche, qui restèrent le fait de chercheurs isolés comme Vera Zolberg aux États-Unis, puis, en sociologie de la littérature, deux romanistes, Joseph Jurt en Allemagne et, en Italie Anna Boschetti qui a soutenu sa thèse sur

⁶³ Entretien avec Craig Calhoun, 3 février 2009.

⁶⁴ Pour une bibliographie des traductions de Bourdieu en allemand, voir Joseph Jurt, « Bibliographie Pierre Bourdieu. Deutsche Uebersetzungen in chronologischer Reihenfolge », in *Pierre Bourdieu, Forschen und Handeln. Recherche et action. Conférences prononcées au Frankreich-Zentrum de l'Université de Freiburg (1989-2000)*, Freiburg, Rombach, 2004a, pp. 125-143.

⁶⁵ Témoignage écrit de Sergio Miceli, 28 mai 2009. Voir aussi José Sergio LEITE LOPES, « Le rôle de Pierre Bourdieu dans le renouveau des enquêtes ethnologiques et sociologiques au Brésil », in Jacques DUBOIS, Pascal DURAND et Yves WINKIN (dir.), *Le Symbolique et le social. La Réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Éditions de l'université de Liège, 2005, p. 103-112 ; Fernando Antonio PINHEIRO FILHON, « The Renovation: Aspects of Pierre Bourdieu's Reception in Brazil », *Sociologica*, n°1, 2009.

Sartre sous la direction de Bourdieu et l'a publiée en 1985 dans la collection qu'il dirigeait aux Éditions de Minuit sous le titre *Sartre et les temps modernes*. À partir du milieu des années 1980, les travaux de Bourdieu sur la littérature nourrissent également un programme de recherche à l'Université de Tel-Aviv, dans le département de « Poétique et littérature comparée », autour d'Itamar Even-Zohar, qui l'articule à sa propre théorie du polysystème littéraire, fondée sur la tradition des formalistes russes.

La première réception de l'œuvre de Bourdieu était donc fragmentée entre différentes spécialités (sociologie de l'éducation, sociologie de l'art et de la culture, anthropologie), et entre les pays, ses travaux « participaient de différentes conversations », comme l'explique Craig Calhoun⁶⁶. Dans un article sur cette œuvre publié en 1980, Nicholas Garnham et Raymond Williams, deux figures majeures des *Cultural Studies* en Grande-Bretagne, remarquaient qu'« une telle appropriation fragmentaire et partielle de ce qui est un riche corpus théorique cohérent adossé à un travail empirique [...] peut induire le risque d'une lecture erronée de la théorie »⁶⁷. Cet article, comme celui publié par le sociologue américain Paul DiMaggio dans *American Journal of Sociology* en 1979, a contribué à l'unification de cette réception. Mais ce fut surtout la publication par le très prestigieux éditeur Harvard University Press de la traduction anglaise de *La Distinction* qui joua un rôle unificateur et amplificateur, assurant à son auteur une large visibilité et en faisant une référence centrale en sociologie. Comme le notait le sociologue américain Rogers Brubaker en 1985, à l'occasion de l'article qu'il a consacré à l'œuvre de Bourdieu dans la revue *Theory and Society*⁶⁸, *La Distinction* réunissait nombre de thèmes traités jusque-là séparément par le sociologue. Selon Calhoun, c'était le type d'ouvrage qui permet « une percée vers une reconnaissance plus large ». Ce fut le cas aux États-Unis, mais, en raison de la centralité des sciences sociales américaines dans l'espace académique international et du caractère véhiculaire de la langue anglaise, cette réception a eu, comme pour la *French Theory*, à laquelle d'ailleurs l'œuvre de Bourdieu allait être en partie rattachée, des

⁶⁶ Entretien cité avec Craig Calhoun (je traduis).

⁶⁷ Nicholas GARNHAM and Raymond WILLIAMS, "Pierre Bourdieu and the Sociology of Culture: an Introduction," *Media, Culture and Society*, n° 2, 1980 (je traduis). Voir aussi, sur les malentendus que peut générer le transfert d'une œuvre comme celle-ci dans un autre pays, l'article de Loïc WACQUANT, "Bourdieu in America : Notes on the Transatlantic Importation of Social Theory," in Craig CALHOUN, Edward LIPUMA and Moishe POSTONE, *Bourdieu : Critical Perspectives*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993, p. 235-262.

⁶⁸ Rogers BRUBAKER, "Rethinking Classical Theory: The Sociological Vision of Pierre Bourdieu," *Theory and Society* n°14, 1985, p. 745-775.

répercussions à l'échelle mondiale, bien au-delà des traductions faites en d'autres langues.

Si les travaux sur l'éducation furent d'emblée appropriés comme un programme de recherche, introduisant la mesure du capital culturel, *La Distinction* permit de structurer la sociologie de la culture comme un domaine de recherche aux États-Unis⁶⁹, autour de la construction d'indicateurs de mesure du capital culturel et des pratiques culturelles. Parallèlement, la théorie des champs fut également à l'origine de la formation d'un programme de recherche en sociologie de la littérature autour de la revue néerlandaise *Poetics*. Face à ces appropriations qu'on peut caractériser dans une large mesure comme positivistes, se développèrent des lectures théoriques de *La Distinction* qui l'inscrivaient dans l'ensemble de l'œuvre, comme celles déjà évoquées de Calhoun et Brubaker. Ces lectures accédèrent à une visibilité plus large au début des années 1990 avec l'ouvrage collectif dirigé par Craig Calhoun, Edward LiPuma and Moishe Postone, *Bourdieu : Critical Perspectives*, issu des discussions du groupe de théorie sociale auquel Bourdieu avait participé en 1986 et d'un colloque qui s'était tenu en 1989 en sa présence.

Alors que prédominaient les références au concept de « capital culturel » et, dans une moindre mesure, à celui d'« habitus », la notion de « champ », presque ignorée jusque-là aux États-Unis, commence à être utilisée dans les articles publiés dans les revues centrales de sociologie, comme le constatent Sallaz et Zavisca⁷⁰, souvent sur un mode impressionniste et sans grande rigueur. Mais ils montrent aussi, à partir d'exemples concrets, que la théorie de Bourdieu devient néanmoins dans les années 1990 un véritable programme de recherche qui n'est pas confiné à une spécialité et qui permet de renouveler les approches d'objets aussi divers que l'émergence du capitalisme en Europe centrale après le communisme⁷¹, ou la manière dont les hommes blancs de classes moyennes supérieures construisent des frontières de classe par le biais du moralisme plutôt que des pratiques culturelles⁷².

⁶⁹ Marco SANTORO, "Culture as (and after) production", *Cultural Sociology* vol. 2, n°1, 2008, p. 7-31.

⁷⁰ Jeffrey SALLAZ and Jane ZAVISCA, "Bourdieu in American Sociology, 1980–2004", art. cité.

⁷¹ Gil EYAL, Ivan SZELENYI, Eleanor TOWNSLEY, *Making Capitalism Without Capitalists: Class Formation and Elite Struggles in Post-Communist Central Europe*, London, Verso, 1999.

⁷² Il s'agit de l'étude de Michèle LAMONT, *Money, Morals and Manners : The Culture of the French and the American Upper-Middle Classes*, Chicago, Chicago UP, 1994.

Cette évolution se poursuit, notamment sous l'effet du travail de formation effectué par certains importateurs. À ce titre, il faut citer tout particulièrement Loïc Wacquant. La publication en 1992 de son dialogue avec Pierre Bourdieu, *An Invitation to reflexive sociology*, construit à partir de questions posées à l'occasion d'un séminaire organisé à Berkeley avec des étudiants, autour des concepts forgés par Bourdieu et de leur usage pour la recherche, a participé de ce travail d'initiation à l'usage des concepts de Bourdieu pour la recherche. Plus centrée sur la pratique de la recherche, cette démarche permet de dépasser l'alternative entre une lecture purement théorique de l'œuvre et une appropriation positiviste, qui reflète le clivage prédominant dans la sociologie américaine entre théorie et empirie. Ailleurs, notamment au Brésil, en Suède, en Russie, et plus récemment en Argentine, les importateurs ont également joué un rôle central dans la mise en place de programmes de recherche.

La réception internationale de l'œuvre de Pierre Bourdieu est donc passée d'une appropriation fragmentée dans différentes spécialités à une réception théorique. À la faveur du travail d'importateurs, elle a ensuite donné lieu à de véritables programmes de recherche, qui sont cependant restés longtemps le fait d'individus isolés plus que d'un véritable travail d'équipe. Chacune de ces réceptions s'est superposée à la précédente. S'y est ajoutée à partir de la publication de *Sur la télévision* en 1996 (traduit en 25 langues, ce qui le place en tête des titres les plus traduits de l'auteur), une vaste réception médiatique qui concernait surtout ses interventions politiques contre le néo-libéralisme. L'évolution de la réception de son œuvre a modifié la position du sociologue dans l'espace académique international : c'est d'abord en tant que spécialiste qu'il voit certains de ses ouvrages traduits et appropriés dans des domaines comme la sociologie de l'éducation, de la culture et l'anthropologie, puis, au début des années 1990, il devient une référence internationale comme théoricien du social, avant d'endosser le rôle d'« intellectuel global » à la suite de son engagement contre le néo-libéralisme au milieu des années 1990, ces nouvelles figures se superposant les unes aux autres sans effacer les précédentes. Une dernière phase peut être identifiée depuis sa mort, marquée par sa canonisation comme un auteur désormais classique.

L'invisibilité de la *contemporary fiction* de langue française dans le marché britannique de la traduction

Marcella Frisani

Avant-poste européen du marché éditorial de langue anglaise, Londres y occupe avec New York une position centrale. Basée sur une analyse des rapports de force constitutifs du champ éditorial britannique, notre contribution vise à expliquer l'invisibilité dont souffre la traduction dans ce marché et à porter au jour les efforts que les acteurs des champs privé et public, éditorial et politique accomplissent pour en soutenir la légitimité. Le secteur de la *contemporary fiction*⁷³, catégorie qui inclut la littérature « *mass-market* » ou commerciale aussi bien que la littérature « *high-brow* » ou exigeante, a retenu notre attention car révélateur des contradictions et des tensions qui dominent l'industrie du livre, tiraillée entre profit économique et profit symbolique. C'est sur ce terrain que nous allons examiner les arbitrages qui interviennent dans les luttes opposant pôle de grande production et pôle de production restreinte dans le marché de la traduction au Royaume-Uni, donnant lieu à des dynamiques d'adaptation ou de résistance de la part des acteurs impliqués. Pour terminer, nous allons montrer comment dans ce marché très compétitif et peu enclin à la prise de risque, les représentations de la littérature traduite, ainsi que de la culture nationale de laquelle elle émane, façonnent un certain horizon des attentes, susceptible d'orienter les politiques éditoriales.

1. Dans la structure du marché britannique la *contemporary fiction* se situe au niveau du *consumer market* (ou *trade market*). Par *contemporary fiction* il faut entendre ici toute production qui recoupe le secteur des nouveautés et de l'actualité littéraire, centré sur le roman et ses sous-genres : polar, nouvelle, littérature féminine, etc. Le marché des classiques et des ainsi dits auteurs « du patrimoine », la poésie et le théâtre, les *graphic novels* (ou romans graphiques) et les livres pour la jeunesse, ont été par conséquent écartés.

Structures du champ éditorial britannique et position de la littérature traduite

N'exigeant pas de droits d'entrée très formalisés⁷⁴, le marché britannique est en apparence très ouvert et uniquement structuré par le libre jeu de l'offre et de la demande, dans la régulation duquel la puissance publique n'intervient que faiblement. Cependant, si on saisit la traduction comme perspective privilégiée pour rendre compte de ses propriétés, il devient plus aisé d'objectiver les luttes symboliques auxquelles sont livrés les acteurs de ce champ, les formes de sanction par lesquelles se matérialise la censure qui y opère et les enjeux que la question de la traduction soulève⁷⁵.

La présence d'agents littéraires (les « super-agents ⁷⁶») et de scouts internationaux (basés à Londres afin de suivre l'actualité éditoriale britannique et de repérer les livres à traduire pour le compte des éditeurs étrangers), contribue largement à la circulation à grande échelle de la production littéraire anglo-américaine. Du fait de la position dominante de l'anglais dans le système international des langues, la traduction dans cette langue représente pour les littératures étrangères un enjeu symbolique.

Le livre a, au Royaume-Uni, un statut de *commodity*, c'est-à-dire de marchandise à caractère commercial à échanger (conception sur laquelle il y a un vaste consensus), à laquelle une TVA de 0 % continue d'être appliquée en raison d'un effort de lobbying mené par la *Publishers' Association* auprès des pouvoirs politiques⁷⁷. L'abandon du *Net Book Agreement* en 1995⁷⁸, a marqué l'autonomisation du secteur de la vente par

⁷⁴ Tout individu ou compagnie, britannique ou non, peut fonder une maison d'édition : il n'existe pas de contrôle sur les investissements étrangers.

⁷⁵ Il suffit de penser au Duncan Laurie International Dagger Award (rebaptisé International Dagger Award suite au désinvestissement de la banque privée qui en était le sponsor), édition internationale du prix anglais du polar Gold Dagger, attribué par la *Crime Writers' Association* et créé séparément en 2006 quand le prix avait été remporté à trois reprises par des auteurs étrangers (notamment Henning MANKELL en 2001, José Carlos SOMOZA en 2002 et Arnaldur INDRIDASON en 2005).

⁷⁶ John THOMPSON, *Merchants of Culture*, Cambridge, Polity Press, 2010.

⁷⁷ Entretien 163.

⁷⁸ Instrument de régulation du prix d'ouvrage, fruit d'un accord interprofessionnel entre libraires et éditeurs datant de 1890. Le prix unique du livre a été remplacé par un prix recommandé à la vente (*recommended retail price*, RRP), qui peut apparaître ou pas sur la couverture.

rapport au champ éditorial et a introduit des pratiques⁷⁹ qui témoignent d'un changement de rapport de force. La lutte entre éditeurs et libraires, cristallisée autour de la question du prix au consommateur, s'est conclue par l'accès à la compétition de nouveaux entrants, des supermarchés et des opérateurs en ligne capables de rivaliser sur le terrain commercial, entraînant la disparition progressive de la librairie indépendante au profit des chaînes⁸⁰. Le rapport publié par la *Publishers' Association*, qui faisait état d'une situation paradoxale selon laquelle dans certains cas il a été plus simple et moins coûteux pour les librairies indépendantes d'acheter des livres directement dans un supermarché que chez un éditeur⁸¹, illustre les effets pervers de cette guerre des prix. Les politiques d'acquisition se font moins risquées, les éditeurs préférant s'investir sur un seul titre à gros tirage plutôt que poursuivre une politique orientée vers la découverte de nouveaux auteurs. Les « *big books* » l'emportent alors sur les « petits livres », une catégorie dans laquelle rentrent les traductions littéraires, lesquelles souffrent d'un problème de visibilité, puisqu'elles sont généralement portées par de petits éditeurs qui n'ont pas les moyens de négocier les discounts avec les chaînes et les supermarchés.

Le mouvement d'acquisitions et de fusions, a également contribué à structurer ce marché⁸². Commencé dans les années 1960, ayant atteint un pic pendant les années 1990, pour enfin parvenir à un point de saturation au début du XXI^e siècle, il a engendré l'absorption de maisons d'édition créées au début du XX^e siècle : portant les noms de leurs éditeurs-fondateurs, elles sont devenues marques prestigieuses au sein de grands groupes, dans le cadre de la stratégie d'exploitation de capital symbolique développée par ces derniers. Les historiens de l'édition britannique et américaine s'accordent à rappeler que nombreux parmi ces fondateurs étaient des

⁷⁹ Parmi lesquelles nous rappelons : le stockage d'un nombre limité de livres, le soutien aux nouveaux titres au détriment de la *backlist* (ou fonds), une politique du prix de couverture très compétitive qui oblige à des pratiques agressives de discounts (à la hauteur de 65 %), des promotions « trois pour deux » financées par les éditeurs auxquels est offert périodiquement (si cela est justifié par une campagne de marketing conséquente montrant « la volonté des éditeurs de soutenir le livre ») un emplacement de choix en vitrine ou bien sur des tables thématiques (livre du mois, par exemple) placées à l'entrée de la librairie.

⁸⁰ Voir à ce sujet l'étude réalisée par Capucine DESTOR et Sophie CAUCHY (sous la direction d'Hervé FERRAGE), *La Situation de la traduction au Royaume-Uni. Le cas particulier de la langue française*, Bureau du Livre de Londres, novembre 2006.

⁸¹ Paul RICHARDSON, Graham TAYLOR, *PA Guide to the UK Publishing Industry*, London, The Publishers' Association, 2010.

⁸² Eric de BELLAIGUE, *British Book Publishing as a Business since the 1960s: Selected Essays*, London, The British Library, coll. "The British Library Studies in the History of the Book", 2004.

« émigrés »⁸³, lesquels, tout en introduisant des modèles éditoriaux européens inédits dans le marché britannique, avaient été à l'origine d'une vague de traductions depuis différentes langues.

Plusieurs causes sont à évoquer pour expliquer la disparition ou l'acquisition de ces maisons d'édition fondées par des « émigrés ». D'abord, elles ne sont pas devenues des entreprises familiales, et le fait de ne pas avoir laissé d'héritiers motivés à en perpétuer la tradition a facilité la transition vers l'absorption de la part des grands groupes⁸⁴. Deuxièmement, leur modèle éditorial, fondé sur des pratiques artisanales et sur l'accumulation de capital symbolique, a mal résisté à la confrontation avec les logiques de rationalisation de la production introduites par les grands conglomérats, devenus des acteurs dominants, et investissant plutôt sur des titres à rotation rapide. Ces processus de fusion et d'acquisition n'ont pas été sans conséquences pour le secteur de la littérature traduite. D'après les personnes interrogées⁸⁵, en entraînant la disparition de savoir-faire spécifiques, ils auraient créé un vide au sein du champ éditorial britannique, les compétences transmises aux nouvelles générations étant désormais ajustées aux logiques de rentabilité.

Cependant ces évolutions ont permis à de nouveaux entrants de se positionner sur ce marché : suite au jeu de chaises musicales des directeurs éditoriaux, induit par les processus d'acquisition et suite aussi à des divergences de vision sur la possibilité de poursuivre en pleine autonomie leurs politiques éditoriales, certains *editors* sont partis fonder leurs propres maisons, alors que d'autres acteurs, issus d'une mobilité européenne, ont trouvé dans la publication d'auteurs étrangers une possibilité de reconversion de capitaux culturels, linguistiques et sociaux. Aujourd'hui, le marché éditorial britannique, comme le marché américain, apparaît polarisé entre un petit nombre de grands conglomérats et un nombre élevé de petites entreprises éditoriales, alors que les maisons d'édition de taille moyenne se raréfient ; cette polarisation se confirme aussi dans le champ de la littérature

⁸³ Citons pour la traduction littéraire, entre autres : André Deutsch, Frederick Warburg, Leopold Ullstein, George Weidenfeld, William Heinemann, Ernest Hecht. Voir Ian STEVENSON, *Book Makers, British Publishing in the Twentieth Century*, London, The British Library, 2010 et Richard ABEL et Gordon GRAHAM (sous la dir. de), *Immigrant Publishers : The Impact of Expatriate Publishers on Britain and America in the 20th Century*, New Brunswick, New Jersey, Transaction Publishers, 2009.

⁸⁴ Voir John B. THOMPSON, *op. cit.*

⁸⁵ Entretiens 127, 156 et 162.

traduite, laquelle ne représente que 2 % des livres publiés, toutes les langues et tous les genres confondus⁸⁶.

La littérature traduite souffre dans le marché britannique d'invisibilité et d'absence de légitimité. Son statut de littérature « difficile », s'adressant à un lectorat doté en capital culturel, découle d'un discours tenu par les acteurs de l'édition *mainstream*, lesquels, tout en reconnaissant sa valeur lorsqu'il s'agit d'en convertir le capital symbolique en capital économique (et de l'exploiter en tant que rente à travers l'acquisition des *backlists*, c'est-à-dire des fonds), n'acceptent pas de s'investir dans la découverte et la publication d'auteurs contemporains, considérée non rentable en termes commerciaux⁸⁷. Le risque financier et l'investissement sur le long terme que le processus d'accumulation symbolique implique, sont de fait transférés aux petits éditeurs indépendants, créant ainsi les conditions pour la relégation de la traduction à un « secteur de niche », sous prétexte que les lecteurs n'y sont pas intéressés :

Un cadre des ventes chez Random House m'a dit à propos de [titre du livre traduit] : « Oh c'est vraiment génial que vous vous occupiez de ce livre parce que, vous voyez, nous n'aurions pas pu le faire chez Random House. Il fallait que ce soit une toute petite maison qui le fasse, afin d'éviter que le livre se perde dans les millions de livres de notre maison. Nous n'aurions pas pu faire ça car nous étions trop occupés à vendre Dan Brown et John Grisham ». (Entretien 127 avec un éditeur indépendant)

C'est très facile pour un éditeur fainéant de dire « On va s'occuper d'un roman californien plutôt que d'un autre venant de Catalogne, parce que ça n'intéressera pas le public ». En fait [...] c'est parce qu'en pratique on rencontre toutes sortes de difficultés pour trouver la traduction, pour financer la traduction. Je pense que l'idée que le public ne s'y intéresse pas est un mythe bien utile pour se justifier de dépenser moins d'argent et ne pas trop se compliquer la vie. (Entretien 156 avec un journaliste)

Résultat d'une croyance socialement construite, ces perceptions pèsent sur la circulation de la littérature en langue étrangère et sa publication n'en garantit pas la réception. Engagée sur ces questions,

⁸⁶ Pour ce pourcentage, nos informateurs se réfèrent aux études suivantes : Esther ALLEN (sous la dir. de), *To Be Or Not To Be Translated*, PEN/IRL Report On The International Situation of Literary Translation, Institut Ramon Llull, Juillet 2007 ; Literature Across Frontiers, *Making Literature Travel : Publishing Translation in Europe 1995-2005*, Mercator Institute for Media, Languages and Culture, Aberystwith University, Wales, 2010 ; Rudiger WISCHENBART, *Diversity Report 2010*, www.wischenbart.com/DiversityReport2010.

⁸⁷ Entretien 127.

l'agence *Arts Council England*⁸⁸, qui depuis 2000 a placé la défense de la traduction en tête de son agenda comme enjeu d'intérêt public⁸⁹, accomplit des efforts pour en rehausser le profil et pour rééquilibrer les contraintes du marché en accordant un soutien, par ailleurs de plus en plus déclinant⁹⁰, aux petites entreprises éditoriales qui s'y investissent, en reconnaissance de leur contribution au « dialogue des cultures ». Cependant, confrontée à la réduction drastique des subventions accordées aux arts d'un côté et à la fracture entre culture savante et culture populaire de l'autre côté, cette agence répond au défi que représente la traduction littéraire en s'ajustant aux logiques et aux priorités du pôle de grande production, dans un pays qui se méfie traditionnellement de toute catégorie d'intervention publique dans le champ culturel et dans lequel les relations entre celui-ci et le champ politique sont gérées sur le modèle du « *arm's length distance* », c'est-à-dire « une distance à longueur de bras » à interposer entre les deux. Cet extrait d'entretien avec un représentant des politiques culturelles en Angleterre, illustre bien les enjeux de la traduction littéraire au Royaume-Uni :

Il faut qu'on travaille davantage avec les éditeurs et le secteur de la vente [*retailers*] [...] pour essayer de remettre en cause l'idée que la traduction n'est qu'une niche, une chose littéraire, et pour montrer que ces livres peuvent en fait s'avérer très populaires et rencontrer un grand succès. [...] Lorsqu'on essaye de faire ça, il faut faire très attention. Si un livre arrive avec le label de l'*Arts Council*, on va se dire qu'il a été soutenu parce qu'il devait l'être. Si vous êtes éditeur ou libraire, quand l'*Arts Council* s'emmêle, vous trouvez ça très mérité et très noble : ces livres sont publiés parce que quelqu'un les considère comme des œuvres littéraires. C'est une idée très préjudiciable parce que c'est catastrophique en matière de ventes et de popularité, vraiment. [...] Vous pouvez toujours arguer que ces livres valent la peine d'être publiés parce que ce sont des œuvres littéraires magnifiques, qui pourraient gagner des prix, mais ça ne fait qu'accroître la distinction entre les livres à succès (*popular books*) et les livres de niches, les livres de littérature. C'est ça qu'on voudrait dépasser. Pour moi, il est important d'essayer de centrer l'argumentaire sur le potentiel succès commercial des livres. Pour cela, il nous faudrait beaucoup d'exemples de traductions ayant rencontré un grand succès. (Entretien 162)

⁸⁸ Agence semi-gouvernementale (ayant un statut de « *quango* » : *quasi non-governmental organisation*), chargée de la promotion des arts en Angleterre pour le Ministère de la Culture, des Médias et du Sport.

⁸⁹ Avec la création d'un poste d'*international literature officer* (agent responsable de la littérature en traduction)

⁹⁰ Voir le budget de l'*Arts Council England* 2011.

Si un livre traduit est une opération à succès commercial, il a gagné en légitimité⁹¹ puisqu'il ne s'adresse pas uniquement à une minorité déjà motivée, comme l'explique cette traductrice :

Il peut être vraiment préjudiciable de ne financer que des œuvres très difficiles, indépendantes ou non-commerciales. Cela pose de gros problèmes sur le marché britannique, qui aime juger principalement en fonction du potentiel commercial et du caractère *mainstream*. (Entretien 220)

A ce propos il convient de rappeler qu'au sein des grands groupes éditoriaux, la réputation d'une œuvre se mesure et se fabrique souvent sur la base du capital engagé dans l'acquisition des à-valoir, conçu comme mesure de la valeur. Un livre dont les droits ont été achetés pour une somme d'argent exorbitante acquiert une priorité absolue dans l'allocation des ressources financières, il suscite l'intérêt des médias et il bénéficie d'une croyance, collectivement construite, dans son « potentiel commercial ». À ce propos un éditeur indépendant raconte l'histoire d'un *editor* rencontré chez Random House. Ayant travaillé des deux côtés de l'Atlantique, celui-ci lui donna le conseil suivant :

Il m'a dit « N'achète jamais un livre pour moins d'un million de dollars. » Je lui ai dit « Mais pourquoi dépenser un million de dollars pour... la plupart des livres ? ». Il m'a dit : « Cela ne pose pas de problème hors de Random House ; mais chez Random House, si tu n'as pas dépensé un million de dollars, personne ne va bouger le petit doigt dans les départements qui comptent. Les jaquettes sont magnifiques, parce qu'il le faut : on a dépensé un million de dollars ! Du MARKETING, il en faut : on a dépensé un million de dollars ! C'est mon conseil. » Bien sûr, personne ne le suit. (Entretien 127)

Cependant, la fonction symbolique que certains acteurs attribuent au prix d'acquisition des droits, reconnaissant ainsi au marché une capacité de consécration, ne suffirait pas à créer des conditions de réception idéales pour les traductions. Au contraire, d'après un éditeur indépendant, en choisissant de publier à fréquence occasionnelle un livre en traduction que l'on destine à devenir un *big book*⁹², c'est-à-dire un best-seller potentiel (en pariant sur son succès, tout en versant un montant très élevé pour les à-valoir et en le lançant sur le marché accompagné d'une campagne de promotion et de marketing agressive qui en favorisera l'écoulement rapide), les grands groupes ne lui rendraient pas service. Biens symboliques de

⁹¹ Martin CHALMERS, « Les écrivains allemands en Grande-Bretagne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°130, décembre 1999, p. 81-85.

⁹² Voir John B. Thompson, *op. cit.*, p. 187-222.

cycle long, les traductions littéraires s'adapteraient mal à leur gestion comme biens économiques ordinaires, soumis aux logiques de la rentabilité commerciale. Afin d'illustrer cela, il cite le cas des *Bienveillantes* : suite à l'investissement d'une forte somme pour l'acquisition des à-valoir par Harper Collins aux États-Unis et par Chatto and Windus, marque du groupe Random House en Angleterre, son lancement comme « best-seller mondial » a fini par s'imposer sur le marché anglo-américain, n'assurant pas, cependant, la réception positive du roman de Jonathan Littell :

Son propos me fait penser à la volonté des géants [de l'édition] d'aller sur le marché et d'acheter, disons Kundera ou *Les Bienveillantes*, peu importe, pour de grosses sommes d'argent.[...] Combien d'exemplaires ont-ils vendu ? Quand vous avez dépensé un million de dollars, voire plus, pour acheter un livre comme ça, vous devez dépenser encore beaucoup plus pour créer ce *tsunami* d'appétit, d'intérêt, et même de curiosité pour que les gens en achètent un si grand nombre d'exemplaires. Est-ce que c'est arrivé ? Pas dans ce cas. Est-ce que c'est arrivé aux États-Unis ? Certainement pas. [...] 850 000 exemplaires ont été vendus en France, mais parce qu'il [*Les Bienveillantes*] a été publié de manière complètement différente. Ce n'était pas « le livre à un million de dollars que nous avons acheté et qu'il va donc falloir que vous lisiez ». S'ils l'avaient acheté pour une somme d'argent raisonnable et lancé dans le marché ainsi : « C'est un chef d'œuvre littéraire, on ne va pas trop insister sur ce que ça nous a coûté mais lisez-le [...] » [les choses ne se seraient certainement pas passées de la sorte]. Ils ne se sont pas laissés cette option si vous voulez. Il fallait le présenter comme un best-seller international sans précédent. [Il faudrait leur demander] pourquoi achètent-ils des livres à traduire, seulement de temps en temps, en ne choisissant que les livres susceptibles de connaître un succès vraiment énorme ? [*the big, big, big books*] ? (Entretien 127)

Face à la marginalisation et à l'absence de légitimité dont souffre la traduction au Royaume-Uni, un consensus est en train de se former autour de l'alternative offerte par une littérature définie comme « universelle », laquelle, par un effet de « démocratisation culturelle », pourrait forcer l'embargo et ouvrir le marché britannique à la possibilité d'une littérature en traduction : à ce propos les succès commerciaux de Carlos Ruiz Zafon, Muriel Barbery et Stieg Larsson, best-sellers internationaux, sont souvent évoqués comme cas d'école.

Genre plus visible par rapport à d'autres, la *contemporary fiction* constitue également une sorte de loupe capable de révéler comment les enjeux géopolitiques qui régissent le marché de la traduction sont susceptibles d'exercer un effet structurant sur son économie et sur la production de sa valeur symbolique. Le marché de la traduction est le terrain sur lequel se joue l'image d'une culture nationale dans un champ de

réception donné, tout en étant aussi l'indicateur qui permet de voir sa cote monter ou bien décliner. De ce point de vue, le Royaume-Uni, pays dont la langue se situe en position hyper-centrale dans le système international⁹³, représente un cas intéressant : pour une culture nationale donnée, occuper le segment de la *contemporary fiction* dans ce marché signifie s'assurer une place dans la contemporanéité et ne pas être classée comme culture d'arrière-garde. En particulier, pour les littératures en langues semi-périphériques et périphériques⁹⁴, l'enjeu est de taille car, résister à la dynamique qui fait que l'hypercentralité de l'anglais finit par repousser aux marges ce qui ne se conforme pas aux normes esthétiques dominantes et légitimes du champ éditorial anglo-américain, signifie ne pas disparaître du champ culturel mondial. L'action de nombreuses agences nationales de coopération culturelle bilatérale, ayant leurs sièges à Londres, témoignent de cet effort ; dans le cadre d'une stratégie de diplomatie d'influence, elles interviennent « en accompagnant le risque éditorial » assumé par ces éditeurs qui s'investissent dans la traduction :

On peut considérer d'une certaine manière que le fil est rompu entre la littérature française et le public anglais susceptible de la lire. [...] Les éditeurs visent le succès, achètent des livres qui « marchent » entre guillemets et si le livre ici au Royaume-Uni ne marche pas on ne suit pas l'auteur, on laisse tomber, il n'y a pas de continuité véritable, pas de politique éditoriale véritable en direction de la littérature française [...] Voilà on est dans des contextes de reconquête complète de l'identité littéraire française. (Entretien 24 avec un agent de la politique culturelle extérieure de la France au Royaume-Uni)

Symétriquement, la question de l'intraduction est susceptible d'avoir un impact sur le champ national britannique aussi : accusé d'insularité et de provincialisme, il est obligé de renégocier son image à l'international, en développant une stratégie d'aide à l'édition indépendante, comme démontré par l'action de l'*Arts Council England*.

⁹³ Johan HEILBRON, "Towards a Sociology of Translation. Book Translations as a Cultural World System", *European Journal of Social Theory*, n° 2 (4), 1999, p. 429-444 ; Johan HEILBRON, « Échanges culturels internationaux et mondialisation : quelques réflexions », *Regards sociologiques*, n°22, 2002, p. 141-154 ; Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la globalisation*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture & Société », 2008 ; G. SAPIRO (sous la dir. de), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde, coll. « Culture/Médias », 2009.

⁹⁴ Entretien 221.

Profils d'éditeurs de *contemporary fiction* de langue française au Royaume-Uni

Les modalités d'importation de la littérature de langue française permettent d'apprécier la relative autonomie de la traduction dans le champ éditorial britannique. En effet sa circulation ne dépend pas strictement des agents littéraires qui dominent l'édition *mainstream*, mais plutôt de toute une constellation d'acteurs privés et publics, situés des deux côtés de la Manche et dont les pratiques de travail relèvent de traditions, souvent différentes, avec lesquelles composer : les directeurs de services de droits des maisons d'édition françaises, les services culturels extérieurs chargés de la promotion de la littérature de langue française, les traducteurs qui souvent jouent le rôle d'agents littéraires, dans leur effort d'*advocacy* au soutien de titres à rotation lente :

Souvent dans ce pays, les traducteurs doivent aussi faire le travail d'agent. Il faut souvent faire la promotion du livre que vous souhaitez voir publié. (Entretien 221 avec un traducteur)

À cela il faut ajouter aussi les relations des éditeurs-fondateurs et des directeurs éditoriaux britanniques, avec leurs homologues situés dans des pays tiers (y compris les États-Unis)⁹⁵, montrant que les transferts littéraires bilatéraux opèrent aussi par l'intermédiaire d'une troisième aire culturelle⁹⁶. L'économie du secteur bénéficie de ces modalités de circulation dans la mesure où elles dispensent de payer une commission à un agent. Les petits éditeurs peuvent aussi compter sur les aides publiques des organisations gouvernementales pour financer en partie les coûts de publication et/ou du secteur *non-profit* pour le financement de campagnes de marketing⁹⁷.

Par leur investissement dans la traduction, les pratiques de travail des petits éditeurs méritent une attention particulière⁹⁸. On abordera tour à tour les représentations qu'ils se font de leur mission et qui orientent leurs conduites (« éditeurs marchands » vs « découvreurs de talents⁹⁹ »), ainsi

⁹⁵ Entretiens 118, 124, 123, 130.

⁹⁶ Sur les transferts culturels triangulaires voir Katia DMITRIEVA, Michel ESPAGNE (sous la dir. de), *Transferts culturels triangulaires : France-Allemagne-Russie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996.

⁹⁷ Je pense notamment au programme « *Writers in translation* » de l'English PEN, permettant le financement d'opérations spécifiques dans le but d'assurer la visibilité des traductions littéraires.

⁹⁸ Pour une analyse fine et approfondie des pratiques de leurs homologues français, ayant constitué une référence pour le présent chapitre, voir Sophie NOËL, *L'Édition indépendante « critique » en France au tournant du XXI^e siècle. Une identité instable dans le champ éditorial*, thèse de doctorat, sous la dir. de Louis PINTO, Paris, EHESS, 2010.

⁹⁹ Pierre BOURDIEU, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°126-127, Mars 1999, p. 3-28.

que l'économie qui les caractérise (contraintes de gestion fondées sur la rentabilité économique et prudence *vs* acceptation du risque que l'entreprise culturelle représente ; investissement dans un cycle de production long *vs* rentabilité à court terme). On restituera aussi leurs stratégies de distinction (politiques éditoriales risquées et publication de titres qui représentent un investissement à long terme, goûts *non-mainstream*, refus de se plier aux logiques du marché) et de résistance (création de l'*Independent Alliance* et solidarité dans la cause de la traduction à travers la mise en commun de services de représentation auprès de la diffusion afin de mieux présenter les auteurs et mieux négocier les conditions de vente¹⁰⁰, recherche active du support de la part des intellectuels britanniques et organisation de campagnes au soutien de la cause de la diversité, recherche de programmes d'aide, de financement et de sponsors, collaboration avec les librairies indépendantes). Mais on observera aussi leurs modes d'adaptation au marché (le choix d'un investissement sûr à court terme guidé par une esthétique qui fait le consensus, le sens de ce qui « va marcher » et/ou basé sur des recherches de marché, la volonté ouverte de poursuivre le succès de vente, ce qui suppose un engagement de frais importants pour le marketing, la publicité, les relations publiques, « jouer le jeu » avec les libraires, la recherche du best-seller, le *design* de la jaquette qui doit attirer un certain type de lectorat, etc.), ainsi que les dynamiques de légitimation mutuelle entre eux et les pouvoirs publics locaux aussi bien qu'étrangers, leurs relations avec les traducteurs.

L'analyse des propriétés morphologiques d'un groupe de six éditeurs (Alma Books, Bitter Lemon Press, Gallic Books, MacLehose Press, Pereine Press, Portobello), nouveaux entrants, publiant des traductions du français et ayant monté leur entreprise entre 2000 et 2010, permet d'indiquer quelques tendances qui caractérisent ce pôle en ce début de XXI^e siècle.

La presque totalité de ces maisons a un statut juridique de LTD (*Limited Liability*), équivalent d'une société à responsabilité limitée. Quercus est la seule indépendante affichant un statut de *Public Limited Company* et cotée en bourse. Le succès phénoménal de la *Trilogie du Millenium* de Stieg Larsson, publiée par sa marque, Christopher MacLehose Press, spécialisée en traductions, après le refus de douze éditeurs britanniques, a certainement contribué à sa croissance.

¹⁰⁰ Entretien 163.

Avec un âge moyen qui varie entre 40 et 50 ans pour la plupart de ces néo-fondateurs, l'édition indépendante ayant pour vocation de publier des traductions du français ne semble pas représenter une voie professionnelle viable pour les jeunes, malgré l'encouragement à la création d'entreprises qui prévaut dans le marché britannique. Les femmes y sont bien représentées, qu'elles soient à la tête de leur structure éditoriale, ou cofondatrices, en partenariat avec des hommes par le biais de liens d'amitiés et de mariage ; dans un cas un homme figure comme fondateur unique de sa maison d'édition.

Les trajectoires individuelles et les études accomplies par ces éditeurs indépendants montrent la centralité des formations à dominante humaniste, en particulier en lettres anglaises, histoire, ou langues étrangères ; les formations commerciales sont représentées dans un seul cas et personne n'est issu des filières, par ailleurs de récente création, des métiers de l'édition, ce qui confirme le faible investissement des jeunes dans ce genre d'entreprise. A l'exception de deux cas où les fondateurs n'avaient aucune expérience préalable de l'édition, les autres éditeurs débute avec leur propre marque après avoir déjà œuvré pendant plusieurs années dans l'édition britannique.

Certaines de ces maisons ont été créées par des éditeurs qui représentent la catégorie appelée des *corporate refugees*¹⁰¹ : Christopher MacLehose, directeur éditorial d'Harvill Press depuis 1984, marque prestigieuse de littérature de qualité en traduction également, avait réussi en 1995 à organiser un *buy-out* (ou rachat d'entreprise) et à lui rendre son indépendance jusqu'en 2002, quand Random House l'acquiert et Harvill devient une marque de la division CCV (Cape Chatto Vintage), sous le nom d'Harvill Secker, fusionnant avec la marque Secker Warburg ; ayant perdu son indépendance éditoriale, il part fonder sa propre maison en 2007. Philip Gwyn Jones a cofondé Portobello après avoir été directeur éditorial chez Flamingo, marque littéraire d'Harper Collins (propriété du groupe News Corporation), dont le fonds a été transféré à Fourth Estate en 2004 dans le cadre d'une stratégie de rationalisation managériale. Alma Books a été fondée à la suite de la perte d'indépendance éditoriale d'Hesperus Press que le couple Minervini-Gallenzi avait créée en 2001, et des divergences avec les acquéreurs, précisément sur l'opportunité de publier plus de fiction contemporaine en traduction¹⁰².

¹⁰¹ Danuta KEAN, "Blast the Bean Counters", *The Times*, 3 septembre 2005.

¹⁰² Entretien 128.

D'autres maisons ont été mises sur pieds par des femmes : Jane Aitken, ancienne de Random House et fondatrice de la maison Gallic Books en 2007, développe une stratégie éditoriale centrée sur la publication de fiction contemporaine française en traduction. Laurence Colchester, cofondatrice en 2003 de Bitter Lemon Press, vise le marché des polars de qualité et romans noirs en traduction (elle a publié notamment Tonino Benacquista et Jacques Chessex). Meike Ziervogel, fondatrice de Peirene Press, se concentre sur un genre spécifique : la nouvelle européenne contemporaine ; malgré le nombre restreint de titres présents à son catalogue (trois par an, dont *Bord de mer* de Véronique Olmi), elle a reçu plusieurs attestations de reconnaissance symbolique pour la qualité littéraire de ses titres, de la part de critiques, journalistes et pouvoirs publics, attirant des traducteurs très cotés et arrivant à être nommée « Meilleur nouvel entrant 2011 » par l'*Independent Publishers Guild* trois ans après sa fondation. Si seule une de ces trois fondatrices a une expérience préalable dans l'édition, les fondatrices de Bitter Lemon Press et de Peirene Press, ont su reconverter dans le marché britannique de la traduction des compétences accumulées dans d'autres secteurs. La première, qui est aussi à la tête d'une organisation caritative, a exercé les fonctions d'attachée commerciale de l'ambassade de France à Londres et dirigé la chambre de commerce française de Grande-Bretagne pendant douze ans, une expérience dans la culture de l'entreprise et des relations publiques qui lui a permis de trouver une place dans l'édition britannique. La seconde a longtemps travaillé dans une agence de presse, ce qui confirme que des compétences communicationnelles et une aisance avec les milieux des médias sont des atouts facilitant l'insertion dans le contexte éditorial.

Du point de vue de leurs ressources, ces six éditeurs, dont quatre d'origine étrangère, sont dotés d'importantes compétences linguistiques. La capacité de lire et de parler une ou plusieurs langues représente une ressource rare au Royaume-Uni, que ces éditeurs reconvertissent dans le marché de la traduction. Leur position dans le champ éditorial britannique est le résultat de leur capital linguistique lequel, combiné à une sorte de « capital international »¹⁰³ (accumulé par le biais de mariages binationaux et bilingues, voyages et expériences socialisatrices internationales, mobilité européenne), entretient une disposition vers les cultures étrangères et structure leur *habitus*.

¹⁰³ Anne-Catherine WAGNER, *Les Classes sociales dans la mondialisation*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2007.

Ainsi, les fondateurs d'Alma Books sont un couple d'Italiens qui lisent le français, l'espagnol et bien sûr l'anglais ; les trois co-fondateurs de Bitter Lemon Press sont suisse-allemand, suisse-français et français et lisent l'italien, l'allemand et le français ; la fondatrice de Gallic Books est une Anglaise, mariée à un Français et le français est la langue sur laquelle est basée toute sa stratégie éditoriale ; le fondateur de MacLehose Press, marque de l'indépendante Quercus, lit le français et profite de l'activité de sa femme, scout littéraire française, pour développer un catalogue focalisé sur la littérature contemporaine et la *crime fiction* depuis seize langues ; la fondatrice de Peirene est allemande mariée à un Anglais et son catalogue de trois titres (en 2010) inclut deux écrivaines, française et catalane, et un auteur allemand ; la cofondatrice de Portobello est suédoise et sa maison publie de la *contemporary fiction* depuis plusieurs langues européennes (le français étant représenté par Philippe Grimbert, Agnès Desarthe et Véronique Ovaldé).

Cette compétence linguistique et internationale est opératoire à plusieurs niveaux : elle permet doublement d'approcher avec aisance des « territoires » que certains éditeurs qui se concentrent sur la littérature anglophone considèrent difficiles et d'avoir un contrôle plus direct sur leur politique d'acquisition, tout en assurant en même temps l'économie des coûts d'un lecteur spécialisé ; elle facilite la connaissance d'autres marchés aussi bien que celle du catalogue des éditeurs étrangers, leur permettant d'élaborer une stratégie ; elle joue un rôle dans la prise de contact avec les Instituts culturels et dans la phase de négociation successive pour l'attribution des aides à la publication, surtout quand il s'agit de structures éditoriales très petites dans lesquelles le fondateur cumule plusieurs fonctions.

Le capital financier dont ils sont dotés n'est souvent pas suffisamment solide pour leur permettre de faire face à une compétition très aigüe pour l'acquisition de droits d'un auteur national ou bien issu du marché de la langue anglaise ; par conséquent la traduction d'auteurs étrangers leur offre une possibilité pour accéder au marché éditorial. Certaines, comme Peirene et Bitter Lemon Press, ont été créées avec un capital initial réduit et ont un fonctionnement artisanal : avec l'aide d'un équipement informatique de base et la complicité de la famille ou des amis, qui souvent constituent aussi le personnel, ces petites entreprises sont installées au domicile même du fondateur et ont des effectifs de deux à trois personnes à plein temps. D'autres, comme Gallic Books et Alma Books, qui peuvent bénéficier d'une plus longue expérience préalable dans le monde de l'édition

britannique, ont une force de frappe plus importante et parviennent par des mécanismes d'adaptation au marché et par la création de *joint ventures*, à compenser la précarité économique de leur statut d'indépendants.

Christopher MacLehose, figure charismatique de l'*international literature* en Angleterre, jouit d'une large indépendance éditoriale. Pour s'assurer la visibilité de ses publications, il bénéficie des services de distribution et de représentation fournis par l'*Independent Alliance* à laquelle il est associé avec Portobello¹⁰⁴. Cette dernière peut poursuivre une politique éditoriale qui ne vise pas le succès à court terme grâce à la visée philanthropique qui anime sa cofondatrice, héritière de la famille suédoise qui a commercialisé le Tetra Pack.

Traduction et politiques éditoriales : entre résistance et adaptation au marché

L'affrontement entre logiques économiques et symboliques, qui divise le champ éditorial entre pôle de grande production et pôle de production restreinte, se retrouve au sein de chacun de ces pôles, entre les entités (marques d'un même groupe) et en leur sein. Il n'est pas rare en effet que les *editors* des marques de grands groupes, en lutte permanente pour défendre l'autonomie de leurs politiques éditoriales, entrent en collision avec les divisions de marketing et publicité, instances qui jouent un rôle déterminant dans la sélection des livres, ainsi que dans la décision concernant le budget qui leur sera attribué et la promotion dont ils bénéficieront. Cela peut devenir un processus particulièrement conflictuel à l'intérieur des grands groupes où, les marques prestigieuses, qui poursuivent des stratégies d'investissement symbolique, se heurtent aux logiques de maximisation de profits commerciaux caractérisant les conglomérats auxquelles elles appartiennent, comme nous le confirme cet extrait d'entretien avec une directrice éditoriale d'une marque prestigieuse appartenant à un grand groupe :

Ce livre [titre] est un récit [*a novella*], pas tout à fait facile. [...] Alors il n'a reçu aucun budget de promotion, aucune affiche ou choses de ce genre. [...] Il n'a pas marché. Le département du marketing décide des livres qu'il va soutenir et de manière toujours très politique. Et vous savez il faut que je me batte, il faut que je

¹⁰⁴ L'*Independent Alliance* est formée par les suivantes maisons d'édition indépendantes : Atlantic, Canongate, Faber, Granta, Icon Books, Portobello, Profile, Quercus (dont MacLehose Press fait partie), Serpent's Tail et Short Books.

me batte pour que mes livres obtiennent leurs budgets et leur attention. (Entretien 123)

Pour cette maison de taille moyenne, le fait d'être cotée en bourse représente une contrainte par rapport à des choix éditoriaux considérés risqués :

Je suis un des cinq directeurs éditoriaux et mon rôle est d'utiliser le capital de notre maison pour l'investir et tirer profit de projets littéraires. [...] J'ai beaucoup de contacts avec des éditeurs du monde entier et je dois évaluer probablement une centaine de livres ou plus pour chacun de ces éditeurs. Alors ça veut dire qu'avec le temps, il faut être de plus en plus sans merci quand on sélectionne. Il le faut : on ne peut pas passer sa journée à lire avec attention, à lire tous les livres qu'on reçoit, du début à la fin. Mon boulot ne consiste pas à émettre une critique littéraire, à juger, puis à demander à l'auteur d'améliorer certaines choses. Il s'agit de trouver un livre ou un auteur avec qui on peut travailler. Pour le dire brutalement c'est ça. (Entretien 131 avec un directeur éditorial d'une maison indépendante)

Par ailleurs, les contraintes du pôle de grande production sont susceptibles de donner lieu à des résistances, mais aussi à des ajustements chez certaines maisons indépendantes, comme le démontre l'analyse comparée des stratégies d'entrée dans le marché de la traduction de trois éditeurs : Alma Books, Gallic Books et MacLehose Press. Les deux dernières maisons ont été créées en 2007. La fondatrice de Gallic Books, est l'éditrice de *l'Élegance du hérisson*, roman qui avait essuyé le refus de tous les éditeurs britanniques. Décorée Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par le gouvernement français en 2009, cette « francophile engagée » d'après sa propre description, définit sa politique éditoriale comme se positionnant au « pôle commercial de la fiction littéraire » (« *commercial end of literary fiction* »). Elle essaie de s'imposer dans le marché britannique en misant sur des titres à rentabilité assurée et en incorporant dans sa stratégie éditoriale des pratiques qui la rapprochent du pôle de grande production : des relations privilégiées avec les chaînes de librairies, une politique éditoriale plutôt tournée vers le commercial, des campagnes de marketing structurées. Cette stratégie relève à la fois d'une pratique de distinction par rapport aux milieux éditoriaux moins *mainstream* qui publient de la *contemporary fiction* en traduction et d'une acceptation de la doxa des milieux éditoriaux dominants, souvent des grands conglomérats, lesquels perçoivent la littérature française comme « *slightly quirky, slightly outside the mainstream* » (plutôt étrange et en dehors de la tendance générale). En choisissant de publier des romans historiques, des polars populaires ou de la littérature d'évasion (ou livres « *feel good* ») la

fondatrice de Gallic Books tente de pénétrer le marché de la traduction en adaptant les pratiques dominantes du pôle de grande production au secteur de la littérature française en traduction, où prévalent habituellement les logiques du pôle de production restreinte. En d'autres mots elle veut lancer sur le marché anglais une littérature française commerciale, une position qu'elle synthétise très bien avec la formule : « On veut que nos livres soient sur les tables des librairies Waterstones et de W.H. Smith et tout à fait dans le *mainstream* », en identifiant ainsi les puissantes chaînes de librairies en tant que *gate-keepers* avec lesquelles il faut jouer le jeu. Afin de s'assurer leur soutien, elle illustre dans un *advanced information sheet* (fiche d'information détaillée) sa stratégie de marketing qui mise sur une diversification des canaux de communication (publicité dans le métro, ou dans Spotify) et qui ne néglige pas les rapports de lecture des *book clubs* ou bien l'apport des *blogs*. En même temps elle travaille aussi de près avec les librairies indépendantes, lance un programme de formation pour traducteurs fraîchement diplômés parrainés par des professionnels, renforce son profil international en passant des accords commerciaux avec les éditeurs américains (elle a acheté à Europa Editions, qui a une antenne à New York, les droits de *The Elegance of The Hedgehog*, de Muriel Barbery et vendu à Penguin America les droits d'*Hector and The Search for Happiness*, de François Lelord).

Figure de proue de la défense de la littérature en traduction, Christopher MacLehose, fondateur de MacLehose Press, marque de l'indépendante Quercus, est doté d'un crédit symbolique personnel¹⁰⁵ et d'une autorité accumulée pendant les vingt et une années de son activité de directeur chez Harvill Press, maison créée en 1946 et publiant quarante livres en traduction par an environ. La trilogie du *Millenium* de Stieg Larsson est l'un des premiers titres qu'il a édité depuis son poste, une minuscule table à l'intérieur d'un garage situé dans le jardin de son habitation. Sa politique éditoriale, toute tournée vers la publication de titres français (il a publié notamment Marie N'Diaye, Natacha Appanah, Philippe Claudel, Dany Laferrière, Claudie Gallay et les polars d'Antonin Varenne

¹⁰⁵ Son grand-père était propriétaire d'une petite imprimerie-maison d'édition appelée Robert MacLehose au sein de l'Université de Glasgow au début du XX^e siècle et son père avait été éditeur à Londres avant la guerre. Critique littéraire au *Scotsman*, un quotidien d'Edimbourg, Christopher MacLehose a été directeur éditorial chez Cresset Press (qui avait publié plusieurs ouvrages d'André Gide dans la collection « The Cresset Library »), vendue à Leopold Ullstein, un émigré de la famille d'éditeurs Ullstein.

et X. M. Bonnot), italiens, espagnols et depuis les langues de pays nordiques (suédois, islandais), est fondée sur un renversement de l'orthodoxie dominante. Il ne manifeste aucun intérêt pour l'orientation du marché, mettant en avant des critères comme la volonté de découverte et la passion pour le métier qui orientent ses choix éditoriaux et il perçoit le risque éditorial comme quelque chose de très naturel.

Par des mécanismes de distinction, Christopher MacLehose affiche une aversion pour le conformisme de l'environnement éditorial et il refuse systématiquement les pratiques dominantes. Son approche non commerciale à la littérature traduite serait due, d'après l'avis d'une traductrice, à une « sensibilité européenne » qui anime ses projets.

Il a été un très grand défenseur de la littérature et de la traduction. Je pense que sa sensibilité est plutôt européenne quand il encourage des projets et des livres à ambition artistique, et l'indépendance, au lieu de se préoccuper des conséquences commerciales. [...] (Entretien 220)

Fondateurs d'Hesperus en 2001, puis d'Alma Books en 2005, les Italiens Alessandro Gallenzi et Elisabetta Minervini publient entre 15 et 20 titres par ans, dont 60 % en anglais et 40 % des traductions depuis le français, l'italien, l'espagnol, le russe. D'un côté, leur stratégie d'accès au marché de la traduction est fondée sur une accumulation de capital symbolique assez rapide par l'acquisition en 2007 du catalogue John Calder¹⁰⁶, exploité grâce à la création de Oneworld Classics en *joint venture* avec Oneworld, maison basée à Oxford, une opération qui leur a permis de se situer sur le segment de marché consacré aux classiques contemporains, en directe compétition avec Penguin Classics qui occupe une position centrale dans le champ. De l'autre côté, le couple Minervini-Gallenzi poursuit une politique éditoriale tournée vers la traduction, le français occupant une partie faible de leurs efforts éditoriaux avec un titre en fiction contemporaine publié à présent (*Le Secret du treizième apôtre* de Michel Benoît, roman policier qui a vendu 70 000 copies au Royaume-Uni).

La diversité des prises de position par rapport aux contraintes imposées par les chaînes de librairies, ainsi que les différentes motivations apportées pour les justifier, est un prisme ultérieur qui permet de déchiffrer

¹⁰⁶Editeur d'origine canadienne-écossaise qui a fondé sa maison en 1949, John Calder a été le passeur du Nouveau Roman en Angleterre. Son catalogue comprend, entre autres, Céline, Beckett, Ionesco, Queneau, Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, Claude Simon.

les représentations que les acteurs du champ ont d'eux-mêmes ainsi que de leur profession. Entretenir de bonnes relations avec le secteur de la vente s'avère en effet un facteur déterminant surtout pour ces petites maisons à l'économie fragile, à tout moment menacées d'extinction dans un marché fortement compétitif qui a mis fin au prix fixe en 1995. La question de la jaquette d'un livre, considérée comme cruciale dans le marché britannique, illustre bien ce rapport de force inégal avec les chaînes de librairie, qui de fait occupent une position de *gatekeepers*. Souvent les libraires obligent les éditeurs *non-mainstream* à refaire la jaquette, en reproduisant une opinion fortement répandue dans les milieux éditoriaux selon laquelle les lecteurs choisiraient les livres sur la base de leur *packaging* :

On va parfois refuser des livres en ayant le sentiment que nous ne pourrions pas les vendre parce que la jaquette n'est pas séduisante. Alors on va simplement dire : « On ne voit pas les clients choisir ça. » [...] Vous savez, on en sait sans doute un peu plus que les éditeurs sur ce qui va inciter quelqu'un à choisir un livre, parce que nous sommes en contact direct avec le public. Donc un bon éditeur tiendra toujours compte des remarques d'un libraire. (Entretien 154 avec un libraire indépendant)

Des fois ils nous disent : « On aime votre livre mais changez la couverture, elle n'est pas commerciale. » (Entretien 124 avec une éditrice indépendante)

Les traducteurs témoignent de ces pratiques que le pôle de grande production a intégrées. En effet ils en sont affectés aussi, puisqu'ils subissent les pressions des responsables marketing pour fournir des détails sur le livre en question, avant même qu'il ne soit traduit, afin de réaliser la jaquette :

Ils lancent le projet avant même que quelqu'un ait lu la traduction, ils veulent le livre immédiatement, ils veulent qu'il soit prêt six mois plus tard. (Entretien 226 avec une traductrice)

Certains éditeurs acceptent, en évoquant des raisons qui ont à faire avec la visibilité en librairie des auteurs et donc en mobilisant des motivations éthiques :

Il faut le faire pour l'auteur, s'il n'est pas en librairie comment il peut être connu? [...] Personne n'ira le chercher en ligne ; c'est le cercle vicieux : les ventes en ligne sont bonnes pour des auteurs connus, mais pour un auteur que personne ne connaît pourquoi ils iront le chercher s'ils ne l'ont pas vu dans une librairie ou s'ils n'ont pas lu une critique ? Et comme nos auteurs sont traduits ils sont tous nouveaux. (Entretien 124 avec une éditrice indépendante)

D'autres refusent carrément de s'y soumettre et décident de ne pas changer la jaquette en fonction des préférences des chaînes de librairie, en imposant à leur tour d'autres règles et en démontrant que le succès du livre ne dépend pas du *design* de sa couverture :

Waterstones a vu la couverture de ce livre et a dit : « Cette couverture c'est la pire des catastrophes, si vous la retenez [...] on annule notre commande. » Mes responsables des ventes sont venus me voir et m'ont dit : « Ils vont annuler la commande. Il nous faut à tout prix une nouvelle couverture ! ». Je leur ai dit : « Non, pas question, on ne change rien ». « On perd deux mille exemplaires ... ». J'ai dit : « Très bien, pardons deux mille exemplaires, je m'en fiche, je ne veux pas que des idiots pareils aient la chance de vendre un aussi bon livre. » En définitive, ils n'ont jamais renvoyé les livres, ils ont reçu les deux mille exemplaires, ils les ont vendus, et ils en ont commandés d'autres. Mais neuf éditeurs sur dix [...] diront : « Bien sûr, bien sûr, on a tout changé, dites-nous ce que vous voulez. » Voilà, pour moi ce n'est pas vraiment ça le métier d'éditeur. (Entretien 127 avec un éditeur indépendant)

Représentations de la « *Frenchness* » : les difficultés d'un livre « *a bit too French* »

En partant du constat que la littérature est perçue à travers le cadre national duquel elle émane, par des interlocuteurs situés dans un cadre national qui en influence la réception¹⁰⁷, l'identité nationale attachée au texte et à son auteur a été testée afin de vérifier si elle a résisté ou non à son « dégriffage » pendant le processus éditorial. Par quels mécanismes, à quel moment et pour quelles fins la catégorie nationale est-elle mobilisée et appropriée par les acteurs interrogés ? Tout en dressant un état des lieux de ce qui est considéré comme un « roman français », « trop français », « pas du tout français », ou « si exquisément français », la qualité de « *Frenchness* » (une catégorie utilisée au sein des milieux éditoriaux britanniques pour désigner une certaine représentation qu'ils se font de la littérature française et du capital symbolique national qu'elle véhicule) sera examinée afin de vérifier si elle est susceptible d'être perçue comme un obstacle et quelles sont les pratiques mises en œuvre pour le contourner.

Cette « *Frenchness* » se décline de bien de manières, articulées entre « *the Gallic dream* »¹⁰⁸ et ses différentes mises en question, qui passent par

¹⁰⁷ P. BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, décembre 2002, p. 3-8.

¹⁰⁸ Je me réfère ici à celui que la presse britannique désigne comme « *the Amélie effect* » (ou « effet Amélie », avec allusion au film *le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet) souvent cité pour se référer au thème de la poursuite des désirs, courant dans la catégorie « *chick*

Michel Houellebecq, Faïza Guène, ainsi que toute une production littéraire définie, au sein du champ éditorial britannique, comme ayant « *a new international perspective* » (une nouvelle perspective internationale). Face à la résistance générale que la traduction rencontre en Angleterre, il est alors intéressant d'examiner à quelles conditions la « *Frenchness* » est susceptible d'être intégrée et valorisée par les acteurs du marché et quelles considérations les mettent en confiance face à la décision finale de publier un livre « français ». Résumé par la doxa « le nouveau roman a tué la littérature française »¹⁰⁹, les pratiques des acteurs montrent les effets de distinction que ce cliché a pu générer dans le marché éditorial britannique. En général, encombrée de définitions telles que « *navel gazing literature* » « *too self-indulgent* », « *quirky* », « *slightly non-mainstream* » (c'est-à-dire nombriliste, trop auto-complaisante, étrange et plutôt à contre-courant) la littérature contemporaine française est considérée difficile. Dans un marché qui privilégie des livres plutôt « *plot driven* », « *with good stories and appealing characters* » (c'est-à-dire tourné vers l'action, avec de bonnes histoires et des personnages séduisants), la fiction française est perçue comme étant philosophique, imposant un rythme de lecture plus lent et plus apte à la réflexion. De ce point de vue le cas de *The Elegance of the Hedgehog/L'Élégance du hérisson*¹¹⁰ publié en 2008 par Gallic Books, maison d'édition indépendante, en activité depuis seulement un an au moment de l'acquisition des droits, constitue un cas d'école. Perçu comme « *a bit too French* », un petit peu trop français, ce livre aurait posé des difficultés au public et non seulement pour ses références philosophiques, jugées « indigestes », comme l'a évoqué l'éditrice d'une maison indépendante pour justifier son refus à l'acquérir. Le lecteur britannique, habitué à la maison indépendante à l'anglaise, aurait soi-disant trouvé difficile aussi de se repérer par rapport à un livre dont l'action se déroule dans un immeuble avec une loge de gardienne, comme l'a expliqué la

lit », ou littérature féminine commerciale. Voir Christian HOUSE, "The Last-Chance Saloon Can Wait : Anna Gavalda Renews her Fascination with Melancholy", *The Independent*, 21 février 2010. Voir aussi: Amanda CRAIG, « Une jolie fille et beaucoup de oh-la-la », *The Telegraph*, 5 juillet 2006.

¹⁰⁹Sur les jugements formulés par nos informateurs, pèse un certain cliché esthétique qui s'est formé autour de la vague du Nouveau Roman et qui se perpétue à propos notamment de l'autofiction développée dans la production récente. Voir aussi Gisèle SAPIRO, *les Échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation*, Centre européen de sociologie et de science politique, <http://www.lemotif.fr/etudes-et-donnees/etudes-du-motif/etude-paris-new-york-paris/bdd/article/905>.

¹¹⁰Muriel BARBERY, *The Elegance of The Hedgehog*, trad. Alison Anderson, Londres, Gallic Books, 2008.

directrice éditoriale d'une marque prestigieuse appartenant à un grand groupe :

C'est probablement l'exemple classique du livre que les gens vont trouver un peu trop, un peu trop français. [*a bit too French*] [...]. Vous voyez, la vie en appartement, est-ce que les lecteurs vont comprendre ce que c'est de vivre de cette manière ? Ce n'est pas comme la vie en pavillon des Britanniques vous voyez ? Alors peut-être que ces considérations ont retenu les gens d'acheter les droits et au final ils ont été achetés par cette petite maison d'édition qui en tire un énorme succès. (Entretien 123)

Le succès des ventes et l'accueil de la critique ont finalement démenti ces idées préconçues, qui auraient pu faire barrage à sa circulation. Adapté pour BBC Radio 4¹¹¹, vendu à plus de 150 000 exemplaires, l'histoire de ce roman constitue un exemple paradigmatique du décalage entre l'horizon des attentes des éditeurs britanniques par rapport à la littérature française et sa réalité.

Pour Jane Aitken, fondatrice de Gallic Books, le capital symbolique national lié à la France constitue un point de force et la base même de toute sa stratégie éditoriale. Elle mise sur des livres ayant « *a very strong sense of place* », un fort sentiment du lieu, afin d'offrir aux Anglais « *a taste of France* », un goût de France. Afin de réussir dans son effort de publier « *the best of French in English* », comme on lit dans son catalogue, cette éditrice, historienne de formation et ancienne du conglomérat Random House, bâtit son catalogue en misant sur des polars populaires qui racontent un Paris Belle Epoque (dont les titres évoquent des quartiers très reconnaissables par un lecteur britannique moyen : Montmartre, le Marais, le Père-Lachaise, etc.) ou bien sur de la littérature d'évasion¹¹² ou sur le thriller historique, point fort du catalogue, avec les auteurs phare Jean-François Parot (la France à la veille de la Révolution) et Armand Cabasson (les guerres napoléoniennes).

Dans la même lignée, l'éditrice d'une ancienne maison prestigieuse, marque d'un conglomérat, mobilise et s'approprie la catégorie nationale en tant que stratégie de vente. Suivant des critères de marketing, elle considère *Hunting and Gathering/Ensemble*, c'est tout d'Anna Gavalda, comme un

¹¹¹ Pour la série « *Woman's Hour Drama* », à partir du 20 février 2009, à 19h45.

¹¹² Guillaume MUSSO et Anna GAVALDA sont les nouveaux auteurs du catalogue Gallic Books, publiés en 2011.

roman « *enchanting* » (tout simplement exquis), ayant « *a kind of French charm* » (une espèce de charme français), décrivant une « *French experience, blatantly charming, clever, funny* » (expérience française incroyablement charmante, intelligente et amusante) à laquelle les britanniques seraient sensibles¹¹³.

Encore, sur un registre similaire, les « petites histoires » d'Éric-Emmanuel Schmitt, dans lesquelles le bien triomphe contre les adversités, trouvent un marché en Angleterre :

Éric-Emmanuel Schmitt est un des auteurs français publiés en anglais qui marchent le mieux. Il écrit quantité de fables. Son dernier livre s'appelait *Odette Toutlemonde*. Ce sont de gentilles, charmantes petites histoires de gentilles personnes triomphant devant l'adversité. Je comprends qu'elles marchent. (Entretien avec un traducteur)

La mise en question, ou même l'effacement de la qualité de *Frenchness*, telle qu'elle a été décrite jusqu'ici, peut constituer un élément décisif dans l'évaluation de la prise de risque au moment de l'acquisition des droits de traduction. Les exemples qui suivent montrent comment cette catégorie est utilisée pour désigner à la fois un roman perçu en contretendance par rapport à une certaine représentation de la littérature française et de sa mythologie (le « pas du tout français, bien qu'étant écrit par un auteur français »), aussi bien qu'un roman défini comme « pas hexagonal bien qu'écrit en français ». Prenons le cas de *Atomised/Particules élémentaires*¹¹⁴, qui a enregistré un record avec ses 400 000 exemplaires vendus. Devenu un livre-culte pour la génération britannique des années 1990, le roman de Houellebecq est tenu pour un exemple suprême de ce qu'est un livre français mettant en question sa qualité de « *Frenchness* » :

[*Les Particules élémentaires*] était un roman tellement anti-français. Il prenait un malin plaisir à détruire tout ce qui est cher au monde littéraire français... ça ne parlait pas vraiment de gastronomie, de cinéma et de sexe, mais plutôt de repas Monoprix Gourmet, de télévision et de masturbation. On pensait obtenir deux ou trois bonnes critiques, beaucoup de mauvaises et vendre peut-être 2 000 mille ou 3 000 exemplaires en couverture rigide [*hardback*], voire en faire un petit livre culte. Il s'est écoulé à 350 000 ou 400 000 exemplaires au Royaume-Uni, ce qui est absolument inédit. (Entretien 228)

¹¹³Entretien 130.

¹¹⁴Michel HOUELLEBECQ, *Atomised*, trad. Frank Wynne, London, Heinemann/Random House, 2000.

Encore, une certaine représentation de la « *Frenchness* » guide la recherche, chez les médiateurs du champ éditorial britannique, d'une littérature en langue française « *with a new international perspective* », celle-ci englobant à la fois les littératures « francophones d'Afrique et des Caraïbes », les romans « beur »¹¹⁵ et la littérature contemporaine d'auteurs « *cultural migrants* » comme par exemple le Franco-Afgan Atiq Rahimi ou le Chinois d'expression française Dai Sije. Cette polarisation entre « *French writing* » vs « *Francophone writers* » est aussi mobilisée par une directrice d'une ancienne maison prestigieuse, aujourd'hui marque d'un conglomérat, afin d'expliquer ses choix éditoriaux. Jeune éditrice, dotée en capital culturel et linguistique au moment de son entrée dans le marché éditorial britannique, mais dépourvue de capital symbolique, celle-ci a préféré s'investir dans la recherche d'écrivains francophones d'Afrique et des Caraïbes ou de « *cultural migrants* », vus comme des créneaux porteurs, lui permettant de créer sa propre griffe éditoriale :

En tant que jeune éditrice je pouvais me distinguer ; donc en fait une de mes premières acquisitions c'était un livre de [nom de l'auteur]. J'ai acheté ce livre et ce fut un grand succès et les gens ont commencé à me dire : « Ah mais peut-être que vous pouvez faire des livres qui ne perdent pas beaucoup d'argent ! », vous voyez. [...] Les romans français qui m'attirent sont souvent « francophones » plutôt que... Je ne sais pas pourquoi j'ai cette tendance à lire ces livres plutôt que des livres français. (Entretien 123)

En effet, bien qu'ils transportent le lecteur dans des ailleurs géographiques, littéraires et artistiques et que leur langue, souvent riche en subtilités dérivant d'un processus de créolisation ou bien en références culturelles spécifiques, constitue un défi pour les traducteurs, la *contemporary fiction* des auteurs francophones, d'expression française ou français de la deuxième génération d'immigrés, pour laquelle le marché britannique de la traduction manifeste un intérêt, ne semble poser aucun problème de circulation. A titre d'exemple citons Tahar Ben Jelloun, Alain Mabanckou, Ahmadou Kourouma, Dany Laferrière, Boualem Sansal, Fatou Diome, Andrée Chédid, Yasmina Khadra, Natasha Appanah.

La préférence affichée pour une littérature en langue française « avec une nouvelle perspective internationale » s'explique d'un côté par l'intérêt que, depuis les années 1990, les anglais manifestent pour le multiculturel

¹¹⁵ Je me réfère ici à l'irruption de la littérature "beur" en France pendant les années 1980, produite par des écrivains issus de la seconde génération de l'immigration maghrébine.

(*multicultural*), et de l'autre côté par le succès rencontré par les études postcoloniales ces dix dernières années.

Nous vivons dans un vaste monde et nous avons tous envie de nous ouvrir l'esprit, mais pas nécessairement en direction de la France. Nous souhaitons aller plus loin... Et... Beaucoup de voix d'immigrés sont intéressantes. Ils parlent assez bien à la Grande-Bretagne. (Entretien 130 avec une directrice éditoriale de marque prestigieuse au sein d'un grand groupe)

Pour certains observateurs ce phénomène a aussi une explication culturelle qui consiste à montrer à la France le refoulé de son passé colonial :

C'est vraiment quelque chose de culturel, renvoyer aux français une image qu'ils ont tendance à contourner : « Vous voyez, le monde est multiculturel [...], alors que vous en êtes encore à des histoires d'assimilation et de modèle républicain unique ». C'est une sorte de leçon indirecte qu'on veut faire aux français en s'intéressant à tout ce qui n'est pas hexagonal [...]. (Entretien 23 avec un ancien agent de la politique culturelle extérieure de la France au Royaume-Uni).

Les enjeux culturels de la circulation de la littérature dans les champs d'accueil et d'origine se font alors plus clairs, en dépit de la rhétorique du libre marché.

Finalement la catégorie nationale resurgit sur le mode de l'« universel » : la « *Frenchness* » parvient à gagner un statut de toile de fond, servant la mise en scène des valeurs universelles, des émotions et des sentiments dans lesquels un lectorat vaste, transversal, qui croise toutes les catégories, arrive à se reconnaître :

« C'est si français et en même temps universel. » : je crois que c'est ce que quelqu'un a dit à propos de *L'Élégance du hérisson*, parce que tout tourne autour du fait de se sentir étranger à une communauté et de comment agir quand on s'en sent exclu. Donc c'est un thème universel mais dans un contexte tout à fait français. (Entretien 118 avec une éditrice indépendante)

Avec Némirovski, vous vous dites que ces émotions, ces choses, touchent au plus profond de l'être, à ce que tout le monde ressent, et en même temps ça se passe dans ce brillant petit microcosme français de l'époque. (Entretien 130 avec une directrice éditoriale d'une marque prestigieuse au sein d'un grand groupe)

Ce genre de livre, qui transcende la culture d'un lieu pour atteindre « l'universel », en éliminant ainsi toute barrière à sa circulation, est considéré comme une forme de littérature par le biais de laquelle la résistance à la traduction manifestée par ce marché pourrait être battue en

brèche, comme l'avance cette directrice éditoriale d'une marque prestigieuse d'un grand groupe :

Ce que je trouve fantastique dans la littérature étrangère universelle c'est qu'elle vous donne le goût d'un ailleurs ou d'un passé, mais de manière non prohibitive. Il n'y a pas de barrière ici. Par exemple, *L'Ombre du vent*, [de C.R. Zafon] vous donne un aperçu de Barcelone, vous vous y sentez, même si vous n'y êtes jamais allé. Même si vous n'y êtes jamais allé, l'histoire elle-même vous y amènera. Il n'y a rien dans ce livre qui vous fait dire « je ne connais pas ça, je ne comprends pas ce qui se passe ». Si vous pensez à quelque chose comme *Le Liseur* [de Bernhard Schlink], c'est une expérience assez spécifique mais à une période que tout le monde connaît, et ça traite des thèmes universels de la culpabilité, du pardon et de l'histoire. Je pense que la meilleure littérature étrangère est celle qui présente cette universalité. Si vous regardez les livres étrangers qui ont marché ces dix dernières années, ils ne marchent pas dans un seul pays. Ils marchent bien partout dans le monde. Il doit donc y avoir quelque chose d'universel dans ces livres. Ils ne marchent pas seulement dans deux pays. Ils marchent partout dans le monde. Vous pensez à ces choses gigantesques. Prenez Stieg Larsson : ça a marché partout dans le monde. (Entretien 125)

Or, s'il est vrai que l'universalité est une marque de grandeur, c'est plutôt l'aspect servant les logiques du pôle de grande production qui est intégré au Royaume-Uni et qui serait susceptible de créer des conditions positives pour la circulation de la *contemporary fiction* française dans le marché globalisé de la langue anglaise.

Le marché de la traduction, largement délaissé par les *big players* et dans lequel les agents littéraires ne jouent pas un rôle structurant, est une voie d'accès au marché éditorial britannique pour les nouveaux entrants, ainsi qu'un lieu de reconversion de capitaux essentiellement linguistiques et relationnels développés à l'international, comme l'a montré l'analyse des politiques éditoriales de six maisons, dont quatre créées par des fondateurs d'origine étrangère, entre 2000 et 2010. Publier de la littérature étrangère représente pour eux une « raison d'être » en soi, qui peut se traduire en instrument d'accumulation d'un capital symbolique dont ils sont dépourvus au moment de leur accès au marché éditorial. Il est intéressant de noter l'absence de jeunes fondateurs, en dépit de l'encouragement à la création d'entreprise au Royaume-Uni. Contrairement à ce qu'on observe dans d'autres marchés, comme par exemple celui américain et néerlandais, aucun traducteur ne figure comme éditeur-fondateur.

Au pôle de production restreinte, la qualité littéraire des auteurs traduits du français est fortement inégale, le nombre de livres à caractère

commercial ayant une plus forte visibilité par rapport à des produits haut de gamme, le titre isolé l'emportant sur une véritable politique d'auteur. Par ailleurs les pratiques de certains petits éditeurs sont de plus en plus soumises aux logiques de performance commerciale et aux stratégies de rentabilité à court terme, considérées gage de survie pour continuer de faire de l'édition indépendante dans un secteur largement dominé par un esprit managérial.

Certaines circonstances, qui découlent de la structure du marché éditorial britannique, affectent l'autonomie des médiateurs culturels et fragilisent le contexte dans lequel se situe la *contemporary fiction*. Un directeur éditorial de littérature étrangère au sein d'une maison d'édition qui publie des traductions, sera en position marginale par rapport à ses collègues qui font du *mainstream*, car il est porteur d'une culture éditoriale qui est de moins en moins intégrée dans la tradition britannique de ces vingt dernières années. Par ailleurs, manquant de compétences linguistiques, ressource rare et inégalement distribuée, les responsables éditoriaux se trouvent dans la difficulté de situer l'auteur, d'en apprécier les spécificités et de susciter, par des politiques autonomes, des pratiques de lecture alternatives, capables de créer progressivement des références culturelles dans le public. S'appuyant sur les avis de traducteurs-lecteurs ils ne sont pas non plus suffisamment armés pour exprimer des orientations éditoriales fortes. Face à l'incertitude du marché et à la volonté d'en prévoir les tendances, la culture éditoriale mobilise les clichés culturels, qui interviennent afin de résoudre le dilemme quant à une possible opération d'acquisition « risquée ».

Les traducteurs, souvent aussi lecteurs-sélecteurs, cumulent plusieurs fonctions. Ils constituent un lien avec les instituts culturels et les bailleurs de fonds, représentent les auteurs quand ceux-ci ne peuvent pas être engagés dans une tournée promotionnelle et assurent la médiation au sein des marchés internationaux dans la mesure où ils en connaissent les différentes logiques et organisation, assumant ainsi des fonctions de scouts et d'agents littéraires. Aucune de celles-ci n'est rémunérée, mais elles contribuent à l'accumulation du capital symbolique des traducteurs et à la construction de leur professionnalité. La fonction de médiation assurée par les traducteurs intervient également là où la formation de conglomérats éditoriaux a fragilisé un système qui permettait à la littérature internationale de se développer et à un savoir-faire et une approche, spécifiques à ce secteur, de se perpétuer. Il n'est pas exclu que leur médiation, absolument

indispensable, reflète cependant la nature inégale du rapport éditeurs-traducteurs, puisque ces derniers sont, sur le plan de la domination symbolique, en lutte permanente pour la reconnaissance de leur légitimité dans le marché éditorial britannique.

Souvent interpellés par rapport aux relations entretenues entre le champ éditorial et le champ académique, les acteurs ne semblent pas voir le potentiel du rôle de médiation culturelle que les universités peuvent jouer afin d'assurer un lectorat à la littérature contemporaine en traduction. Rares par ailleurs sont les collaborations entre les deux secteurs : la participation des universitaires dans des opérations de traduction de *contemporary fiction* sont exceptionnelles aussi bien que dans certains cas fortuites.

Il demeure problématique pour les pouvoirs publics de contribuer à la reconnaissance du rôle culturel des petits éditeurs indépendants (souvent les seuls prenant des risques dans la traduction) et d'intervenir dans le rééquilibrage du marché, dans un contexte politique et culturel qui accorde une valeur symbolique à la viabilité commerciale des projets éditoriaux. Celle-ci devient un critère considéré opératoire afin de renforcer la légitimité de la littérature traduite, laquelle se destinerait de la sorte à un auditoire plus vaste et pas à une élite. Dans ce contexte les pouvoirs publics et les agences de coopération sont appelés à jouer un rôle de médiation culturelle d'abord et ensuite de bailleurs de fonds. Si les aides à la publication constituent une ressource indispensable pour redresser le rapport de force que la littérature traduite engage avec les logiques de performance du champ éditorial britannique, elles ne suffisent pas à elles seules à la création de conditions de réception favorables à la traduction, si elles ne sont pas suffisamment rééquilibrées par des initiatives culturelles menées sur d'autres fronts. La capacité d'impliquer tous les acteurs de la chaîne du livre dans des projets de coopération visant la littérature du pôle de production restreinte, reste une priorité face à un marché très compétitif, dans lequel la suspension du régime du prix fixe du livre met en crise une édition, qui se veut indépendante des logiques du pôle hétéronome.

Le pouvoir symbolique de définir la légitimité des œuvres littéraires et de jouer un rôle de consécration, que les acteurs de la médiation reconnaissent au marché, est l'obstacle de fond auquel se heurte la circulation de modèles éditoriaux alternatifs, capables de donner visibilité à une autre manière de concevoir le livre au Royaume-Uni.

Le déclin des traductions du français au Pays-Bas¹¹⁶

Marjolijn Voogel et Johan Heilbron

« La France a perdu de son attrait pour la Hollande... » : c'est ce qu'a soupiré le traducteur Rokus Hofstede, lors de l'entretien consacré aux obstacles à la traduction des livres français aux Pays-Bas. Le souci des intellectuels néerlandais concernant la perte d'influence de la littérature française aux Pays-Bas, n'est pas une inquiétude nouvelle. Elle avait déjà été exprimée dans les années 1950. Et si l'on considère l'évolution des traductions du français aux Pays-Bas dans la période plus récente, on constate un recul de ces traductions ainsi que, bien que moins prononcé, de celles de l'allemand. La forte croissance de la part des traductions dans la production de livres aux Pays-Bas depuis la période de l'après-guerre, se poursuit essentiellement en faveur des traductions de l'anglais¹¹⁷.

Confronter les traductions du français en néerlandais avec celles du néerlandais en français permet d'analyser non seulement les échanges inégaux entre une culture supranationale longtemps dominante en Europe et un pays plus périphérique dans l'espace mondial, mais aussi d'étudier des réponses divergentes à la domination contemporaine de l'anglais et de la culture anglo-américaine.

L'analyse des flux de traduction de la France vers les Pays-Bas, qui connaissent un déclin depuis environ 1970 et une stabilisation depuis 2000,

¹¹⁶ Ce chapitre doit être lu en parallèle de l'annexe « Comment découvrir une littérature inconnue ? Les traductions du néerlandais en France », annexe 1, chapitre 5.

¹¹⁷ Johan HEILBRON, « L'évolution des échanges culturels entre la France et les Pays-Bas face à l'hégémonie de l'anglais », in Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 311-331.

permet de dresser un état des lieux des obstacles auxquels se heurtent les acteurs dans l'édition des ouvrages traduits du français, état qui est illustré par le cas de trois éditeurs actifs dans le secteur de la littérature et de sciences humaines et sociales de langue française. Les maisons d'édition décrites occupent différentes positions dans le champ éditorial néerlandais. Cette contribution est fondée sur une trentaine d'entretiens réalisés avec des acteurs engagés dans la traduction de livres français depuis la sélection des ouvrages jusqu'à la leur réception. Tous ces acteurs contribuent à la valorisation de ces livres, aussi bien symbolique que commerciale. Le processus éditorial ainsi que la légitimation de ces ouvrages se déroulent de manière différente pour les traductions de la littérature et des sciences humaines et sociales.

Les Pays-Bas ont toujours dépendu étroitement des grandes puissances que constituent les nations voisines, aussi bien en matière économique et politique que culturelle. Une contrainte découle des relations induites par cette position dans l'espace international, celle de suivre de près l'évolution d'autres États, surtout l'Allemagne, l'Angleterre, la France. Cet habitus national, qui est caractérisé par l'absence de protectionnisme et l'adaptation rapide aux rapports de force internationaux, peut être qualifié de *suivisme actif* ; il s'observe dans des domaines très différents et aussi dans le champ éditorial¹¹⁸.

Traditionnellement, l'influence de la France aux Pays-Bas était très importante, comme dans de nombreux pays européens. Avant même l'installation de la République des Pays-Bas, les Bourbons étaient parents des souverains français et leur territoire appartenait au royaume français. Après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, l'arrivée de plus de 200 000 Huguenots aux Pays-Bas a entraîné une forte augmentation des ouvrages français publiés aux Pays-Bas ; des relations fructueuses sont nées entre des hommes de science français et des éditeurs hollandais, par exemple entre Pierre Bayle et l'éditeur et libraire rotterdamois Reinier

¹¹⁸ Johan HEILBRON, « Échanges culturels transnationaux et mondialisation : quelques réflexions », *Regards sociologiques*, n° 22, 2002, p. 141-154.

Leers¹¹⁹. Comme dans d'autres pays en Europe au XVII^e et XVIII^e siècle, les coutumes pratiquées à la cour française étaient imitées par l'élite néerlandaise. L'influence de la France et de sa langue aux Pays-Bas a culminé au cours du XVIII^e siècle. Même s'il est demeuré la langue la plus importante dans la diplomatie jusqu'au début du XX^e siècle, le français a commencé à perdre son influence au cours du XVIII^e siècle au profit de l'allemand et de l'anglais, cette dernière devenant la langue de l'économie et du commerce, alors que l'allemand était la langue des sciences et des spécialités savantes.

Le déclin du français a également eu des répercussions dans le domaine de l'enseignement. Jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, le français était la langue étrangère la plus importante dans l'enseignement secondaire et, comme les élèves du secondaire provenaient des classes sociales élevées, la maîtrise de la langue française fonctionnait comme un signe de distinction. Après 1863, année où la loi sur l'enseignement secondaire a été adoptée, l'anglais et l'allemand sont également devenus des matières obligatoires à côté du français. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le nombre d'heures consacrées à l'anglais était pourtant limité. L'instauration de la fameuse loi d'enseignement « Mammouth », qui a profondément restructuré l'enseignement secondaire néerlandais dans les années 1960, a entraîné une baisse considérable des heures consacrées à l'enseignement de la langue française : une seule langue étrangère est obligatoire à l'épreuve du bac. Dans la plupart des cas, la langue choisie était l'anglais¹²⁰. Un décret récent oblige les élèves du lycée à choisir une deuxième langue étrangère ce qui a pour conséquence que le taux d'élèves suivant des cours de français s'est accru de plus de 50 %¹²¹.

¹¹⁹ Marjolijn VOOGEL, « Huguenots et Hollandais : heureuse rencontre dans la République des Lettres », mémoire en langues et cultures romanes, 1995.

¹²⁰ Nico WILTERDINK, "The Netherlands between the Greater Powers. Expressions of Resistance to Perceived or Feared Foreign Cultural Domination", in: Rob Kroes (ed), *Within the US orbit: Small National Cultures vis-à-vis the United States*, Amsterdam, VU University Press, 1991, p. 13-31.

¹²¹ Il y a deux niveaux au lycée néerlandais : le HAVO et le VWO. La résolution a pris effet respectivement pour (une partie) des élèves du HAVO en 2009 et pour ceux du VWO en 2010 et le

Les flux de traductions du français aux Pays-Bas

Après la Seconde Guerre mondiale, on constate une croissance importante de la production des livres aux Pays-Bas, croissance renforcée en particulier par l'introduction du livre de poche, qui a contribué à la baisse du prix des livres. Le livre de poche est également un facteur important dans la croissance des traductions puisque beaucoup de classiques de la littérature mondiale étaient publiés ou republiés dans de nouvelles collections de poche. Or, la part des traductions dans l'ensemble des titres publiés aux Pays-Bas d'après-guerre a connu une forte augmentation, comme le montrent les données de la Bibliothèque Royale à la Haye, qui sont comparables à celles du Dépôt Légal en France¹²². La production éditoriale annuelle, de 4 000 titres juste après la Seconde Guerre mondiale a atteint environ 12 000 en 1990. Au cours de cette même période, la part des traductions a augmenté, passant de 5 % à 32 % de la production totale annuelle, une croissance qui a essentiellement profité aux traductions de l'anglais (20 % de l'ensemble des titres publiés en 1990 contre 3 % en 1946). La part des titres traduits du français, de 1 % en 1946, varie entre 3 % et 4 % de l'ensemble des titres publiés de 1975 jusqu'au début des années 1990.

En 2008, le nombre de titres publiés aux Pays-Bas est de 14 000, soit une progression 14 % par rapport à 1990. Au cours de cette période, la part des traductions ne cesse de croître : de 32 % en 1990 à 38 % en 2008 (graphique 2). La grande majorité est composée des traductions provenant des pays anglo-américains : entre 1990 et 2008, elle progresse de 20 % et représente désormais 3 titres traduits sur 4 (graphique 3). En 2008, plus d'un quart (29%) de l'ensemble des livres publiés aux Pays-Bas était constitué d'ouvrages traduits de l'anglais. Les traductions de l'anglais ne sont pas seulement beaucoup plus nombreuses que les traductions d'autres

taux d'élèves s'est accru dans ces années pour respectivement le HAVO et le VWO de 9 650 à 12 220 élèves, c'est-à-dire de 26 % et de 9 380 à 16 750, c'est-à-dire de 79 %.

¹²² Pour être plus précis, il s'agit de « la liste A », c'est-à-dire l'ensemble des ouvrages publiés aux Pays-Bas qui, en principe, sont en vente dans les librairies et qui, par conséquent, se distinguent des ouvrages professionnels et plus spécialisés.

langues, elles sont aussi plus variées : à la différence des traductions d'autres langues, les traductions de l'anglais sont présentes dans l'ensemble des 33 catégories des statistiques du livre.

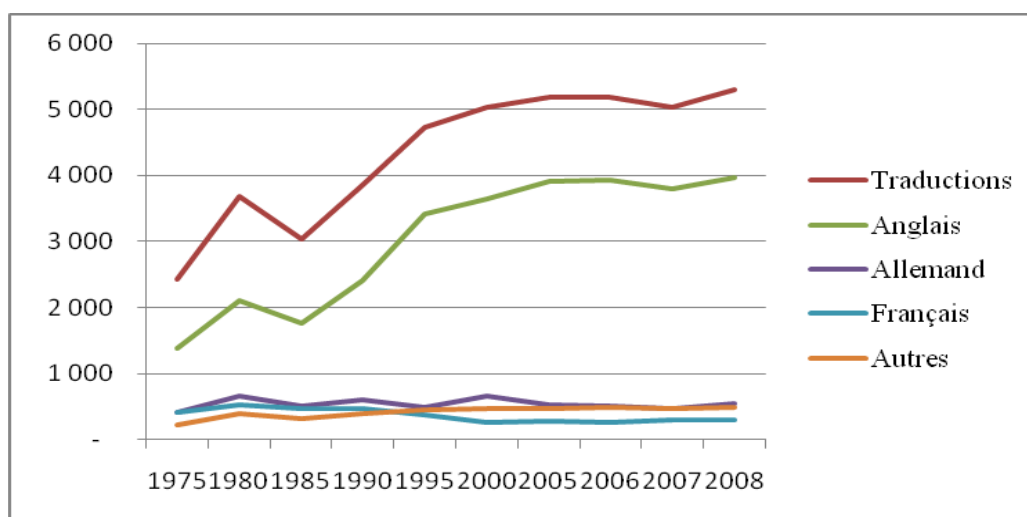
Graphique 2

Production des livres et des traductions aux Pays-Bas (1975 - 2008)



Source: Liste A de la Bibliothèque Royale (Dépôt Légal)

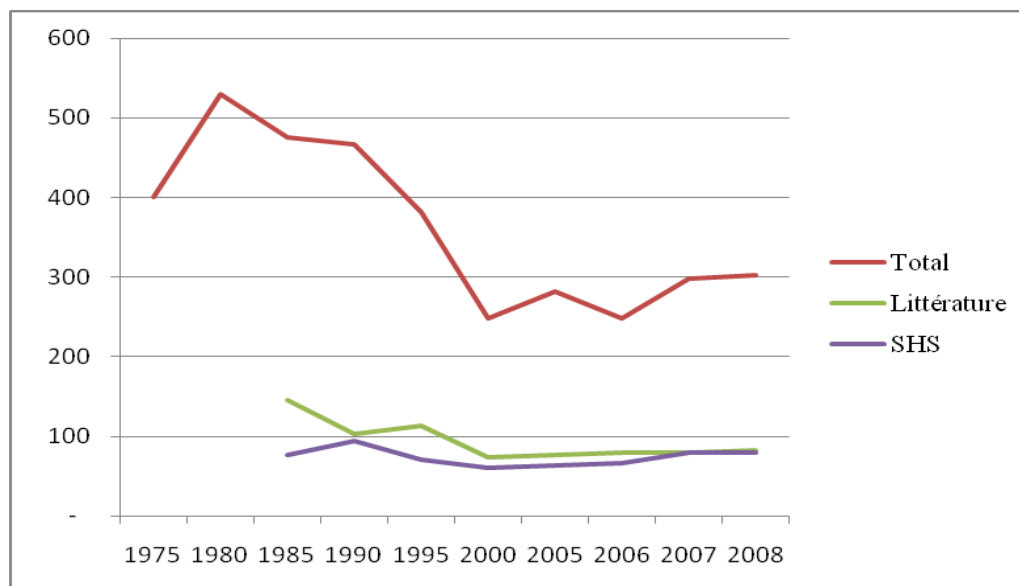
Graphique 3
Nombre des traductions en néerlandais selon les langues source (1975 - 2008)



Source: Liste A de la Bibliothèque Royale (Dépôt Légal)

Les traductions du français tendent à reculer depuis environ 1990, en valeur absolue comme en part relative (graphique 3), mais elle progresse au cours des années 2000 : 250 titres traduits du français en 2000, ils s'élèvent, 300 titres en 2008. Ces traductions du français représentaient 1,7 % des titres publiés aux Pays-Bas en 2000 et 2,2 % en 2008. Les données de la Bibliothèque Royale montrent également que le rapport entre les traductions d'œuvres littéraires et celles de sciences humaines et sociales s'est légèrement inversé. Sur une période de plus de vingt ans (1985-2008), on constate un recul des traductions littéraires alors que les traductions en sciences humaines et sociales sont stables ou augmentent légèrement (graphique 4).

Graphique 4
Nombre des traductions du français (total, littérature, sciences humaines et sociales)



Source: Liste A de la Bibliothèque Royale (Dépôt Légal)

Quelques conclusions générales se dégagent de cette évolution : l'intensification des échanges internationaux dans le domaine éditorial s'est traduite depuis la Seconde Guerre mondiale par une forte augmentation des traductions, passant de 5 à plus de 30 % de la production nationale de livres. Le monde éditorial aux Pays-Bas est donc très fortement encadré dans l'économie internationale du livre. Dans cet espace international, la domination de l'anglais est de plus en plus marquée. Trois quarts des traductions néerlandaises sont actuellement des traductions de l'anglais ; un livre néerlandais sur trois est une traduction de l'anglais.

Sur l'ensemble des traductions, on observe une certaine diminution de la diversité linguistique. La position de l'anglais continue à se renforcer, au détriment de la position du français et, dans une moindre mesure, de celle de l'allemand. Cette différence entre l'anglais et les autres langues est l'indice d'une réorientation culturelle au profit de l'anglais chez les jeunes générations de lecteurs, au détriment du français et de l'allemand.

L'édition des traductions du français aux Pays-Bas

Les dix maisons d'édition qui ont publié la plupart des traductions du français entre 1990 et 2008 ont pu être identifiées grâce à une base de données de la Bibliothèque Royale (tableau 2). On peut d'abord noter l'absence des maisons flamandes, qui ne jouent apparemment plus de rôle intermédiaire significatif entre le français et le néerlandais. L'éditeur De Geus s'y trouve en tête avec 244 traductions du français. À part Ambo/Anthos, qui publie aussi bien de la littérature que de la non-fiction, toutes les maisons présentes dans la liste sont des maisons littéraires. De Geus est la seule maison indépendante, toutes les autres appartiennent à des conglomérats.

Tableau 2

Les dix maisons littéraires publiant la plupart des traductions du français en néerlandais (1991- 2008)

Éditeur	Total 1991-2009	1991-1996 Nombre de titres publiés		1997-2002 Nombre de titres publiés		2003-2008 Nombre de titres publiés	
De Geus	244	57	3%	88	6%	99	41%
De Arbeiderspers	187	59	2%	54	9%	59	31%
Bruna	127	74	8%	27	1%	33	26%
Meulenhoff	122	43	5%	32	6%	44	36%
De Bezige Bij	107	34	2%	22	1%	44	41%
Atlas	103	6	0%	27	6%	67	65%
Muntinga	93	26	8%	42	5%	31	33%
Arena	90	33	7%	20	2%	33	37%
Ambo/Anthos	87	44	1%	15	7%	33	38%
Athenaeum-Polak & Van Gennep	86	23	7%	32	7%	33	38%
	1246	399	2%	359	9%	428	34%

Source: catalogue de la Bibliothèque Royale à la Haye

Les maisons d'édition publiant des traductions du français en sciences humaines et sociales sont d'abord Kok Agora (religion, théologie et philosophie : 50 titres), puis les éditions Boom (philosophie : 34 titres). Ces dernières années, le nombre de traductions du français de chez Kok Agora a

connu une baisse considérable : 32 titres entre 1990 et 1995, 4 titres seulement dans la période de 2004 à 2008. Le nombre de traductions du français parues chez Boom est resté stable au cours de cette période.

Les maisons d'édition néerlandaises peuvent être divisées en trois catégories. Tout d'abord, on peut distinguer les maisons d'édition appartenant à des groupes comme Weekbladpersgroep (WPG) Uitgevers, NDC/VBK, Lannoo Uitgeverij Groep et Koninklijke Boom Uitgevers. Ces conglomerats possèdent des maisons, ou plutôt des marques (*imprints*) très diverses qui fonctionnent de façon relativement autonome mais dont les responsables sont contraints de suivre les directives du PDG du groupe en question. Comparés à l'édition indépendante, les critères de rentabilité des groupes sont en règle générale plus exigeants, ce qui entraîne souvent des choix moins risqués. La maison De Arbeiderspers, par exemple, deuxième sur la liste des maisons les plus actives dans le secteur de la littérature francophone et éditeur, entre autres, de Michel Houellebecq, fait partie du groupe WPG. Même au sein de grands groupes, certaines maisons appartiennent plutôt au pôle de la production restreinte ; d'autres, en revanche, se situent plutôt au pôle de la grande production¹²³. Cela vaut aussi dans le domaine des sciences humaines et sociales. Les éditions Boom appartiennent au groupe Koninklijke Boom uitgevers, une entreprise familiale qui existe depuis 170 ans. Elle se compose de quatre filiales dont trois maisons d'édition. Les éditions Boom ont une renommée grâce aux fonds d'ouvrages de philosophie, de psychologie et de sciences humaines et avec des collections comme « Boom Klassiek ». Cette maison croît rapidement, particulièrement grâce à des acquisitions récentes comme par exemple celle des éditions Sun, qui éditent des ouvrages d'architecture. Dans l'ensemble, les éditions Boom publient environ 90 livres par an.

Une deuxième catégorie de maisons d'édition se compose d'une dizaine d'entreprises indépendantes qui publient entre 15 et 150 livres par

¹²³ Pour distinguer le pôle de grande production du pôle de production restreinte, il faudrait considérer la structure de l'espace de l'édition non pas au niveau des conglomerats (et des indépendants), mais plus finement au niveau des « imprints » ou des « marques », voir Gisèle SAPIRO, « Globalization and cultural diversity in the book market : the case of translations in the US and in France », *Poetics*, 38/4, 2010, p. 419-439.

an. Tout en utilisant des moyens de distribution courante, elles font partie de l'édition commerciale dominante. De Geus (« le gueux ») est une maison d'édition indépendante et relativement jeune qui a pu établir sa réputation en publiant nombre de traductions, notamment du suédois. Entre 1990 et 2008, c'était la maison la plus active dans le secteur de la littérature francophone. Elle a été fondée en 1983 par Eric Visser, ancien militant de gauche, cinq ans après la création d'Actes Sud. Comme cette maison française, De Geus n'est pas basée dans la capitale, épicerie de l'activité éditoriale, qui se trouve à Amsterdam, mais à Breda, une ville du sud des Pays-Bas. Concernant la politique éditoriale, d'autres parallèles se dégagent. De Geus a une identité graphique très marquée et ne publie que des livres reliés et sous jaquette. Sur son site web, l'éditeur présente sa maison comme la première maison d'édition néerlandaise sensible au « talent littéraire dans la société multiculturelle moderne »¹²⁴. La maison a été aussi très attentive à la littérature des femmes. Avec son catalogue, Visser veut se distancer d'un certain élitisme littéraire : « J'ai voulu faire attention à ne pas publier des livres trop élitaires... ne pas être condescendant envers la littérature facile »¹²⁵. Il a publié une partie importante de la littérature francophone « multiculturelle », selon ses termes, littérature qui, jusqu'à une date récente était à peine présente aux Pays-Bas et pour laquelle l'édition française lui a servi de modèle¹²⁶. Actuellement, le catalogue de De Geus se compose de près de 1 700 titres. Pendant la dernière décennie, la production annuelle était de 120 titres environ. Récemment, l'éditeur s'est décidé à baisser la production annuelle contrairement à la stratégie d'acquisition d'Actes Sud. La part des traductions chez De Geus est actuellement de 75 %. À partir du moment où la maison a obtenu une reconnaissance littéraire et s'est enracinée dans le champ éditorial néerlandais, Visser a exprimé son intention de réduire le nombre de titres traduits du français afin de se concentrer davantage sur des auteurs néerlandophones : cette nouvelle politique a déjà eu un certain succès dont témoigne le passage aux éditions De Geus de quelques

¹²⁴ http://www.degeus.nl/content/wat_doet_de_geus_.html.

¹²⁵ Entretien avec Eric Visser, directeur de De Geus.

¹²⁶ *Ibid.*

écrivains néerlandais à succès provenant d'autres maisons, comme Charles den Tex.

Van Oorschot appartient également à la deuxième catégorie des maisons indépendantes, même si, avec quatre employés seulement, elle est bien plus petite que De Geus. Sa production annuelle représente environ quinze livres, outre les réimpressions qui sont très importantes. La maison doit sa renommée en grande partie à la fameuse collection « Bibliothèque russe », lancée en 1953 par le fondateur de la maison et le père de l'actuel gérant, qui est Wouter van Oorschot. Celui-ci s'est décidé, en 1991, à créer la « Bibliothèque française », par analogie avec la collection de littérature russe. La collection publie des romans et des recueils de poésie, dont certains sont édités en version bilingue. D'une part, la collection veut présenter « une vue générale des œuvres français classiques de XVI^e au XX^e siècle » et, d'autre part, elle vise à « attirer l'attention du public néerlandais envers l'œuvre des écrivains contemporains »¹²⁷. À présent, la collection compte 32 titres.

Un troisième groupe, enfin, est constitué d'une centaine de très petites maisons, souvent très spécialisées et qui ne font pas usage des réseaux de distribution courants, appartenant ainsi au « pôle de production restreinte ». La maison Voetnoot, signifiant « note en bas de page », ce qui indique bien la position de la maison dans le champ éditorial, a été fondée en 1986 à l'initiative de la traductrice Anneke Pijnappel et du dessinateur Hendrik Barends. Le catalogue de Voetnoot compte environ 150 titres et se compose de livres d'art (critiques, photographie, art plastique, design), de prose et de poésie contemporaine. La collection de littérature française s'appelle « Perlouses » et publie des ouvrages mineurs des grands auteurs de la « Bibliothèque française » de Van Oorschot ou d'autres maison d'éditions : Balzac, Stendhal, Mérimée, Proust, Duras, Echenoz, Michon, Houellebecq et Kundera. Ils sont souvent traduits par les mêmes traducteurs, selon une logique explicitement non-commerciale, une logique d'initiés, voire d'amis. Les photos illustrant le site web de l'éditeur témoignent des liens amicaux qui lient auteurs aux traducteurs et, plus généralement, sous-tendent

¹²⁷ <http://www.vanoorschot.nl/voorpagina/rondomuitgeverijvanoorschot.htm.l>.

l'entreprise de cette petite maison¹²⁸. Dans ce troisième groupe se trouvent également les éditions Klement, modeste maison d'édition en activité depuis dix ans, qui ne compte qu'un employé et publie une vingtaine de titres de philosophie par an.

La centralisation de la distribution des livres est une autre caractéristique importante du champ éditorial néerlandais. Pour presque toutes les maisons d'édition, la distribution est réalisée par la la *Centraal Boekhuis*, fondée en 1973 par les représentants des libraires et des éditeurs. Actuellement, c'est l'Association royale des libraires, la *Koninklijke Boekhandelsvereniging* qui en possède les actions. Les éditeurs néerlandais et, de plus en plus souvent, flamands, y déposent les titres de leur catalogue et permettent aux libraires la possibilité de centraliser leurs commandes. Contrairement à la situation française où plusieurs distributeurs appartiennent à des groupes éditoriaux, cette instance ne joue aucun rôle dans la relation commerciale entre l'éditeur et la librairie, qui négocient entre eux les conditions de livraison et les prix.

La vie éditoriale aux Pays-Bas est scandée par trois rentrées, celle de l'automne, du printemps et de l'été, les deux premières étant les plus importantes. La distribution des prix littéraires, dont le nombre est beaucoup plus limité qu'en France, ne joue pas un rôle aussi important que dans l'Hexagone, où la sélection des ouvrages de la rentrée d'automne est marquée par la distribution des prix littéraires.

Sélection : le « multiculturel » au goût du jour

La sélection des œuvres françaises pour le marché néerlandais est le fruit de la collaboration d'acteurs différemment positionnés dans le champ éditorial national et international : éditeurs, directeurs de collections, agents littéraires, scouts, traducteurs, libraires, critiques et responsables d'organismes dispensateurs de subventions.

Le champ éditorial néerlandais se caractérise depuis longtemps par une ouverture internationale relativement forte. Les historiens de la

¹²⁸ <http://www.voetnoot-publishers.nl>.

littérature néerlandaise ont ainsi constaté que l'évolution de la littérature nationale suit globalement celle des centres littéraires les plus reconnus¹²⁹. Aussi les rencontres entre confrères aux foires de Francfort et de Londres sont-elles très importantes pour les éditeurs néerlandais, même si les contrats sont généralement signés à d'autres occasions, ce qui réduit de plus en plus la fonction de la Foire de Francfort à une « célébration du livre »¹³⁰. Les rencontres aux foires du livre ont d'autant plus d'importance pour les intéressés néerlandais que les éditeurs étrangers sont peu enclins à aller voir leurs confrères aux Pays-Bas.

La logique du champ éditorial international, très orientée vers l'acquisition de la « nouveauté du moment », renforce le fait que les échanges entre les intéressés sont presque exclusivement dirigés vers les nouveautés. En règle générale, c'est le conseil des éditeurs-collègues qui est considéré comme le « le plus fiable » dans la décision d'achat des droits de traduction d'un titre¹³¹. Pourtant, l'agent littéraire joue un rôle important dans le processus de sélection. Sa double connaissance des fonds des maisons « nordiques » et des montants payés par les différents éditeurs pour les droits lui procure une position de négociation unique ce qui se reflète dans la rémunération élevée de l'agent littéraire : 15 % des droits vendus et encore 15 % des royalties de l'auteur. Les cessions pour des titres français qui se vendent par l'intermédiaire d'un agent littéraire varient énormément, de 1 000 € à 20 000 €, avec de rares exceptions comme par exemple *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell dont les droits ont été vendus à un million de dollars. Arabella Cruse est la seule agente littéraire qui représente l'édition française dans les « pays nordiques », c'est-à-dire dans les pays scandinaves et aux Pays-Bas. Elle constate une baisse de l'intérêt

¹²⁹ Frans RUITER, « Regenbak of fontein: Nederlandse literatuurhistorici over volk en buitenland », *Forum der letteren*, n° 34/1, 1993, p. 29-51; Ernst H. KOOSMAN, « Hoe Nederlands is de Nederlandse literatuur? », *Literatuur*, n°1, 1994, p. 2-10.

¹³⁰ Entretien. Dans sa thèse, Anaïs Bokobza constate également que les contrats entre éditeurs sont de plus en plus souvent signés dans des réseaux internationaux plutôt informels, cf. Anaïs BOKOBZA, *Translating literature. From romanticized representations to the dominance of a commercial logic: the publication of Italian novels in France (1982-2001)*, PhD Thesis, Florence, European University Institute, Department of Political and Social Sciences, 2004.

¹³¹ Plusieurs éditeurs interviewés étaient de cet avis.

néerlandais pour les ouvrages français, partiellement compensée par une hausse d'intérêt pour la littérature provenant de la francophonie, une tendance soutenue par le gouvernement français.

Et, en plus, on a remarqué qu'aux Pays-Bas il y a également une génération issue de l'immigration qui est venue aux Pays-Bas et qui a écrit sur leur culture, et ce sont des livres qui marchent bien, donc de la même manière ils en achètent aussi en France ou en Italie. (...) c'est pourquoi on a cherché, nous, des auteurs comme Assia Djebar. On a cherché à les faire découvrir aux Pays-Bas et en Scandinavie...¹³².

La sélection des ouvrages français pour le marché hollandais diffère d'une maison à l'autre en reflétant à la fois la position de la maison dans le champ éditorial national et la position de la littérature et des sciences humaines et sociales françaises aux Pays-Bas. Dans le cas de De Geus, une scout parisienne propose une première sélection de livres. Sur le marché néerlandais, elle travaille exclusivement pour De Geus comme collaborateur *free-lance* et est rémunérée chaque mois d'un montant fixe. Dans sa première sélection présentée à l'éditeur, elle favorise le catalogue des grandes maisons françaises, qu'elle appelle, « the three big literary ones », c'est-à-dire Gallimard, Grasset et Seuil, et « the three commercial ones » : Albin Michel, Flammarion et Laffont¹³³.

Van Oorschot collabore avec une universitaire qui est responsable de la sélection d'auteurs français pour la partie littérature contemporaine de la « Bibliothèque française », un choix qui se reflète dans l'ensemble du fonds. Manet van Montfrans est spécialiste de la littérature française contemporaine et ancien critique du *nrc*, un quotidien comparable au *Monde*. En tant que directrice de collection, elle est également responsable de la qualité des traductions ; elle est chargée de trouver les traducteurs et supervise leur travail. À l'époque où ils ne connaissaient pas encore un grand succès en France, la « Bibliothèque française » publiait déjà des auteurs novateurs comme Bergounioux, Bon et Michon. Il n'est pas impossible que la publication de ces écrivains chez Van Oorschot au cours des années 1990 et au début des années 2000 ait contribué à leur

¹³² Entretien avec une agente littéraire.

¹³³ Entretien avec la scout de De Geus.

reconnaissance en France. Cette reconnaissance n'a tout d'abord été qu'une reconnaissance universitaire et Van Montfrans avait assisté aux colloques consacrés à l'œuvre de ces auteurs.

Dans le cas de Voetnoot, un groupe de trois traducteurs-amis s'occupe de la collection « Perlouses ». Non seulement ils ont mis en route cette collection, mais, sous le pseudonyme de Marjan Hof, ils traduisent également la plupart des ouvrages de la collection, qui, tout en proposant des livres inconnus d'écrivains connus, se veut un panorama de la littérature française contemporaine. En refusant de suivre la logique des nouveautés incessantes, les directeurs de la collection « Perlouses » fonctionnent de manière tout à fait différente de celle de la scout de De Geus : « Je n'ai aucune envie de lire toutes les nouveautés de la rentrée. J'ai deux ou trois auteurs que je suis et je pense qu'il y aura assez de choses intéressantes que je vais trouver sur mon chemin »¹³⁴.

Si les obstacles à la traduction de livres en sciences humaines et sociales semblent plus grands qu'en littérature, c'est parce que, bien qu'il soit plus stable, ce marché est moins important que celui de la littérature.

Pour les documents [...] même si le livre est de bonne qualité, ils ne vont pas l'acheter parce que c'est un livre français... mais chaque éditeur dit : « Ah! ça serait bien d'avoir chez nous, sur le nucléaire... mais j'ai peur que le libraire ne le prenne pas parce que c'est une traduction du français. » Donc il ne l'achète pas¹³⁵.

Non seulement le groupe cible, composé d'un public plus spécialisé est très restreint, mais la concurrence de la langue source et des traductions de l'anglais, qui dans la plupart des cas sont moins chères que le livre hollandais ou même français, en raison du nombre plus élevé de tirages, est beaucoup plus importante. C'est pourquoi l'éditeur Wouter van Gils des Éditions Boom préfère publier des classiques plutôt que des livres contemporains. Comme il explique : « Un essayiste comme Bruckner est un pari plus risqué que Foucault ». *La tyrannie de pénitence* ayant échoué, l'éditeur s'est décidé à ne plus suivre cet auteur.

¹³⁴ Entretien avec un traducteur et directeur de collection chez Voetnoot.

¹³⁵ Entretien avec une agente littéraire.

La position subordonnée des traducteurs

Les traducteurs sont en général excessivement humbles de leur tâche et cela vaut surtout pour les traducteurs flamands parce qu'eux, en plus, ils sont incertains de leur langue maternelle¹³⁶.

L'accroissement de la part des traductions dans la production nationale des livres s'est accompagné d'une professionnalisation du métier de traducteur. En 1956, les traducteurs ont formé leur association professionnelle et depuis la fondation en 1964 du premier institut pour la formation des traducteurs, l'*Instituut voor vertaalkunde*, un certain nombre d'autres écoles et instituts de formation ont été créés. Les traducteurs littéraires, qui par la suite se sont séparés des traducteurs professionnels et techniques pour s'allier aux écrivains, ont créé un prix national de la traduction littéraire, le *Martinus Nijhoff Prijs*, en 1954. Depuis 1969, les traducteurs bénéficient de la possibilité d'obtenir un « honoraire additionnel » si la qualité littéraire de leur travail le justifie. Dans les années 1970, la position financière des traducteurs s'est améliorée avec l'installation d'un contrat modèle pour des traductions littéraires. Un plus grand nombre de traducteurs pouvaient obtenir des subventions des fondations néerlandaises et flamandes, dont la Fondation des Lettres, qui a récemment fusionné avec la Fondation néerlandaise pour la production et la traduction littéraire (NLPVF), est la plus importante¹³⁷.

À l'initiative de cette fondation et de plusieurs autres instances, un manifeste pour la traduction a été publié en 2008 afin de maintenir un secteur de traduction de qualité. Les deux auteurs, qui sont des traducteurs du français, constatent que grâce à l'existence des fondations, un traducteur littéraire subventionné touche un salaire annuel de 19 000 € en moyenne, montant qui « lui permet de produire un travail de bonne qualité, mais qui se trouve toujours au-dessous du salaire moyen »¹³⁸. Bien que les Pays-Bas et la Flandre connaissent un système de subvention bien établi, la position

¹³⁶ Entretien avec un traducteur.

¹³⁷ Pour les activités de cette Fondation voir, par exemple, <http://www.nlpvf.nl/>.

¹³⁸ Martin DE HAAN et Rokus HOFSTEDE, *Overigens schitterend vertaald : voor het behoud van een bloeiende vertaalcultuur*, Amsterdam/Brussel, Nederlandse Taalunie/NLPVF, 2008.

des traducteurs dans le champ éditorial est moins favorable, comparée à celle de leurs confrères français. L'écart entre le revenu des traducteurs littéraires et le niveau de vie est plus grand aux Pays-Bas qu'en France¹³⁹. De plus, les tarifs pour la rémunération des traducteurs sont plus variés en France qu'aux Pays-Bas. La position plus avantageuse du traducteur français se manifeste en outre dans sa plus grande visibilité. Son nom se trouve plus souvent sur la couverture du livre et, en règle générale, les critiques français sont plus attentifs à la traduction¹⁴⁰. Les auteurs du plaidoyer pour la traduction comparent la situation des traducteurs à celle de l'enseignement aux Pays-Bas « où la mauvaise image combinée à une rémunération lamentable et au vieillissement engendre un manque de professeurs ». La situation est pire pour les traducteurs flamands parce que, le volume du marché néerlandais pour le livre étant trois fois plus grand que celui de Flandre, les éditeurs néerlandais et flamands préfèrent des traducteurs néerlandais. Tout en constatant un déclin du français aux Pays-Bas, les traducteurs que nous avons interviewés et qui, par ailleurs, se trouvent parmi les traducteurs les plus sollicités, craignent que dans un avenir proche, il y ait moins de travail à cause de la crise financière.

Concernant les normes de ce qu'ils considèrent comme une bonne traduction, les enquêtés néerlandais ont mis l'accent sur d'autres aspects que leur confrères français. Les intéressés dans le champ néerlandais ont insisté sur la fidélité à la langue source, alors que les français prêtaient plus d'attention à la correction du français, par exemple « éviter la répétition »¹⁴¹.

Exposition en librairie

¹³⁹ Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires (CEATL), 2008. D'une part, le CEATL compare le revenu moyen brut annuel des traducteurs littéraires avec celui du secteur de la Production Industrielle et des Services (PIS). D'autre part, le conseil mesure le revenu moyen net des traducteurs littéraires au coût de la vie. Respectivement pour la France: 25 270 € vs 30 520 € et 16 940 € vs 25 500 €, pour les Pays-Bas : 23 435 € vs 38 700 € et 14 370 € vs 28 900 €. L'étude des rémunérations des traducteurs littéraires dans divers pays européens montre qu'en règle générale, elle est en dessous des standards et qu'il y a d'importantes différences.

¹⁴⁰ Entretien avec un traducteur du français.

¹⁴¹ Entretien avec un directeur de collection chez Gallimard.

Ah oui, c'est difficile, la littérature traduite, il faut avoir de la publicité tout simplement, beaucoup de publicité et puis il faut d'autres circonstances favorables.

Quelles circonstances ?

Bon, il faut que la librairie achète les titres qu'on publie. On avait fait Anne Cuneo et on vient de publier son deuxième livre, mais en le proposant à la librairie, on en avait vendu moins de 200. Ça, c'est vraiment désastreux. c'est un gros titre. On a donc décidé de ne pas le publier, de faire une nouvelle couverture et puis de le republier. Et puis on a décidé de faire plus commercial, la couverture, et je crois qu'à cette rentrée, on en a vendu 3 000, 4 000 exemplaires ! Le même titre, six mois plus tard et on en vend vingt fois plus en le proposant à la librairie¹⁴²!

Les trois groupes Selexyz, Bruna et Libris réalisent une grande partie de leur chiffre d'affaires aux Pays-Bas. À côté des librairies appartenant aux grands groupes éditoriaux, les librairies indépendantes laissent à leurs employés une plus grande liberté dans la sélection des livres. Ces dernières années, les grands groupes ont connu un certain nombre de réorganisations, en raison de la progression des ventes en ligne. L'accent mis sur la vente des nouveautés et sur les ouvrages à rotation rapide ont entraîné des restructurations qui n'ont pas été favorables à la vente d'ouvrages traduits du français. En outre, l'habitude toujours plus répandue de vendre les emplacements et des points publicitaires aux éditeurs, ne favorise guère les nouveautés moins connues d'origine française, à part bien évidemment les titres d'un écrivain comme Tatiana de Rosnay, qui, de même qu'en France, a connu un succès immense aux Pays-Bas. Trois fois par an, avant les rentrées littéraires, le groupe Selexyz organise des foires où sont invitées les maisons des deux premières catégories évoquées plus haut. Ce genre de pratiques ainsi que les conditions financières imposées par les grands groupes à l'exposition des livres, excluent particulièrement les petites maisons comme Voetnoot. Celles-là, par ailleurs, organisent depuis 1975 leur foire, qui s'appelle « la foire des petites maisons d'édition » et qui reçoit plutôt des libraires indépendants orientés vers des domaines spécifiques.

¹⁴² Entretien avec un éditeur néerlandais.

La sélection des libraires se fait au premier abord sur la base des brochures de rentrée composées de quasiment tous les éditeurs. Aussi est-il prêté beaucoup d'attention à la présentation des ouvrages afin de faciliter le choix au libraire. Celui-ci sélectionne les ouvrages d'après la marque (*imprint*), la renommée de l'auteur et l'emplacement de la description du livre dans la brochure. En ce qui concerne la sélection des livres français, une distinction est faite entre les nouveautés et les œuvres classiques. Pour une nouveauté, plutôt que l'origine française, ce sont la renommée de l'auteur et les chiffres de vente de ses livres antérieurs qui font décider l'acheteur de prendre en stock un ouvrage. Pour une œuvre classique en revanche, l'appartenance au catalogue des grands écrivains français semble ajouter de la valeur. Récemment des classiques de grands auteurs français ont été de nouveau traduits, publiés et annoncés en tant que tels¹⁴³. Cette distinction se fait également pour les ouvrages en sciences humaines et sociales. L'origine française des ouvrages de sciences humaines et sociales n'est pas non plus un atout pour la librairie, sauf s'il s'agit de classiques. Outre l'écrivain, c'est le sujet qui importe dans la sélection des titres de non-fiction et en sciences humaines et sociales, ainsi que la renommée de l'éditeur du texte original.

Une faible visibilité dans la presse

Comme dans beaucoup de pays d'Europe, la presse écrite néerlandaise est confrontée à des tirages structurellement en baisse. Si, en France, on observe une prolifération de magazines littéraires, ce n'est pas le cas en Hollande. Au contraire, la crise de la presse écrite est à l'origine de la réduction de l'espace dévolu à la recension dans les suppléments littéraires, aussi bien dans les quotidiens que dans les magazines :

J'ai commencé en 1988 et à cette époque j'avais beaucoup de place. Aussi bien, disons, en fréquence qu'en nombre de mots. Au cours des années, ça n'a pas arrêté de diminuer. C'est parce que ces suppléments sont réduits. Il faut faire des

¹⁴³ Respectivement le premier tome de *À la recherche du temps perdu: De kant van Swann* chez De Bezige Bij (2009, traduction : Thérèse de Cornips) et *Luitenant-kolonel de Maumort* chez Meulenhoff (2008, traduction : Anneke Alderlieste).

articles plus courts, plus compacts. Oui, c'est dommage ça. Les interviews que je pouvais faire, je ne peux plus les faire¹⁴⁴.

La place qui reste est plutôt réservée aux critiques de livres d'écrivains anglais, américains ou néerlandais. Tout comme en librairie, où les éditeurs sont de plus en plus contraints de payer la surface d'exposition de leurs livres, ils n'hésitent plus à tromper le public en finançant la parution de critiques consacrés à leurs livres dans la presse écrite :

Nous payons presque tous les voyages de ces journalistes. Il y a dix ans, on aurait trouvé ça tellement corrompu qu'on n'aurait pas voulu y participer mais maintenant... Presque tous les journaux que l'on considère comme la presse de qualité ont recours à ces pratiques et puis, ils disent : ah oui, on veut bien mais on n'a pas de budget [...] Et pour nous, c'est moins cher que la publicité. Mais c'est bizarre. Le *NRC* ne le fait pas... bon... parfois, de façon indirecte, mais pas directement. [...] Mais *Opzij* et le *Telegraaf* le font depuis très longtemps déjà et le *Volkskrant* et puis tout va changer parce qu'au « Persgroep » tout est différent [...]. Bon, c'est peu indépendant¹⁴⁵.

Les difficultés que rencontre la presse écrite entraînent une perte d'indépendance et une restriction de la place accordée à la critique. Or, la reconnaissance de la presse demeure vitale pour les éditeurs de traductions. Wouter van Oorschot, l'éditeur de la « Bibliothèque française » n'a jamais dissimulé sa déception face au faible nombre de critiques consacrées à sa collection. Si son projet et le choix de l'éditeur de publier des écrivains de faible notoriété, a été qualifié d' « audacieux », les ventes n'ont pas répondu aux attentes de l'éditeur et, en 2001, l'éditeur a admis que la collection était un « poste déficitaire »¹⁴⁶. Lors notre l'entretien, l'éditeur déclarait que sa collection était « à peine vivante ». Depuis, semble-t-il que, la collection ait été abandonnée, car la traduction de *La Femme promise* qui est sortie au mois de septembre 2010, ne porte plus la marque de la « Bibliothèque française » et le site web ne fournit plus de renseignements sur la collection.

¹⁴⁴ Entretien avec une critique.

¹⁴⁵ Entretien avec un éditeur néerlandais. Le *NRC* est un quotidien, comparable au *Monde* en France. *Opzij* est un magazine féministe. Le *Telegraaf* et le *Volkskrant* sont des quotidiens, à comparer respectivement avec *Le Figaro* et *Libération*.

¹⁴⁶ *Volkskrant*, le 24 août 2001.

Des aides considérées comme insuffisantes

L'ancienne position dominante de la France dans la constellation mondiale des traductions se reflète également dans la relation qui existe entre l'attribution de subventions des ministères français chargés de la Culture et des Affaires étrangères et la reconnaissance qu'elle accorde aux efforts déployés par les éditeurs et traducteurs pour diffuser la littérature française aux Pays-Bas. Le taux de subvention fourni par le gouvernement français est considéré cependant comme limité par les enquêtés et la comparaison faite ci-dessous avec la langue la plus dominante, l'anglais, est intéressante :

Les Français ne distribuent pas beaucoup de subventions. Dans la plupart des cas, c'est seulement un tiers... En effet, ça c'est un problème, aussi pour... oui, pour l'anglais, c'est encore un plus grand problème, là, on ne vous donne guère des subventions. Mais, en effet, nous avons besoin de plus en plus de subventions puisque, si, comme chez nous, si on a trois livres par adjoint, ce sont des frais généraux très élevés par titre. Il faut qu'on... oui, on fait beaucoup d'efforts pour obtenir plus de subventions. En effet, il y a quelqu'un qui fait cela presque en plein temps¹⁴⁷.

Les éditeurs néerlandais peuvent s'adresser à trois institutions pour solliciter une aide financière à la publication de traductions de livres français. Le Centre Français du Livre (CFL), qui a son siège depuis 2002 à l'institut français d'Amsterdam, la Maison Descartes, a pour objectif d'être « l'instrument permanent de dialogue et d'échanges d'information entre les éditeurs [...] des mondes francophones et néerlandais »¹⁴⁸. Le CFL organise fréquemment des manifestations et rencontres littéraires, et administre le programme d'aide à la publication (PAP), créé aux Pays-Bas en 2000 par le ministère français des Affaires étrangères. Deux fois par an, un jury composé de spécialistes de littérature française évalue les demandes des éditeurs néerlandais. Il n'existe pas de critères prédéfinis pour l'attribution de l'aide. Actuellement, « la littérature francophone d'auteurs venus

¹⁴⁷ Entretien avec un éditeur néerlandais.

¹⁴⁸ <http://www.maisondescartes.com/site/nl/mediatheque/le-centre-francais-du-livre.html> (consulté le 3 février 2011).

d'ailleurs » est particulièrement soutenue par le CFL. Pour une quarantaine de demandes annuelles en moyenne, 60 % bénéficient du soutien du CFL. Les budgets du PAP pour les éditeurs néerlandais « se sont stabilisés et n'ont pas été augmentés au cours des années » et les montants alloués à l'aide à la publication des traductions varient entre 300 € et 2 000 €¹⁴⁹

Les éditeurs peuvent également solliciter des subventions au Bureau des relations internationales du Centre national du livre (CNL). Le budget annuel pour l'extraduction est de 763 485 d'euros. Chaque année, environ 600 projets sont aidés, dont à peu près 5% viennent des Pays-Bas, ce qui selon les représentantes du CNL « sont des dimensions surprenantes comparées aux autres petits pays »¹⁵⁰. Sur les 147 demandes honorées entre 2001 et 2010, 85 projets concernaient des livres de fiction et 52 des titres de non-fiction. Comme au CFL, une commission se réunit deux fois par an pour évaluer les demandes émises par l'instance qui possède les droits d'exploitation de l'ouvrage : soit l'éditeur soit l'agente. Aussi l'agente est-elle encouragée à attirer l'attention des éditeurs sur l'existence des subventions du CNL. L'allocation varie entre 20 % et 50 % des frais de la traduction selon le degré de difficulté et l'importance de l'œuvre¹⁵¹.

Tous les éditeurs néerlandais connaissent les dispositifs de soutien du CFL et du CNL mais un seul d'entre eux, d'Éric Visser (De Geus), sollicite systématiquement l'aide de ces organismes, en raison de l'aide financière modeste qu'ils apportent, rapportée à la complexité des procédures administratives qu'elle nécessite. Comme Éric Visser, Wouter van Oorschot se plaint des budgets français limités et au sujet de la « Bibliothèque française », le site web de sa maison indiquait: « Le projet optimiste était de proposer six à huit titres par an, ce qui a paru impossible à cause des subventions insuffisantes du pays de l'origine. Aussi la fréquence a-t-elle été réduite de deux à trois tomes par an »¹⁵². Bien que déçu de l'aide financière qu'il a obtenue pour sa collection, les efforts que Wouter van Oorschot a déployés pour la connaissance et la diffusion de la littérature

¹⁴⁹ Entretien avec la coordinatrice au CFL.

¹⁵⁰ Entretien avec des responsables du CNL.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² <http://www.vanoorschot.nl/voorpagina/rondomdefransebibliotheek.html>.

française ont été récompensés symboliquement depuis: en 2000, il a été nommé chevalier dans l'Ordre des Arts et Lettres.¹⁵³

D'autres enquêtés s'expriment également sur la modestie de l'aide financière des organismes gouvernementaux français, ce qui parfois va de pair avec une attitude changeante vis-à-vis de la reconnaissance symbolique des éditeurs français.

Il semble que l'attitude des Néerlandais à l'égard de la politique française soit en train d'évoluer, ce qui est révélateur à la fois des positions changeantes des deux pays dans la constellation mondiale des traductions et de la commercialisation du champ littéraire.

La Commission européenne, enfin, est la troisième instance que les éditeurs peuvent solliciter pour un soutien à la traduction. Peu sollicité par les éditeurs car relativement méconnu, le programme Strand 1.2.2., dont, comme le reconnaît la coordinatrice, « la visibilité doit être améliorée »¹⁵⁴, peut représenter une aide importante pour l'éditeur car il prévoit que la totalité des frais de traduction soit prise en charge. De Geus profite habilement des possibilités offertes par ce dispositif de soutien, qui ne concerne bien évidemment pas seulement des traductions du français.

Si aucune des instances – CFL, CNL, Commission européenne – n'approuve qu'une demande puisse être prise en charge par plusieurs instances, cela n'empêche pas les éditeurs de les cumuler, par exemple dans le cas de la traduction de *Suite française* d'Irène Némirovsky par De Geus, dont la publication « a été rendue possible grâce à l'aide du ministère français de la Culture, du ministère français des Affaires étrangères, de l'Institut français aux Pays-Bas / Maison Descartes et de la BNP Paribas »¹⁵⁵.

¹⁵³ Le même titre a été décerné cette année à Margot Dijkgraaf, critique et ancien directeur du CFL, et à la traductrice Jeanne Holierhoek.

¹⁵⁴ Entretien (par téléphone) avec la coordinatrice du programme « Strand 1.2.2. » de la Commission européenne.

¹⁵⁵ « Storm in juni » (2005) a été traduit par Manik Sarkar.

Une baisse d'intérêt ?

En 2010, les participants à la table ronde pour le français aux Pays-Bas constatent une « baisse du niveau du français des élèves à la sortie du secondaire. Baisse d'intérêt pour cette langue dans les filières professionnelles [...] ainsi que pour les études du français à l'université. Baisse d'effectifs dans les formations de professeurs de français ». Il s'agit d'un « constat établi depuis une dizaine d'années par les experts néerlandais sur le terrain »¹⁵⁶. Le souci de la perte d'influence de la littérature française remonte à une époque plus lointaine encore. Une majorité des 240 écrivains et intellectuels néerlandais à qui on avait demandé en 1957 de s'exprimer sur l'influence des lettres françaises, indiquaient que cette influence était en déclin, au profit de la « littérature à sensation et de grande consommation anglaise »¹⁵⁷. Dans les entretiens réalisés au cours de l'année 2010, la majorité des enquêtés ont considéré que le déclin de la connaissance du français, qui s'accompagne d'une baisse d'intérêt pour la culture française, constitue le principal obstacle à la traduction des ouvrages de langue française. Tout comme en 1957, les personnes interrogées comparent la littérature française, considérée comme plutôt formaliste, à celle des pays anglo-saxons qui, en prêtant plus d'attention au récit, serait plus accessible et vers laquelle tend la littérature néerlandaise contemporaine. Les qualités linguistiques des deux idiomes : une langue française plus analytique face à un néerlandais plus direct expliquent aussi ces différences. Plusieurs éditeurs évoquent aussi la perte de crédit de la littérature française depuis le Nouveau Roman.

D'autres facteurs jouent un rôle dans la baisse d'intérêt du grand public du français et de la France:

¹⁵⁶ « Faire rebondir le français », rapport de la première table ronde pour le français, Institut français aux Pays-Bas / Maison Descartes, le 3 mars 2010.

¹⁵⁷ Nico WILTERDINK, "The Netherlands between the Greater Powers. Expressions of Resistance to Perceived or Feared Foreign Cultural Domination", in Rob KROES (ed), *Within the US orbit: Small National Cultures vis-à-vis the United States*, Amsterdam, VU University Press, 1991, p. 13-31.

[...] Il y avait une époque où la France était aussi un pays de vacances. Ce n'est plus le cas pour les jeunes, car ils sont complètement globalisés. Quand je demande à mes étudiants : « où est-ce tu pars en vacances ? » – ce sont leurs parents qui vont encore en France, mais eux, ils préfèrent aller en Amérique du sud, ou en Thaïlande ou quoi que ce soit d'autre. Donc, le comportement touristique a beaucoup changé. Je pense que ça joue un rôle très important¹⁵⁸.

Cette baisse d'intérêt ne touche pas uniquement le grand public, mais également les professionnels qui travaillent en librairie ou pour la presse. L'ancien acheteur d'une grande librairie indépendante universitaire à Amsterdam, par ailleurs la seule disposant d'un considérable fonds de livres français, indique :

La plus grande barrière est quand même l'ignorance. Manque de connaissance de la France, de la presse française. Les quotidiens français ne sont pas lus par les professionnels et les journalistes. Moi-même, de temps en temps je faisais des efforts et je lisais le texte original pour une traduction de l'allemand ou de l'anglais, mais pour le français, c'est trop difficile. Je pense que ça vaut pour moi mais je pense que ça vaut pour beaucoup de gens qui n'y sont pas capables ou ne désirent pas le faire¹⁵⁹.

Tout comme pour les ouvrages provenant de pays anglo-saxons, la sélection des œuvres françaises est souvent déléguée à des spécialistes. Si le même phénomène se produit dans la sélection des titres provenant des pays anglo-américains, dans ce cas-là, les éditeurs ou rédacteurs intéressés eux-mêmes suivent de plus près ce qui se passe dans le domaine littéraire, en lisant la presse et les magazines littéraires américains et anglais¹⁶⁰. La diminution du nombre de « polyglottes littéraires », des spécialistes littéraires multilingues va de pair avec un déclin des traductions du français aux Pays-Bas et une baisse d'intérêt, deux tendances qui, de surcroît, se renforcent¹⁶¹. Si la renommée des auteurs classiques se maintient, c'est grâce au capital symbolique qu'ils ont accumulé, en lien étroit avec la position dominante de la France dans la République mondiale des lettres.

¹⁵⁸ Entretien avec un critique et directeur de collection.

¹⁵⁹ Entretien avec l'ancien acheteur d'une librairie universitaire à Amsterdam.

¹⁶⁰ Thomas FRANSEN, « Power behind the cover. On the selection of English books that are published in the Netherlands », Master thesis research master social sciences, University of Amsterdam, 2009.

¹⁶¹ Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.

Dans la constellation mondiale des langues et des traductions, la France occupe toujours une position dominante par rapport aux Pays-Bas. À présent, les traductions du français représentent une part d'environ 11 % du marché mondial et celles du néerlandais autour de 1 %¹⁶². L'actualisation des données du flux de traductions de la France au Pays-Bas ainsi que l'analyse du processus d'édition des traductions du français dans les domaines de la littérature et des sciences humaines et sociales montrent que les positions des deux pays ont changé. On constate que la croissance forte des traductions au Pays Bas, s'est faite au profit des traductions de l'anglais et au détriment du français et, de façon moins prononcée, de l'allemand. Cette tendance est en rapport avec les relations entre les acteurs dans le champ éditorial national et international, qui évoluent également et à propos desquelles un bon connaisseur du monde de l'édition observe : « il est remarquable qu'ils [les éditeurs et rédacteurs néerlandais] ont presque uniquement des contacts avec les Anglais et rarement avec des Français, des Espagnols ou des Italiens ». Mais les relations entre les intéressés néerlandais et français évoluent, ce qui montre l'attitude néerlandaise changeante à l'égard de la reconnaissance symbolique de la part des acteurs français.

¹⁶² Johan HEILBRON, Gisèle SAPIRO, « La traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 29.

Le reclassement d'une tradition : les traductions du français dans le marché éditorial brésilien

Marta Pragana Dantas
Artur Perrusi

« C'est fini le temps du romantisme », affirme catégoriquement l'éditeur d'une petite maison d'édition savante, récemment rachetée par un groupe. L'affirmation n'a pas été faite au hasard : c'est la reconnaissance même des transformations substantielles survenues dans l'espace éditorial brésilien depuis les deux dernières décennies. Derrière le terme employé, à connotation passéiste, se cachent à la fois des faits et des valeurs. Car s'il y a eu une période dite romantique dans l'espace éditorial brésilien, cette époque est sans doute révolue pour la plupart des éditeurs et traducteurs enquêtés dans le cadre de cette recherche¹⁶³.

Les temps ont changé¹⁶⁴. L'étude analyse la circulation des œuvres françaises au Brésil dans ces nouveaux temps, mettant en avant les obstacles économiques, politiques et culturels auxquels se heurtent les traductions en littérature et en sciences humaines et sociales. Dans le processus de recontextualisation de l'œuvre traduite dans la culture

¹⁶³ 27 entretiens ont été réalisés avec des acteurs intervenant dans la traduction du français au Brésil : 15 éditeurs (dont deux universitaires) et 11 traducteurs ayant différents profils, et un intermédiaire lié au gouvernement français.

¹⁶⁴ Les professionnels interrogés dans le cadre de l'enquête ont souvent évoqué l'existence d'un passé dit « romantique », et d'un présent lié aux valeurs du marché. On peut considérer ces discours comme faisant partie de leur « sens commun ». D'une part, ils ne sont pas ici considérés en tant que discours « transparents » correspondant à une connaissance directe de la réalité examinée. D'autre part, ces discours ne sont pas analysés à la lumière d'une philosophie de la suspicion ou du dévoilement. Le langage n'est donc pas traité en tant que source nécessaire d'illusion, expression de la subjectivité, pouvant alors dissimuler, tromper... (Didier DEMAZIERE, Claude DUBAR, *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan, 1997). Les discours sont ici analysés avant tout en tant que formes de justification d'une réalité (Luc BOLTANSKI, Laurent THEVENOT, *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991). Ils supposent, à cet égard, un minimum de réflexivité (Anthony GIDDENS, Ulrich BECK, Scott LASH, *Modernização Reflexiva*, traduit par Magda Lopes, São Paulo, Unesp, 1997) de la part des interrogés par rapport à leur réalité vécue, constituant un point de départ à l'analyse sociologique ici proposée.

d'accueil, la traduction revêt différentes fonctions associées à une série d'opérations sociales et à l'action des intermédiaires¹⁶⁵. Sous ce rapport, les contraintes surtout économiques – liées à la suprématie relative de cette sphère sur les autres champs sociaux dans le monde contemporain –, mais aussi culturelles qui pèsent sur la traduction d'œuvres françaises au Brésil, rendent largement compte de la place qu'elle occupe dans les champs littéraire et intellectuel du pays. Une place qui frôle, dans certains cas, l'invisibilité, comme il en sera question.

Une telle étude suppose avant tout la compréhension de la place de la culture française et du rôle joué par la traduction dans la formation culturelle brésilienne, bien avant l'actuelle conjoncture de la traduction du français au Brésil. Elle requiert l'analyse des transformations du marché éditorial brésilien liées aux processus de concentration et d'unification et leurs conséquences sur ce qui est traduit et publié. Les transferts culturels à travers la traduction, notamment ceux provenant de l'espace français, se laissent alors analyser sous le jour du déclin d'influence de la culture française et de l'avènement de l'hégémonie de l'anglais. Il faut encore prendre en compte, dans le domaine des politiques culturelles, les aides à la traduction mises en place par les institutions gouvernementales françaises, qui jouent un rôle non négligeable dans l'intermédiation de ces échanges, notamment dans le secteur de production restreinte. Dans ce parcours, c'est le processus de reclassement d'une tradition qui est en jeu et qui sera mis en évidence tout au long de ce chapitre.

Traduction et tensions dans un pays émergent

Le Brésil est un pays émergent, qui a été colonisé. Cependant, la logique coloniale ne s'achève pas avec l'indépendance politique du pays. Elle se prolonge par le moyen de dispositifs socio-économiques et socioculturels. Ainsi, le Brésil a été et demeure, en partie, un pays dépendant. La dépendance, expression majeure de la reproduction de la logique coloniale, n'est pas seulement économique, mais aussi culturelle. Le pays est inséré de façon subalterne dans la globalisation économique,

¹⁶⁵ Voir P. BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, 2002 ; Johan HEILBRON, Gisèle SAPIRO, « La traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, chap. 1.

n'ayant pas encore conquis d'autonomie dans la production technologique et scientifique. Dans certaines sphères culturelles, on peut affirmer que le pays s'inscrit dans une tradition d'autonomie, mais dans d'autres, non. Il existe une tradition littéraire brésilienne ; cependant, elle a été engendrée dans un contexte de subalternité culturelle et de difficulté d'émancipation. Ce même phénomène se produit dans la pensée sociale, qui présente un certain degré d'autonomie tout en ayant été formée à partir de l'assimilation de traditions étrangères. De cette façon, pour comprendre les dépendances et les traditions brésiennes, il est nécessaire de réfléchir à la dialectique entre le centre et la périphérie, en prenant comme point de départ les relations de domination présentes aussi bien dans le champ économique que dans le champ culturel.

Comment penser la traduction du point de vue de la logique coloniale d'un pays émergent ?¹⁶⁶ Dans le cas du Brésil, cette réflexion passe par la compréhension des différentes significations sociales que cette pratique, essentiellement orale au départ, a pu revêtir tout au long des siècles.

Selon Wyler¹⁶⁷, dans une ambiance définie en 1688 comme *babélique* par un clerc¹⁶⁸, qui se reportait par là aux centaines de langues et dialectes parlés dans la *Terra Brasilis* par les peuples natifs, par le colonisateur portugais et par les esclaves d'origine africaine, le plurilinguisme et la traduction orale sont, dès le début de la colonisation, des pratiques courantes et dotées de fort prestige social. La traduction écrite, dont le développement a été plus tardif, n'a pas fait l'objet de la même valorisation. Elle reste pendant deux siècles une pratique circonscrite aux missionnaires chargés de l'évangélisation des indiens et de l'éducation, dans les collèges jésuites, de l'élite blanche. À partir du XVIII^e siècle, cette activité dépasse le milieu missionnaire, elle est aussi pratiquée par des médecins, bacheliers,

¹⁶⁶ Il faut souligner que la logique coloniale ne recoupe pas nécessairement le contexte empirique de la colonisation. En tant que dispositif supposant des pratiques sociales plus ou moins implicites, cette logique peut dépasser le seul contexte dans lequel elle a été engendrée. Elle peut, en effet, être « actualisée » au-delà du contexte historique de sa formation, y compris lorsque celui-ci a cessé d'exister. Voir à ce propos Aníbal QUIJANO, « Colonialidade do poder, eurocentrismo e América Latina », in Edgardo LANDER (sous la dir. de), *A colonialidade do saber: eurocentrismo e ciências sociais*, Buenos Aires, CLACSO, 2005, p. 227-278 ; Walter D. MIGNOLO, « A colonialidade de cabo a rabo: o hemisfério ocidental no horizonte conceitual da modernidade », in Edgardo LANDER (sous la dir. de), *A colonialidade do saber...*, op. cit., p. 71-103.

¹⁶⁷ Lia WYLER, *Línguas, poetas e bacharéis. Uma crônica da tradução no Brasil*, Rio de Janeiro, Rocco, 2003. Pour le développement qui suit sur l'histoire de la traduction au Brésil, nous nous inspirons largement de cette étude.

¹⁶⁸ Père Antônio Vieira.

professeurs, en somme, des représentants de secteurs intellectualisés de la société.

Mais ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle, et plus précisément avec l'arrivée de la cour portugaise – chassée du Portugal par Napoléon en 1808¹⁶⁹ – et la première assemblée constituante, en 1823, qui établit le portugais comme langue officielle de l'Empire, que l'on assiste à un développement plus conséquent de la traduction écrite. Il s'agit toutefois d'une activité pratiquée, comme le souligne Wyler, surtout comme un exercice académique et comme une occupation transitoire pour les élites intellectuelles ; cette situation se prolonge jusqu'à la moitié du XX^e siècle. À cette époque, des impératifs d'ordre économique et politique (liés notamment à la Seconde Guerre mondiale et au prix élevé de l'importation de livres) déclenchent ce qu'on appelle l'*âge d'or* de la traduction au Brésil (les années 1940).

Ces quelques éléments historiques nous permettent d'affirmer que la constitution d'un champ de la traduction à l'intérieur du système culturel brésilien est assez récente. Elle a dû faire face à des difficultés de différents ordres, la plus importante étant le taux élevé d'illettrisme de la population, problème qui se perpétue au XXI^e siècle mais dont les origines remontent à la période coloniale.

Le XIX^e siècle marque en tout cas un tournant pour la traduction, associée alors à une stratégie de décolonisation – l'indépendance à l'égard du Portugal datant de 1822 –, et pour la construction d'une identité nationale. En effet, l'influence de la culture française a pénétré le tissu social de la colonie dès (et avec) l'arrivée du colonisateur portugais ; son développement est associé à l'enseignement des jésuites et à l'interdiction, par le Portugal, de fonder des universités et d'imprimer des livres au Brésil¹⁷⁰. Ainsi, après trois siècles d'hégémonie de la culture française, il n'est pas étonnant que la rupture avec le Portugal passe par l'adoption du modèle culturel français, notamment dans la consolidation du champ littéraire national, mais également dans le domaine des sciences (le positivisme), de la religion (le spiritisme kardéciste, jusqu'à aujourd'hui très

¹⁶⁹ Cette date marque un tournant dans l'édition brésilienne, avec la création de la Presse royale (Imprensa Régia) et la fin de l'interdiction d'imprimer des livres dans le pays. Pour une analyse globale de l'histoire du livre et de l'édition au Brésil, voir Lawrence HALLEWELL, *O Livro no Brasil. Sua história*, São Paulo, Edusp, 2005.

¹⁷⁰ Lia WYLER, *Línguas, poetas e bacharéis. Uma crônica da tradução no Brasil*, op. cit., p. 57. Toujours selon cet auteur, le français avait une telle importance dans la société brésilienne de l'époque que, lors de l'assemblée constituante de 1823, il a rivalisé avec le tupi et le portugais pour le privilège d'être choisi langue nationale.

présent), de l'enseignement et plus tard dans le paradigme choisi pour l'université (la fondation de l'université de São Paulo a été consolidée par une « mission » d'intellectuels français, dont Claude Lévi-Strauss, Roger Bastide, Fernand Braudel et Pierre Monbeig) et pour l'expansion des programmes de 3^e cycle¹⁷¹.

L'exemple de José de Alencar, l'un des plus importants représentants du romantisme brésilien, est assez emblématique des significations et implications que cette relation étroite avec la culture française (autrement dit, relation centre/périphérie) acquiert dans l'évolution du système littéraire national au cours du XIX^e siècle. Comme le montre Inês Oseki-Dépré, le mouvement de retour à la nature, à un passé national mythique incarné dans le bon sauvage, éléments constitutifs de la production indianiste de Alencar (*Iracema, O Guarani*) et de bien d'autres écrivains romantiques, en somme, le rapprochement des Brésiliens avec leur propre réalité nationale s'inspire de l'œuvre de Chateaubriand et de l'influence qu'elle a eue sur des écrivains français vivant à l'époque à Rio de Janeiro. Le paradoxe est à cet égard frappant : ce qui pourrait être interprété comme une attitude nationaliste relève, en réalité, d'une acceptation des canons extérieurs qui renouvellent la production nationale¹⁷².

Et toujours au cours du XIX^e siècle, les traductions des romans-feuilletons français introduisent un modèle de fiction qui va renouveler et amplifier le système littéraire national¹⁷³. Associée donc à une force novatrice dans les termes définis par Itamar Even-Zohar¹⁷⁴, la traduction joue désormais un rôle dans la transformation du champ littéraire récepteur, qui assimile de nouvelles techniques narratives et adopte un nouveau mode de circulation pour sa production : le journal.

¹⁷¹ Voir à ce propos Lia WYLER, *ibid.* ; Ofir Bergemann de AGUIAR, « Tradução e literatura: os folhetins traduzidos e a introdução da obra de ficção em prosa », in Márcia A. P. MARTINS (sous la dir. de), *Tradução e multidisciplinaridade*, Rio de Janeiro, Lucerna, 1999, p. 136-152 ; Maria Cristina BATALHA, « Traduction et interculturalité dans les rapports majeurs-mineurs : le contexte brésilien », *Atelier de traduction*, n° 14, 2010, p. 127-142, et Pierre RIVAS, « Latinité et francophonie dans un monde globalisé », in José Luís JOBIM (sous la dir. de), *Sentido dos lugares*, Rio de Janeiro, ABRALIC, 2005, p. 166-172.

¹⁷² Inês OSEKI-DÉPRÉ, « José de Alencar, o primeiro antropófago », in Liane SCHNEIDER ; Ana Cristina Marinho LÚCIO (sous la dir. de), *Cultura e tradução : interfaces entre teoria e prática*, João Pessoa, Idéia, 2010, p. 11-24.

¹⁷³ O. B. de AGUIAR, « Tradução e literatura: os folhetins traduzidos e a introdução da obra de ficção em prosa », art. cité.

¹⁷⁴ Itamar EVEN-ZOHAR, « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », *Poetics Today*, n° 11:1, 1990, p. 45-51.

Parallèlement à cette stratégie de décolonisation et de construction d'une identité nationale, la traduction a également servi à l'accumulation de capital symbolique, dans un effort pour constituer un répertoire en langue nationale d'œuvres du patrimoine littéraire universel. Elle a contribué par là à consolider la culture nationale, à l'exemple de ce qui s'est passé pendant la période nationaliste de l'*Estado Novo* (1937-1945)¹⁷⁵.

Toutefois, dans la mesure où elle contribue à la perpétuation du schéma d'importation des idées et des modèles littéraires des pays centraux, la traduction au Brésil peut paradoxalement être perçue comme l'expression ou le symptôme de la dépendance. Autrement dit, elle a renforcé la dépendance intellectuelle et littéraire, véhiculant comme modèle, dans une sorte de mouvement mimétique, les traditions des pays centraux. En somme, alors que l'accumulation contribue à la conquête de l'autonomie identitaire et culturelle, la dépendance reproduit la subalternité.

C'est ce qu'on constate, par exemple, lorsque l'on analyse la dépendance dans les sphères scientifique et technologique. Prédomine ici ce que le critique littéraire Roberto Schwarz a appelé « les idées hors du lieu » (*as ideias fora do lugar*)¹⁷⁶, autrement dit, l'importation mimétique des modèles cognitifs et culturels, qui comblent une lacune dans la production nationale encore fragile ou inconsistante.

Les fonctions que la traduction occupe dans le système culturel brésilien varient donc selon la période et l'état du champ culturel à un moment donné. Il s'agit de fonctions souvent contradictoires, où la dépendance coexiste avec l'affirmation d'une nationalité. La compréhension de leurs mécanismes de fonctionnement demanderait un programme d'étude de longue haleine. Ce serait alors l'occasion de s'interroger, comme le préconise Wyler, sur l'existence effective d'un « mode de traduire » brésilien et d'une pensée théorique orientée vers les pratiques traductives locales.

Globalisation et nouvelles formes de dépendance : quelques données sur le marché éditorial brésilien

Il ne demeure pas moins que, tout au long des vingt dernières années, la dépendance technologique et scientifique n'a cessé de diminuer. Inscrite

¹⁷⁵ John MILTON, *O clube do livro e a tradução*, Bauru (São Paulo), Educs, 2002 ; Lia WYLER, « Um modo de traduzir Brasileiro ? », *Cadernos de tradução*, vol. 1, n° 4, 1999, p. 263-275.

¹⁷⁶ Roberto SCHWARZ, *Ao vencedor as batatas*, São Paulo, Duas Cidades/Ed. 34, 2000.

dans ces nouvelles circonstances, la fonction politico-culturelle de la traduction continue, certes, à reproduire l'ambiguïté accumulation-dépendance, mais dans un contexte assez différent : d'une part, la globalisation économique ouvre de nouveaux espaces de dépendance et d'autonomie du marché éditorial brésilien ; d'autre part, la production culturelle nationale se trouve devant de nouvelles formes d'adéquation et de conflit par rapport à l'hégémonie linguistique anglo-américaine. Cette nouvelle situation demande à être comprise à la lumière de données récentes sur le marché éditorial national et le secteur des œuvres traduites.

En Amérique latine, le Brésil est de loin le pays qui traduit le plus, occupant une position dominante dans l'industrie éditoriale du continent¹⁷⁷. Le pays compte approximativement 3 000 maisons d'édition, le secteur ayant présenté un chiffre d'affaires supérieur à un milliard d'euros en 2009¹⁷⁸. Sous ce rapport, l'absence d'une tradition de lecture constitue un important obstacle structurel. En effet, seulement un quart de la population âgée de 15 à 64 ans maîtrise pleinement les aptitudes de lecture et d'écriture¹⁷⁹. Le marché réel de lecteurs est donc assez limité, alors que son potentiel est considérable. On observe, en effet, une demande croissante de lecture dans le pays, mais elle est encore insuffisante pour que l'on puisse parler d'un marché lecteur de masse comparable à celui des pays centraux. Même pour cet effectif de lecteurs, le réseau de bibliothèques existant sur le territoire est particulièrement précaire, constituant le secteur le plus en retard de la chaîne du livre¹⁸⁰. Si 89 % des municipalités sont équipées d'au moins une bibliothèque, les fonds sont souvent désuets et la structure physique rarement adaptée à l'articulation du livre avec d'autres expressions culturelles¹⁸¹. De fait, le pays n'a jamais mis en place de programme effectif

¹⁷⁷ Selon les données rendues disponibles par l'*Index Translationum*, le Brésil occupe, en Amérique latine, la première place en nombre de traductions (51 236), suivi par le Mexique (8 429), l'Argentine (5 152), la Colombie (2 973) et le Chili (1 820). Même si la base de données de l'Unesco présente de considérables lacunes pour les pays ici comparés, cette statistique portant sur toutes les traductions présentes dans l'*Index* donne néanmoins une idée de l'écart qui sépare, dans ce domaine, le Brésil des quatre autres pays.

¹⁷⁸ Câmara Brasileira do Livro, Sindicato Nacional dos Editores de Livros, Fipe, *Produção e vendas do setor editorial brasileiro. Relatório sobre 2009*, São Paulo, Junho, 2010.

¹⁷⁹ Source : INAF-2009 (*Indicador Nacional de Alfabetismo Funcional*), São Paulo, Instituto Paulo Montenegro, 2009.

<http://www.ipm.org.br/ipmb_pagina.php?mpg=4.03.00.00.00&ver=por>, consulté le 30.01.2011.

¹⁸⁰ Fábio Sá EARP, George KORNIS, *A Economia da cadeia produtiva do livro*, Rio de Janeiro, Banco Nacional de Desenvolvimento Econômico e Social, 2005, p. 52-55.

¹⁸¹ Rafaela Veríssimo Jaccoud VINCENSINI, *Relatório apoio ao Monumenta – Segundo Produto*, Consultoria da Unesco para o ministério da Cultura, 2007, p. 29.

d'implantation de bibliothèques publiques à l'échelle nationale et, selon Felipe Lindoso¹⁸², une grande majorité de ces établissements n'existe que dans les statistiques officielles ou se trouve réduite, dans les faits, à un tas de livres abandonnés dans un dépôt. En somme, à part des actions isolées (comme le programme d'acquisition de livres scolaires par le gouvernement), la mobilisation de la société autour du livre est historiquement assez faible, et il n'y a jamais eu de politique nationale de long souffle pour la promotion du livre et la valorisation de la lecture, favorisant une expansion et une démocratisation effective des dispositifs publics de lecture dans le pays.

À cela s'ajoutent les conséquences liées au problème des inégalités régionales qui entravent la circulation du livre, dans un pays aux dimensions continentales où les maisons d'édition se trouvent concentrées dans une seule région (le Sudeste). Cela rend très difficile l'accès au livre dans certaines régions et compromet la mise en place d'un projet d'adoption du prix unique sur tout l'ensemble du territoire.

Il faut encore souligner que le secteur éditorial national est particulièrement dépendant de la politique d'acquisition de livres scolaires par le gouvernement, dans le cadre de programmes de distribution de livres destinés aux élèves et aux bibliothèques scolaires du système public d'éducation. Les achats du gouvernement représentent 40 % du chiffre d'affaires des éditeurs brésiliens, ce qui fait de l'État l'un des plus importants acheteurs du monde du secteur national de l'édition¹⁸³.

Les rabais consentis au gouvernement dans le cadre de ces ventes est bien plus important que ceux pratiqués dans la vente au détail. Comme l'ont analysé Fábio Sá Earp et George Kornis, les achats du gouvernement finissent par exercer une pression sur le prix des livres vendus au détail dans la mesure où les maisons d'édition tendent à répercuter sur les particuliers les pertes liées au montant des rabais consentis au secteur public. Cela peut expliquer les variations du prix de vente du livre scolaire entre 1999 et 2003, selon le secteur : les prix ont baissé dans les ventes pour le gouvernement et augmenté dans les ventes directes au public¹⁸⁴. En outre, le prix du livre au Brésil est assez élevé par rapport au pouvoir

¹⁸² Felipe LINDOSO, *O Brasil pode ser um país de leitores ? Política para a cultura. Política para o livro*, São Paulo, Summus Editorial, 2004.

¹⁸³ Rafaela Veríssimo Jaccoud VINCENSINI, *Relatório apoio ao Monumenta – Terceiro Produto*, Consultoria da Unesco para o ministério da Cultura, 2007, p. 4.

¹⁸⁴ F. Sá EARP, George KORNIS, *A Economia da cadeia...*, op. cit., p. 13.

d'achat de la population, même si, en valeur absolue, il reste l'un des moins chers dans le monde, après seulement les livres russes et chinois¹⁸⁵.

Du côté des maisons d'édition, ces difficultés d'ordre structurel dans l'économie du livre varient en fonction de la taille de l'entreprise. Pour les petits éditeurs indépendants, qui jouent un rôle capital dans la bibliodiversité du marché, les difficultés se font sentir plus durement. En effet, contrairement aux grands éditeurs, qui finissent par bénéficier de conditions de loin plus favorables dans les négociations avec les grandes librairies, les petits éditeurs rencontrent plus d'obstacles pour placer leurs livres dans ces points stratégiques de distribution ; les négociations avec les distributeurs en général sont également plus difficiles, et la participation aux principales foires internationales du livre et aux salons dans l'espace national (notamment les Biennales de Rio de Janeiro et de São Paulo), organisés par des entreprises commerciales, est très coûteuse.

Dans ce contexte, afin de défendre leurs intérêts communs autour de la bibliodiversité et de trouver « une solution aux problèmes du livre et de la lecture au Brésil », un groupe d'éditeurs indépendants a fondé, en 2002, l'association Libre (*Liga Brasileira de Editoras*), qui compte actuellement une centaine d'éditeurs. Depuis sa fondation, selon les informations figurant sur le site internet officiel¹⁸⁶, l'association a œuvré en vue d'obtenir une meilleure représentation de ses membres dans l'espace éditorial et auprès de l'État. Son action a renforcé l'insertion des éditeurs indépendants dans les grandes foires internationales du livre (Francfort, Paris, Buenos Aires, les biennales de São Paulo et de Rio de Janeiro) ; la ligue est également intervenue dans les négociations avec le gouvernement pour réclamer plus de transparence dans le processus d'achat de livres pour les bibliothèques scolaires, ce qui a permis à certains de ses membres de faire partie des concurrents ; et en ce qui concerne la commercialisation et la distribution du livre, problème qui touche particulièrement les petits éditeurs, les associés cherchent des moyens pour assurer la présence de leurs titres sur les étagères des grandes librairies et pour moderniser le système de distribution.

Cette organisation des éditeurs indépendants, qui est liée à une stratégie de survie, est l'objectivation même d'un certain clivage existant entre les grands groupes et les petits éditeurs, lequel structure le champ

¹⁸⁵ Les livres les plus chers étant les allemands et les belges, suivis par les suisses, autrichiens, étasuniens et hollandais (données portant sur l'année 2002). F. Sá EARP, George KORNIS, *ibid.*, p. 63.

¹⁸⁶ www.libre.org.br

éditorial. Si pour la plupart des petits éditeurs c'est la logique du circuit de production restreinte qui oriente les choix, souvent inscrits dans une conception vocationnelle du métier, dans les grands groupes la logique de la spécialisation assure la mise en place et la coexistence de différents principes de sélection : ceux d'ordre commercial, mais aussi ceux d'ordre éminemment symbolique tournés vers des livres haut de gamme. Ce mode de structuration semble déterminer le fonctionnement du marché éditorial dans certains pays à l'ère de la globalisation éditoriale, tout particulièrement en France et aux États-Unis¹⁸⁷. Lors de l'acquisition d'une maison d'édition par un grand groupe, l'identité éditoriale de la maison tend à être préservée, même si elle doit s'intégrer aux nouvelles contraintes managériales¹⁸⁸.

Quoi qu'il en soit, malgré la résistance des petits éditeurs, le marché éditorial brésilien est oligopolisé, concentré et inégal, et avance vers la dénationalisation. C'est ce que montraient Earp et Kornis dans leur étude de 2005 consacrée à l'économie du livre :

Toute la chaîne se trouve structurée en oligopoles : édition, graphique, papier, distribution et librairies. Le facteur différentiel est le rôle joué par les petites et moyennes entreprises dans chacun de ces maillons. Dans le secteur éditorial, il existe de 2 à 3 000 entreprises, dont seulement 500 publient au moins 5 titres par an¹⁸⁹.

Et à propos de l'augmentation de la présence du capital étranger, les mêmes auteurs affirment que :

[...] l'on a assisté à la faillite de 14 entreprises graphiques expressives entre 1999 et 2003 rien que dans l'axe Rio-São Paulo, associée à un processus de fusions et acquisitions avec participation expressive du capital étranger, qui contrôle aujourd'hui le segment graphique éditorial dans le pays¹⁹⁰.

¹⁸⁷ Gisèle SAPIRO, *Les Échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation*, Paris, Centre Européen de Sociologie et de Science Politique, 2010 et "Globalization and cultural diversity in the book market : the case of translations in the US and in France", *Poetics*, vol. 38, n° 4, 2010, p. 419-439.

¹⁸⁸ Ce mode de structuration du champ n'exclut donc pas l'existence de petits éditeurs orientés vers la production à consommation immédiate et, inversement, la présence, dans de grands groupes, de marques qui font des livres haut de gamme à diffusion restreinte.

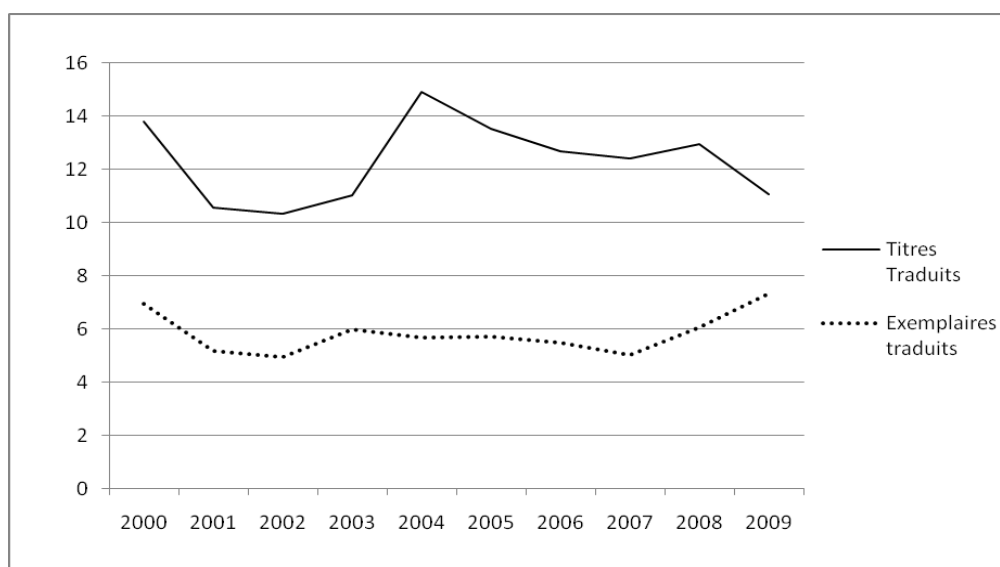
¹⁸⁹ F. Sá EARP, G. KORNIS, *A Economia do livro : a crise atual e uma proposta de política*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro/Instituto de Economia, Série Textos para Discussão 004, 2005, p. 6. Citation traduite du portugais par nos soins, de même que toutes les citations de sources brésiliennes à venir.

¹⁹⁰ F. Sá EARP, G. KORNIS, art. cité., p. 6.

La place des traductions dans le marché éditorial brésilien

Nonobstant cette nouvelle situation, la proportion des titres traduits annuellement au Brésil (nouveau titres et rééditions) est restée relativement stable au cours de la décennie 2000-2009 (graphique 5). Au début de cette période, 14 % des titres publiés sont des traductions (6 226 sur 45 111 titres produits). Ce pourcentage oscille entre 15 % (2004) et 10 % (2002) dans les années qui suivent, pour terminer la décennie à 11 % de titres traduits (5 807 sur 52 509 titres publiés). La moyenne de la décennie s'établit à 12 % de titres traduits sur le total des titres publiés. Le pourcentage moyen d'exemplaires traduits a été de 6 % sur le total d'exemplaires produits et publiés sur le marché.

Graphique 5
Part d'œuvres traduites annuellement au Brésil, titres et nombre d'exemplaires produits en proportion de la production nationale, 2000-2009



Source : Câmara Brasileira do Livro/Sindicato Nacional dos Editores de Livros/Fipe/DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2012.

La part des traductions parmi le nombre total d'exemplaires produits est relativement stable, oscillant entre 5% (2002) et 7% (2009) au cours de la décennie 2000.

Une comparaison entre l'évolution des données sur la proportion des titres et des exemplaires révèle des changements de stratégie des éditeurs vis-à-vis de la traduction. En 2004, par exemple, il y a eu une légère hausse

du nombre de titres traduits, sans que cela ait entraîné une augmentation de la proportion d'exemplaires. Les éditeurs ont préféré miser sur la diversité des titres pour essayer d'augmenter leurs chances de succès, choix qui n'est pas sans rapport avec les récentes avancées technologiques qui permettent de rapides impressions sur commande¹⁹¹.

Un comportement inverse est constaté en 2009 : on observe une baisse du nombre de titres traduits, qui s'accompagne d'une hausse relativement importante du nombre d'exemplaires. Cette hausse (de plus de 20 % par rapport à l'année précédente) s'explique, dans une large mesure, par l'augmentation exceptionnelle (de 74 %) du nombre d'exemplaires traduits de l'anglais (10,9 millions en 2008, sur un total de 20,7 millions d'exemplaires traduits, et 19,1 millions en 2009, sur un total de 28,3 millions d'exemplaires traduits)¹⁹², performance qui a d'ailleurs fait l'objet d'une observation dans le rapport annuel sur la production et les ventes du secteur éditorial brésilien¹⁹³. Le rapport n'indiquant pas les titres ou la catégorie (fiction – best-seller ou classique –, ouvrage technique, didactique...) qui ont fait augmenter le nombre d'exemplaires, l'explication à cette hausse reste incertaine. Il est difficile de savoir, par exemple, si cela est dû aux achats du gouvernement, dans le cadre du programme d'acquisition de livres pour les bibliothèques scolaires (PNBE – Programa Nacional de Biblioteca na Escola), ou à une éventuelle importation massive de best-sellers ou de livres pour la jeunesse (*Harry Potter*, *le Seigneur des Anneaux*, par exemple), ou encore d'ouvrages pratiques, explications que nous évoquons ici à titre d'hypothèses¹⁹⁴ – ces deux hypothèses pouvant, par ailleurs, se compléter. Dans le premier cas, il faut savoir que l'impact des achats du gouvernement sur le nombre d'exemplaires produits est considérable, car, comme l'affirme l'éditrice d'une importante maison d'édition spécialisée dans les livres pour enfants et pour la jeunesse, à propos des achats du gouvernement :

¹⁹¹ Sur ces avancées, voir Ana Paula Fontenelle GORINI, Carlos Eduardo Castelo BRANCO, « Panorama do setor editorial brasileiro », *BNDES Setorial*, n° 11, mars 2000, p. 10.

¹⁹² En ce qui concerne les autres langues ici considérées, le nombre d'exemplaires traduits a oscillé positivement pour le français (2,1 millions en 2008, et 2,4 millions en 2009) et pour l'italien (1,3 million en 2008, et 1,4 million en 2009), et négativement pour l'espagnol (1,8 million en 2008, et 1,1 million en 2009) et l'allemand (562 mille en 2008, et 532 mille en 2009).

¹⁹³ Câmara Brasileira do Livro, Sindicato Nacional dos Editores de Livros, Fipe, *Produção e vendas do setor editorial brasileiro. Relatório sobre 2009*, op. cit., p. 15.

¹⁹⁴ L'absence de données disponibles ailleurs sur le sujet ne nous permet pas d'être plus précis sur la question.

Lorsque les livres sont sélectionnés, ils [le gouvernement] achètent 40 000 exemplaires, en effet, alors que les livres pour enfants, lorsqu'ils se vendent très bien, ils vendent 1 000 par an, quelque chose de très lent alors.

Les achats du gouvernement se font dans le cadre d'appels d'offres auxquels répond, chaque année, un nombre plus important de maisons d'édition, attirées par les effets positifs d'une éventuelle commande du gouvernement sur leur chiffre d'affaires. À la fin de ce processus, les livres retenus, destinés aux élèves des écoles primaires et secondaires, de même qu'aux adultes inscrits dans le programme EJA – Éducation des jeunes et adultes (non-scolarisés) –, sont distribués aux bibliothèques scolaires du réseau public sur tout le territoire national. Pour ce qui est des livres distribués en 2009, par exemple, à côté de classiques brésiliens et sud-américains, on compte de grands succès de vente de fictions traduites de l'anglais, tels que *A menina que roubava livros* (*The Book Thief*, de Marcus Suzak), *Marley e eu* (*Marley and me*, de John Grogan), *O menino do pijama listrado* (*The Boy in the Striped Pyjamas*, de John Boyne) et *O senhor dos anéis* (*The Lord of the Rings*, de J. R. R. Tolkien), et, parmi les bandes dessinées, à côté d'auteurs nationaux, la célèbre série de Goscinny et Uderzo, *Astérix*¹⁹⁵.

Pendant la décennie (graphique 6), on observe un écart important entre les traductions de l'anglais et celles des autres langues les plus traduites au Brésil (français, espagnol, allemand et italien), conformément à la tendance constatée dans d'autres pays¹⁹⁶. La proportion des titres traduits par langue varie plus ou moins selon la langue d'origine. Ainsi, entre 2000 et 2009 les traductions de l'espagnol ont doublé (elles sont passées de 6 % à 11 % des titres traduits), une hausse qui n'est pas sans rapport avec le développement de l'édition espagnole, en progression constatée à l'échelle mondiale¹⁹⁷, mais également avec l'intensification, au cours des années 2000, de l'intégration économique et politique des pays sud-américains dans le cadre du Mercosur, qui a favorisé l'intérêt pour la culture des pays voisins¹⁹⁸. Les

¹⁹⁵ Source: FNDE – Fundo Nacional de Desenvolvimento da Educação / Ministério da Educação, « FNDE envia 10 milhões de livros para bibliotecas de escolas públicas », *Sala de imprensa. Notícias*, 06 avril 2009. <http://www.fnde.gov.br/index.php/noticias-2009/334-fnde-envia-10-milhoes-de-livros-para-bibliotecas-de-escolas-publicas>

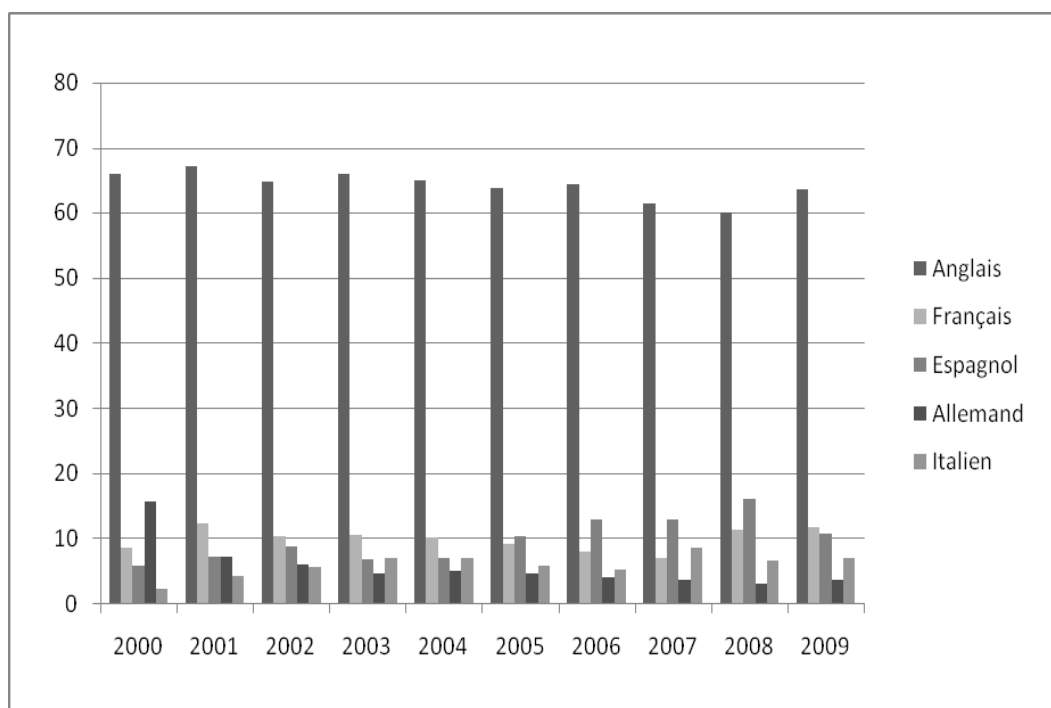
¹⁹⁶ Voir, par exemple, le précédent chapitre sur les Pays-Bas.

¹⁹⁷ Au Brésil, ce processus commence en 2001, lorsque le groupe Prisa-Santillana achète la maison d'édition Moderna et sa filiale Salamandra et, en 2005, acquiert 75% de la maison Objetiva ; en 2003, la maison d'édition Planeta s'installe au Brésil (à São Paulo), suivie par Oceano et Éditions SM.

¹⁹⁸ À cet égard, il faut mentionner l'introduction progressive, à partir de 2005 (et à caractère

traductions du français, quant à elles, présentent une hausse de 33 % (de 9 % à 12 %), favorisée par l'année de la France au Brésil en 2009. En ce qui concerne les traductions de l'anglais, la proportion de titres traduits est restée plutôt stable, avec une légère baisse de presque 4 % (de 66,1 % à 63,7 %).

Graphique 6
Part de titres traduits par langue et par an
au Brésil, 2000-2009



Source : Câmara Brasileira do Livro/Sindicato Nacional dos Editores de Livros/Fipe//DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2012.

obligatoire à partir de 2010), de l'enseignement de l'espagnol dans les écoles publiques, de même que l'actuelle politique linguistique de l'Espagne pour le Brésil dans le cadre d'une intégration ibéro-américaine. L'Espagne, second pays investisseur au Brésil, multiplie ses écoles de langue (Institut Cervantes) sur le territoire national ; l'espagnol serait alors une langue stratégique dans les relations du Brésil avec l'Europe, relations qui passent largement par l'Espagne. Ce point de vue est particulièrement développé par Dirce JAEGER, « Língua espanhola nas escolas brasileiras, integração e política linguística : reflexões em torno da aprovação da Lei 11161/05 », *Revista Espaço Acadêmico*, n° 97, juin 2009.
<http://periodicos.uem.br/ojs/index.php/EspacoAcademico/index>.

La logique du marché éditorial brésilien bénéficie donc, de façon générale, à la traduction de l'anglais – le marché éditorial garde ici une affinité élective avec l'hégémonie linguistique. Même si marché et hégémonie linguistique sont relativement indépendants l'un de l'autre, la conjoncture actuelle du marché éditorial brésilien permet la collusion d'intérêts dans les champs managérial, éditorial et linguistique. Il n'est dès lors guère étonnant qu'une large majorité des éditeurs aient admis qu'il était impossible d'échapper à la logique mercantile. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre ces mots de la directrice d'une maison d'édition de taille moyenne, récemment achetée par un grand groupe éditorial, à propos de l'absence de traductions de certaines « grandes » œuvres littéraires :

Je pense que c'est [une question] liée au marché et c'est tout. Je pense que c'est uniquement lié au marché. Alors, je trouve que ces œuvres devraient être traduites, oui ! Personnellement, je le pense. Mais parfois ce n'est pas avantageux, car ça ne va pas se vendre, ça va rester dans les rayons. Je pense que le grand problème est de savoir si le livre va se vendre ou pas. [...] La maison d'édition se soucie de vendre les livres, cela ne sert à rien de faire des livres qui vont rester dans le catalogue et que personne ne voudra acheter. Alors ce qui est considéré est toujours ça¹⁹⁹. (Entretien 43)

Les critères de marché ne sont pas forcément perçus de façon négative par les éditeurs, mais apparaissent plutôt comme un fait surtout aux yeux des éditeurs des grandes maisons. Il y a actuellement un consensus entre plusieurs éditeurs, selon lequel le projet éditorial passe forcément par le marché. Il faut que le livre soit lu ; sans le marché, la réalisation de cet impératif devient bien plus improbable. Qui dit marché éditorial dit public lecteur, y compris le public potentiel qui peut être encore conquis.

Comme l'admet l'éditeur d'une grande maison d'édition de São Paulo, référence importante en sciences humaines, le marché détermine pour une large part les choix éditoriaux :

Je pense que, dans le fond, c'est le marché qui dit ce qui va marcher, ce qui ne va pas marcher, ce qui va se vendre, ce qui ne va pas se vendre. Une maison d'édition, une entreprise, une société commerciale, elle a besoin de vendre pour payer ses dépenses. On ne peut pas publier des livres qui ne se vendent pas. Même si l'on fait le choix de publier des livres ayant des ventes inférieures, il faut qu'ils se vendent suffisamment bien pour payer nos factures. Une maison d'édition doit donc toujours se préoccuper, avoir un œil sur le marché, sur ce qui se cherche, ce qui s'accepte et ce qui ne s'accepte pas. (Entretien 40)

¹⁹⁹ Extrait traduit du portugais, de même que tous les extraits d'entretiens à venir.

Le marché aide la maison à rencontrer son lectorat. La connexion entre la maison d'édition, le livre et le lecteur se réalise alors par l'intermédiaire du marché. Ce raisonnement caractérise bien l'opinion du directeur de publication d'une importante maison d'édition universitaire de São Paulo²⁰⁰. Selon lui :

Quelques maisons d'édition sont fières de dire qu'elles publient des choses qui n'ont pas de marché. Moi, personnellement, je trouve ça très déprimant. Déprimant et dépressif. Je trouve que c'est un truc un peu schizo, faire un livre et le laisser sous mon lit, car pour être un livre, il faut, pour moi, que le livre soit lu. Un livre qui n'est pas lu n'est pas un livre ! (Entretien 33)

Pour cet éditeur, le marché ne joue pas un rôle strictement lié à une logique mercantile ; il a également pour fonction de repérer le public de lecteurs, permettant à l'éditeur d'arriver jusqu'à lui, et éventuellement de l'éduquer.

Ce que l'on veut, c'est tout simplement que tout l'effort engagé soit dans le sens de l'enrichissement du marché, de l'éducation du marché, de la sophistication d'un marché lecteur. Alors, c'est pour cela que le premier critère pour choisir un certain livre est celui de savoir s'il a un public potentiel au Brésil ; si oui, alors les autres choses seront prises en compte. (Entretien 33)

La logique managériale a contribué à professionnaliser l'activité des entrepreneurs dans le secteur éditorial, avec des conséquences sur les négociations du prix de cession d'un titre. En effet, selon le même éditeur cité, la perception qu'ont les éditeurs étrangers du développement du marché éditorial brésilien a rendu plus dures les négociations du prix de cession d'un titre ; une nouvelle forme de négociation serait en place, plus dure et plus difficile, avec les agents et les éditeurs :

Pour les livres étrangers, l'un des points essentiels, c'est évident, c'est la question des coûts. La question de la traduction, la question de l'achat des droits, pour commencer, d'avance et de traduction, c'est évident que ce sont des facteurs très importants. C'est sûr. Ce qui se passe, l'expérience que l'on a, observant la série historique de 20 ans [...], c'est que, pour le meilleur et le pire, les négociateurs internationaux ont découvert le Brésil. Alors ce qu'ils font aujourd'hui... il y a beaucoup plus de respect pour le marché brésilien. [...] Ils cherchent avec beaucoup plus de professionnalisme, beaucoup plus d'insistance et beaucoup plus d'attention à nous proposer des titres qu'ils imaginent que nous, que notre marché aurait la possibilité d'absorber. D'un autre côté, c'était le bon côté..., le mauvais côté c'est que

²⁰⁰ Il faut souligner que cette maison, qui a le statut de fondation, diffère de la plupart des presses universitaires par son articulation plus étroite avec le marché éditorial et l'adoption d'une gestion suivant une logique managériale.

les prix pour nous ont augmenté, alors ils demandent chaque fois plus en se disant que nous avons les moyens [financiers] pour couvrir. Et ça, quelquefois, y compris de la part des Français, je le remarque souvent. Faire une offre très élevée pour voir ce qui se passe, voir si ça marche. Ça c'est une chose compliquée, c'est une chose compliquée et qui entrave souvent la production du livre chez nous. [...] Il y a un univers disponible de publications, alors on se tourne vers les négociations qui sont plus intéressantes pour nous. Ça, c'est une question importante. (Entretien 33)

Cette perception, émanant d'un éditeur universitaire, procède du même décalage expérimenté par les presses universitaires étasuniennes, qui se retrouvent à négocier, côté français, avec des éditeurs généralistes (Gallimard, Le Seuil, etc.)²⁰¹.

Les difficultés liées aux négociations du prix de cession sont également mentionnées par cette directrice éditoriale d'un grand groupe. Son discours met en évidence le fait que ces négociations ne prennent pas en compte les écarts existant entre les contextes d'origine et de destination de l'œuvre traduite, c'est-à-dire, dans le cas de la fiction, les champs littéraires français et brésilien, structurés selon des hiérarchies et des valeurs différentes :

Nous avons fait le contrat pour publier [X] car il est déjà très connu, ce qui ne veut pas dire que cela se reflète... [Mais dans son cas] cela se reflète, [X] vend bien, vend 3 000, 4 000, mais ici il revient cher, il ne couvre pas, au final, l'avance qui a été versée, car il est considéré ultrapopulaire en France, mais pas chez nous ; c'est une erreur que les éditeurs font là-bas, car ils finissent par créer des obstacles pour d'autres auteurs. (Entretien 45)

Pour une petite maison d'édition, les coûts constituent un facteur essentiel lors de la sélection de l'ouvrage à traduire, alors que pour une grande maison d'édition, c'est la quête de profit qui est fondamentale. La directrice d'une petite maison indépendante, spécialisée en psychanalyse, mentionne, par exemple, les difficultés liées au paiement des droits d'acquisition, qui suppose l'envoi d'argent à l'étranger, opération bancaire fiscalisée qui ajoute un coût à son budget. Le directeur éditorial d'une petite maison d'édition récemment rachetée par un grand groupe a bien résumé cette différence :

Je trouve que, dans les petites maisons d'édition, vraiment, c'est la question de l'argent [qui pèse] et, dans la grande maison, c'est l'exigence d'avoir du succès. (Entretien 30)

²⁰¹ Sur ce décalage, surtout flagrant en sciences humaines et sociales, mais pas seulement, voir chapitre 1.

Dans la situation actuelle de crise et d'oligopolisation du marché éditorial brésilien, la marge de risque que les éditeurs étaient auparavant prêts à prendre pour publier, par exemple, une « grande » œuvre a considérablement diminué. Les éditeurs ne peuvent plus prendre de risques, contrairement à l'époque du « romantisme », où, selon les témoignages recueillis au cours de l'enquête, la reconnaissance d'une œuvre justifiait à elle seule sa publication. Même si l'organisation de type familiale prédomine encore dans le secteur éditorial national, elle laisse de plus en plus la place aux entreprises professionnalisées. C'est ce que remarque le même directeur éditorial cité, qui exprime dans ces termes la situation :

Les maisons d'édition sont encore familiales, mais elles l'étaient encore davantage. Il y avait un dilettantisme. Dans un groupe professionnalisé, vous avez des contraintes, l'éditeur a des contraintes, vous avez un budget, vous devez dire au président de l'entreprise combien vous allez vendre à la fin de l'année. Si vous n'y arrivez pas, vous allez lui expliquer pourquoi et il ne va pas accepter votre explication. Le romantisme est fini ! (Entretien 30)

L'éditeur doit donc fonder ses critères de choix sur la comptabilité et le professionnalisme, comme l'affirme toujours le même éditeur :

Dans un grand groupe, il [l'éditeur] a d'autres critères : il va falloir qu'il évalue, qu'il fasse un devis, qu'il dialogue avec le marché. (Entretien 30)

Comme le laissent voir les entretiens, les transformations économiques et organisationnelles du marché éditorial brésilien ont modifié le rôle de l'éditeur. Pour celui qu'on vient de citer, par exemple, une grande partie des maisons d'édition étaient des entreprises familiales et dilettantes, c'est-à-dire, davantage soucieuses de l'importance culturelle de l'œuvre que de son éventuel succès dans le marché. Le prestige intellectuel lié à la constitution d'un catalogue d'auteurs ayant un important capital symbolique était valorisé ou défini comme objectif majeur de ces maisons d'édition. Actuellement, une telle position devient de plus en plus difficile à tenir, les éditeurs se partageant entre la pression du marché et le besoin d'avoir un catalogue prestigieux.

Dans les grands groupes, l'éditeur est devenu un employé d'entreprise ; il n'est plus son propriétaire. Il subit des contraintes analogues à celles d'un cadre d'entreprise qui doit présenter des résultats positifs, dominé par un double besoin : celui de choisir une œuvre importante du point de vue culturel et intellectuel, et celui de penser l'œuvre en fonction de sa rentabilité économique escomptée.

La conséquence la plus immédiate de ces changements est la prudence de l'éditeur au moment de faire les choix, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre contemporaine en sciences humaines et sociales, secteur relativement autonome des logiques de marché, sans y échapper complètement²⁰². En effet, la rentabilité de la fiction étrangère (surtout lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un best-seller dans le pays d'origine) étant plus facile à évaluer à court terme, l'éditeur a plus de chances de succès dans son choix, c'est-à-dire, de voir l'œuvre traduite bien reçue dans la culture d'accueil – même s'il n'y a aucune garantie de réussite, les échecs étant nombreux. Tel n'est pas le cas dans les sciences humaines, secteur largement lié à l'espace académique et donc particulièrement soumis aux logiques (asymétriques) de la circulation internationale des idées. Il est alors plus difficile pour un éditeur de mesurer le potentiel d'un nouveau titre dans ce domaine sur le marché éditorial (qui recoupe, dans ce cas, le public universitaire). Le risque lié à la publication d'un auteur contemporain de sciences humaines et sociales est donc plus important et les éditeurs ne sont pas toujours prêts à le prendre – d'autant que la rentabilité dans ce secteur n'est pas immédiate. Cela explique probablement la tendance à la publication des classiques en sciences humaines et sociales, comme il en sera question plus loin.

Déclin de l'influence de la culture française

Comme cela a déjà été évoqué, l'influence française a été marquante dans la formation culturelle brésilienne, pénétrant différents secteurs du tissu social, y compris le monde académique. Le lien entre l'université brésilienne et la pensée française, en particulier dans le domaine des sciences humaines et sociales, est assez étroit, encore aujourd'hui. Ce n'est donc pas un hasard si, à l'origine, pour plusieurs maisons d'édition importantes, telles que Forense Universitária, Jorge Zahar Editor, Cosac Naify, Companhia das Letras, Unesp (universitaire) et Edições Loyola, l'Europe, et la France en particulier, constitue une référence en matière éditoriale, en matière culturelle et en matière de traduction.

²⁰² Gisèle SAPIRO, Ioana POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France...*, op. cit., p. 109. Voir également le chapitre « Uma década de consolidação : 1989-1999 », in Leilah Santiago BUFREM, *Editoras universitárias no Brasil : uma crítica para a reformulação da prática*, São Paulo/Curitiba, Edusp/Com-Arte/Editora da Universidade Federal do Paraná, 2001, p. 377-399.

En effet, les maisons d'édition, entreprises aux origines familiales, ont souvent été fondées par des personnes ayant également une culture de formation européenne. Il y a cinquante ans, c'était un signe de distinction que de témoigner du goût pour la lecture en français, en allemand et en italien, et les élites culturelles de São Paulo et de Rio de Janeiro se formaient en France. Le livre jouissait d'un certain prestige au sein de l'élite brésilienne et fonder une maison d'édition signifiait, dans une large mesure, avoir une vision cosmopolite.

Le grand-père de l'un des éditeurs interrogés, par exemple, dont la maison vient par ailleurs d'être rachetée par un groupe, a été ambassadeur du Brésil en France. Dans son entretien, cet éditeur mentionne l'importance de ce pays dans la formation culturelle de l'ancienne capitale du Brésil, soulignant l'influence française dans l'origine de la maison d'édition familiale.

Les anciens propriétaires, l'un d'eux est ma tante, ont eu une formation classique. Ils ont étudié en France lorsqu'ils avaient 15, 16 ans. Je pense que ma tante est allée en Suisse ou en France, je ne sais pas. Ils ont une relation très importante avec la France. Jusqu'à présent chaque année ils y vont. (Entretien 30)

Actuellement, la situation a beaucoup changé, au point que cette relation privilégiée avec la France et l'Europe ne se retrouve presque plus dans les maisons d'édition et dans les nouvelles générations. Certains éditeurs ne trouvent, dans la littérature contemporaine française, aucune oeuvre qui soit digne d'être traduite et publiée. Il y a d'ailleurs une critique voilée du Nouveau Roman, accusé d'avoir rendu la littérature française autoréférentielle et nombriliste, incapable de produire de la « nouveauté » – critique qui fait écho au discours des éditeurs américains et anglais (voir chapitres I et II). C'est ce qu'évoque, par exemple, une traductrice littéraire travaillant pour une prestigieuse maison d'édition :

J'ai entendu des gens dire que dernièrement les Français écrivent des choses qui ne sont pas... qu'il n'y a rien de grande valeur, c'est-à-dire, ce n'est pas de grande valeur, de grand intérêt, qu'il n'y a rien de très universel, qu'ils regardent leur propre nombril. Je ne sais pas... (Entretien 192)

La « nouveauté » littéraire ne se trouverait plus en France, mais ailleurs, y compris hors du monde occidental, selon l'éditrice d'une maison d'édition de taille moyenne, récemment rachetée par un grand groupe éditorial :

Je pense que la littérature française elle-même s'est arrêtée, il n'y a pas de nouveauté dernièrement, à mon sens. Je vois que les nouveautés viennent de pays dits exotiques. Les littératures qui ont plus de succès de nos jours sont celles des Indiens, des Afghans, ces gens qu'on ne connaissait pas beaucoup jusqu'à présent et qui maintenant apparaissent. Les Chinois... maintenant on fait pas mal de Chinois. (Entretien 43)

Cet argument comporte l'idée d'un épuisement, du moins conjoncturel, de la littérature française contemporaine, sentiment qui semble être partagé par cette éditrice d'une prestigieuse maison d'édition généraliste :

[...] la littérature française contemporaine est un peu ennuyeuse en général. Cela ne vous donne pas beaucoup d'envie... L'américaine est plus intéressante. Non, pas l'américaine, la littérature de langue anglaise, qui peut être anglaise ou.... (Entretien 29)

Cette image est par ailleurs devenue un thème incontournable dans les études récentes sur la littérature française, qui essaient de la repousser pour faire apparaître le visage d'une littérature dynamique et en voie de renouvellement. Tel est par exemple le but d'un ouvrage consacré au roman français contemporain, édité en 2002, non par hasard par le ministère français des Affaires étrangères, et qui s'ouvre sur la phrase suivante : « Jamais le roman français n'a été aussi vivant. », pour reprendre quelques lignes plus loin : « Oui, jamais le roman français n'a été aussi vivant²⁰³. »

Cette idée d'épuisement est à mettre en relation avec la concurrence d'autres littératures, née de l'augmentation du nombre de traductions disponibles sur le marché brésilien, ce qui n'est pas sans rapport avec le récent développement de cours de formation de traducteurs. C'est ce qu'illustrent par ailleurs les propos de cette traductrice, liée à une importante maison d'édition de São Paulo :

La concurrence d'autres littératures est très grande, très grande, car aujourd'hui vous avez des gens [...] qui traduisent d'autres langues, qui font de bonnes traductions. Par exemple, [avant] il était très difficile d'avoir un romancier comme Sándor Márai, hongrois, alors qu'aujourd'hui il est entièrement traduit au Brésil. [...] D'ici peu, j'imagine qu'on va avoir des romans de la Mongolie, de la Thaïlande, que nous ne connaissons pas aujourd'hui. C'est-à-dire, la concurrence est

²⁰³ Michel BRAUDEAU *et al.*, *Le Roman français contemporain*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, 2002. Voir, parmi d'autres ouvrages sur le sujet, Antoine COMPAGNON, « L'Épuisement de la littérature et son éternel recommencement », in Jean-Yves TADIE (sous la dir. de), *la Littérature française : dynamique et histoire*, Paris, Gallimard, 2007, p. 783-802 ; Dominique VIART et Bruno VERCIER, *la Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008 ; François BEGAUDEAU, *Antimanuel de littérature*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008.

très grande. Si vous ajoutez à cette grande concurrence, dans la sphère du roman, le fait que le français est moins étudié d'une façon générale dans le pays... (Entretien 192)

Il faut aussi prendre en compte le fait que certains éditeurs considèrent la littérature française comme un luxe, comme le rappelle ce traducteur professionnel (lui-même ex-éditeur) : « [...] un luxe qu'ils se permettent, car elle ne se vend pas, il n'y a pas de marché » (Entretien 192). Le terme « luxe » est ici ambigu : il renvoie à la fois à l'idée de sophistication et au caractère superflu, éléments qui sont à associer aux catégories de perception et aux problématiques du champ d'accueil évoqués par Pierre Bourdieu, et qui orientent la réception des œuvres traduites²⁰⁴. Dans le même esprit, l'éditrice d'un important groupe éditorial affirme que l'économie française s'est historiquement distinguée par la production de biens destinés à la consommation de luxe (mode, boissons, parfums), ce que reflète aussi la production éditoriale :

Mais essentiellement, ce qui vient de France... et cela fait partie d'une logique naturelle des choses, la France a toujours... c'est-à-dire, je pense que cela s'impose avec une option économique, historique, faite par la France, de se faire remarquer par la consommation fine, la consommation haut de gamme. Autrement dit, la mode, la parfumerie, le champagne, les vins. La France ne se fait pas remarquer par la production de jouets en plastique ou de t-shirts bon marché, alors, d'une certaine manière, je crois que le marché littéraire, le marché éditorial reflète également cette logique. (Entretien 45)

Cette perception reflète, à certains égards, l'opposition entre les pôles de production restreinte et de grande production, qui recoupe à son tour la répartition entre une littérature de recherche d'une part, qui fait l'histoire de la littérature contemporaine (« une littérature expérimentale de refus et de recherche, destructrice de toutes les conventions, repoussant toujours les limites de l'art, et aspirant au silence absolu »), autrement dit, un produit culturel de luxe dont l'accès serait limité aux initiés, et, d'autre part, une littérature de consommation immédiate (« sans histoire, conforme aux habitudes du récit psychologique ou du roman naturaliste »), qui bénéficie d'un traitement médiatique (il s'agit souvent, dans le cas français, de romans adaptés au cinéma ou ayant obtenu un prix, ou encore de best-sellers internationaux)²⁰⁵.

²⁰⁴ Pierre BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », art. cité, p. 4-5.

²⁰⁵ Les deux passages entre guillemets sont issus de Antoine COMPAGNON, « L'Épuisement de la littérature et son éternel recommencement », art. cité, p. 783-784.

Dans un pays qui lutte encore contre le problème de l'illettrisme et des inégalités sociales et où la lecture n'est pas une pratique à forte valeur symbolique dans l'imaginaire social, l'importation d'un tel produit culturel « de luxe » se heurte sans doute à de sérieux obstacles pour trouver son lectorat. D'autant qu'une fraction de ce lectorat, issue des milieux intellectuels de la classe dominante, est probablement en mesure de lire ces ouvrages dans leur langue d'origine.

Le cas de la collection Latitude (de la maison d'édition Estação Liberdade), consacrée exclusivement à la littérature « haut de gamme » de langue française, est assez emblématique. Le choix de publier des titres « super difficiles », selon les mots employés par l'éditeur, a été fait dès l'origine du projet, à la fin des années 1990, et s'est concrétisé par la publication de titres de Pierre Michon, Romain Gary, Ahmadou Kourouma, François Emmanuel, Rachid Boudjedra. Ce choix désintéressé, sous-tendu par des critères esthétiques, est sans doute à l'origine, selon l'éditeur, des difficultés rencontrées pour assurer la continuité de la collection.

La circulation de la littérature française se trouverait ainsi dans une sorte d'impasse : d'un côté, la production « haut de gamme » s'inscrit dans une logique restreinte à faible rentabilité économique, d'un autre, la production à consommation rapide peine à s'imposer face à la concurrence écrasante de la fiction anglo-américaine. Cela n'empêche pas certains éditeurs du pôle commercial de se lancer dans des traductions de fiction contemporaine, mais, dans ce cas, souvent au prix de l'adhésion à la *world literature*²⁰⁶. Ainsi cette traductrice qui traduisait un roman qu'elle définit comme une « espèce de concurrent français du Harry Potter, [qui] prétend construire une sorte de saga » (entretien avec T), et qui vient d'être publié au Brésil. Dans ce genre de récit, comme elle l'affirme, le but est de « raconter une histoire », et le style (rappelant la technique du *storytelling* ou, *mutatis mutandis*, l'universel reportage mallarméen) ne constitue pas une préoccupation en soi.

Il faut encore souligner que le français joue de moins en moins le rôle de langue véhiculaire pour les traductions au Brésil. Il y a quelques

²⁰⁶ Cette expression est définie par Pierre Lepape dans les termes suivants : « [des] livres de fabrique stéréotypés, fondés sur les canons du mythe américain et de ses valeurs ou sur l'exploitation outrée d'ingrédients commerciaux classiques : sexe, violence, irrationalité, terreur, hyper-individualisme... Le tout écrit dans un style dont les qualités sont celles de chefs d'entreprise plutôt que d'artistes : professionnalisme, compétence, efficacité, plutôt que culture, authenticité et désintéressement », Pierre LEPAPE, « La dictature de la "world literature" », *Le Monde diplomatique*, mars 2004. <http://www.monde-diplomatique.fr/2004/03/LEPAPE/11073>, consulté le 11/01/2008.

décennies, les traductions du russe ou de l'allemand, par exemple, étaient faites par l'intermédiaire de la traduction française du texte. Or ce n'est plus le cas. Outre la perte d'influence de la langue française, il y a actuellement de plus en plus de traducteurs en mesure de traduire directement de ces langues, une situation rare ou inexistante auparavant, comme en témoigne cet éditeur d'une maison d'édition de taille moyenne publiant de la littérature russe :

[...] jusqu'à la moitié du XX^e siècle, la majorité des œuvres de ces langues plus difficiles étaient connues ici grâce aux traductions faites en français, et on traduisait du français vers le portugais. Toute notre ligne du russe, Dostoïevski, Tolstoï, etc. sont de nouvelles traductions directes du russe. Et cela a très bien pris. Alors le français est resté de côté. Cette langue véhiculaire a perdu ce rôle. (Entretien 35)

En raison des problèmes liés à une telle triangulation et des risques qui lui sont associés, les éditeurs n'ont recours à ce dispositif que dans le cas des langues dites exotiques : c'est le cas, parmi d'autres langues, du turc, de l'albanais, du basque (même si, par exemple, l'éditeur d'une prestigieuse maison d'édition a affirmé avoir trouvé un traducteur du basque pour l'un de ses livres).

Traduction et hégémonie linguistique

Dans le domaine de la littérature, certains traducteurs enquêtés affirment que le lectorat brésilien connaît assez peu d'auteurs français, surtout parmi les écrivains contemporains. « Les noms sont inconnus », affirme une traductrice de littérature et sciences humaines qui traduit depuis longtemps pour une prestigieuse maison d'édition, ajoutant que la littérature française, à la différence du cinéma, est absente des suppléments culturels brésiliens. Cette « invisibilité » s'oppose à l'omniprésence des écrivains anglophones dans les médias, plus facilement assimilés ou identifiés au goût du lectorat, dont les catégories de perception sont davantage orientées vers les productions américaines. L'explication de la directrice éditoriale d'un grand groupe est assez révélatrice à ce propos :

Nous avons l'impression que le lecteur brésilien ne croit pas à la littérature française de divertissement et encore moins aux ouvrages français de développement personnel, psychologie... Vous comprenez ? Un livre français de développement personnel ne se vend pas, seulement si c'est américain. (Entretien 45)

En littérature, les éditeurs misent davantage sur les classiques au détriment des nouveautés. La traduction de celles-ci est souvent associée à un événement médiatique, tel un prix littéraire ou l'adaptation à l'écran, dont le succès, cependant, n'est pas garanti lors de la réception au Brésil. Exception faite de quelques rares écrivains comme Catherine Millet (*la Vie sexuelle de Catherine M.*), les succès en France ne trouvent pas la même réception au Brésil. Muriel Barbery (*l'Élégnance du hérisson*) ou Marie Darrieussecq (*Truismes*), par exemple, sont loin d'être devenues des best-sellers dans le pays.

Les auteurs canoniques de la tradition littéraire française, quant à eux, sont bien installés dans le marché éditorial. Il existe, d'ailleurs, une demande de la part des maisons d'édition, quelles que soient leur taille et leur indépendance, pour les ouvrages du domaine public. Outre leur coût moins élevé, la traduction de ces œuvres (dont le prestige attire aussi bien le lecteur cultivé que le lectorat qui veut accéder à la culture légitime) bénéficie d'une réception favorable qui trouve toutefois ses limites dans le fait qu'un classique ne produit pas l'effet de nouveauté d'une publication originale. L'éditeur d'une maison indépendante compare ainsi la production littéraire française contemporaine aux classiques et au secteur des sciences humaines :

La fiction française va particulièrement mal. Les classiques se défendent ; en sciences humaines, les Français se défendent aussi. Mais avec la fiction contemporaine française, j'ai rencontré des difficultés. (Entretien 31)

Et plus loin :

X, de Y [écrivain consacré du XX^e siècle], est fantastique, avec une préface de Sartre, nous avons vendu trente exemplaires les quatre dernières années. Alors mon associé se fâche avec moi. [...] Z [roman contemporain], traduction de W, pendant cette période [2008-2010] a vendu 126 livres. Il n'y a pas moyen ! (Entretien 31)

Selon cet éditeur, les difficultés existent même pour les « grandes œuvres », car

le problème, c'est que ces œuvres, « grandes » œuvres, X, Y, Z ont déjà été éditées. On a beaucoup plus de facilité quand on met sur le marché un inédit, même si c'est un petit peu moins « grand », mais le fait de ne pas avoir été publié aide beaucoup. (Entretien 31)

« Gardien d'une tradition littéraire », tel qu'il se définit, cet éditeur indépendant a fait le choix d'une « ligne éditoriale d'une certaine façon

difficile », fondée sur la traduction d'œuvres légitimées au pôle de production restreinte de leur champ d'origine. Leur recontextualisation dans la culture brésilienne se fait, à certains égards, à partir d'une tradition de la traduction qui associe la littérature française à une image de sophistication ou d'aristocratie intellectuelle. Ce traducteur lié à l'université résume ainsi la question :

La tradition de la traduction française est celle d'une traduction qui n'est pas éminemment commerciale, c'est une traduction qui a été très médiée par ce lieu de l'imaginaire de la culture française, l'imaginaire de l'intellectuel brésilien... (Entretien 187)

La méconnaissance des auteurs contemporains français devient critique si l'on prend en compte la poésie de l'après-guerre, qui n'est pratiquement pas traduite au Brésil. Il est vrai que, dans le cas de la poésie, une autre difficulté vient s'ajouter aux obstacles déjà mentionnés : en principe, la traduction poétique relève beaucoup plus d'un « travail d'auteur » que celle d'un récit fictionnel. Sous ce rapport, la traduction de poésie nécessite, outre un lectorat spécialisé, des traducteurs dotés d'une compétence poétique. À vrai dire, le traducteur de poésie doit rivaliser avec l'auteur du poème, à la différence du traducteur d'un récit fictionnel, subsumé par l'auteur.

Dans le domaine des sciences humaines et sociales, la même tendance à miser sur les classiques est constatée. Le directeur éditorial d'une importante maison d'édition de São Paulo, spécialisée dans ce secteur, défend « une position plus conservatrice » qui conduit à prendre moins de risques, par exemple, avec des jeunes auteurs d'une recherche de pointe. Autrement dit, « on va chercher toujours les noms, les auteurs qui sont plus établis » (entretien avec U). Cette position n'est pas isolée ; elle va dans le sens d'une tendance déjà identifiée dans d'autres pays²⁰⁷ et a également été soutenue par d'autres éditeurs de sciences humaines et sociales interrogés. Pour ces éditeurs, il est difficile actuellement de suivre l'actualité de la pensée française au Brésil, car les traductions privilégient les classiques – des auteurs liés au structuralisme français, une tendance que confirme le directeur du Bureau du livre de l'Ambassade de France, qui affirme :

[...] la tendance a toujours été, et continue de l'être, de publier les sciences humaines, mais des classiques des sciences humaines, le structuralisme français,

²⁰⁷ Gisèle SAPIRO, Ioana POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques », art. cité.

disons. Derrida, Foucault, Deleuze, Barthes. Ce sont les quatre noms qui se vendent ici au Brésil. Histoire aussi, beaucoup, Le Goff, Braudel, tous les classiques de l'École des Annales, Duby.

Ce n'est pas un hasard si l'année de la France au Brésil (2009) a eu comme axes thématiques « la France diverse », « la France aujourd'hui » et « la France ouverte ». Selon le directeur interrogé, le but a été de « montrer une France en dehors du stéréotype existant au Brésil », stéréotype lié, d'après lui, aux auteurs classiques, à la gastronomie, à l'art de vivre et à Paris.

Si les classiques sont davantage traduits au détriment des contemporains, un autre aspect, lié au contexte des nouvelles générations de traducteurs et à leurs compétences linguistiques, contribuerait à ce que la littérature française actuelle soit peu traduite. En effet, selon l'éditeur d'une prestigieuse maison d'édition de taille moyenne de São Paulo, les traducteurs du français ont vieilli et il n'y a pas assez de jeunes pour prendre le relais et rendre compte, dans leurs traductions, du langage actuellement utilisé par la nouvelle génération d'écrivains. Selon lui :

[...] il y a, par exemple, le problème des traducteurs, car si le type prend un roman français contemporain écrit dans un langage ordinaire et léger... Sauf que le français est une langue très forte, qui tend à transformer la traduction en une chose élevée et littéraire si le traducteur ne sait pas [l']abaisser, la mettre dans un langage quotidien. [...] Alors parfois, si le traducteur, par exemple, prend un roman contemporain oral, de la rue, et le met dans un certain langage, ça tourne mal, ça tue le livre ! [...] Je pense que les traducteurs plus anciens n'aident pas, car ils ne vont pas traduire le livre d'un gars de 25 ans dans le langage d'un gars de 25 ans de chez nous ! Ils vont faire la chose un petit peu élevée. (Entretien 46)

Il y aurait donc un problème de compétence linguistique dans la traduction d'œuvres contemporaines car les anciens traducteurs ne seraient pas familiarisés avec les apports linguistiques du français contemporain. Comme le vivier des nouveaux traducteurs du français s'est tari par rapport aux années 1970 et 1980, il devient plus difficile de traduire, avec la compétence linguistique nécessaire, les ouvrages contemporains.

Pour autant, il existe un certain consensus entre les enquêtés, selon lesquels les contraintes du marché influencent les choix de la traduction et poussent les maisons d'édition à obéir à la logique de l'immédiateté et de la recherche de la nouveauté. Toutefois, la recherche de la nouveauté relevant d'une démarche des éditeurs, pour quelles raisons ne se tournent-ils pas vers les auteurs contemporains français, c'est-à-dire, vers les nouveautés du marché éditorial français ? Probablement à cause de l'hégémonie

linguistique et culturelle du monde anglo-américain. Sous ce rapport, l'hégémonie linguistique de l'anglais serait ravageuse ; sa domination croissante, « un règne sans partage »²⁰⁸. L'éditrice d'une petite maison d'édition spécialisée en psychanalyse se réfère à cette hégémonie dans les termes suivants :

Les États-Unis sont devenus de plus en plus forts en termes culturels et dans la domination politique. Cette influence a progressivement changé, car l'influence française sur la culture brésilienne est très importante. Je pense que dans ce cas commence une domination américaine qui est plus générale, mondiale, et qui exerce son influence ici. Et je pense que cela modifie aussi l'importance des livres en castillan, tout au moins en psychanalyse. (Entretien 34)

Et un autre éditeur affirme, de façon plus succincte :

La pénétration nord-américaine est ravageuse. Aujourd'hui, vous avez la télévision, les films, la filmographie nord-américaine... (Entretien 30)

Dès lors, la logique du marché entretient, dans l'espace éditorial, une affinité élective avec l'hégémonie linguistique anglaise. Sous ce rapport, l'œuvre, notamment l'œuvre littéraire, serait réappropriée en tant que best-seller, forme mercantile du livre par excellence. Le choix éditorial pour le best-seller serait ainsi profondément influencé par la production culturelle anglo-saxonne, en particulier la production américaine. Comme l'affirme la même éditrice d'une petite maison spécialisée en psychanalyse :

Être éditeur au Brésil et ne pas publier du best-seller, du développement personnel, des livres de développement personnel, c'est une prouesse. Et il y a un tas de maisons d'édition qui ouvrent et ferment, ouvrent et ferment, durent cinq ans, durent dix ans, et ferment. Il y a tout ça. Il y a les maisons d'édition historiques, qui ont eu 40 ans. Parmi celles qui sont restées, quelques-unes ont pris la voie des best-sellers et y sont restées ; d'autres, pas beaucoup, ont continué avec les sciences humaines. (Entretien 34)

Les aides à la traduction

Du point de vue politique, l'importation des œuvres françaises au Brésil compte avec l'intermédiation de l'Ambassade de France (Bureau du livre) qui, dans le cadre d'une politique culturelle mise en place dans différents pays par le gouvernement français, accorde des aides à la

²⁰⁸ Gisèle SAPIRO, « Situation du français sur le marché mondial de la traduction », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France...*, op. cit., p. 73.

publication de traductions. Ces aides, qu'elles soient attribuées par le Bureau du livre (ministère des Affaires étrangères) ou par le Centre national du livre (CNL) en France (ministère de la Culture et de la Communication), visent à diminuer l'écart existant entre le coût de la production du livre d'un auteur national et celui d'un ouvrage traduit, l'un des obstacles les plus évoqués par les éditeurs interrogés.

L'action du Bureau du livre au Brésil s'articule autour des dispositifs suivants, selon son directeur : a) Programme d'appui à la publication (PAP) Carlos Drummond de Andrade, qui destine à l'éditeur brésilien une somme correspondant à une partie des frais de la traduction ; ce pourcentage varie selon la politique du Bureau du livre, qui peut, par exemple, décider d'appuyer un plus grand nombre de candidatures avec une somme plus réduite (choix de l'actuelle administration), ou alors un nombre inférieur de projets avec une somme plus importante ; b) appui à la traduction du CNL en France, à l'éditeur français, à la demande de la maison d'édition brésilienne ; cet appui peut être complémentaire au PAP, mais le cumul des deux dispositifs sur une même publication est évité par le Bureau du livre, qui joue le rôle d'intermédiaire ; c) aide visant à l'achat des droits de traduction, qui peut être complémentaire au PAP ; d) appui donné directement au traducteur sous la forme de bourse de séjour en France, dont les candidatures sont d'abord examinées par le Bureau du livre avant d'être transmises au CNL, qui les subventionne ; e) appui à des événements visant à la promotion et diffusion du livre français au Brésil, sous la forme d'invitations d'écrivains ou de spécialistes pour participer à des colloques, festivals, salons du livre et fêtes littéraires ; ce dispositif a été particulièrement important en 2009, dans le cadre de l'année de la France au Brésil ; f) aide concédée par le CNL aux libraires visant à la diversification de leurs fonds en français, et dont l'intermédiation est également faite par le Bureau du livre au Brésil.

L'appréciation des éditeurs sur ces politiques d'aide du Bureau du livre varie selon la taille et la vocation de la maison d'édition. Alors que les petites et moyennes maisons ont régulièrement recours au PAP pour faire traduire une part relativement importante de leurs titres, les grandes maisons, surtout celles qui appartiennent à de grands groupes éditoriaux et tournées vers la publication d'ouvrages à consommation rapide, n'ont pas recours à ce programme ou semblent ignorer son existence. Par exemple, pour cet éditeur d'une moyenne maison d'édition où prédominent les sciences humaines et sociales, la participation du Bureau du livre joue un rôle fondamental :

Regardez, cela est de 1996 et la maison a été fondée en 1992... Il y avait déjà 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 livres [publiés avec le concours du Bureau du livre]. [...] C'est très, très fort, je pense que c'est une proportion que... vous n'allez pas trouver cela... (Entretien 35)

Par ailleurs, interrogée sur l'utilisation des subventions du gouvernement français, l'éditrice d'une grande maison à Rio de Janeiro a répondu de façon évasive :

Pas spécialement. [...] Pas beaucoup, ce n'est pas l'usage ici. (Entretien 43)

De même qu'une autre directrice d'un important groupe éditorial ayant son siège à Rio de Janeiro :

[L'obtention des aides du gouvernement français] est un processus plus compliqué, on n'en bénéficie pas souvent. [Le Bureau du livre ou l'Ambassade de France] n'offrent pas toujours d'appui à la traduction. (Entretien 45)

L'appui du gouvernement français, selon l'éditeur d'une petite maison d'édition de São Paulo, réputée pour ses traductions de différentes langues, serait inférieur à un tiers du coût de la traduction, alors que les aides de pays comme l'Allemagne, la Suisse, le Canada et le Japon peuvent couvrir jusqu'à l'intégralité de ce coût :

[...] mais même si la traduction est payée, imaginons que l'on ait des subsides pour la traduction et que dans le meilleur des cas – et ce n'est pas le cas des Français, mais c'est le cas parfois des Allemands et des Japonais – cela couvre intégralement le coût de la traduction. C'est le cas des Suisses, c'est le cas des Canadiens... Les Français moins, ils appuient un nombre plus important de livres, mais avec une somme inférieure... [...] [qui] ne couvre même pas un tiers. Pendant l'année de la France [au Brésil], ils ont eu un budget plus confortable, mais ils se sont concentrés sur la non-fiction, les sciences sociales. [...] Si cela couvrait un tiers du coût du livre, je serais content. Non ! Leurs aides varient traditionnellement de 500 à 1 500 euros ; avec cela vous ne couvrez pas la traduction... (Entretien 31)

Et le commentaire assez expressif de cette traductrice du français et de l'espagnol s'inscrit dans le même esprit :

Mais il y a encore un problème, c'est que je pense que la France a peut-être un peu raté le train de cette histoire. C'est que d'autres littératures, et je me réfère particulièrement à l'espagnole... L'Espagne a fait un effort immense d'aides à la traduction, mais immense, gigantesque, à tel point que les maisons d'édition sont arrivées à... Disons, l'organisme c'est le gouvernement... Il s'adresse à une maison d'édition et dit qu'il va vous donner une grande... une sorte d'aide à la traduction importante [...], vous finissez par traduire. (Entretien 192)

Et plus loin :

C'est sûr que la France en donne aussi, mais la France, à mon sens, a déjà donné beaucoup plus, et actuellement, cette politique française est un peu faible, vous comprenez ? (Entretien avec Q)

Selon le directeur du Bureau du livre de l'Ambassade de France, le PAP au Brésil vise, actuellement, à privilégier des catalogues, c'est-à-dire, à appuyer un plus grand nombre de projets avec une subvention plus réduite pour chacun. D'après lui, l'aide généralement concédée varie de 1 100 à 2 100 euros, sachant qu'une traduction peut coûter jusqu'à 6 500 euros. Selon lui :

Le critère est [de donner] une aide à une part de la publication. Par exemple [...] pour les grandes maisons d'édition nous avons des aides petites, c'est plutôt pour diversifier leur catalogue, pour les encourager à publier plus de livres traduits du français. Mais ce n'est pas une partie financière importante de leur projet, c'est plutôt pour les suivre dans leur catalogue.

À cet égard, il faut mentionner l'événement de l'année de la France au Brésil, en 2009, qui a fait l'objet d'une politique d'appui plus solide à la traduction de la part du Bureau du livre. L'accent a été mis sur les sciences humaines et sociales contemporaines, dans le but, selon le même directeur, « de faire connaître la pensée actuelle de l'université française dans tous les domaines ». Cela explique probablement la hausse du nombre de titres publiés en 2009 (649), mais aussi en 2008 (748), par rapport à la moyenne de 519 titres de la décennie. Parmi les auteurs publiés en 2009, figurent Frank Lestringant, Guillaume Devin, Jean-François Dortier, Michèle Petit, Olivier Mongin, Dominique Wolton, Marcel Gauchet, Frédéric Gros, Michel Foucher, François Dosse, Ollivier Pourriol.

Même si les montants font l'objet de critiques de la part des éditeurs et traducteurs, les aides semblent jouer un rôle assez important pour les petites et les moyennes maisons d'édition, qui les utilisent de façon plus ou moins régulière. Mais plutôt que d'être lié à la taille de la maison d'édition, le recours aux aides du gouvernement français est fonction du capital symbolique. Autrement dit, plus la maison est savante ou proche du pôle restreint, plus significatif est le rôle joué par ces subventions. Et plus la maison est généraliste ou proche de la consommation grand public, moins ces aides sont significatives, lorsqu'elles existent²⁰⁹.

²⁰⁹ Le recours à ces aides comme un important dispositif sur lequel s'appuie le secteur restreint a été évoqué par Gisèle SAPIRO et Johan HEILBRON, dans leur étude « La traduction comme vecteur

Ce constat va dans le sens de la politique du PAP, qui évite les best-sellers pour privilégier les auteurs contemporains et peu connus, autrement dit les auteurs du pôle restreint. Selon le directeur du Bureau du livre, en 2010 :

Il n'y a pas eu de classique [subventionné], à l'exception du cas de Dumas. Mais on préfère les contemporains car... disons, le cas idéal serait celui d'un auteur contemporain pas très connu et qui ne... Car les best-sellers, on ne les subventionne pas non plus et les éditeurs ne nous envoient pas [la demande de subvention] parce qu'on travaille avec... on anticipe, nous avons des contacts avec eux et ils ne nous envoient pas n'importe quoi. Ils envoient ce que nous, ensemble, trouvons adéquat. Le cas idéal serait celui de travailler avec une maison d'édition petite, voire grande, qui va choisir un écrivain contemporain n'ayant jamais été publié au Brésil, par exemple, et on se mettrait d'accord pour soutenir la publication. (Entretien 15)

Du côté des traducteurs, les obstacles économiques sont liés à la rémunération, qu'ils considèrent comme basse, du travail de traduction et au manque de politiques d'aide effective au traducteur. D'après les enquêtés, le prix de la traduction varie de 18 à 25 reais²¹⁰ par feuillet de 2 000 signes, ce montant pouvant atteindre 30 reais²¹¹ pour certaines maisons d'édition, en fonction du degré de difficulté du texte ou du prestige du traducteur, ou encore de l'urgence de la traduction. Pour ce qui est des aides au traducteur, la plupart des enquêtés ignorent l'existence du dispositif mis en place par le Centre national du livre en France, qui propose aux traducteurs des bourses de séjour en France. Ce dispositif constitue, selon son directeur, le deuxième pilier de la politique de « promotion du livre et des idées françaises au Brésil » du Bureau du livre.

Les réponses des enquêtés semblent donc indiquer que les dispositifs d'appui à la traduction du gouvernement français demeurent encore trop méconnus du milieu éditorial. Le commentaire de cette éditrice d'une petite maison d'édition, à propos des bourses pour les traducteurs, en est assez révélateur :

On a appris comme ça, parce qu'on avait un bon contact au Consulat français et on nous a informés, mais... on n'a pas appris... Cette personne nous a d'ailleurs dit qu'elle connaissait d'autres personnes qui y sont déjà allées. Mais je ne vois pas ce programme divulgué. (Entretien 28)

d'échanges culturels internationaux », art. cité.

²¹⁰ 18 reais = 7,72 euros ; 25 reais = 10,73 euros.

²¹¹ 30 reais = 12,87 euros.

Et après le « romantisme », qu'y a-t-il ? Le pragmatisme, comme l'a avoué le même éditeur. Le marché éditorial brésilien est actuellement traversé par la logique capitaliste dans ses manifestations les plus récentes – oligopolisation, concentration et inégalité –, ce qui l'inscrit de manière irrévocable dans le contexte de la globalisation éditoriale.

Les transformations économiques sont indissociables de la création de valeurs qui déterminent le type d'entrepreneuriat éditorial, orientant les choix de publication et *pari passu*, des œuvres à traduire. Le rapport entre les transformations économiques et la trajectoire éditoriale des œuvres françaises traduites au Brésil ne s'établit pas pour autant de manière directe et mécanique : entre l'économie du livre et la traduction, des médiations, d'abord culturelles, mais aussi politiques, complexifient la situation.

Le contexte de globalisation éditoriale n'implique pas, par principe, un désavantage à la traduction du français. Ce qui paraît exister, c'est une conjoncture singulière dans laquelle trois ordres de facteurs interagissent : les logiques de marché, le déclin de l'influence de la culture française et l'hégémonie linguistique de l'anglais. On peut, bien sûr, formuler l'hypothèse d'une corrélation positive entre ces deux dernières, mais le lien de cause à effet est une question empirique à explorer. Il n'empêche que la présence de l'anglais dans la culture brésilienne dépasse le seul champ culturel. Elle se fait sentir, par exemple, dans les sphères de l'éducation (écoles et universités), des médias et de la formation intellectuelle.

À cet égard, l'influence anglo-américaine est sans doute culturelle, mais aussi économique, l'économie ici perçue comme productrice de valeurs. Autrement dit, l'hégémonie de l'anglais est indissociable de valeurs, surtout dans le champ éditorial brésilien, à l'exemple de la domination du best-seller et des formes de gestion.

En somme, si le français est en position d'infériorité par rapport à l'anglais, en ce qui concerne les principales langues traduites au Brésil la relation est plus équilibrée et parfois change à son profit. Sous ce rapport, il semble que la relation entre marché, hégémonie de l'anglais et déclin d'influence du français relève d'un concours de circonstances qui, en tant que telles, peuvent (ou pas) constituer le point de départ d'une évolution à plus long terme.

Par ailleurs, la culture anglo-saxonne, en particulier la culture américaine, paraît donner les premiers signes d'une certaine usure (peut-être conjoncturelle) sur le plan global. Dans le même temps, avec la formation du Mercosur (Marché commun du Sud), embryon d'une communauté sud-

américaine, la place de l'espagnol, langue semi-périphérique, est en train de changer.

Cette évolution produira-t-elle des déplacements dans le rôle joué par les médiateurs impliqués dans les échanges culturels internationaux, engendrant une nouvelle conjoncture pour la traduction au Brésil ? C'est une question pour l'avenir.

DEUXIÈME PARTIE

Les traductions en français : obstacles éditoriaux et génériques

Gérer la diversité : les obstacles à l'importation des littératures étrangères en France

Gisèle Sapiro

À la différence des États-Unis et du Royaume-Uni, les traductions littéraires constituent, en France, un domaine éditorial bien établi, défini au sein des catalogues des grands éditeurs généralistes par des collections spécifiques, et investi par de petites maisons pour lesquelles il est un moyen d'accumuler du capital symbolique. Si le caractère établi de cette tradition ne suffit pas à en garantir l'avenir sur le long terme, comme en témoignent certaines évolutions dans des maisons rachetées par des grands groupes, qui imitent leurs homologues anglo-américains, ces évolutions n'ont pas radicalement modifié, pour l'heure, la tendance générale en la matière de l'édition française dans le secteur de la littérature de qualité. En effet, à la différence du pôle de grande production (best-sellers, romans sentimentaux, thrillers), où les traductions de l'anglais sont prépondérantes, y compris par rapport aux titres en français, le pôle de production restreinte de la littérature de qualité se caractérise par une relative sous-représentation de l'anglais au regard de la moyenne nationale et par une grande diversité des langues traduites. À l'opposé des éditeurs américains et anglais, les grands éditeurs littéraires français cherchent à publier le plus de traductions possible, à partir d'une diversité maximale de langues, mais cette volonté rencontre de multiples obstacles allant du processus de décision jusqu'à la réception de l'ouvrage, en passant par le travail de traduction. Ces obstacles seront exposés dans la deuxième partie de ce chapitre, après une mise en perspective historique de l'importation des littératures étrangères en France et des difficultés auxquelles elle s'est heurtée par le passé.

Une tradition de diversité

Si la littérature française a occupé une position dominante dans le monde aux XVIII^e et XIX^e siècles, il s'est établi en France, depuis la

période de l'entre-deux-guerres, moment d'intensification des échanges culturels internationaux et de relatif déclin de l'hégémonie française, une tradition de traduction des littératures dites étrangères, laquelle prend place, chez les grands éditeurs de littérature générale, dans une collection qui leur est dédiée²¹². De la « Bibliothèque cosmopolite » lancée par Stock à la fin du XIX^e siècle à la collection « Du monde entier », créée par Gallimard en 1931²¹³, les œuvres traduites sont progressivement distinguées des œuvres originales publiées en français et deviennent un domaine à part entière dans les catalogues d'éditeurs. Les échanges se heurtent à cette époque à la lenteur des transports, notamment pour les échanges transatlantiques (les ouvrages mettent parfois plusieurs semaines à arriver des États-Unis en France), à l'absence de moyens de reprographie, à la faible professionnalisation des traducteurs, qui, payés au forfait, exercent souvent d'autres activités, repoussant le travail de traduction qui prend de ce fait plusieurs années à sortir (les délais atteignant parfois dix ans). L'histoire des traductions en français de Dos Passos, fondée sur les archives de la maison Gallimard, illustre ces difficultés.

La parution chez Gallimard de la traduction de *Manhattan Transfer* a ainsi été retardée en raison du délai nécessaire à l'envoi des épreuves au traducteur, Maurice Coindreau, qui se trouvait aux États-Unis. Au vu du succès de cette première traduction, Gaston Gallimard demande à ce dernier, en mars 1929, de lui suggérer d'autres œuvres de cet auteur à traduire. Coindreau recommande la traduction de *Streets of nights*, tableau de la vie de Boston paru en 1924 et aussitôt interdit, mais déjà traduit en tchèque, précise-t-il, et qui a le mérite d'être court, contrairement au premier roman de Dos Passos, *Three Soldiers*, paru en 1921, ouvrage « remarquable » qui a eu en Amérique un « succès formidable », mais qui est « malheureusement » très long et ne pourrait paraître en un seul volume. Coindreau se demande en outre si la littérature de guerre intéresse encore le public français. Il signale aussi les journaux de voyage de Dos Passos, dont la publication chez Gallimard lui semble présenter un intérêt, dans la mesure où la maison a publié le *Retour du Tchad* de Gide : la cohérence du

²¹² Blaise Wilfert, *Paris, la France et le reste. Importations littéraires et nationalisme culturel en France, 1885-1930*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris 1, 2003.

²¹³ Elle est alors réservée aux tirages de tête d'ouvrages qui paraissent en même temps en édition courante dans la collection Blanche, la distinction entre littérature française et étrangère n'étant pas encore clairement marquée dans le catalogue à cette époque. Voir G. Sapiro, « À l'international », in Alban Cerisier et Pascal Fouché (sous la dir. de), *Gallimard : un siècle d'édition*, Paris, BNF/Gallimard, 2011, p. 124-147.

catalogue est donc un argument qui joue en faveur ou contre une traduction. Et de fait, Gallimard décide de publier *Orient-Express* mais refuse *The 42nd Parallel*, qui paraît redondant avec *Manhattan Transfer*, dont les ventes ne sont pas assez élevées (2 600 exemplaires). Refus qui lui fait perdre son option sur l'œuvre de Dos Passos. D'autres titres seront refusés dans les années 1930, notamment *1919* et *The Big Money*, mais en 1939, Gallimard manifeste un intérêt pour *Adventures of a young man* et propose à la Nouvelle Revue Critique, qui a une option sur les trois titres suivant *Big Money* (qu'elle a publié), de le lui racheter pour 20 000 francs. Interrompues par la guerre, les négociations avec l'agence Hoffman, qui représente Dos Passos en France, reprennent : Gallimard acquiert les droits de *Adventures of a young man* et *Number one*, mais la traduction du premier traîne par la faute du traducteur, qui finit par se la voir retirer au bout de dix ans. Désormais soucieux de centraliser toute l'œuvre de Dos Passos, Gallimard parvient aussi à récupérer la traduction par Claude Richter de *The Big Money* (*La Grosse Galette*), que la Nouvelle Revue Critique accepte de lui céder moyennant la somme de 30 000 francs, sur la base du principe, mis en avant par Gallimard, qu'il est le principal éditeur de Dos Passos en France. De même, il rachète pour 20 000 francs les droits de *1919*, paru avant la guerre aux Éditions sociales internationales, auprès des Éditions sociales qui ont repris le fonds, puis ceux de *42nd Parallel* à Grasset, qui le cède de mauvaise grâce sur la pression de l'auteur désireux lui aussi de voir son œuvre réunie chez Gallimard.

L'évolution de la politique de Gallimard à l'égard de Dos Passos après la guerre s'inscrit dans le contexte de la Libération, marqué par un large engouement pour la culture américaine et par un intérêt accru pour les traductions, après une période de déclin des échanges et de clôture due à la guerre. L'Occupation allemande en France a, en effet, brutalement interrompu la dynamique des transferts culturels. Pendant cette période de crise, la traduction a plus que jamais constitué un enjeu politique. Briser l'hégémonie culturelle française comptait parmi les objectifs de la politique étrangère de l'Allemagne nazie. À cette fin, les traductions du français en allemand furent interdites pendant toute la période, à quelques exceptions près accordées à des écrivains collaborationnistes à titre de récompense pour leurs bons et loyaux services. En revanche, une des contraintes imposées aux éditeurs français, outre la prise de participation dans le capital des maisons, était la traduction d'auteurs allemands.

La nouvelle période qui s'ouvre à la Libération voit l'essor des traductions, d'abord de l'anglais, puis d'autres langues. Les obstacles

auxquels se heurte cette volonté d'importer les littératures étrangères en France sont cependant nombreux : concurrence entre éditeurs, problèmes d'acquisition des droits (y compris la question de savoir qui les détient : auteur, éditeur, agent, traducteur, autre intermédiaire, cette question pouvant faire l'objet de litiges), financement, censure, problèmes de traduction, problèmes de réception. Ces différents types d'obstacles peuvent être exemplifiés par les avatars de la traduction de l'œuvre de Henry Miller, à partir du dossier d'archives conservé par la maison Gallimard.

Au lendemain de la Libération, l'œuvre d'Henry Miller donne ainsi lieu à une vive concurrence entre éditeurs. Gallimard, qui avait refusé *Tropique du cancer* en 1934, parce que le comité trouvait l'ouvrage trop « pornographique », tente en vain de le racheter à Denoël à partir de 1938. Il parvient, en revanche, à racheter *Septembre noir* à Delamain la même année, mais la parution du livre est retardée par la guerre. À la Libération, une rude compétition s'engage avec Maurice Girodias, fondateur des éditions du Chêne, dont le père, Jack Kahane, avait édité les premiers ouvrages de Miller, en anglais, en France dans les années 1930, et qui, ayant acquis les droits de l'œuvre de Miller en français, essaie de racheter ceux de *Septembre noir*, ce que Gallimard refuse. Lorsque le livre sort enfin en 1946, il doit être retiré de la vente après que le premier tirage de 3 000 exemplaires a été écoulé, du fait qu'il tombe sous le coup des poursuites engagées fin 1946 contre les éditeurs de Miller en France pour outrage aux mœurs. Face à la mobilisation du milieu intellectuel autour de la défense de la liberté d'expression, le livre est remis en circulation.

La création, en 1948, du prix du Meilleur Livre étranger par un groupe de directeurs littéraires témoigne de la volonté de valoriser la littérature étrangère en France. La traduction est un moyen d'accumulation de capital symbolique pour une jeune maison d'édition, comme l'illustre l'exemple des Éditions du Seuil, qui lance en 1946 deux collections : « Le Don des langues » et « Cadre de vert », dont l'activité s'intensifie à partir de 1950²¹⁴. La première est une collection prestigieuse où paraissent des œuvres d'auteurs déjà consacrés (comme Rainer Maria Rilke) ou sur le point de l'être (comme T.S. Eliot, dont le recueil de poèmes y paraît dans la traduction de Pierre Leyris saluée par la critique peu avant son couronnement par le prix Nobel), parfois en édition bilingue. Le prix du Meilleur Livre étranger sera décerné en 1958 à l'unanimité à la traduction

²¹⁴ Hervé Serry, « Constituer un catalogue littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, septembre 2002, p. 70-79.

de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil par le poète Philippe Jaccottet (qui avait aussi traduit Thomas Mann chez Gallimard). La collection « Cadre vert », qui se distingue du « Cadre rouge » réservé aux écrivains de langue française, accueille des romanciers contemporains, en particulier la nouvelle génération allemande du « groupe 47 », dont les futurs prix Nobel Heinrich Böll et Günter Grass, également lauréats du Prix du Meilleur Livre étranger respectivement en 1955 et en 1962.

Les transferts culturels continuent par ailleurs à se heurter à des obstacles politiques, en particulier avec les pays d'Europe de l'Est. L'importation et la réception des littératures de ces pays est alors clivée entre les circuits communistes et anti-communistes²¹⁵. Ce clivage se brouille dans la période du « dégel » ouverte en 1956 par le rapport Khrouchtchev, excitant la curiosité des éditeurs occidentaux et suscitant un vaste travail de prospection. L'année suivante, Gallimard lance ainsi la collection « Littératures soviétiques », dirigée par Aragon. Le succès mondial du *Docteur Jivago* de Boris Pasternak attise plus encore cette curiosité. Interdit en URSS, le roman paraît en Italie chez Feltrinelli, puis en France dans la collection « Du monde entier », grâce à l'intercession de Brice Parain, ami de l'auteur, et de Jacqueline de Proyart²¹⁶. La traduction, réalisée collectivement en urgence, est tirée à 11 000 exemplaires, mais les ventes dépassent rapidement les 420 000, tandis que Pasternak, érigé à l'Ouest en victime de la censure communiste, reçoit le prix Nobel. Le nombre de traductions d'œuvres littéraires des pays d'Europe de l'Est va dès lors augmenter et leurs éditeurs se diversifier, même si les obstacles restent nombreux²¹⁷.

Les années 1960 constituent un moment d'intensification des échanges culturels internationaux, facilitée par le développement des moyens de communication et de transport. Elle est marquée par la diversification des langues et des littératures traduites et un élargissement de l'horizon géographique par-delà les frontières de l'Europe et des États-Unis (Amérique latine et Asie). En témoigne l'augmentation du nombre moyen de titres publiés annuellement dans la collection-phare « Du monde

²¹⁵ Voir Ioana Popa, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)*, CNRS Éditions, 2010.

²¹⁶ *Le Dossier de l'Affaire Pasternak*, Gallimard, 1994 (coll. « Témoins ») ; et la contribution-témoignage de Jacqueline de Proyart dans *Brice Parain, un homme de parole*, Paris, Gallimard, 2005.

²¹⁷ Ils sont décrits en détail par Ioana Popa, *Traduire sous contraintes, op. cit.*

entier », chez Gallimard, entre les années 1950 et 1960²¹⁸ : il fait plus que doubler, passant de 15 à 37, une moyenne qui se maintiendra dans les deux décennies suivantes. Les langues se diversifient, passant de 14 à 24, le nombre de pays représentés de 23 à 38. L'anglais reste prépondérant mais sa part diminue (de 60% à 42%) au profit des autres langues, notamment l'espagnol (12%) et l'italien (9,5 %), langues qui voient fleurir une nouvelle génération d'auteurs avec, pour la première, Juan Goytisolo en Espagne et Jorge Luis Borges et Julio Cortazar en Argentine, Carlos Fuentes au Mexique, Pablo Neruda au Chili, Mario Vargas Llosa au Pérou, et pour la seconde, Elio Vittorini, Cesare Pavese et Elsa Morante (voir, en annexe, le cas de cette dernière). Les tentatives d'importation des auteurs latino-américains, mises en œuvre dès avant la guerre par Roger Caillois n'aboutissent qu'en cette période d'après-guerre avec le lancement en 1952 de la collection « La croix du sud ». Avec « Connaissance de l'Orient », collection créée par Etiemble en 1953, elle témoigne de la volonté d'ouverture par-delà les frontières de l'Europe, stimulée par le programme des œuvres représentatives de l'UNESCO qui aide au financement des traductions. Les projets de la collection « Connaissance de l'Orient » doivent surmonter de grandes difficultés en raison du volume des ouvrages (le grand roman chinois *Hong LeouMong – Le Rêve du pavillon rouge* – fait à lui seul 2 500 pages dactylographiées), et des compétences que requiert leur traduction. Etiemble parvient néanmoins à s'entourer des meilleurs spécialistes et à faire paraître une dizaine de titres jusqu'en 1960. De façon prévisible, les ventes sont modestes (1 189 exemplaires, en moyenne), mais la collection, qui vient combler une lacune, recueille un succès d'estime. D'autres éditeurs s'essaient à la tâche, de façon plus occasionnelle : Le Seuil publie ainsi en 1957 une traduction du chinois (*Si YeouKi. Le Voyage en Occident*, de WouTch'enNgen, en 1957) et en 1963 la première traduction du bengali (*L'Arbre sans racines*, de Sied Walulliah).

Gallimard lance aussi, en 1966, une collection de « Poésie du monde entier » où paraissent en édition bilingue des œuvres d'Octavio Paz, James Joyce, Hans-Magnus Enzensberger, Eugenio Montale, Fernando Pessoa, Luis Cernuda, Ezra Pound, Cesare Pavese, puis en 1968 de « Théâtre du monde entier » (Harold Pinter), mais leur vie sera de courte durée.

²¹⁸ À partir de 1950, cette collection intègre l'ensemble des titres de littérature étrangère du catalogue, à l'exception des nouvelles collections particulières comme « Connaissance de l'Orient » et « Littératures soviétiques ».

En 1966, Christian Bourgois, un des introducteurs de Gabriel Garcia Marquez et d'Alexandre Soljenitsyne, quitte les éditions Julliard, qui viennent d'être rachetées par les Presses de la Cité, pour fonder sa propre maison, qui devient une des principales importatrices de la littérature anglo-américaine novatrice et de nombre d'autres écrivains étrangers. Il publie ainsi les auteurs de la Beat Generation, Alan Ginsberg (*Kaddish*, 1967) et William Burroughs (*La Machine Molle*, 1968).

La fin des années 1970, période où la part des traductions atteint 45% de la production littéraire en France²¹⁹, voit la création de maisons qui se spécialisent dans l'importation des littératures étrangères. À commencer par Actes sud, créée en 1978 par Hubert Nyssen, et dont le catalogue s'organise en collections par aires culturelles et linguistiques : « Lettres allemandes », « Lettres anglo-américaines », « Lettres scandinaves », « Lettres japonaises », « Lettres chinoises », « Lettres coréennes », etc. N'ayant pas les moyens de rivaliser avec les grands éditeurs pour acquérir la littérature publiée dans les langues centrales, mais disposant de ressources linguistiques dans des langues semi-périphériques ou périphérique, d'autres petites maisons tendent à se spécialiser dans un domaine où elles jouent un rôle de découvreur, qu'il s'agisse d'œuvres contemporaines, comme dans le cas de Métailié, ou d'auteurs méconnus du passé, comme dans le cas de Verdier.

Fondées en 1979, les éditions Anne-Marie Métailié a aujourd'hui un catalogue de plus de 700 titres, composé aux trois quarts de traductions de littératures étrangères, qui sont regroupées par aires culturelles et linguistiques (bibliothèques hispano-américaine, hispanique, brésilienne, portugaise, allemande, italienne, écossaise, nordique, etc.). La maison est plus particulièrement spécialisée dans l'Amérique latine, la bibliothèque hispano-américaine réunissant plus d'un tiers des titres traduits, avec des auteurs-phares comme les chiliens Luis Sepúlveda et Hernan Rivera Letelier, ou le cubain Leonardo Padura, suivie de la bibliothèque brésilienne, qui compte des auteurs classiques comme Machado de Assis²²⁰. Mais plus de 83% des titres de son catalogue sont des premiers livres d'auteurs inconnus. La plupart des livres d'écrivains étrangers qu'elle publie sont traduits pour la première fois dans le monde.

²¹⁹ Valérie Ganne et Marc Minon, « Géographies de la traduction », in François Barret-Ducrocq (sous la dir. de), *Traduire l'Europe, op. cit.*, p. 70. Voir aussi le chapitre précédent.

²²⁰ Cette analyse se fonde sur une consultation du catalogue en ligne de Métailié.

C'est autour d'un projet de traduction de textes classiques de l'hébreu que Gérard Bobiller a fondé, la même année, les éditions Verdier. À partir de 1983, le projet éditorial s'est élargi à la littérature, en s'appuyant sur une équipe de spécialistes, universitaires pour la plupart. Dans le catalogue, qui compte plus de 700 titres, pour moitié traduits, le domaine des littératures étrangères est également organisé autour de quelques langues, avec les collections « Terra d'Altri » pour l'italien, « Otra Memoria » pour l'espagnol, « Der Doppelgänger » pour l'allemand, « Russe Slovo » et « Russe Poustiaki »²²¹.

De nouvelles maisons spécialisées dans certaines zones géographiques ou linguistiques se créent dans les années 1980, notamment, en 1986, les éditions Philippe Picquier pour la littérature asiatique, en 1992, les éditions Chandeigne pour le monde lusophone, en 1993, L'Esprit des péninsules pour la littérature d'Europe de l'Est et Gaïa pour la littérature scandinave. À partir de 1987, les éditions La Différence, fondées en 1976, entreprennent la publication de volumes d'œuvres complètes d'auteurs classiques étrangers comme Dante, Henry James, Ladislav Klíma, Hölderlin, Fernando Pessoa.

Le développement fulgurant d'Actes sud a eu un effet sur les grandes maisons littéraires, les conduisant à diversifier les langues traduites et à chercher de nouveaux auteurs. Dans les grandes collections de littérature étrangère, l'anglais ne représente, de fait, qu'un tiers des titres traduits, alors que cette langue atteint, au niveau national, une moyenne de deux tiers des traductions, et qu'elle est dominante au pôle de la grande production dans les collections de best-sellers, thrillers, et romans sentimentaux²²². Cette diversification de l'offre a eu pour effet d'accroître la concurrence et d'entraîner une surproduction. Le nombre annuel de titres traduits chez Gallimard a pu ainsi monter à près de 70 dans la seule collection « Le Monde entier », avant d'être réduit à 35 pour s'assurer la viabilité de la collection.

Cette nouvelle période, marquée par le mot d'ordre de la globalisation, se caractérise par une effervescence qui va porter ses fruits au début des années 1990, dans le contexte de la construction européenne, à la faveur de la mise en place par le Centre national des lettres d'une politique d'aide à l'intraduction des littératures étrangères en français dès 1989. Les échanges se multiplient grâce aux nouveaux moyens de communication : le

²²¹ Cette analyse se fonde sur une consultation du catalogue en ligne de Verdier.

²²² Gisèle Sapiro, « Les collections de littérature étrangère en France », in G. Sapiro (sous la dir. de), *Translatio, op. cit.*, chap. 5.

développement du télex, du fax, puis de l'internet facilite la communication et permet la transmission instantanée de documents (matériel de présentation, extraits, tapuscrits). Cependant, les transformations que connaît à cette époque le marché mondial de la traduction génèrent de nouveaux obstacles.

Les obstacles à la traduction en français à l'ère de la mondialisation

Le nombre de traductions annuelles en français, rééditions et réimpressions incluses, double entre 1980 et 2002, passant, d'après les données de l'Index Translationum de l'UNESCO, de 5 000 à 10 000 environ. Environ trois quarts de ces traductions ont paru en France : 3 698 en 1980 et 7 833 en 2002. Cette hausse de 100% est deux fois supérieure au taux d'augmentation de l'ensemble des traductions dans le monde, qui est de 50%. Concernant les traductions littéraires en français, elles passent d'une moyenne d'environ 2 100 titres par an dans les années 1980 à 4 000 dans les années 1990. Cette évolution suit, de façon décalée, la croissance de la production éditoriale, sans que celle-ci suffise à l'expliquer. Si le pic de 45% atteint à la fin des années 1970 a entraîné une décrue de la part des traductions dans la production littéraire de l'édition française, au point d'être retombée à 35% en 1990, ce taux remonte à 40% à partir de 1994²²³.

Les obstacles que rencontrent les éditeurs désireux d'introduire des œuvres de littérature étrangère en France interviennent à différentes étapes du processus : dans la phase de prospection et de prise de décision, pendant le travail de traduction, et dans les conditions de la réception des œuvres traduites.

Les principaux canaux par lesquels l'éditeur prend connaissance des livres susceptibles d'être traduits sont l'envoi par les agents ou par ses homologues étrangers, plus rarement par l'auteur lui-même ou le traducteur, et les rencontres dans les foires et autres rencontres littéraires à l'étranger. Le premier obstacle auquel il se heurte pour acquérir les livres identifiés comme « grandes œuvres » est la concurrence, qui s'est durcie avec l'organisation d'enchères par les agents. Un délai assez bref est fixé aux éditeurs désireux de faire une offre, mettant les intéressés sous une grande pression. Un des éditeurs interrogés parle à ce propos

²²³ Voir G. Sapiro (sous la dir. de), *Translatio, ibid.*, chap. 3 et 4.

d'« industrialisation du processus de décision » (entretien 94). L'offre comprend généralement un à-valoir conséquent, ainsi que des garanties quant à la qualité de la traduction et au plan de promotion du livre. Le plus offrant ne l'emporte pas toujours, le prestige de la maison, le sérieux de son engagement et de son plan de promotion sont généralement pris en considération.

Ce problème ne concerne toutefois qu'une petite partie des ouvrages susceptibles d'être traduits en français. Pour la plupart des autres, se pose un obstacle inverse qui est l'embarras du choix entre des œuvres de qualité qui ne peuvent être toutes retenues en raison de la place limitée au sein des collections, et de l'équilibre recherché entre les différentes langues. « Je refuse énormément de textes qui sont vraiment de qualité, tout simplement parce que je n'ai matériellement pas la place de les accueillir », explique un des éditeurs interrogés (entretien 94). Comme cela a déjà été évoqué, la collection « Du monde entier » a dû restreindre le nombre de titres qu'elle faisait paraître annuellement pour assurer leur viabilité en librairie : aujourd'hui, ses responsables travaillent avec 90 ou 100 titres sous contrat, c'est-à-dire avec une liste d'attente pour trois ans, ce qui restreint les possibilités de signer de nouveaux contrats et implique une gestion complexe du temps, de la traduction à la programmation : le délai de 18 à 24 mois n'est tenu que dans la moitié des cas, il dépend notamment de la disponibilité et de leur ponctualité des bons traducteurs dans les langues rares, lesquels sont parfois engagés sur des projets de plusieurs années.

Le problème de la place limite la diversification des langues et des auteurs. Concernant les langues, si l'on prend le cas de la collection « Du monde entier », l'anglais représente environ un tiers (la majorité provenant des États-Unis et de l'Angleterre, mais les autres pays anglophones comme l'Inde, l'Australie ou l'Afrique du Sud sont aussi représentés), il reste donc une vingtaine de places disponibles pour les autres langues sur les 35 titres publiés annuellement. Il y a, de ce fait, concurrence entre les langues et l'arbitrage implique de prendre en compte la légitimité de la littérature en question, les aides proposées par les pays concernés, à l'instar des Pays-Bas, du Portugal, de la Roumanie et de la Norvège (voir le cas de la percée de la littérature néerlandaise en annexe), au détriment notamment des langues de pays qui n'ont pas de politique de soutien à la traduction ou de langues minoritaires, l'existence et la disponibilité de traducteurs qualifiés de ces langues, leur rareté n'étant un atout que dans la limite de quelques titres dans le catalogue (celui de la collection « Du monde entier » compte ainsi un auteur traduit du javanais).

La volonté de diversification des langues et la concurrence qu'elle engendre entre elles pose en outre problème quant à la politique de suivi des auteurs, qui demeure prédominante au pôle de production restreinte. Cette politique se heurte à un autre obstacle : celui de l'équilibre à trouver avec l'objectif de découverte de nouveaux auteurs. Dans la collection « Du monde entier », les noms confirmés représentent un tiers du programme, les deux autres tiers étant réservés à des auteurs dont c'est la première ou seconde traduction en français. Ainsi, lorsqu'un éditeur décide de faire entrer dans son catalogue un auteur prolifique qui a déjà publié plusieurs titres non traduits en français, il tend généralement à suivre sa production actuelle sans nécessairement intégrer tous les ouvrages précédents. On peut évoquer le cas de l'écrivain israélien Yoram Kaniuk, dont l'œuvre avait été publiée chez Stock jusqu'à la fin des années 1970, puis, après son départ de Stock, il a publié un titre chez Fayard en 1980. Ses ouvrages ont ensuite cessé d'être traduits en français jusqu'au milieu des années 1990, à un moment où la littérature hébraïque connaissait un regain d'intérêt, à la faveur notamment des circonstances politiques des accords de paix d'Oslo²²⁴. Fayard a, dès lors, suivi sa production à mesure qu'elle paraissait. De ce fait, son roman majeur, *Le Dernier Juif*, publié en 1980, est paru en français en 2010, avec un décalage de 30 ans, à la suite de la réédition du livre en hébreu et du succès qu'il a rencontré auprès de la jeune génération. Pour des ouvrages en langues périphériques aussi imposants que ce roman de plus de 600 pages, se pose bien sûr la question du seuil de rentabilité, sur lequel on reviendra.

Mis à part le problème de la concurrence des langues et des auteurs anciens et nouveaux, des obstacles à la traduction peuvent se présenter qui sont liés à l'œuvre elle-même : elle peut être considérée, malgré ses qualités, comme impossible à traduire en raison du champ référentiel, trop éloigné de la culture locale. Un éditeur nous a cité l'exemple d'un roman de formation calviniste qui comprenait des références religieuses incompréhensibles pour le lecteur français. Mais cet obstacle est rarement une raison suffisante pour renoncer à publier un titre, dans la mesure où prévaut l'idée que les « grandes œuvres » transcendent ce problème. L'exemple donné à l'appui par le même éditeur est *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez. Comme nous l'explique le responsable d'une collection de littérature étrangère :

²²⁴ Voir G. Sapiro, « L'importation de la littérature hébraïque en France : entre universalisme et communautarisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°144, 2002, p. 80-98.

Mais globalement, je suis étonné ; il est devenu assez rare qu'on rejette des propositions parce que ça nous paraît pas pouvoir voyager... C'est une question de degré d'enthousiasme : quand je rejette, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de qualité ou que la qualité est insuffisante ; mais dans la limite de ce que je peux faire, je suis obligé de nuancer mes degrés d'enthousiasme et d'écarter même des textes pour lesquels j'ai beaucoup d'estime et que je trouve de qualité, etc., mais qui, après, dans ce classement, qu'on établit intérieurement, ne sont plus totalement prioritaires : c'est un jeu un peu cruel parfois ! Doit-on vraiment écarter des textes qui parfois paraissent de très grande qualité ? Et là, il faut qu'on soit honnête : on le fait de manière purement intuitive. (Entretien 94)

Il ne suffit cependant pas d'être considéré comme un classique dans une culture pour être traduit dans une autre : l'exemple du roman-culte de Nella Larsen, *Passing* (1929), traduit pour la première fois de l'américain en français en 2010, chez Flammarion, en témoigne. Le fait que l'auteure soit une femme n'est sans doute pas pour rien dans ce décalage : le poids des mécanismes sociaux de sélection tels que l'inégalité entre les sexes se fait d'autant plus ressentir sur les chances de consécration que l'on passe de la scène nationale à la scène internationale. Parmi les volumes de la Pléiade consacrés aux auteurs étrangers, on ne compte pour l'heure qu'un ouvrage écrit par des femmes (les sœurs Brontë), un deuxième (Virginia Woolf), étant en préparation.

Au-delà des aspects culturels se pose l'obstacle économique. La traduction des œuvres difficiles est une entreprise risquée sur ce plan. Le coût de la traduction s'ajoute aux frais de fabrication, pour un tarif qui se situe entre 20 et 22 euros le feuillet, parfois plus pour les langues rares, soit près de 12 000 euros pour un roman d'environ 300 pages (800 000 signes), qui sera rarement tiré à plus de 2 000 à 3 000 exemplaires lorsqu'il s'agit d'un auteur inconnu en France ou écrivant dans une langue périphérique, ou à plus de 4 000 à 5 000 exemplaires pour des littératures en vogue comme la littérature italienne ou des auteurs de langues périphériques bénéficiant d'une certaine notoriété. Ces tirages tranchent avec ceux des romanciers américains consacrés comme Toni Morrison ou Philip Roth, qui s'élèvent au moins à 20 000 et 50 000 exemplaires respectivement, selon les données fournies par *Livres-Hebdo*.

Reste que l'éditeur doit calculer le seuil de rentabilité, lequel n'est pas toujours atteint, ce qui signifie qu'il perdra de l'argent. Même si elle ne place pas le rendement économique en tête de ses objectifs, une maison d'édition reste une entreprise qui doit couvrir ses frais et rémunérer son personnel. Certes, nombre de petits éditeurs se lancent dans le métier sur le

mode vocationnel, mais la pérennité de l'entreprise dépend de sa capacité à équilibrer dépenses et recettes.

Il est significatif cependant que, s'agissant de ce qui est reconnu au sein des maisons littéraires françaises comme de grandes œuvres, l'éditeur n'abandonnera pas un auteur parce que ses premiers titres ne se sont pas assez bien vendus. Dans les années 1930, Gallimard avait décidé de continuer à traduire Faulkner bien que les ventes ne soient pas à la hauteur des espérances, misant à juste titre sur l'accumulation de capital symbolique sur le long terme. Cette politique se poursuit non seulement chez les petits éditeurs – telle éditrice assume ainsi pleinement le maintien à son catalogue d'un auteur allemand qui ne se vend pas parce qu'elle le considère comme un grand écrivain, et le finance grâce à ses auteurs à succès (entretien 95) –, mais aussi dans les grandes collections de littérature étrangère, même si ce n'est pas de façon systématique : la responsable d'une collection de littératures étrangères donne deux exemples inverses d'auteurs contemporains de langue anglaise, l'un qu'on continue à traduire malgré la faiblesse des ventes, en comptant sur le succès d'estime, et l'autre que l'éditeur a dû abandonner parce que les ventes de ses livres stagnaient à 900 exemplaires, signe qu'il faut tout de même atteindre un certain seuil, variable selon les maisons en fonction de leur taille et de leur politique. Cette éditrice souligne toutefois que les grands éditeurs littéraires français se démarquent par là de leurs confrères anglo-américains ou allemands :

Mais moi je me félicite du système français, parce qu'il y a des livres dont on sait qu'ils en ont 2 000 ou 2 500 exemplaires et on les publie quand même. Et c'est formidable ! Dans le monde anglo-saxon, et en Allemagne, ils seraient même pas publiés ! Et ça, mes collègues me le disent, notamment dans les traductions. (Entretien 232)

Si, au pôle de production restreinte, y compris chez les maisons littéraires rachetées par des groupes, la fameuse péréquation entre projets rentables et ceux qui le sont moins continue à se pratiquer, la perspective d'un faible rendement à court terme peut cependant conduire certains éditeurs plus tournés vers la logique commerciale – qu'ils dépendent ou non de grands groupes – à abandonner une œuvre. Un éditeur interrogé cite le cas du roman d'Erico Verissimo, *Le Temps et le Vent*, dont les deux premiers tomes ont parus chez Albin Michel (maison indépendante) en 1996 et en 1998 dans la collection « Les grandes traductions », mais dont le troisième n'a jamais vu le jour, l'éditeur ayant jugé que les premiers volumes ne s'étaient pas vendus assez vite (entretien 78). La pression

qu'exercent les groupes sur les maisons qui dépendent d'eux pour dégager des marges substantielles ont cependant un impact sur leurs politiques, même si elle se fait moins sentir qu'aux États-Unis pour le moment, la logique « fédérale » qui accorde une autonomie et une marge de manœuvre aux maisons prévalant, en France, sur la logique de rationalisation centralisatrice²²⁵.

Les aides à la traduction permettent de minimiser les risques économiques, en réduisant en amont la part des capitaux immobilisés pour ces projets, et en aval le prix du livre. Ces aides, qui proviennent tantôt du Centre national du livre, tantôt des pays concernés, sont très appréciées des éditeurs, comme le formule cette directrice d'une petite maison d'édition dédiée à la traduction :

Alors on est un pays privilégié, on a une politique, enfin, une idée culturelle qui a créé des instruments d'aide, et le Centre national du livre aide à la traduction d'œuvres étrangères, ce qui est formidable, parce que... une subvention à la hauteur de 50-60% du montant de la traduction, ce qui fait que [titre d'une œuvre en portugais], on peut les vendre à un prix qui est abordable pour un lecteur français. Si on devait appliquer le montant réel de la traduction sur le prix du livre, personne ne pourrait l'acheter, ça coûterait 30 euros et personne ne va acheter à 30 euros, surtout des auteurs qu'on ne connaît pas. (Entretien 96)

Mais le nombre de projets pouvant être aidés étant limité, les éditeurs doivent aussi se tourner vers les pays dont proviennent les œuvres à traduire. Or, si la clarté des procédures de certains États, comme les Pays-Bas, a favorisé l'importation de leur littérature, les démarches peuvent se heurter à l'opacité des modalités de soumission, voire des principes d'aide eux-mêmes, comme le raconte la même éditrice à propos du cas brésilien :

Il y a soi-disant la Bibliothèque nationale, mais c'est tellement compliqué, on comprend rien, ils annoncent qu'ils vont aider les œuvres modernes, vous envoyez une demande d'aide pour [nom d'auteur] et vous n'avez pas de réponse, et six mois après vous découvrez par hasard sur le net que cette année-là justement ils ont décidé que non, qu'ils n'allaient aider que des œuvres classiques pour l'Italie. Donc vous vous êtes « emmerdé » à monter un dossier, les dossiers sont très compliqués à monter, vous avez perdu du temps à faire un dossier que vous avez envoyé, il a fallu... c'était très compliqué et puis ça ne sert à rien. Donc les aides brésiéliennes, tant qu'elles ne sont pas modernisées, je n'y ai plus recours. (Entretien 95)

Pour les maisons anciennes, se pose par ailleurs l'épineux problème de la gestion du fonds. Dans les grandes collections de littératures

²²⁵ Sur ces deux modèles de fonctionnement des grands groupes, voir J. B. Thompson, *Merchants of Culture*, *op. cit.*

étrangères, le fonds représente environ 20% par rapport aux nouveautés. Mais la gestion est devenue de plus en plus compliquée avec la limitation de la durée des contrats et la demande des ayants droit de rééditer les titres épuisés, comme l'explique le responsable d'une prestigieuse collection de littérature étrangère :

On ne peut pas promettre à chaque ayant droit qu'on va relancer un auteur italien oublié en France qui était dans le fonds [nom de l'éditeur] des années 1950. Bien sûr, la beauté et l'importance des textes nous incitent à dire à l'ayant droit : « on aimerait bien les conserver, on peut vous proposer un retraitage de tant », mais matériellement, on ne peut pas promettre une relance de grand format, une campagne d'affichage, etc. Non ! Il y a le réalisme qui nous pousse à dire aux ayants droit : « voilà ce qu'on peut faire », et si ce n'est pas suffisant... Ce qui a changé par rapport à il y a quelques années, c'est qu'il y a une plus grosse pression sur cette partie-là, contractuelle, où, au moment du renouvellement du contrat – est-ce qu'on a rempli les conditions, combien on en a vendus l'année dernière – il y a maintenant une plus grande pression sur nous et ce n'est pas faute d'augmenter, mais le marché ne nous permet pas toujours de répondre. Pour certains classiques oubliés on vend moins de 100 par an, moins de 50 par an, on ne remplit parfois pas les conditions contractuelles ce qui permet parfois aux ayants droit de reprendre les droits. Et dans certains cas, je le regrette car ils ne font rien de ces droits récupérés... [...] Ce qui fait juste qu'à l'arrivée, on retire des œuvres du catalogue et qu'elles n'existent nulle part ailleurs... [...] (Entretien 94)

Les éditeurs se sentent ainsi « pris entre deux feux », les exigences des ayants droit d'un côté, les contraintes du marché de l'autre, et les stratégies de relance des titres du fonds, décrites par le même éditeur dans la citation ci-dessous, se heurtent à des limites qui peuvent conduire à l'abandon de titres du catalogue lorsqu'ils se vendent à moins de 50 exemplaires par an :

Et pour moi, il y a parfois un sentiment de tristesse parce que bien sûr, je me dis qu'ils peuvent me reprocher d'en vendre très peu par an, mais au moins si un lecteur passionné veut le commander, il est disponible chez [nom de l'éditeur] ; en plus, on a vraiment cette politique-là, de rendre vraiment un maximum de titres disponibles et même si on en vend 30 par an, le fait est que le marché est ce qu'il est... Sur beaucoup de ces titres on aimerait bien en vendre plus de 30 par an ou 50 par an, mais... Ça, c'est parfois un crève-cœur pour moi, à la fois d'en vendre si peu – [Y], par exemple, l'auteur tchèque, on en vend peu, pas 50 par an et c'est un des grands auteurs du XX^e siècle – d'avoir très peu la possibilité de faire quelque chose pour changer ça : on ne peut pas faire quinze relances par an pour un auteur oublié, les journalistes se lassent et les libraires aussi ; je peux faire une remise à l'office pour qu'à nouveau les libraires aient la possibilité de le commander comme une nouveauté ; quand on fait le tirage, on fait une remise à l'office, au lieu de procéder à une réimpression en catimini c'est-à-dire en 300 exemplaires. Mais ça réagit très peu en fait : même quand on fait une remise à l'office d'un auteur oublié, ça ne donne pas une mise en place importante la plupart du temps. Donc, nos possibilités commerciales, parfois pour la relance des auteurs du fonds, touchent à des cas

limite, que nous, on n'arrive pas à faire bouger... Et le fait qu'on ait une plus grande pression des ayants droit nous donne parfois l'impression d'être pris entre deux feux. (Entretien 94)

Notons que les maisons plus tournées vers la logique commerciale, du fait de leur rachat par un groupe, tendent à négliger la gestion de leur fonds : elles ne le conçoivent plus que comme un « parking à droits », selon une expression rapportée par un de nos enquêtés...

Si elle peut entraîner l'abandon de titres d'auteurs importants du fonds, la gestion du fonds peut aussi conduire à la retraduction de certaines « grandes œuvres », comme l'a fait la collection « Du monde entier » pour *Lolita* de Nabokov, *Berlin Alexander Platz* d'Alfred Döblin, et *Ulysse* de Joyce, recueillant à chaque fois un beau succès. Ces retraductions constituent, toutefois, une entreprise risquée sur le plan économique, d'autant qu'elles supposent l'interruption de l'exploitation de l'ancienne traduction pendant six mois, pour éviter la coexistence sur le marché de deux versions différentes, ce qui prive l'éditeur des ventes mensuelles, parfois importantes pour les classiques. C'est donc plus une « prise de conscience éditoriale », comme nous l'explique le responsable d'une collection de littérature étrangère (entretien 94), qu'un calcul de rentabilité économique qui le pousse à se lancer dans de tels projets de retraductions, mais ils ne peuvent être réalisés qu'en nombre limité et constituent donc un indicateur de la reconnaissance de la « grandeur » de l'œuvre.

La réédition en poche permet de donner une deuxième vie à des titres qui ont passé la rampe des quelques milliers d'exemplaires vendus, mais c'est l'entrée en Pléiade qui constitue la consécration suprême, couronnant le processus de canonisation d'une œuvre devenue « classique ». Les écrivains étrangers, qui représentent aujourd'hui un tiers du catalogue, y entrent en concurrence avec les auteurs français et les délais sont pour eux plus longs, en raison de leur réception décalée en France. Aucun auteur étranger n'y est entré de son vivant, alors que cela a été le cas pour plusieurs écrivains français, d'André Gide à Nathalie Sarraute. Les auteurs du fonds Gallimard sont privilégiés pour des raisons de droits et parce que le travail de révision des traductions est plus simple : après Kafka (1976), Faulkner (1977) et Conrad (1982) ont ainsi suivi Pasternak (1990), Borges (1993). Mais la publication en Pléiade permet aussi le « rattrapage » de certains auteurs comme Lorca (1981), Joyce (1982) ou Pessoa (2001). C'est notamment le cas lorsqu'une œuvre tombe dans le domaine public, à l'instar de celle de Stefan Zweig, dont le volume sortira en 2013. Si, pour la littérature contemporaine, l'édition en Pléiade est rarement la première, elle

peut l'être pour des auteurs classiques de cultures non européennes : Chine, Inde, monde arabe ou d'auteurs français du Moyen Âge, qui nécessitent aussi une traduction.

Par-delà les logiques économiques et les problèmes de place, la mise en œuvre d'un projet de traduction ou de retraduction se heurte à des obstacles liés au travail de traduction lui-même. Ils vont du choix du traducteur aux problèmes linguistiques concrets, impliquant un suivi étroit et une série de négociations. Une mauvaise traduction peut en effet entraver la réception d'une « grande œuvre ».

Le choix de la traductrice ou du traducteur constitue une étape cruciale du processus d'importation d'une œuvre. Il peut tout d'abord se heurter au problème de la rareté des compétences. C'est notamment le cas pour les langues les plus périphériques comme le bengali ou le javanais, ou pour les langues difficiles comme l'arabe. Un projet de traduction du sanskrit dans la Pléiade a dû être abandonné faute de traducteurs compétents. Mais le problème se pose aussi pour une langue aussi répandue que l'anglais, les nombreux traducteurs n'étant pas toujours de bon niveau. Pour les langues rares, les éditeurs doivent souvent faire appel à des universitaires, avec lesquels ils n'ont pas coutume de travailler, leur préférant d'ordinaire les traducteurs professionnels. La logique dans laquelle se placent ces spécialistes que sont les traducteurs universitaires ne correspond pas à la visée généraliste des éditeurs, selon ces derniers en tout cas : il ne s'agit pas, pour eux, de faire connaître telle ou telle culture, mais de donner à lire au « grand public », ou au moins au « public cultivé », des textes qui se justifient par eux-mêmes, et de construire « un catalogue représentatif, des grandes littératures d'aujourd'hui » (entretien 94), suivant une conception patrimoniale littéraire et non culturelle. Ils sont, de ce fait, rétifs à tout appareil critique, ou exigent qu'il soit réduit « au strict minimum pour que les textes parlent d'eux-mêmes » (entretien 94).

Hors du cas des langues rares, l'éditeur va généralement se fier à la réputation d'une traductrice ou d'un traducteur. Mais les problèmes ne seront pas entièrement résolus pour autant. Les traducteurs de renom sont les plus demandés, ils ont un calendrier chargé, qui peut retarder un projet, des exigences quant aux conditions qui, aussi légitimes soient-elles, ajoutent de nouvelles contraintes. En outre, certains d'entre eux n'hésitent pas à sous-traiter le travail de traduction, parfois à l'insu de l'éditeur. Il y a aussi des traducteurs de renom qui brodent ou qui coupent des passages du texte à l'insu de l'éditeur, lequel peut s'en apercevoir s'il est

particulièrement vigilant, comme celui-ci :

Évidemment, je ne suis pas du tout infaillible, et je ne peux jamais savoir là où je n'ai pas trouvé. Mais j'ai remarqué qu'assez souvent, mes intuitions étaient justes, que j'avais eu comme la sensation d'un trou dans le texte et je me dis « là, il y a quelque chose qui ne va pas... ». Ça m'est arrivé assez souvent de mettre pile le doigt là... et voilà : il y avait une modification de la part du traducteur. Mais il faut dire que les traducteurs qui font ça se prennent parfois le pied dans leurs incohérences : ils découpent à un endroit et ils ne réfléchissent pas que 20 pages plus loin, la boucle d'oreille réapparaît... Ils trouvent que page 27, c'était trop long, ils ont coupé le passage et page 47, il est à nouveau question de la boucle d'oreille... Et à la page 47, je me dis « mais de quoi il me parle ? (Entretien 94)

Le problème du choix du traducteur ou de la traductrice ne s'arrête pas à ses compétences linguistiques et à sa qualification : il faut trouver la personne adaptée au style de l'auteur. « Chaque livre, c'est comme un mariage, il faut trouver le conjoint, si vous voulez », explique la responsable d'une collection de littérature étrangère (entretien 232). L'âge, le milieu, la culture de référence sont autant de variables qui pèsent sur l'adéquation de ce mariage et donc sur ses chances de réussite. « Et c'est pas un conjoint à vie parce qu'il y a parfois des brouilles, y a des lassitudes. C'est des histoires d'amour ! Avec ruptures et tout le reste... Et ça, c'est pas facile. Terrible ! C'est vraiment... une partie difficile du travail », poursuit cette éditrice. En effet, l'éditeur cherche généralement un traducteur pour un auteur et non pour un seul ouvrage, comme l'explique ce responsable d'une collection de littérature étrangère, qui emploie le terme de « fidélité » :

C'est utile qu'un traducteur reste la voix de l'auteur en France, sauf encore une fois si l'auteur change complètement de style ou d'écriture, le traducteur ne veut pas suivre... Mais je pense qu'il est bon que le traducteur connaisse l'univers de l'écrivain, et pas seulement un titre pour pouvoir se mettre dans les pas d'un écrivain et rendre l'équivalent en français. On a quand même beaucoup de cas où il y a une grande fidélité. (Entretien 94)

Ce choix peut se révéler erroné. Si dans 80% des cas, les corrections à apporter au texte traduit sont minimales, dans 20% des cas une révision plus substantielle est requise. Un rapport de force peut s'engager avec le traducteur ou la traductrice, qui argue de son droit moral. L'éditeur est parfois obligé de faire valoir ses prérogatives avec force. Soit le traducteur accepte les corrections proposées, ou le travail de révision effectué, et maintient son nom, soit, s'il persiste dans son désaccord, il renonce à figurer. Rares sont les cas qui aboutissent à une situation de blocage

complet, mais le responsable d'une collection de littérature étrangère raconte avoir dû une fois renoncer à publier un texte faute d'avoir pu trouver un terrain d'entente avec la traductrice d'un texte en chinois, où subsistaient de nombreux passages incompréhensibles en français :

Il y a presque des problèmes psychologiques derrière : être sourd à toute une maison d'éditeurs, de correcteurs, de préparateurs qui ne comprennent pas ce que ça veut dire, qui disent « dites-nous juste ce que ça veut dire ! On ne comprend pas ! ». Et la réponse était systématiquement : « vous voulez tout franciser ! On dit comme ça en chinois ». Mais ce n'est pas ça : « le lecteur ne peut pas suivre le récit, il ne comprend pas ce de quoi on parle ! Arrêtez de me dire qu'on dit comme ça en chinois, je ne publie pas en chinois, je publie en français ! Dites-moi comment on dit en français, dites-moi l'équivalent dans notre culture ! ». C'était un dialogue de sourds, c'était terrible ! C'est un sentiment d'échec terrible, aussi parce que je ne me suis pas fait comprendre par la traductrice ! Pour moi, c'était terrible, je n'arrivais pas à lui faire comprendre que c'était illisible. Je pense qu'elle voyait en permanence l'original derrière ; elle l'avait parfaitement assimilé, elle connaissait son texte par cœur ! Elle voyait pas pourquoi je ne comprenais pas. (Entretien 94).

L'intervention de l'auteur-e peut jouer un rôle : dans ce dernier cas, il s'était montré solidaire de la traductrice, mais dans d'autres cas, il ou elle peut se montrer insatisfait de la qualité de la traduction et poser comme condition la révision du texte, et c'est à l'éditeur de la convaincre : « il y a des écrivains qui sont malades de peur » (entretien 232). L'écrivain néerlandais Willem Frederik Hermans, avait interdit toute traduction de son vivant parce qu'il avait été mal traduit en français dans les années 1950 et ce n'est qu'après sa mort qu'un projet de traduction a pu être envisagé. Le travail de vérification et de révision est un travail coûteux en temps (il faut environ trois semaines) et en argent, que de moins en moins d'éditeurs acceptent de prendre en charge, et que l'on réserve aux grands auteurs.

La traduction des « grandes œuvres » se heurte, enfin, à des obstacles d'ordre linguistique. Ils peuvent provenir des écarts entre les langues : un éditeur cite le cas des langues agglutinantes comme le turc, qui peuvent contenir quinze adjectifs dans la même phrase. Le français ne tolérant pas cette abondance, ils doivent être coupés, « mais ça ne donne pas le même rythme » (entretien 94). L'anglais présente aussi des particularités qui le distinguent du français du point de vue du rythme et de la syntaxe, comme l'explique la responsable d'une collection de littérature étrangère :

L'anglais a beaucoup plus de souplesse, il est moins construit grammaticalement, la syntaxe n'est pas du tout la même, les mots sont plus courts, les relatifs n'ont pas la même importance. En français, si vous avez des relatifs qui s'enchaînent, ça vous donne quelque chose de très lourd : trop de participe présent,

j'aime pas non plus, ça alourdit la phrase. En anglais, [nom d'auteur] qui est un excellent exemple, a des phrases extraordinairement longues et simples quand vous les lisez en anglais, vous les mettez en français c'est catastrophique. À cause des relatifs qui s'enchaînent : en anglais, vous avez « that », personne le remarque, c'est très bien. Mais le petit « que » ou « qui » français avec la relative qui suit, ça devient mortel au bout d'un certain nombre comme ça. Et vous ne pouvez pas couper la phrase de [nom de l'auteur] non plus, donc c'est à peu près intraduisible. (Entretien 232)

Par-delà les écarts entre les langues, se pose aussi le problème des dialectes ou argots, pour lesquels il faut trouver des équivalents. Dans ses traductions de Faulkner, Maurice-Edgar Coindreau avait ainsi fait parler les noirs comme des paysans normands... Les textes expérimentaux, qui jouent sur les mots, présentent aussi des difficultés non négligeables.

Ces difficultés sont-elles insurmontables ? Comme nous l'explique le responsable d'une collection de littérature étrangère, il part du principe que « toute difficulté linguistique est là pour être résolue » (entretien 94), ce qui est aussi le point de vue de la plupart des traducteurs. Certes, convient-il, à propos de l'exemple d'une grande œuvre très difficile à traduire, « il ne faut pas se voiler la face : il y a parfois une déperdition de sens, on n'arrive pas à retrouver le millefeuille de significations, en français », mais elles peuvent aussi bien échapper au lecteur ou à la lectrice en langue originale.

Les normes de traduction varient aussi d'une époque à l'autre, la langue évolue, ce qui pose le problème du vieillissement des traductions. Nombre de traductions faites au XIX^e siècle ou dans la première moitié du XX^e siècle adaptaient le texte, le transformaient, le naturalisaient. Ces traductions anciennes et parfois inadéquates circulent encore sur le marché et sont constamment rééditées²²⁶. Certaines ont été effectuées par des écrivains de renom qui ne maîtrisaient pas toujours la langue d'origine, mais elles s'inscrivaient dans l'œuvre de l'auteur, comme les traductions d'Edgar Poe par Baudelaire. Si les éditeurs reconnaissent, en principe, la nécessité de procéder à une retraduction à chaque génération, cela ne se pratique en réalité que pour quelques « grandes œuvres ». Dans certains cas, la retraduction est motivée par la découverte du caractère incomplet de la première traduction, qui révèle là aussi l'écart entre les normes de traduction d'une époque à l'autre. Ce fut le cas pour *Berlin Alexander Platz* de Döblin et *La Femme africaine* de Karen Blixen. Dans le premier, le

²²⁶ Jean-Marc Gouanvic, « Traduire/adapter les classiques de la littérature 'populaire' américaine en français, ou de l'art de faire 'du neuf avec du vieux' », in G. Sapiro (sous la dir. de), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveaux monde, 2009, p. 303-314.

problème avait été signalé à l'éditeur par le frère de l'auteur, dans le second, il l'a été par une universitaire extérieure à la maison.

Ce travail de retraduction ou de révision intervient également lors de la publication de l'œuvre en Pléiade. Bien que les traductions de Faulkner par Coindreau soient encore considérées comme les meilleures, elles ont été soumises à une révision qui a consisté, entre autres à éliminer la ponctuation, les guillemets, les majuscules qu'il avait introduits dans le texte français, conformément aux normes de son époque. En revanche, les traductions réalisées par de grands écrivains ne sont pas modifiées, elles sont « à prendre ou à laisser » : on garde celle de Poe par Baudelaire, on renonce à celle de *Vagues* de Virginia Woolf par Marguerite Yourcenar. Le problème de la révision des traductions peut entraver un projet éditorial : c'est le cas pour l'œuvre de Thomas Mann, qui pose de problèmes complexes non seulement en termes de rachat de droits mais surtout d'harmonisation de traductions faites par des traducteurs différents à diverses époques, lesquels ont des ayants droit qui risquent de s'offusquer de ce travail de révision... (Entretien 100)

Enfin, une série d'obstacles surgissent après la publication du livre, qui sont susceptibles d'entraver sa réception. Certains d'entre eux, comme le problème de la place en librairie, ne sont pas spécifiques aux traductions, mais se trouvent accentués dans leur cas, d'autres tiennent plus directement à leurs origines étrangères. Notons que les éditeurs estiment inutile de déployer de moyens publicitaires pour des auteurs inconnus en France. Cet investissement ne se révèle rentable que lorsque l'auteur jouit déjà d'une certaine notoriété.

Si la place des livres et leur durée de vie en librairie ne cesse de se restreindre face à la surproduction, la situation des littératures étrangères semble s'y être améliorée par comparaison au passé (voir l'encadré sur les libraires). Comme le note le responsable d'une collection de littérature étrangère :

C'est difficilement chiffrable, mais je le remarque dans le travail des libraires, même dans la disposition des livres sur les tables : la littérature étrangère n'est pas forcément la dernière table au fond comme il y a 20 ans... Ça compense un peu mais ça ne remplace pas une visibilité médiatique plus large. (Entretien 94)

Il faut rappeler cependant que ni les langues ni les auteurs, ni même les éditeurs ne sont égaux devant ces tables et que la concurrence entre les langues centrales et périphériques, entre les auteurs consacrés et les

nouveaux entrants, entre les grands éditeurs et les petits se joue ici avec une férocité accrue par le filtre de la distribution. Or, dans un pays où la vente par internet demeure très marginale (à la différence des États-Unis, par exemple), la présence en librairie est déterminante pour les chances de diffusion d'un ouvrage.

Les libraires et la valorisation de la littérature traduite

Le circuit du livre est caractérisé par des délais de rotation toujours plus rapides : les ouvrages littéraires restent rarement en rayon plus de quelques semaines²²⁷. Les libraires traitent principalement avec les diffuseurs, par l'intermédiaire de l'argumentaire d'un représentant ; la réservation des ouvrages par le biais du circuit des « offices de nouveautés » quelques mois avant leur parution donne la possibilité de les retourner au bout d'un mois. Mais tous les éditeurs ne font pas partie du circuit de diffusion et de distribution : ce fut notamment le cas des éditions Attila qui ont intégré Volumen en 2009. Ceux-ci ne sont représentés qu'au pôle de diffusion restreinte des librairies dites indépendantes. La librairie Tschann estime, par exemple, entre 5 et 10% la part des factures non destinées aux grosses structures comme Sodis ou Interforum. Certains de ceux qui ont intégré les circuits continuent toutefois une collaboration individuelle avec les libraires, à l'origine dans certains cas de la relation de confiance envers certains éditeurs dont l'ensemble de la production est systématiquement acceptée « les yeux fermés ».

Au pôle de distribution restreinte, caractérisé par les liens entre diversification linguistique et éditoriale²²⁸, la mise en évidence de titres regroupés par éditeur sur les tables ou dans les vitrines, témoigne de la reconnaissance acquise par certaines maisons d'édition : les éditions Sillage par exemple, reconnaissables par leur format et leur graphisme, les éditions du Sonneur par leurs volumes colorés. D'autres principes de regroupement permettent de valoriser les auteurs traduits : par langue ou par aire géographique. Le premier peut toutefois entraver la visibilité des pays dont la littérature est fragmentée entre plusieurs langues, notamment les anciennes colonies, dont la majorité de la production est traduite des langues européennes : que penser par exemple de Mia Couto classé parmi les auteurs portugais ? Par ailleurs, une grande partie de la littérature africaine est publiée en langue française, ce qui explique la dispersion des écrivains africains ou au contraire le choix de les regrouper tantôt en littérature française, tantôt en littérature étrangère. La valorisation des langues ou des aires géographiques dominées conduit à des choix non dénués de connotations politiques : selon le second critère de classification, la librairie Compagnie a pris le parti de constituer un rayon « Ex-URSS », qui a suscité un débat.

La pratique de la lecture en langue originale ainsi que le suivi de l'actualité littéraire hors des publications en français requiert des aptitudes et un certain goût, outre le temps que les libraires sont rarement en mesure de consacrer à ces activités. Le domaine de spécialisation assigné au libraire résulte plutôt d'un goût pour un domaine de connaissances ou un genre littéraire de prédilection que pour une aire linguistique (mis à part les librairies spécialisées comme la librairie allemande à Paris). Ainsi, la logique de singularisation caractéristique des stratégies éditoriales de niche se heurte à la difficulté de promouvoir les

²²⁷ Outre les observations, des entretiens ont été réalisés dans six librairies entre juillet et novembre 2010 : trois librairies anciennes et deux librairies de quartier à Paris, ainsi qu'une librairie indépendante rennaise.

²²⁸ Anaïs Bokobza et Gisèle Sapiro, « L'essor des traductions littéraires en français », in Gisèle Sapiro (sous la dir. de.), *Translatio*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 145-173.

langues périphériques dont l'histoire littéraire est peu connue des libraires et des lecteurs potentiels, comme en témoignent les propos de la responsable d'une librairie de quartier à Paris :

Ce sont les points de comparaison qui manquent parfois dans la littérature étrangère. L'anglo-saxonne on la connaît mais pour les autres, c'est très difficile de comparer. Lui, il est tchèque, il écrit comme... comme ? Kundera ? Ah non, il écrit en français, ça ne marche pas !

Les libraires investissent leur rôle de prescripteur, en particulier pour les premiers romans. Dans le but de la défense de la diversité éditoriale, les libraires s'appuient aussi sur des circuits de promotion parallèles, comme les blogs de recensions, qu'ils n'hésitent pas à valoriser, par exemple sur le site internet de la librairie.

Dans le domaine de la traduction, l'organisation d'une manifestation qui comporte débat, lecture et signature nécessite le plus souvent la médiation et le soutien financier de l'éditeur, qui informe les librairies les plus prestigieuses de la venue d'un auteur, accompagné le plus souvent de son traducteur. À Paris en 2010, la Librairie Compagnie a notamment reçu David Peace, grâce à Payot&Rivages, Les Cahiers de Colette ont reçu Edna O'Brien, désormais éditée chez Sabine Wespieser. Les éditeurs qui peuvent se permettre ce type de promotion privilégient les librairies parisiennes les plus prestigieuses, plus rarement celles de Province. Par ailleurs, certaines petites librairies, pourtant animées par le souci de défendre la diversité linguistique et éditoriale, délaissent la promotion des œuvres de création au profit d'essais ou d'ouvrages de sciences humaines, abordés sous l'angle d'un débat d'actualité.

Cécile Balayer

Ce problème se double de celui de la faible visibilité médiatique des ouvrages traduits que soulignait l'éditeur précédemment cité. Là encore, si l'on note un accroissement de l'intérêt de la presse culturelle pour les littératures étrangères depuis le début des années 1990²²⁹, la réduction de l'espace critique dans les médias avive la concurrence et rend l'inégalité entre les langues est encore plus criante. Les éditeurs soulignent la difficulté qu'ils ont à promouvoir des auteurs étrangers « aux noms parfois imprononçables », pour lesquels il y a un véritable « problème de visibilité », selon les termes du responsable d'une collection de littérature étrangère (entretien 94). Les rédactions des journaux marquent, selon lui, de

²²⁹ Par exemple, le nombre d'articles que *La Quinzaine littéraire* consacre à la littérature étrangère traduite, jusque-là équivalent à ceux qui traitent de la production en langue française (84 par an en moyenne), augmente sensiblement à partir de 1987 (il passe à 134 par an en moyenne de 1987 à 1999). G. Sapiro, « Le prix de l'indépendance », *La Quinzaine littéraire*, n° 919, 16-31 mars 2006, p. 6-8.

la réticence, surtout lorsqu'il s'agit de langues minoritaires, partant du principe que cela n'intéressera personne. L'éditeur donne en exemple un auteur hongrois dont un écrivain français avait aimé le livre et en avait proposé une recension à un grand quotidien, qui l'a refusée. De même, parlant de la littérature brésilienne, une autre éditrice à la tête d'une petite maison constate :

C'est vrai que pour le Brésil il y a très peu de gens [journalistes]. Il n'y a absolument plus de journalistes spécialisés. Donc ils travaillent la littérature étrangère selon deux secteurs, les anglo-saxons c'est facile, relativement, et le reste du monde. Et là on a affaire à des pigistes, on a affaire à des gens qui sont... bon, il faut trouver la personne intéressée. (Entretien 96)

Comme dans le monde anglo-américain, la visibilité médiatique est aussi limitée par les compétences linguistiques des auteurs : mis à part les écrivains consacrés, lauréats de prix Nobel (Toni Morrison, Orhan Pamuk) ou autres, parler français est une condition pour être invité sur une chaîne de radio ou de télévision française. Or c'est pour les auteurs les moins connus que ces interviews seraient les plus nécessaires. Comme l'explique la même éditrice :

Alors si vous avez un auteur qui peut venir défendre le livre et qu'il parle français, comme c'est le cas de [nom d'auteur], on peut construire un public en faisant des rencontres dans les salons, etc. Mais si vous avez un auteur qui parle pas un mot de français, c'est très compliqué. On fait la traduction, on les accompagne, bien sûr, quand [nom d'auteur] vient..., mais pour créer un public c'est très compliqué. (Entretien 96)

Le coût élevé d'un interprète est une des raisons invoquées, mais les éditeurs suspectent d'autres raisons plus culturelles :

C'est concrètement un obstacle vraiment très précis : les chaînes vous disent « on ne veut pas, on n'est pas censé en faire trop avec la traduction en simultané et on n'a pas les moyens ». Ça coûte 450 euros de l'heure, et quand ça dépasse l'heure, les interprètes facturent 900 euros pour la chaîne. Mais il y a aussi quelque chose de philosophique derrière tout ça : les journalistes nous disent : « sur les chaînes, ils n'aiment pas ça »... Alors qu'en Allemagne, ça ne pose aucun problème : ils font ça tout le temps à la radio et à la télévision ! Et ils ont des séries télévisées sous titrées... Donc, il y a quelque chose d'idéologique derrière tout ça... Et ça, ça nous manque, car la radio est devenue très prescriptive pour la littérature... (Entretien 94)

Les événements comme le Salon du livre de Paris, où chaque année un pays ou un domaine linguistique est invité, ou encore les « Belles Étrangères », organisées régulièrement par le Centre national du livre jusqu'en 2011, constituent en revanche un « coup de projecteur » pour les

littératures périphériques et même semi-périphériques. Ces événements se sont multipliés depuis la fin des années 1980, avec notamment la création de festivals qui permettent l'introduction d'auteurs étrangers. Fondé en 1990 et ouvert sur le monde, le festival de cinéma et de littérature Étonnant-Voyageur à Saint-Malo a accueilli lors de son édition 2010 des écrivains en provenance de 36 pays, et reçu 60 000 visiteurs. Lancé en 2002, combinant également littérature, cinéma et musique, le festival America est centré sur l'Amérique du nord. Les écrivains invités proviennent en grande majorité des États-Unis (la moitié sur les 63 invités en 2010, parmi lesquels Bret Easton Ellis en vedette). Il rencontre également un grand succès, avec 30 000 visiteurs en 2010

Les attentes à l'égard d'une littérature en fonction des représentations prédominantes de la culture dont elle provient ou des auteurs déjà connus de ce pays peuvent également constituer un obstacle à sa réception. « Le public qui s'intéresse au Brésil attend toujours Jorge Amado. Toujours. Donc, c'est très compliqué de proposer [nom d'auteur] », explique une des éditrices interrogées. Selon la même éditrice, la vision folklorique et exotique du Brésil entraverait la réception de la littérature de qualité qui se produit dans ce pays, laquelle se caractérise par son intellectualité :

Je crois que la majorité des lecteurs a une vision folklorique du Brésil, c'est-à-dire que pour... comme ça, archétypiquement, caricaturalement, le Brésil c'est la musique, c'est pas la littérature. Surtout, surtout que la littérature brésilienne ne correspond absolument pas à l'image exotique que se fait le Français, qui va chercher des mulatas... il y en a pas ! Moi, je n'ai pas vu des mulatas dans la production actuelle. Les auteurs brésiliens sont beaucoup plus intellectuels... beaucoup plus même que les hispano-américains, ils n'ont pas cette tradition de raconter les histoires, ils sont beaucoup plus intellos. Donc il y a un décalage entre l'image que se font les Français qui vont passer les vacances au Brésil et ce que leur apporte la littérature brésilienne. Il y a un *gap* difficile à passer. (Entretien 96)

Richard Jacquemond constatait un phénomène similaire d'exotisation dans le cas des littératures arabes, doublé d'une dimension idéologique, notamment en ce qui concerne les auteurs féminins : « les plus traduites et les plus lues sont celles dont les œuvres confirment le plus ces représentations de la femme arabe 'opprimée' et/ou à la sexualité déviante ou débridée »²³⁰.

²³⁰ Richard Jacquemond, « Les flux de traduction entre le français et l'arabe depuis les années 1980 : un reflet des relations culturelles », in Gisèle Sapiro (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 367-368.

La vaste chaîne de coopération sur laquelle repose le travail d'importation des littératures étrangères est donc entravée à chaque étape par une série d'obstacles spécifiques, d'ordre culturel ou économique, liés aux contraintes matérielles ou immatérielles, et impliquant des négociations entre différentes catégories d'acteurs : éditeurs, agents, traducteurs, critiques, libraires, dont les objectifs et les logiques d'action peuvent diverger. La professionnalisation du processus d'importation à tous les niveaux, de la sélection et de la médiation, avec le rôle des agents, au travail de traduction et à la promotion, associée au développement des outils techniques de communication, a fait évoluer les pratiques et accélérer les échanges, intensifiant la concurrence et renforçant les contraintes strictement économiques. Cependant, à la différence des grands éditeurs anglais et américains qui tendent à se concentrer sur des « *big books* », qu'ils vont rarement chercher dans des langues autres que l'anglais, en abandonnant les traductions aux petits éditeurs indépendants et aux presses universitaires (voir chapitres 1 et 2), les grands éditeurs littéraires français continuent à jouer un rôle majeur dans l'importation des littératures étrangères, ayant renouvelé et diversifié leurs catalogues tant du point de vue linguistique que du point de vue des générations d'écrivains, face à la concurrence des petits éditeurs qui se sont spécialisés dans la traduction depuis la fin des années 1970. Il en résulte une production abondante et souvent de qualité, malgré les problèmes que posent parfois les traductions, ou même la sélection lorsqu'elle cède trop à la logique commerciale, qui ne trouve pas toujours les débouchés qu'elle mériterait en raison des problèmes de visibilité. Comme le résumait le responsable d'une collection de littérature étrangère : « Le problème de place est à tous les endroits de la chaîne ; le temps et la place... » (entretien 94). Et il constatait que « la difficulté est toujours de surmonter l'obstacle de la non curiosité et de l'encombrement ». Ces deux obstacles, encombrement et absence de curiosité, peuvent conduire à ignorer de « grandes œuvres » qui demeurent méconnues même une fois traduites en français.

Les cultures et les langues sont inégales face au problème de l'encombrement. Alors que la littérature de langue anglaise jouit d'une grande visibilité, ce qui n'empêche pas des retards dans l'importation d'œuvres dont la grandeur est largement reconnue dans le pays d'origine, à l'instar de celle de David Foster Wallace (voir encadré), les littératures provenant de pays périphériques et de langues minoritaires en sont les premières victimes. Comment éveiller la curiosité pour ces littératures

étrangères ? Les éclairages apportés par les manifestations telles que les Belles Étrangères et le Salon du livre de Paris parviennent à les tirer momentanément de l'ombre. Mais, pour que cet intérêt soit durable, sans doute faudrait-il envisager la mise en place de dispositifs de sensibilisation à ces littératures dès le lycée, afin d'ouvrir les horizons des lecteurs à ces autres cultures et de rompre avec les représentations stéréotypées.

Les obstacles à la traduction d'une « très grande œuvre » : le cas de David Foster Wallace en France

L'écrivain américain David Foster Wallace est salué à la fois comme un héritier des grandes figures du mouvement postmoderne – tel un Thomas Pynchon ou un John Barth – et un expérimentateur de formes nouvelles. Relevant d'un « réalisme hystérique » selon le critique James Wood, les romans de Wallace sont longs, « maximalistes », parfois frénétiques et toujours ambitieux.

Son premier livre, *The Broom of the System*, voit le jour aux États-Unis en 1987, mais il faut attendre 2005 pour lire Wallace en traduction française. C'est l'année où paraît, chez une maison d'édition indépendante en province, Au Diable Vauvert, un recueil de nouvelles et une collection d'essais qui datent des années 1990. Un couple de jeunes traducteurs, boursiers à l'ENS, entreprend le travail en équipe. Au moment de l'achat des droits étrangers de ces deux ouvrages, la maison acquiert aussi ceux du roman *Infinite Jest* (1996), reconnu comme le chef-œuvre de Wallace : le magazine *Time* l'inclut dans sa liste des 100 Meilleurs Romans parus entre 1923 à 2006. Droits en mains, la maison se trouve cependant dans l'impossibilité d'agir : avec 1 079 pages, ce n'est pas un livre léger. Pour le traduire, un traducteur aurait besoin de deux ou trois ans de travail à plein temps. Il serait rémunéré soit à 18 euros le feuillet de 1 500 signes, soit à 22, selon ses tarifs. Le coût de la traduction s'élèverait donc à 45 000 euros environ. Le traducteur vivrait, malgré la valeur culturelle importante de sa tâche, au SMIC. Et même avec des aides du CNL, qui ne sont pas forcément versées avant l'achèvement de la traduction, la somme resterait considérable pour une jeune maison d'édition dont le capital demeure relativement faible. La maison n'aura pas assez de temps, par exemple, à consacrer à la relecture d'une traduction de cette envergure. Selon un éditeur de la maison, lui-même traducteur en français de trois ouvrages plus courts de Wallace publiés en 2009 après le suicide de l'auteur, la question est devenue non seulement comment payer un traducteur, mais comment en trouver un, comment « trouver quelqu'un qui soit un traducteur confirmé qui puisse traduire Wallace [...] Il faut quelqu'un qui ait le niveau en traduction, qui ait la connaissance de la culture américaine, qui ait la capacité de changer de registre de langue trois fois dans la même phrase comme ça, et que ça passe, et il faut quelqu'un qui ait la résistance suffisante pour pouvoir travailler deux ans, ou trois ans [...] Ce n'est pas évident, il n'y en a pas beaucoup en France. »

Bien que les droits aient été acquis depuis sept ans, le roman reste non-traduit en français alors qu'ailleurs en Europe il sort en espagnol, en allemand, et en italien. Constatant que la traduction française tarde à sortir, l'éditeur américain reprend les droits en 2011 ; ils sont presque immédiatement rachetés par les Éditions de L'Olivier, signe de la reconnaissance que Wallace a acquise en France. Néanmoins, toujours au Diable Vauvert, le roman inachevé de l'auteur, *The Pale King*, sera publié le 13 septembre 2012 dans une traduction de Charles Recoursé, membre de ce groupe de traducteurs qui a fait exister David Foster Wallace en France en traduisant l'auteur pour la première fois en français.

Jill McCoy

Annexe

Comment faire découvrir une littérature inconnue ? Les traductions du néerlandais en France

Marjolijn Voogel et Johan Heilbron

En dépit de la position de force des Provinces-Unies dans l'Europe pré-moderne et de la forte présence d'éditeurs internationaux, les écrivains néerlandais ont été rarement traduits et n'ont pas encore bénéficié de véritable reconnaissance littéraire internationale. À la différence des peintres, il n'y a pas d'école néerlandaise en littérature, et aucun écrivain néerlandais n'a réussi à entrer dans le canon littéraire international²³¹. Pour les petits pays et les groupes linguistiques périphériques, la communication internationale est généralement un échange à sens unique. Les écrivains néerlandais et flamands sont, en quelque sorte, des « cosmopolites isolés »²³², qui, ne jouissant guère de visibilité internationale, doivent se tenir au courant de la production culturelle des nations dominantes sans avoir les moyens de participer réellement à cette vie littéraire internationale qu'ils observent souvent si attentivement. En France, comme dans les pays

²³¹ Pour une esquisse historique des traductions du néerlandais, voir Johan HEILBRON, « Nederlandse vertalingen wereldwijd. Kleine landen en culturele mondialisering », in Johan HEILBRON, Wouter DE NOOY, Wilma TICHELAAAR (sous la dir. de), *Waarin een klein land. Nederlandse cultuur in internationaal verband*, Amsterdam, Prometheus, 1995, notamment p. 206-252.

²³² Johan HEILBRON, « L'évolution des échanges culturels entre la France et les Pays-Bas face à l'hégémonie de l'anglais » in Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 311-331. Le sociologue Johan Goudsblom parle ainsi d'un « miroir sans tain » pour caractériser la position des intellectuels des petits pays, voir Johan Goudsblom, « Le miroir sans tain », *Liber*, n° 2, juin 1990 (supplément d'*Actes de la recherche en sciences sociales*) ; Johan GOUDSBLOM, *Taal en sociale werkelijkheid*, Amsterdam, Meulenhoff, 1988.

anglophones, la littérature néerlandaise a été ignorée pendant très longtemps. Mais au cours des deux dernières décennies, qui ont vu la littérature française perdre une partie de son rayonnement international, un intérêt s'est éveillé parmi les éditeurs français pour la production littéraire des Pays-Bas et de la Flandre.

Surmonter l'inexistence

Ce n'est qu'au cours du XX^e siècle que le nombre de traductions du néerlandais à l'étranger a commencé à augmenter. À la fin du XIX^e siècle, au moment où les littératures russe et scandinave étaient découvertes dans les centres littéraires, plusieurs écrivains néerlandais furent traduits en allemand, dans des langues scandinaves et en français²³³. L'analyse des flux de traductions vers la France montre, en effet, une augmentation lente et légère du nombre de traductions du néerlandais vers le français au cours du siècle dernier. Dans la période de 1900 à 1939, 43 traductions littéraires du néerlandais en français ont été publiées, c'est-à-dire environ une par an. Durant les deux décennies suivantes ce nombre a plus que doublé²³⁴. Prolongeant l'expérience de cette lente progression, une politique culturelle de promotion des traductions littéraires s'est développée après la Seconde Guerre mondiale. De nouvelles traductions littéraires ont été publiées par l'intermédiaire de la Fondation pour la promotion de la traduction des œuvres littéraires néerlandaises, la *Stichting ter bevordering van de vertaling van Nederlands letterkundig werk*. Cette fondation publique, créée en 1954, collaborait avec des instances flamandes et essayait d'intéresser les éditeurs étrangers en proposant des livres à traduire et en subventionnant les traductions. Mais, en dépit des possibilités de subventions et des activités de promotion, le nombre de traductions est resté relativement faible et leur qualité a été contestée. Au cours des années 1980, plusieurs

²³³ Paul DELSEMME, « Découverte des lettres néerlandaises par les français à la fin du XIX^e siècle », *De Nieuwe Taalgids*, n° 55, 1962, p. 10-20.

²³⁴ Johan. HEILBRON, « Nederlandse vertalingen ... », *op. cit.* Analyse fondée sur les données de la *Bibliographia Neerlandica*, tome II, La Haye, M. Nijhoff, 1962.

études ont dressé un bilan plutôt sévère des activités de la Fondation²³⁵. Par rapport aux efforts déployés, les résultats sont considérés comme décevants. Au sujet de la situation en France, par exemple, Cees Nooteboom, auteur notamment de récits de voyages et l'un des rares écrivains néerlandophones traduits à l'époque, déplore lors d'un colloque franco-néerlandais en 1987 sur « Le livre traduit » l'inexistence de la littérature néerlandaise comme catégorie dans les librairies et les bibliothèques. Il n'était possible de trouver les auteurs néerlandais qu'au sein des rubriques « les divers » ou « Nordiques »²³⁶.

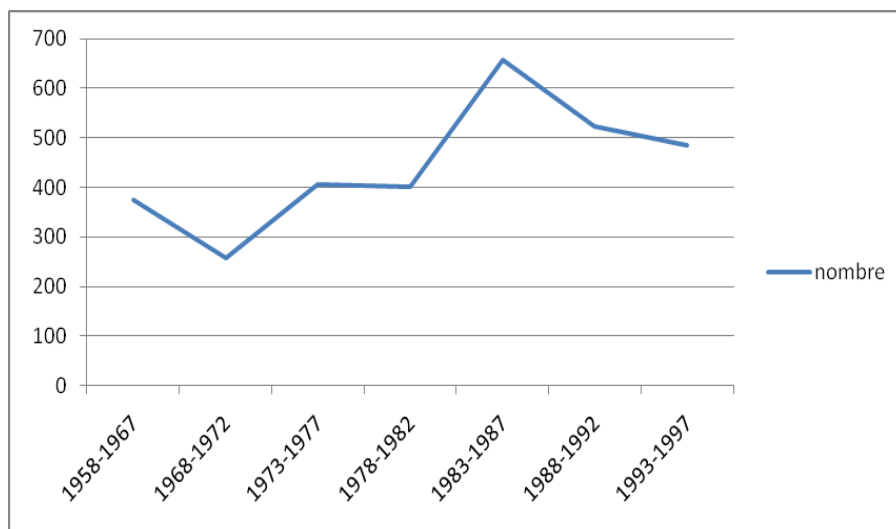
Si le nombre de traductions du néerlandais restait limité et peu visible, cela tenait entre autres à l'absence d'un auteur jouissant d'une reconnaissance internationale, qu'il soit classique ou moderne, comme Cervantes, Ibsen ou Strindberg. Ce défaut d'un grand auteur classique consacré, illustré par le fait que le prix Nobel n'a jamais été décerné à un écrivain de langue néerlandaise, a contribué à l'invisibilité de la littérature néerlandaise sur la scène internationale, ce qui n'a pas attiré de bons traducteurs. Or, faute de traducteurs de haut niveau, jouant également la fonction d'informateur et de critique, il est peu probable d'obtenir une reconnaissance internationale proprement littéraire. Cependant, en 1987, au moment du colloque sur « Le livre traduit », auquel participait Cees Nooteboom, on pouvait déjà observer un certain nombre de changements. En effet, entre 1970 et 2000, le nombre de traductions du néerlandais a progressé pour atteindre un premier pic entre 1983 et 1987, où 657 traductions du néerlandais ont été publiées en France, tous genres confondus (graphique 7).

²³⁵ Voir par exemple Ria VANDERAUWERA, *Dutch Novels Translated into English*, Amsterdam, Rodopi, 1985 ; Anthony PAUL, « Dutch Literature and the Translation Barrier », in Bart WESTERWEEL & Theo D'HAEN (sous la dir. de), *Something Understood. Studies in Anglo-Dutch Translation*, Rodopi, Amsterdam, 1990, p. 65-81 ; Marion VAN NOESEL et Ans JANSEN, *De Nederlandse Literatuur in Franse vertaling*, Frans en Occitaans Instituut, Utrecht, 1985 ; Herbert VAN UFFELEN, « Nederlandse literatuur in Duitsland », *Dietsche Warande & Belfort*, n° 135 (2) 1990, p. 202-208.

²³⁶ Cees NOOTEBOOM cité dans *Table ronde : Le livre traduit*, 27-28 avril 1987, Amsterdam, Maison Descartes, 1987, cité in J. HEILBRON, « L'évolution des échanges culturels entre la France et les Pays-Bas.. », art. cit.

Graphique 7

Les traductions des ouvrages néerlandais en français de 1968 à 1997



Source: *Het Nederlandse boek in vertaling. Bibliografie van vertalingen van Noord- en Zuidnederlandse werken* (Le livre néerlandais traduit. Bibliographie des traductions des œuvres néerlandaises et flamandes), 's-Gravenhage, Staatsuitgeverij (cinq publications annuelles des années 1983-1987, 1988-1992, 1993-1997).

Des politiques mutuellement favorables

Selon un directeur de collection chez Actes Sud, « il y avait un retard dans la représentation de la littérature néerlandaise en France [...], qui a été comblé par des mesures de vos instances culturelles » dans les années 1980. En 1991, la Fondation néerlandaise pour la production et la traduction littéraires (NLPVF) a pris le relais de l'ancienne Fondation pour la promotion de la littérature néerlandaise traduite de façon plus active et plus efficace. Ce nouvel élan est en grande partie dû au fait que la direction était composée d'anciens acteurs du monde éditorial et non plus des diplomates

ou des fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères. Non seulement les moyens dont disposait la Fondation étaient considérables, mais, dès le départ, sa direction et ses employés ont joué un rôle actif dans la promotion et la diffusion de la littérature néerlandaise ; ils entretenaient par ailleurs des relations personnelles avec un grand nombre d'éditeurs et de directeurs de collections prestigieuses en France.

Lorsqu'une demande de subvention auprès de la fondation NLPVF est acceptée, celle-ci prend en charge 70 % des frais de traduction ; en principe, elle ne contribue pas au financement de plus de deux titres du même auteur édités chez le même éditeur. La NLPVF publie un grand nombre de brochures d'information à destination des éditeurs, des traducteurs et des critiques et consacrées à la production littéraire néerlandophone. La brochure *Ten Books*, par exemple, paraît deux fois par an et présente une sélection des dix livres considérés comme les plus intéressants pour le marché étranger. En outre, la fondation produit des fragments de traduction afin de faire connaître les textes originaux. Ainsi, la fondation n'est-elle pas seulement un organisme de soutien financier, mais fait également fonction d'agent littéraire non-commercial.

Dans la deuxième moitié des années 1980, au moment où les Pays-Bas mettaient en place une politique d'exportation culturelle comprenant un dispositif de promotion de sa littérature à l'étranger, une véritable politique française de soutien public à la production culturelle a été réactivée. La France a été l'un des partisans les plus actifs et les plus cohérents du maintien du principe de « l'exception culturelle » lors des négociations du cycle de l'Uruguay (1986-1994) sur la libre circulation des biens et des services, dans le cadre des accords du GATT (1995). Le principe de l'exception culturelle défend le soutien public aux biens culturels, afin de les protéger d'une logique purement commerciale²³⁷. La mise en place, en 1989, d'une politique d'aide à l'intraduction par le Centre national du livre s'inscrit dans ce contexte.

²³⁷ Annemoon VAN HEMEL, Hans MOMMAAS et Cas SMITHUIJSEN (sous la dir. de), *Trading Culture. GATT, European Cultural Policies and the Transatlantic Market*, Amsterdam, Boekman Foundation, 1996 ; Serge REGOURD, *L'exception culturelle*, Paris, PUF, 2002, et id. (sous la dir. de), *De l'exception à la diversité culturelle*, Paris, La Documentation française, 2004.

L'événement souvent décrit comme décisif pour la percée internationale de la littérature néerlandaise a été la Foire du livre de Francfort de 1993, où les Pays-Bas ont été l'invité d'honneur, le *Schwerpunkt*. Un grand nombre d'écrivains ont été traduits et publiés en allemand avec l'aide de la fondation et les nombreux auteurs présents à la foire ont présenté leurs ouvrages en Allemagne. En 1993, le nombre de comptes rendus et critiques consacrés à la littérature néerlandaise dans la presse allemande a atteint un niveau jusqu'alors inégalé et il est resté pendant plusieurs années à un niveau très élevé²³⁸. Cette même année 1993, les Belles Étrangères, événement représentatif de la nouvelle politique culturelle française, étaient consacrées à la littérature néerlandaise. Onze écrivains ont été présentés à Paris, lors de tables rondes et de séances de lecture et de signature. Quatre ans plus tard, en 1997, ce sont les auteurs flamands qui furent à l'honneur dans le cadre des Belles Étrangères

Existe-t-il une littérature néerlandaise ?

Plusieurs acteurs ont joué un rôle clef dans la mise en valeur de la littérature néerlandaise en France. Pendant les dernières trois décennies il s'agit surtout du traducteur français Philippe Noble, et des néerlandais Rudi Wester, Henk Pröpper et Hanna Stouten.

Philippe Noble a fait ses études à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. « Par pur plaisir »²³⁹, il suivait des cours de néerlandais à l'université de la Sorbonne (Paris IV). En tant que maître de conférences de 1979 à 1993, il a enseigné le néerlandais au sein du département « Cultures nordiques » et ses premières traductions sont parues chez Gallimard. En 1981, Noble a été couronné du prix Martinus Nijhoff pour la traduction française du roman *Le Pays d'origine* d'Edgar du Perron, ami d'André Malraux qui lui avait dédié *La Condition Humaine*. Au cours de cette période et à l'invitation d'un éditeur, il a fondé et dirigé une collection de

²³⁸ Suzanne KELDEMAN, *Sinds Frankfurt zwemmen we in de schrijvers*, Doctoraalscriptie Faculteit der Historische en kunstwetenschappen, Erasmus Universiteit Rotterdam 2000.

²³⁹ Rencontre avec Philippe Noble : http://unmondeapenser.free.fr/rencontres_noble.htm (consulté le 9 juin 2010).

littérature néerlandaise chez Actes Sud. Philippe Noble a beaucoup contribué à la mise en valeur de la littérature néerlandaise dans le monde francophone comme à la mise à valeur de la littérature néerlandaise en France. De 1992 à 1997, il a dirigé la Maison Descartes à Amsterdam, avant de devenir conseiller culturel à l'ambassade de France aux Pays-Bas au début des années 2000.

Après la création de la Fondation néerlandaise pour la production et la traduction littéraires (NLPVF), Rudi Wester, spécialiste de langues romanes et critique, a été nommée directrice adjointe de la Fondation. Quelques années après, elle a succédé au premier directeur Frank Ligtvoet. En partie grâce à sa connaissance de la langue et de la littérature françaises, elle a joué un rôle primordial dans la promotion de la littérature néerlandaise en France. La pression qu'elle a exercée en faveur de la présence de la littérature néerlandaise à des événements comme les Belles Étrangères et ultérieurement le Salon du livre de Paris, ne peut pas être sous-estimée. En 2003, Rudi Wester devient directrice de l'Institut néerlandais à Paris, succédant à Henk Pröpper. Ce dernier, néerlandiciste auparavant critique à Paris, avait dirigé l'Institut néerlandais pendant cinq ans, période dans laquelle il avait organisé de nombreux débats d'actualité sur l'euthanasie, la migration et la lutte contre la drogue. Comme son successeur, Pröpper a toujours entretenu des contacts étroits avec les éditeurs français, qui le connaissent personnellement et ont spontanément cité son nom lors de nos entretiens.

Corrélativement à la reconnaissance tardive de la littérature néerlandaise en France, l'enseignement de la langue et la littérature néerlandaise ne s'est institutionnalisé et n'a acquis une position légitime à l'Université qu'assez récemment. En 1988, Hanna Stouten a été nommée titulaire de la chaire de littérature néerlandaise à la Sorbonne (Paris IV) par l'intermédiaire du directeur de l'Institut néerlandais, et c'est au cours des années 1990 que le néerlandais a obtenu le statut de discipline autonome. Stouten a constaté qu'à partir du moment où le néerlandais est devenu une discipline à part entière, il a attiré davantage d'étudiants sérieux. Depuis la fin des années 1990, il est possible de passer le concours d'agrégation pour le néerlandais.

Une vingtaine de départements dispensent aujourd'hui des cours de néerlandais [...]. Ce n'était pas le cas autrefois ; cet enseignement s'est développé très récemment, un peu au hasard des décisions administratives. Depuis trois ou quatre ans, il est même possible de passer un capes et une agrégation de néerlandais. Toutefois, seules trois universités proposent un cursus complet dans cette matière (Paris IV, Lille III et l'université de Strasbourg)²⁴⁰.

La publication d'une *Histoire de la littérature néerlandaise* (1999), dirigée par Hanna Stouten, Jaap Goedegebuure et Frits van Oostrom au sein de la collection « Histoire de la littérature » chez Fayard, a joué un rôle important aussi bien dans l'enseignement que dans la promotion de la littérature néerlandaise²⁴¹. Cet ouvrage de référence de près de 1 000 pages a été un outil précieux pour l'invitation des Pays Bas au Salon du livre de Paris en 2003, comme en témoigne Rudi Wester :

j'avais toujours la même méthode. Je commençais à écrire une lettre : [...] nous aimerions pouvoir prétendre à être l'invité d'honneur au Salon du Livre d'une telle année... toujours trois ans plus tard évidemment. Je vous appellerai la semaine prochaine. Et ça marchait toujours car ils savaient de quoi il s'agissait. Il a fallu que je me présente à M. S. Le premier rendez-vous, il n'est pas venu [...]. Alors, deuxième rendez-vous. Et puis il a exprimé ses paroles fameuses : « Est-ce qu'il existe une littérature néerlandaise ? » Et heureusement on avait fait publier, c'était la partie « production » de la Fondation, on avait subventionné une publication sur l'*Histoire de la littérature néerlandaise et flamande* qui venait de paraître en français.

Dix ans après l'invitation à la Foire du livre de Francfort, les Pays-Bas et la Flandre ont été les invités d'honneur du Salon du livre de Paris. Cet événement a été un moment fort pour la littérature néerlandaise en France. Dans la phase préparatoire du Salon, la Fondation NLPVF avait organisé des voyages aux Pays-Bas afin que les critiques et les éditeurs français puissent rencontrer des écrivains et d'autres acteurs engagés dans la production littéraire néerlandaise. Désignés comme « Les Phares du Nord », 55 auteurs néerlandais traduits ont été accueillis ; beaucoup d'articles dans la presse

²⁴⁰ Rencontre avec Ph. Noble : http://unmondeapenser.free.fr/rencontres_noble.htm (consulté le 9 juin 2010).

²⁴¹ Hanna STOUTEN, Jaap GOEDEGEBUURE, Frits VAN OOSTROM (sous la dir. de), *Histoire de la littérature néerlandaise*, Paris, Fayard, 1999.

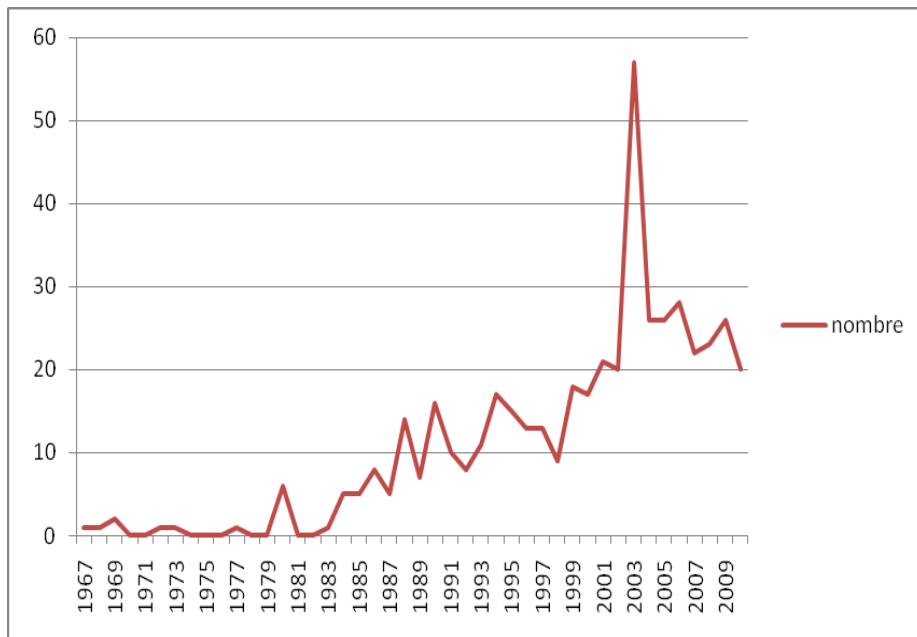
ont été consacrés à cette littérature alors presque inconnue, et totalement ignorée vingt ans plus tôt.

La croissance des traductions du néerlandais en France et cette première phase de reconnaissance littéraire s'expliquent par un double processus : l'ouverture plus large à la littérature étrangère en France d'une part, et la mise en place d'une politique culturelle très active de la part des instances néerlandaises comme la fondation NLPVF et l'Institut néerlandais à Paris d'autre part. L'analyse de la base de données Electre qui recense l'ensemble des titres publiés et commercialisés en France confirme la progression du nombre des traductions littéraires du néerlandais (graphique 8). Il ne s'agit certes que de quelques dizaines d'ouvrages par an, mais l'augmentation est régulière, et la croissance du nombre de traductions va de pair avec une attention critique et une reconnaissance littéraire sans précédent. Les livres traduits paraissent en général dans de bonnes traductions et sont publiés par des maisons d'édition reconnues. De 1997 à 2000, les éditeurs français achetaient en moyenne huit titres néerlandais par an ; de 2001 à 2005, ce nombre passe à 29²⁴², ce qui confirme la consolidation de la position de la littérature néerlandaise en France.

²⁴² Gisèle SAPIRO, « Situation du français sur le marché mondial de la traduction », in : Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 93.

Graphique 8

Les traductions littéraires du néerlandais en français, 1967-2009



Source : Electre. Sélection faite par une adjointe du CNL. Sont sélectionnés romans, nouvelles, policiers, romans étrangers, mémoires, correspondances, théâtre, essais littéraires, poésie, littérature de l'Antiquité et du Moyen Âge, nouvelles étrangères, études et théories, art esthétique.

Cet intérêt nouveau des éditeurs français pour la littérature néerlandaise a concerné principalement la littérature dite « haut de gamme ». De 1987 à 1995, des auteurs comme Hugo Claus (23 titres), Hella Haasse (9 titres), Cees Nooteboom (14 titres) et Harry Mulisch (3 titres) ont été publiés par des grandes maisons d'édition comme Gallimard,

Seuil et Actes Sud²⁴³. Après être passé d'Actes Sud à Gallimard, Harry Mulisch a publié *La Découverte du ciel* vendu à 33 000 exemplaires vendus²⁴⁴. Le Salon du livre de Paris en 2003 a permis de diversifier la connaissance des auteurs de littérature et les éditeurs français ont commencé à s'intéresser à des auteurs plus jeunes, et même débutants et plus accessibles comme Jef Geeraerts, Elle Eggels, Lulu Wang et Heleen van Royen²⁴⁵.

Les éditeurs de la littérature néerlandaise en France

L'intérêt croissant pour la littérature néerlandaise est bien visible dans les catalogues de littérature étrangère de Gallimard, Actes Sud et Héloïse d'Ormesson, trois éditeurs particulièrement actifs dans le secteur de la littérature étrangère. Occupant des positions différentes dans le champ de l'édition, les responsables des collections de ces trois maisons ont fait des sélections différentes des œuvres néerlandaises.

Chez Gallimard, la littérature néerlandaise paraît dans la collection « Du monde entier » qui comptait presque 2 000 titres en 2010²⁴⁶. 28 titres de cette collection sont des traductions de 17 auteurs néerlandophones. Parmi ceux-ci, Hugo Claus est le seul flamand, ce qui est significatif de la prédominance de la littérature néerlandaise par rapport à celle des Flandres. La plupart des titres néerlandais ont été publiés récemment. Au cours des trois décennies qui suivent la première traduction du néerlandais dans la collection « Du monde entier », *L'Île au rhum* de Simon Vestdijk, publiée en 1963²⁴⁷, cinq titres ont vu le jour (en 1969, 1970, 1984, 1986). Six titres ont paru entre 1993 et 2000, et 17 titres entre 2000 et 2010. Comme l'ensemble de la sélection de la collection de littérature étrangère, les titres

²⁴³ Rudi WESTER, « En avant ! De Nederlandstalige literatuur in Frankrijk », *Ons Erfdeel*, 2003, 1, p. 87-92.

²⁴⁴ Entretien avec un éditeur.

²⁴⁵ Rudi WESTER, « En avant ! », *art. cit.*

²⁴⁶ Gisèle SAPIRO, « À l'international », in Alban Cerisier et Pascal Fouché (sous la dir. de), *Gallimard : un siècle d'édition*, Paris, BNF/Gallimard, 2011, p. 124-147.

²⁴⁷ La première traduction du néerlandais chez Gallimard était le roman *Zuyderzee* de Jef Last en 1938.

néerlandais publiés chez Gallimard jouissent d'une reconnaissance littéraire certaine. Même après le Salon du Livre de 2003, le directeur de collection Jean Mattern, qui maîtrise d'ailleurs le néerlandais, a introduit cinq nouveaux auteurs : Kader Abdollah, Gerbrand Bakker, Willem Jan Otten et deux écrivains décédés, Nescio et Willem Frederik Hermans. C'est un écrivain néerlandais qui a attiré l'attention de Mattern sur Nescio et Hermans, et non leurs éditeurs. En effet, le dynamisme du champ éditorial international, essentiellement orienté vers l'acquisition de nouveautés, est en général peu favorable aux auteurs défunts et classiques.

Je trouve que nos classiques : Hermans, Multatuli, Couperus sont vraiment sous-estimés. Les Norvégiens sont dans une position plus favorable que nous. Nous n'avons pas de classiques qui représentent des points de repère pour les étrangers. Ce n'est que la littérature contemporaine qui compte, ce qui fait qu'il faut se battre continuellement, se battre... il faut travailler d'arrache-pied pour garder le niveau²⁴⁸.

Avec quatre titres, Kader Abdollah est l'auteur néerlandais le plus présent dans la collection « Du Monde entier ». Cet écrivain d'origine iranienne, très populaire aux Pays-Bas, est publié par la jeune maison De Geus, dont le fonds de littérature d'immigrants et de femmes a rencontré un vif succès. En 2011, Abdollah a publié le *Boekenweekgeschenk*, un livret offert gratuitement aux lecteurs pendant la *Boekenweek*, la Semaine du livre, grand événement organisé annuellement pour favoriser la vente des livres.

Le catalogue d'Actes Sud compte au total 95 titres du néerlandais, soit beaucoup plus que Gallimard. Cette maison de création relativement récente a accumulé un capital symbolique en publiant de la littérature étrangère en traduction. Pendant sa phase de croissance, ses stratégies de sélection ont évolué et la maison se perçoit, selon les propos de l'un de ses éditeurs, comme « une sorte de jeune Gallimard ». La majeure partie du catalogue néerlandais d'Actes Sud se compose d'œuvres littéraires : 81 au total. L'écrivain Cees Nooteboom se trouve en tête avec une quinzaine de titres. Le nombre de titres traduits du néerlandais est passé de 3 titres publiés annuellement entre 1986 et 1990 à une dizaine entre 2005 et 2010.

²⁴⁸ Entretien avec un responsable du Fonds néerlandais des Lettres.

Un peu plus d'un quart des titres sont des œuvres d'auteurs flamands (25 sur 95 titres).

Créée plus récemment, la maison d'édition Héloïse d'Ormesson fondée par Gilles Cohen Solal et Héloïse d'Ormesson, a publié autant de littérature française que de littérature étrangère, aussi bien des romans que des essais. Parmi les auteurs néerlandais et flamands que publie Héloïse d'Ormesson figure Arnon Grunberg, dont une partie de l'œuvre est aussi publié par Actes Sud. Deux traducteurs se partagent les œuvres de cet auteur prolifique qui écrit des ouvrages volumineux dont les coûts de traduction sont élevés. Au cours de sa première année d'existence, la maison d'Héloïse d'Ormesson a publié sept traductions du néerlandais ; la cadence actuelle est de un à deux titres par an soit près de 10 % des publications annuelles de l'éditeur.

La politique d'acquisition d'Héloïse d'Ormesson, qui était éditrice chez Denoël et Flammarion avant de fonder sa propre maison, se situe entre des maisons qui suivent une logique essentiellement commerciale et celles qui ont une orientation plutôt littéraire. Héloïse d'Ormesson veut « faire du romanesque de qualité, c'est-à-dire des romans avec une histoire et un scénario fort, mais avec une vraie recherche littéraire et une écriture qui est travaillée ». Il s'agit d'« un programme littéraire éclectique ». Héloïse d'Ormesson est ainsi l'éditrice de l'auteure franco-américaine Tatiana de Rosnay qui a eu connu un énorme succès international en anglais comme en français²⁴⁹.

Tous les éditeurs interrogés sont séduits par la qualité narrative de la littérature néerlandaise. Un éditeur français la décrit ainsi : « elle est très diverse, mais je crois que le seul point commun c'est qu'elle est quand même narrative, c'est-à-dire que c'est une littérature plus narrative qu'introspective [...] ». D'autres éditeurs sont du même avis : « ce sont souvent des auteurs qui font un vrai travail linguistique [...] qui font un

²⁴⁹ Il y a des analogies intéressantes entre les éditions Héloïse d'Ormesson et Artemis & co., une maison néerlandaise fondée au même moment, en 2006, qui est également bien partie en publiant les traductions néerlandaises des livres de Tatiana de Rosnay : « [...] Artemis & co. publie des romans amusants avec des histoires colorées qui permettent d'échapper aux soucis quotidiens. Dans tous les cas il s'agit d'une forte combinaison de littérature accessible et celle haut de gamme.

travail sur la langue même, mais ils racontent des histoires ». Elle n'a, de toute façon, « pas une réputation anti-commerciale ».

Après le Salon du Livre

Comme en témoigne la progression des titres néerlandais dans les catalogues de Gallimard et Actes Sud depuis le Salon du livre de Paris en 2003, l'intérêt pour la littérature néerlandaise ne s'est démenti depuis. De nouveaux écrivains sont apparus dans des catalogues d'éditeurs prestigieux ; des auteurs décédés, pourtant considérés comme moins intéressants dans une perspective commerciale, y ont trouvé une place. Comme le déclare un éditeur, depuis la découverte récente de la littérature néerlandaise, « ce n'est plus un handicap d'être un auteur néerlandais en France ».

Pour autant, d'autres catégories d'acteurs de la chaîne du livre dont dépend la réception de la littérature néerlandaise semblent moins disposés à reconnaître son intérêt. Si, dans la phase préparatoire au Salon du livre de 2003, nombre d'articles critiques lui ont été consacrés, l'attention de la presse française pour la littérature d'un petit pays comme les Pays-Bas a été temporaire. Même si la place consacrée à la littérature dans les médias est beaucoup plus importante en France qu'aux Pays-Bas, il paraît de plus en plus difficile de consacrer des critiques à des ouvrages néerlandophones dans une presse qui, en proie à une logique de plus en plus commerciale « ne cherche qu'à faire de l'événementiel au lieu de faire de la critique », comme l'a exprimé un éditeur dont l'avis est largement partagé par d'autres éditeurs français.

Faute d'attention sérieuse de la part de la presse littéraire, il est difficile pour le public français de connaître et d'apprécier cette littérature. Avec son réseau qui reste l'un des plus denses du monde, la librairie française compte pour la diffusion des oeuvres. L'enthousiasme des éditeurs français les plus prestigieux pour la littérature néerlandaise trouve une place très restreinte en librairie. Il semble que la situation se soit guère améliorée depuis 1987, au moment où l'écrivain Cees Nooteboom regrettait cette faible audience lors du colloque franco-néerlandais « Le livre

traduit » . Vingt ans plus tard, seules deux des onze plus grandes librairies parisiennes possédaient un rayon consacré à la littérature néerlandaise et les auteurs néerlandophones se trouvent la plupart du temps relégués au rayon des cultures nordiques ou même des littérature scandinave²⁵⁰.

La littérature néerlandophone a profité de la politique culturelle française en faveur d'une plus grande ouverture aux littératures étrangères qui a permis de faire progresser le nombre de traductions du néerlandais ainsi que celles d'autres langues²⁵¹. Cette ouverture à des littératures méconnues a coïncidé avec une nouvelle politique culturelle néerlandaise, développée notamment par la fondation NLPVF dont les activités ont compté pour éveiller l'intérêt des éditeurs étrangers, notamment français. Depuis sa création, le nombre d'extraductions dans des langues différentes subventionnées progresse (15 langues en 1991 et 32 en 2008). Ces dernières années, la fondation, qui depuis 2010 opère sous le nom de Nederlands Letterenfonds, a visé plus particulièrement la Turquie et la Chine, et en 2011, les Pays-Bas ont été l'invité d'honneur à la Foire du livre de Beijing.

Depuis la fusion de la Fondation NLPVF avec le *Fonds voor de Letteren*, qui subventionne les écrivains et traducteurs néerlandais, il est probable que la diversification des activités de promotion et de subvention ne continuera plus de la même façon qu'auparavant. Cela est d'autant plus probable que, vu les contraintes financières des gouvernements européens après la crise financière, une baisse considérable des subventions destinées au secteur culturel est déjà en cours. À l'université, le néerlandais en souffre déjà depuis quelques années, puisqu'il n'est plus possible de passer le concours d'agrégation pour le néerlandais faute de création de postes universitaires²⁵².

²⁵⁰ Marie-Sophie VERSHELST, (2006), *La littérature néerlandaise dans tous ses états*. Verhandeling ter verkrijging van de graad van Licentiaat in de Taal-en Letterkunde : Germaanse Talen. Universiteit van Leuven.

²⁵¹ Gisèle SAPIRO, « L'importation de la littérature hébraïque en France: Entre universalisme et communautarisme », art. cité ; Anaïs BOKOBZA, *Translating Literature*, *op. cit.*

²⁵² Correspondance avec un maître de conférences du néerlandais d'une université parisienne. Depuis 2008, le néerlandais est une matière obligatoire au concours de Conseiller de Secrétaire des Affaires étrangères.

Depuis les années 1980, l'exportation littéraire des Pays-Bas vers la France a beaucoup évolué : le nombre d'ouvrages traduits a augmenté, la qualité des traductions s'est beaucoup améliorée et sa réputation et reconnaissance littéraire ont été sans précédents. Dans un premier temps, l'intérêt des éditeurs s'est surtout porté vers la littérature haut de gamme. Prolongeant ses premiers succès, les éditeurs français se sont également intéressés à la littérature plus accessible, et aussi, bien que plus rarement, à quelques auteurs classiques. Au cours de la même période et, en sens inverse, la littérature française aux Pays-Bas a perdu une partie de son importance. Tandis que les auteurs français classiques restent populaires, la réception de la littérature française contemporaine est devenue plus difficile (voir chapitre 3).

Avec une part des traductions du néerlandais dans la totalité des traductions en France de 0,9% en 2009, le néerlandais occupe une position très modeste, même si le néerlandais figurait pour la première fois sur la liste des dix langues étrangères les plus traduites²⁵³. Si les éditeurs semblent désormais connaître la littérature néerlandophone, sa réputation et sa visibilité auprès de la presse, de la librairie et du public français semble beaucoup moins assurée

²⁵³ CNL : « Le secteur du livre chiffres clés 2003-2009. Données sur les traductions » : Livres-Hebdo/Electre. Le néerlandais (83 titres : 0,9%) est précédé de l'anglais (5 638 titres : 62%); le japonais (751 titres : 8,3%) ; l'allemand (566 titres ; 6,2%) ; l'italien (388 titres : 4,3%) ; l'espagnol (362 titres : 4%) ; les langues scandinaves (162 titres : 1,8%) et le russe (117 titres : 1,3%).

**Pratiques et représentations de la traduction
en sciences humaines et sociales :
éditeurs généralistes et maisons d'édition savantes**

Sylvie Bosser

Analyser les obstacles à la traduction dans le domaine des sciences de l'homme et de la société, c'est prendre d'abord la mesure de la géométrie variable de ce domaine dont procèdent le périmètre, ainsi que la division des disciplines et des thématiques de recherche, sciences « apparues, selon Michel Foucault, du jour où l'homme s'est constitué dans la culture occidentale à la fois comme ce qu'il faut penser et ce qu'il y a à savoir »²⁵⁴. Plus que son spectre précis, ce qui importe toutefois ici à propos de cet ensemble est proprement son approche réflexive comme production de sens et de mise en figure d'une culture, à l'intersection des changements de société, de leur interprétation, de leur représentation et transmission. Une relation consubstantielle unit ainsi ces sciences à l'acte de la traduction dans la mesure où elles interrogent nos catégories de pensée.

Dans la perspective de la mise en avant des obstacles à la traduction des « grandes œuvres » de sciences humaines et sociales, il paraît essentiel de ne pas séparer les maisons d'édition généralistes fortement présentes dans ce domaine – spécificité notamment française soulignée par Gisèle Sapiro et Ioana Popa²⁵⁵ –, des maisons d'édition savantes dans la mesure où

²⁵⁴ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 356.

²⁵⁵ Voir Gisèle SAPIRO et Ioana POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques », in Gisèle Sapiro (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS éditions, 2008, chap. 4, p. 107-138. L'Allemagne et l'Italie se distinguent également par cette spécificité, *a contrario* de pays comme la Grande-Bretagne et les USA où prédominent les presses universitaires.

plusieurs facteurs se sont révélés communs dans l'approche de notre objet. Toutefois, des distinctions non négligeables seront posées entre ces deux types de maisons d'édition tant, entre autres, dans les critères de sélection que dans la manière dont les ouvrages sont portés à la connaissance de tel ou tel lectorat. Si le marché des biens symboliques a des critères de hiérarchisation et une économie qui lui sont propres, comme l'a montré Pierre Bourdieu²⁵⁶, la logique de production d'ouvrages traduits se double, quant à elle, de contraintes spécifiques (culturelle, économique, politique, linguistique, académique, intellectuelle, éditoriale) qui définissent des lignes de forces, révélatrices des enjeux relatifs aux différents acteurs intervenant dans ce processus.

La recherche conduite vise à restituer le discours des éditeurs : c'est à l'aune de leur point de vue que cette analyse est envisagée. Il s'agira dès lors de se demander, dans un premier temps, quels paramètres de la configuration actuelle du marché des sciences humaines et sociales sont considérés comme des obstacles à la traduction. Les obstacles liés au processus même de traduction, enjeu fondamental dans le domaine des sciences humaines et sociales où prend corps la reproductibilité de l'expérience, de la réflexion, feront l'objet de la seconde partie. Une attention particulière sera portée, dans un dernier temps, aux processus de sélection-intermédiation et de réception-valorisation des ouvrages en interrogeant les processus de construction de la grandeur des œuvres selon les diverses logiques éditoriales.

Le marché du livre : quels obstacles ?

Le coût est le premier obstacle qui se dégage du discours déployé par les éditeurs, qu'ils appartiennent aux maisons d'édition généralistes ou aux maisons d'édition savantes. Si dans l'enveloppe globale du coût de traduction s'imposent la prise en compte de l'achat des droits et le pourcentage accordé au directeur lorsque l'ouvrage paraît dans une

²⁵⁶ Pierre BOURDIEU, « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 13, février 1977, p. 3-43.

collection, c'est surtout le montant des droits afférent à la traduction elle-même qui est jugé comme étant rédhibitoire :

Le gros problème, c'est comment vous allez rémunérer le traducteur. On vient de recevoir aujourd'hui un petit fascicule sur la rémunération des traducteurs de l'Association des traducteurs littéraires de France. Le prix : pour le feuillet de 1500 signes, un traducteur est rémunéré de 18 à 23 euros environ quelle que soit la langue²⁵⁷. Pour un ouvrage de 800 000 signes, vous allez devoir déboursier, avant d'avoir vendu le moindre exemplaire, 8 000, 9 000, 10 000, 11 000 euros. De surcroît, vous achetez entre 5 à 8 % de droits au confrère étranger cessionnaire, vous ajoutez le directeur de collection à un, deux % et vous arrivez ainsi vous arrivez à des montages de droits proportionnels (sur le prix public hors taxe) de 12 ou 14 % : c'est beaucoup. C'est pour cette raison que nous faisons peu de traductions, tout simplement, de l'ordre de quelques-unes par an. (Entretien 83. Directeur éditorial, maison d'édition savante.).

Parvenir à équilibrer cette « économie de bouts de chandelle », pour reprendre l'expression utilisée par une éditrice d'une maison généraliste, implique un tirage initial plus important pour les ouvrages traduits que celui qui est habituellement pratiqué pour les ouvrages en langue française : un tirage de 3 000 à 4 000 exemplaires contre 2 000 habituellement a souvent été avancé dans le cas des maisons généralistes. Les maisons d'édition savantes n'échappent pas non plus à cette augmentation du tirage, de l'ordre de 1 200 contre 800 habituellement. La parution en poche pour une autre petite maison d'édition savante l'oblige à tirer au minimum 2 000 exemplaires, un choix de format qui permet par ailleurs d'atteindre plus facilement le public étudiant.

Plusieurs éditeurs, encore une fois de maisons généralistes et de maisons savantes, ont souligné que c'est grâce à la présence active et bénéficiaire de leur fonds qu'ils peuvent se permettre un investissement à long terme dans l'édition d'ouvrages traduits :

Je ne crois pas qu'on amortisse à court terme les traductions en non-fiction. [...] Mais on est un éditeur qui produit du fonds et si on s'en sort bien, c'est parce qu'on a un fonds très important. Et le fonds, il se construit avec le temps. Donc, si

²⁵⁷ Il faut quand même noter que, selon les critères de l'ATLF, la traduction des différentes langues ne donne pas lieu à l'application d'un même tarif. Plus la langue est « rare », plus elle est chère à traduire, la moins chère étant l'anglais. Ensuite, le tarif varie bien évidemment en fonction de la difficulté du texte, quelle que soit la langue source.

on arrive à publier des livres qui se vendent et des livres qui ne sont pas déshonorants en termes de ventes, eh bien, on sait qu'on les amortira sur un terme plus long. C'est un investissement, la traduction est amortie sur plus longtemps ». (Entretien 85. Directeur littéraire d'une maison généraliste indépendante).

Depuis quelque temps toutefois, cette perspective d'amortissement sur le long terme est battue en brèche par le raccourcissement de la durée de cession des droits d'exploitation, de plus en souvent limitée à cinq ans, un éditeur n'hésitant pas à recourir au terme de « persécution » pour qualifier cette réduction de délai d'exploitation. Ce raccourcissement n'est pas seulement imputable à l'arrivée des agents littéraires, mais au monde éditorial dans son ensemble. Au-delà de cinq ans, les éditeurs doivent renégocier les droits pour une durée de deux ans, ce qui reste extrêmement court :

C'est énervant. Moi, j'essaie de me battre. Je me bats pour avoir sept ans parce que je trouve que cinq, c'est dur. Cinq ans, c'est rien, surtout que nous, en général, quand on achète un livre à l'étranger, comme c'est un investissement important, on se dit qu'on va en faire une double exploitation. On va exploiter trois ans en grand format. Puis ensuite, en poche. Si on n'a que cinq ans, il faut se grouiller parce que d'abord il y a la traduction, en général, il y a dix-huit mois parce que le programme est saturé, parce que le traducteur est débordé. On le sort dans dix-huit mois. Il ne reste plus que trois ans et demi, c'est effrayant. C'est un vrai problème. (Entretien 172. Jeune responsable éditoriale en histoire d'une maison d'édition généraliste faisant partie d'un grand groupe).

Dans ce contexte, la subvention à la traduction accordée par le Centre national du livre²⁵⁸ est perçue comme fondamentale, même si plusieurs éditeurs soulignent que les conditions de procédure qu'elle leur impose compromettent leur économie. S'il était important de revaloriser économiquement le travail des traducteurs, certains déplorent que les conditions d'obtention de la subvention soient soumises à un paiement en trois fois (un tiers à la signature, un tiers à la remise du manuscrit et un tiers à l'acceptation du manuscrit), ce qui contraint l'éditeur à financer le livre plusieurs mois, voire plusieurs années avant sa parution, tandis que les usages qui prévalaient auparavant prévoyaient de ne payer le traducteur qu'une fois le travail effectué et validé. Soutenus par l'État *via* le CNL, les traducteurs ont obtenu la généralisation d'un régime de paiement qui débute

²⁵⁸ L'acronyme CNL sera utilisé dans le reste du texte.

à la signature du contrat²⁵⁹. Peu encore répandue parmi les éditeurs, une nouvelle attitude se fait jour, consistant à subordonner la publication d'un ouvrage traduit à l'obtention d'un avis de principe du CNL, en particulier pour les ouvrages dont l'acquisition et les coûts de traduction sont importants. L'avis s'appuie sur la présentation d'un dossier restreint (l'ouvrage en langue originale, le contrat de cession temporaire ou d'option en cours) et n'exempt pas l'éditeur de la présentation de la traduction de pages d'essai (environ 20 % de l'ouvrage), ainsi que d'un contrat avec un traducteur.

Un autre élément saillant fait partie du discours des éditeurs : celui de l'arrivée des agents littéraires dans le domaine des sciences humaines et sociales. Si la perception de ces nouveaux protagonistes dans l'espace d'intermédiation est différente selon les éditeurs, elle est avant tout synonyme d'une augmentation des droits à acquérir, à l'instar du système des best-sellers littéraires. Elle exacerberait aussi la concurrence déjà présente entre éditeurs. L'hostilité à l'égard des agents peut parfois prendre une forme extrême, comme le montrent les propos suivants :

Les agents pour moi, c'est la race à tuer. C'est eux ou nous. C'est très simple, c'est la lutte à mort. Sauf que nous sommes les Indiens qui allons mourir. Les agents sont incultes, mauvais éditeurs, pas lecteurs, hommes d'affaires en priorité, faisant barrage. Donc, c'est eux qui se considèrent comme les éditeurs et ils n'ont de souci que financier. [...] Ils tuent le métier. (Entretien 98. Directeur éditorial d'une maison généraliste indépendante)

La conjoncture économique actuelle est mise en avant, parallèlement à la réduction du marché des sciences humaines et sociales, la crise étant depuis longtemps une antienne dans le discours de déploration des éditeurs. Plusieurs d'entre eux expliquent qu'ils continuent à acquérir les droits d'ouvrages étrangers mais que, dans un marché de plus en plus tendu, ils ne

²⁵⁹ Le CNL verse 50 % de la subvention dès la décision d'attribution, puis les 50 % restants à la parution de l'ouvrage traduit, en précisant que l'éditeur peut obtenir jusqu'à 60 % du coût global de la traduction en fonction du tarif de traduction appliqué. Sur le long terme de la traduction, l'éditeur bénéficie donc d'un accompagnement financier dès l'accord de la subvention, mais l'investissement préalable de celui-ci reste quand même important par rapport à la situation antérieure décrite ci-dessus.

prennent pas le risque de publier un ouvrage aux perspectives de vente trop restreintes.

Parmi les arguments qui sous-tendent ce discours de déploration, figure en bonne place l'incrimination des étudiants, que ce soit à propos de leur mode de lecture parcellaire et utilitaire, de leur pratique du photocopillage²⁶⁰, de la substitution de l'emprunt à l'achat ou plus important, de leur non-lecture. Il n'est pas ici, dans notre propos, d'examiner la pertinence de chacun de ces facteurs. Concernant le dernier reproche, Bruno Auerbach a parfaitement montré que le chiffre d'affaires des éditeurs a toujours été corrélé au nombre d'étudiants²⁶¹. De plus, semble-t-il, les éditeurs mais aussi les universitaires enseignants tendent à surestimer les pratiques de lecture antérieures tout comme les achats estudiantins. L'analyse de Bruno Auerbach s'inscrit en contrepoint, arguant que les chiffres de vente de certains ouvrages contemporains notamment en histoire – mais les autres disciplines dans l'ensemble, hormis par exemple la critique littéraire, ont tendance à suivre ce mouvement –, n'ont rien à envier à ceux d'auteurs souvent évoqués comme *Montaillou, village occitan* (Gallimard, 1975) d'Emmanuel Le Roy Ladurie²⁶². Cette relativisation de la notion de crise est également présente dans le rapport établi en 2010, à la demande du CNL et du Conseil du livre, par Jean-Maurice de Montremy à propos des livres d'histoire. Certes, le tirage et les ventes ont connu une baisse réelle, mais ces dernières, souligne-t-il, s'étalent sur plus d'ouvrages²⁶³. Les propos suivants montrent d'ailleurs que le mouvement

²⁶⁰ Voir Françoise KLELTZ, « La lecture des étudiants en sciences humaines et sociales à l'université », *Cahiers de l'économie du livre*, n° 7, 1992, p. 7-57. Cette enquête pointe surtout une pratique des photocopies qui concerne essentiellement les cours. L'arrivée d'Internet a probablement changé la donne sur ce point.

²⁶¹ Bruno AUERBACH, « *Publish and perish*. La définition légitime des sciences sociales au prisme du débat sur la crise de l'édition SHS », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 164, septembre 2006, p. 74-92.

²⁶² Voir aussi, à propos de cette surestimation, l'entretien accordé par Éric Vigne à Jean-Luc Giribone, « Le monde de l'édition et la création intellectuelle », in « Splendeurs et misères de la vie intellectuelle », *Esprit*, n° 262, mars-avril 2000, p. 177-190.

²⁶³ Jean-Maurice DE MONTREMY, *Situation et perspectives du livre d'histoire en France*, enquête pour le CNL et le Conseil du livre, janvier 2010, 105 p.

de crise est bien plus récent que ne le laisse à penser le discours dominant des éditeurs :

Il y a quelques années, tout le monde se lamentait en disant que la moyenne des ventes en sciences humaines, pour l'histoire par exemple, c'était 800 exemplaires. Aujourd'hui, la moyenne des ventes en sciences humaines, ça serait plutôt autour de 500. (Entretien 85. Directeur littéraire d'une maison généraliste indépendante).

La crise touche surtout les ouvrages très spécialisés quelle que soit la discipline, que Marc Minon désigne, dans l'étude sectorielle réalisée en 1991, par « noyau dur », « expression d'un travail de recherche original et d'une production nouvelle du savoir, exigeant du lecteur une connaissance préalable de la discipline dans laquelle l'ouvrage s'inscrit »²⁶⁴. Symptomatiques de l'éclatement des approches et d'une plus grande technicité d'écriture, ces ouvrages intéressent *a priori* un lectorat moins important, au-delà du public universitaire, d'où une baisse des tirages. Pointer les pratiques de lecture estudiantines, ainsi que la faible prescription des universitaires, la modestie des achats étudiants, tout comme l'« ésotérisation » de certains ouvrages, pour reprendre le terme utilisé par Bruno Auerbach, ne doit pas exonérer les éditeurs d'une interrogation sur leur propre pratique : surproduction, concurrence entre les ouvrages de recherche et les essais qui s'inscrivent dans une temporalité courte, etc. Les éditeurs ne peuvent pas non plus ignorer la difficile situation des librairies indépendantes, premier vecteur physique de vente des ouvrages de sciences humaines et sociales, contraintes d'augmenter la rotation de ces ouvrages. Le « voile protecteur » de l'évidence qui accompagne depuis longtemps cette représentation éditoriale de la crise ne doit en aucun cas empêcher la prise en compte de ces derniers facteurs.

Finalement, les ouvrages susceptibles d'être traduits sont, plus encore que par le passé, pesés au trébuchet des ventes potentielles :

On arrive au terme d'énormément de travail à vendre, si c'est un succès, un peu plus de 800 exemplaires, ce qui n'est rien. Alors, on va se tuer, on va payer un traducteur [...] Il faut dire, je lisais tout ça (il désigne des journaux étrangers), je

²⁶⁴ Marc MINON, « L'état de l'édition en sciences humaines et sociales », *Cahiers de l'économie du livre*, n° 4, 1990, p. 49.

faisais venir des livres, je les lisais et je me donnais le mal de Je ne me donne plus ce mal. Ce n'est pas la peine parce que je sais que je ne le ferai pas. Je me concentre plus sur les auteurs français. (Entretien 98. Directeur éditorial d'une maison généraliste indépendante).

La gestion de l'altérité linguistique

Dans la hiérarchie des obstacles mis en avant, arrive en seconde position la question de la compétence des traducteurs. Ce problème est particulièrement important pour les langues sources autres que l'anglais, ce qui explique sans doute aussi la prédominance des ouvrages traduits à partir de cette langue :

Pour la langue anglaise, c'est là qu'il m'est le plus facile d'avoir des traducteurs qui sont un peu compétents. La vraie réponse à votre question, c'est de savoir si je traduis plus de l'anglais parce qu'il m'est plus facile d'avoir des bons traducteurs qui connaissent bien le domaine de l'anglais parce qu'avant, je traduisais beaucoup d'allemand, mais maintenant, je me limite parce que j'ai moins de bons traducteurs d'allemand qui connaissent la philosophie, qui connaissent la théologie. En anglais, c'est quand même plus facile parce que l'anglais est une langue de service, donc il y a plus de gens qui sont obligés de la pratiquer. L'italien, je traduis peut-être moins qu'avant, mais parce que j'ai moins d'offres, je traduis quand même un peu d'italien et alors le néerlandais, j'ai traduit récemment un ouvrage, mais alors là pour trouver des traducteurs compétents dans mes domaines, c'est la croix et la bannière. Je peux même vous dire – je connais pas mal d'éditeurs néerlandais parce qu'ils m'achètent des livres aussi à traduire –, mon premier réflexe lorsqu'ils me proposent quelque chose, c'est de baisser les bras. (Entretien 103. Directeur éditorial et général d'une maison d'édition savante indépendante)

Les éditeurs travaillent souvent avec les mêmes traducteurs mais finalement, ces derniers sont peu nombreux, ce qui pose problème à certains éditeurs par rapport aux critères établis par le CNL, en particulier la présentation du curriculum vitae du traducteur : en effet, obtenir une subvention en faisant travailler un traducteur débutant est alors bien plus difficile. Concernant le monde professionnel des traducteurs, un point intéressant et surprenant a été soulevé par un éditeur, celui de traducteurs reconnus sur le marché auxquels il arrive de sous-traiter la traduction des textes qui leur sont officiellement confiés. Cette pratique connue semble-t-il des pairs, des éditeurs et des médias, relève visiblement de l'ordre du non-dit.

Les éditeurs n'hésitent pas à faire travailler en binôme un universitaire spécialiste du domaine et un traducteur professionnel. Ils peuvent encore confier la traduction à un universitaire spécialiste du domaine et doté du capital linguistique *ad hoc*, et recourir aux services de doctorants. Si un éditeur obtient une subvention du CNL, une partie de cette aide lui sert aussi à rémunérer ces traducteurs non-professionnels. Dans le cas contraire, ce travail de traduction donne lieu au versement de droits d'auteur moins importants que pour un traducteur professionnel. Cette pratique, assez courante dans les maisons d'édition savantes, permet de réduire les coûts tout s'assurant d'un travail de qualité. Certains universitaires sont non seulement directeurs d'un projet éditorial, mais aussi maîtres d'œuvre de la traduction, devenant ainsi les passeurs d'un auteur majeur dans le champ académique français, sans pour autant que cette capitalisation symbolique ne se convertisse en capitaux académiques, à l'exception de quelques disciplines comme la philosophie²⁶⁵.

La traduction en sciences humaines et sociales mobilise des concepts, des catégories de pensée, des représentations qui n'ont pas forcément d'équivalents dans la langue cible. Si le texte original se trouve pris dans un contexte historique, une chaîne de parole selon la « dimension dialogique » de Bakhtine²⁶⁶, le sens d'un mot étant fonction de la recherche, des déterminants culturels, etc., la traduction doit, quant à elle, être envisagée au prisme des normes qui régissent l'espace de réception. La grille de lecture établit parfois une reconfiguration des concepts, pouvant aller jusqu'à la contradiction en raison de l'absence du contexte d'origine des textes.²⁶⁷ Le concept se trouve ainsi particulièrement concerné par la confrontation lexicographique inhérente au procès de traduction, comme l'a souligné justement l'historien Marc Bloch : s'il n'y a guère de problèmes tant que les mots se rapportent à des choses ou à des actions communes, il

²⁶⁵ Voir Isabelle KALINOWSKI, « La vocation au travail de traduction », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, septembre 2002, p. 47-54.

²⁶⁶ Voir l'ouvrage de Tzvetan TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine. Le Principe dialogique*, Paris, Le Seuil, 1981.

²⁶⁷ Voir Pierre. BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, 2002, p. 3-8.

n'en va pas de même « lorsque apparaissent des institutions, des croyances, des coutumes, qui participent plus profondément à la vie d'une société, la transposition dans une autre langue devient une entreprise grosse de périls. Car choisir l'équivalent, c'est postuler une ressemblance »²⁶⁸. À ce titre, l'exemple de la traduction des ouvrages de Freud dont l'œuvre est tombée dans le domaine public en 2010 est intéressant, en particulier en ce qui concerne l'ouvrage *Das Unbehagen in der Kultur* publié en 1930. Certains éditeurs et traducteurs ont choisi de traduire *Kultur* par « culture », d'autres ayant privilégié le substantif « civilisation ». Est-il nécessaire de souligner que ces deux termes n'impliquent nullement la même perspective en allemand et en français ²⁶⁹ ? Il n'est évidemment pas question ici de prendre position dans cette controverse classique de traductologie.

Qu'est-ce, alors, qu'une bonne traduction aux yeux des éditeurs ? Maisons d'édition savantes et maisons généralistes divergent selon le degré de complexité et d'innovation des concepts développés, et selon le lectorat visé. Lorsque l'auteur fait intervenir des notions complexes ou lorsque l'ouvrage peut faire débat, l'idée de fidélité au texte est primordiale. La responsable d'une maison d'édition savante indique que dans le cas où l'auteur est vivant, le travail de traduction se fait main dans la main avec ce dernier même s'il ne connaît pas le français, l'auteur trouvant alors un tiers pour vérifier que la traduction correspond à ce qu'il a voulu exprimer. Si l'attente en matière de qualité d'écriture est plutôt partagée par la plupart des éditeurs, le fait que le texte soit bien écrit en français ne représente pas forcément une condition *sine qua non* d'une « bonne » traduction selon cette personne interrogée :

C'est une traduction qui est fidèle même si elle n'est pas jolie. Il vaut mieux qu'elle soit fidèle. À titre personnel, je ne recherche pas en sciences humaines une extrême qualité d'écriture. (Entretien 83. Directeur éditorial d'une maison d'édition savante indépendante)

²⁶⁸ Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1974 (7^e édition), p. 134.

²⁶⁹ Voir Gisèle SAPIRO, « L'internationalisation des champs intellectuels dans l'entre-deux-guerres : facteurs professionnels et politiques », in G. Sapiro (sous la dir. de) *L'Espace intellectuel en Europe*, Paris, La Découverte, 2009, p. 111-146

Au final, tous les éditeurs opèrent ou font opérer un travail de vérification de la qualité de la traduction afin d'éviter tout contresens préjudiciable :

On peut renoncer à publier un bouquin parce qu'on ne va pas trouver la bonne personne. Combien de traductions on a dû refaire derrière. J'avoue que c'est une horreur. J'en ai refait plusieurs comme ça et c'est à se flinguer parce qu'on se dit : « autant la refaire soi-même complètement ». Corriger une traduction, c'est pire que tout. C'est un problème majeur qu'on a. Pour moi, peut-être l'obstacle majeur finalement, c'est celui-là, c'est d'avoir des traducteurs de qualité parce que la traduction d'un ouvrage de sciences humaines implique des compétences dans le domaine. Or, un traducteur professionnel traduit correctement, c'est son boulot, mais il peut se planter parce qu'il ne maîtrise pas bien éventuellement le jargon ou le vocabulaire du secteur, de la discipline, de la sous-discipline, auquel cas, il faut quand même repasser par derrière, même si c'est du bon français. (Entretien 84. Responsable d'une maison d'édition généraliste faisant partie d'un grand groupe)

Une remarque revient fréquemment chez les éditeurs qui, tout en reconnaissant l'importance cruciale des subventions apportées par le CNL, se plaignent de la faible lisibilité des critères de refus qui émanent de ce dernier. Ce dernier point ne constitue évidemment pas un obstacle en tant que tel aux yeux des éditeurs, mais peut parfois conduire à une forme d'autocensure vis-à-vis de la traduction :

La politique du CNL n'est pas toujours lisible [...] À un certain moment, on vous donne une subvention, à d'autres moments, on ne vous la donne pas. On vous donne des arguments qui sont variables, un jour qui sont bons et pas l'autre. Donc, ça donne l'impression de critères fluctuants. (Entretien 85. Directeur littéraire d'une maison généraliste indépendante)

Les paramètres économiques et linguistiques sont certes importants mais faire acte de traduction implique, pour un éditeur, d'autres formes d'investissement et de capitalisation symbolique en termes d'image, d'inscription dans une internationalisation du savoir.

Le régime des interactions : acteurs et voies de résonance

Autant le critère économique, rédhibitoire, peut être commun dans une certaine mesure, aux maisons d'édition savantes et généralistes, autant le système d'intermédiation, les critères de sélection et le cadre de réception

différencient plus nettement ces deux types de maison. En outre, les maisons généralistes se distinguent aussi entre elles.

En ce qui concerne les maisons d'édition savantes, le système d'intermédiation repose en très grande partie sur la présence d'universitaires, « hommes doubles », détenteurs d'un monopole de légitimation institutionnelle, pour reprendre la terminologie de Christophe Charle²⁷⁰, universitaires qui peuvent être directeurs de collection, auteurs, le plus souvent les deux à la fois. La sélection des ouvrages s'effectue certes en adéquation avec le profil éditorial de la maison, mais le corpus étranger du catalogue est largement déterminé par les choix opérés par ces derniers :

La politique de la maison en matière de traduction repose sur la recommandation des universitaires qui sont les chevilles ouvrières de nos collections, c'est-à-dire directeurs de collection, auteurs, grands auteurs, voire petits auteurs. Il est évident que notre structuration en collections, dirigées par des universitaires, fait que les propositions qui nous sont faites et auxquelles nous répondons positivement, viennent généralement des universitaires. (Entretien 83. Directeur éditorial d'une maison d'édition savante indépendante)

La notion de capital réticulaire intervient largement dans ce processus. Les auteurs proposés sont des personnes avec lesquelles ces universitaires travaillent, les ouvrages proposés pouvant par ailleurs faire l'objet de leur recherche. Selon Pierre Bourdieu, « une bonne part des traductions ne peuvent être comprises que si on les resitue dans le réseau complexe d'échanges internationaux entre détenteurs de positions académiques dominantes »²⁷¹. Nous le savons, l'intérêt de ces *gate-keepers* est variable en termes de profits d'appropriation, d'usages stratégiques pour asseoir leur propre légitimité dans le champ académique national. Mais l'histoire des idées regorge également de cas de notoriété établie à partir des vides de traduction, l'exemple paradigmatique de ce dernier cas de figure étant celui de Raymond Aron avec Max Weber. Cette connivence entre édition et monde académique, qui donne lieu à la construction de catalogues rattachés en grande partie aux préoccupations de l'Université, n'est pas

²⁷⁰ Christophe CHARLE, « Le temps des hommes doubles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 39, janvier-mars 1992, p. 73-85.

²⁷¹ Pierre BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », art. cit., p. 5.

réellement remise en question, encore que les éditeurs se méfient de l'approche éventuellement trop pointue d'un ouvrage, corollaire de l'hyperspécialisation universitaire. D'aucuns indiquent qu'ils n'hésitent plus à s'informer par eux-mêmes, à être attentifs aux propositions émanant de maisons d'édition, de traducteurs littéraires, voire même d'agents, l'auteur représentant souvent la meilleure source d'information :

Je pense que pendant un moment, on a un peu trop dépendu de nos directeurs de collections qui sont des universitaires. On n'a pas regardé ailleurs [...] Souvent, il y a des choses que nos directeurs ne prennent pas et qu'on sent, qui ont l'air intéressant, dont on a entendu dire du bien par des gens auxquels on prête attention et qui en plus, nous semblent commercialement viables. Dans ces cas-là, on le fait quand même en publiant, à ce moment-là, ces ouvrages hors collection. C'est vrai pour les traductions, c'est vrai pour les livres normaux en français. Jusqu'à maintenant, on n'avait pas cette marge, c'est bien dommage. Il fallait se la créer. (Entretien 73. Responsable d'une maison d'édition savante indépendante)

Cette ouverture s'accompagne d'un processus de décision qui revient en dernier lieu à l'instance éditoriale, déclaration récurrente chez tous les responsables de maisons d'édition savantes rencontrés. La stratégie éditoriale pèse finalement plus dans la balance que les logiques académiques ou intellectuelles.

Les universitaires ne sont évidemment pas absents du système d'intermédiation des maisons généralistes. Leur connaissance de la production étrangère est déterminante. Toutefois, il semble que le spectre du système d'intermédiation soit en quelque sorte plus large. La question du rôle des agents ne s'inscrit pas dans une distinction nette entre maisons d'édition savantes et maisons d'édition généralistes, même si leur intervention semble nettement plus fréquente dans le cas de ces dernières qui peuvent aussi avoir recours à des scouts à l'étranger. Le plus ou moins grand intérêt offert par les agents, selon les éditeurs, repose sur la connaissance que ces derniers peuvent avoir du catalogue de la maison, et donc des ouvrages susceptibles de s'y inscrire durablement :

Peu nombreux sont les agents en vérité, enfin il y en a qui nous connaissent bien et qui ont une vision ciblée en disant : « Ça, ça peut éventuellement vous intéresser ». C'est vrai qu'en sciences humaines, comme les agents parisiens sont essentiellement des agents d'agents, des sous-agents d'agents américains pour l'essentiel, anglais éventuellement, ils connaissent bien le monde de la fiction, et beaucoup moins pour la non-fiction. Donc, ce n'est pas tellement les agents qui sont

une source de renseignements. (Entretien 84. Responsable d'une maison d'édition généraliste faisant partie d'un grand groupe).

Si l'on veut établir une typologie des ouvrages sélectionnés, typologie qui peut d'ailleurs se lire comme un révélateur chimique des ouvrages écartés, deux catégories essentielles ressortent dans le cas des maisons d'éditions savantes. Un premier type est constitué des ouvrages vecteurs potentiels d'une prescription, souvent une nouvelle traduction d'un classique qui n'est plus diffusé et qui s'inscrit dans une logique de canon académique ou un ouvrage pouvant devenir une référence, toujours dans ce même axe des valeurs internationales consacrées d'une discipline :

On peut dire deux choses. La communauté des chercheurs l'aura sans doute lu dans la langue originale. Ensuite, cet ouvrage va-t-il devenir un ouvrage qui va déborder la recherche et qui deviendra un ouvrage de connaissance en khâgne, en classe prépa, en licence, en master ? Cela veut dire que vous avez des ouvrages destinés à la recherche (et alors, on traduit peu), et des traductions susceptibles de toucher un public, sinon très large, du moins récurrent. On traduit toujours du fonds. (Entretien 83. Directeur éditorial d'une maison d'édition savante indépendante)

Dans les maisons d'édition savantes, la traduction des auteurs majeurs du domaine public est fréquente car plus sûre de rencontrer un public de prescription, la concurrence rendant cette stratégie de plus en plus difficile à entreprendre. D'où la recherche « d'auteurs contemporains, mais qui sont déjà devenus des classiques » car commentés, présentés aux étudiants, selon ce responsable éditorial d'une maison d'édition savante indépendante. L'ordre de grandeur s'inscrivant dans le registre du classique se retrouve également dans la réflexion suivante :

C'est une œuvre qui domine sa discipline, qui la dépasse et qui restera. C'est une œuvre à la fois originale et classique, pour être banal. C'est une œuvre qui a le mérite d'être originale et qui est déjà toute classique avant même... (Entretien 98. Directeur éditorial d'une maison généraliste indépendante)

Le second type correspond à des ouvrages qui marquent, en termes de valeur, une avancée dans le champ scientifique, mais qui s'adressent en même temps à un lectorat semi-grand public. Ne relevant en aucun cas du registre de la vulgarisation, ils permettent aux maisons d'édition savantes actives dans ce registre de s'extraire quelque peu du label universitaire qui selon certains éditeurs, effraierait un public plus large. À la fois vecteur

d'accumulation de capital symbolique et d'une conquête de marché, la publication de traductions qui s'inscrit souvent dans une logique de politique d'auteur, peut être importante en termes d'image :

Une grande œuvre, c'est pour un éditeur, un titre, à mon sens, dont vous devez être fier, que vous voulez voir afficher à votre catalogue et pas pendant quinze jours, mais jusqu'à votre fin. C'est un titre qui doit rester au catalogue de la maison et même survivre à la maison. (Entretien 97. Directrice éditoriale d'une maison d'édition savante indépendante)

Du côté des éditeurs généralistes, il faut en premier lieu distinguer les maisons qui s'orientent vers des ouvrages grand public (*surveys*) – écrits par des universitaires, essentiellement des auteurs anglo-américains notamment dans le domaine historique –, qui ont le mérite d'adopter une écriture et une logique narrative proche de la littérature. Ces éditeurs affirment aller chercher à l'étranger ce que les universitaires français ne savent pas faire :

Ces ouvrages conjuguent facture universitaire, véritable savoir-faire en histoire et sens de l'écriture, sens de la mise en scène que les universitaires français n'ont pas naturellement. (Entretien 82. Responsable éditoriale du secteur histoire d'une maison généraliste faisant partie d'un groupe)

Le mode de fonctionnement propre aux agents dans le domaine de la fiction, c'est-à-dire la vente des droits dans le cadre d'une *preemptive offer* à partir de la présentation d'un synopsis, commence à se développer dans le secteur des sciences humaines et sociales pour certains auteurs. Sur quels critères repose alors le choix des éditeurs si ce n'est le fait qu'ils connaissent déjà l'auteur ou ses éventuels succès antérieurs dans le pays d'origine et dans l'éventuel pays d'accueil ? Si le livre a déjà paru, une autre éditrice indique que les chiffres de vente sont pris en compte, ainsi que le type de presse auquel a donné lieu l'ouvrage (quel type de recension, dans quel journal, etc. ?), sans perdre de vue le marché national dans lequel cet ouvrage peut s'insérer. La venue possible de l'auteur en France représente aussi un critère important dans ce processus de sélection. Cette logique, proche de celle des best-sellers littéraires, n'empêche aucunement ces maisons de bâtir également une partie de leur catalogue à partir

d'auteurs déjà reconnus internationalement tel qu'Amartya Sen, dans une perspective de capitalisation symbolique et économique. Dans une moindre mesure, d'autres auteurs sont retenus, participant d'un succès d'estime, d'une logique d'image :

Par exemple, tel auteur n'est pas un auteur qui vend énormément, il vend correctement, mais c'est une image de marque. (Entretien 172. Responsable éditoriale en histoire d'une maison d'édition généraliste faisant partie d'un grand groupe)

Parmi les maisons d'édition généralistes, on peut distinguer une seconde catégorie de maisons qui effectuent leur sélection soit à partir d'ouvrages récents proches de la production des maisons d'édition savantes, soit à partir des catalogues de fonds des éditeurs (*backlists*), cherchant à traduire des ouvrages de référence qui nourriront ou lanceront un débat d'idées. Ces éditeurs peuvent aussi se situer sur des niches de recherche encore peu reconnues par le champ académique comme les *Gender Studies* ou les théoriciens du postcolonialisme : axe de développement qui peut s'avérer payant en termes de stratégie de distinction et d'image, voire attirer des auteurs français qui se reconnaissent dans cette modernité intellectuelle. Dans cette perspective de traduction, ces éditeurs se trouvent de fait, en concurrence avec le positionnement stratégique des éditeurs militants²⁷² :

Qu'il y ait un jour de la prescription, on sera bien content. Ce qui nous anime quand on traduit, c'est vraiment qu'on pense que ce sont des auteurs qui peuvent faire du sens, qui peuvent apporter quelque chose, faire avancer les courants de recherche ou les décaler, etc. Alors, ça vaut évidemment pour les *Gender Studies* en général, pas seulement pour Butler. C'était important de faire connaître ce courant-là. (Entretien 84. Responsable d'une maison d'édition généraliste faisant partie d'un grand groupe)

En termes de langues sources, les maisons d'édition savantes se caractérisent par une relative ouverture vers d'autres langues que l'anglais, en particulier vers l'allemand qui prédomine après la langue hypercentrale : en fonction de leur domaine de spécialisation, ces maisons sont amenées à traduire des ouvrages issus de l'allemand, notamment en esthétique, en

²⁷² Voir le chapitre suivant sur les petits éditeurs indépendants.

psychanalyse et en philosophie, l'allemand possédant encore aujourd'hui un attrait symbolique plus important que l'anglais dans cette dernière discipline²⁷³. Les maisons d'édition généralistes se concentrent essentiellement sur l'anglais, à quelques exceptions près. Plusieurs facteurs sont avancés par les éditeurs : leur propre compétence linguistique en particulier intervient dans cette configuration (peu d'éditeurs parlent ou lisent une autre langue). On observe que l'établissement de fiches de lecture des ouvrages issus d'autres langues aboutit moins souvent à une décision de traduction²⁷⁴.

²⁷³ Voir Gisèle SAPIRO et Ioanna POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 121. En philosophie, sur la période 1985-2002, 359 ouvrages ont été traduits de l'allemand contre 243 de l'anglais (source Electre). Les déclarations des éditeurs de cette discipline laissent à penser que ce rapport de force est encore pertinent à l'heure actuelle.

²⁷⁴ Voir l'encadré sur Abram de Swaan.

Produire et traduire la science sociale dans un petit pays : le cas d'Abram de Swaan

Abram de Swaan, sociologue néerlandais, est sans doute l'un des grands représentants de la science sociale européenne. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages d'une grande diversité thématique²⁷⁵. Ses travaux ont porté aussi bien sur la formation des coalitions gouvernementales (*Coalition Theories and Cabinet Formations*, 1973), la sociologie du monde médical et de la psychothérapie (*The Management of Normality*, 1990), la genèse des États-providence occidentaux (*In Care of the State*, 1988), la comparaison des politiques sociales dans plusieurs pays (*Social Policy Beyond Borders*, 1994), l'économie politique des langues à l'échelle mondiale (*Words of the World*, 2001), la mondialisation culturelle, la société transnationale, le monde ouvrier, la violence individuelle et de masse, les génocides, la culture et le goût, etc.

Étudiant des objets aussi divers, De Swaan a mobilisé des outils empruntés à des démarches différentes et souvent considérées comme incompatibles : approches allant de la formalisation mathématique - il fut un des premiers maîtres européens de la théorie des jeux en science politique - à l'enquête historique de longue durée, en incorporant des outils propres à l'analyse ethnographique et des notions de la psychanalyse. L'une des grandes qualités de son œuvre est d'avoir réussi à intégrer des acquis des traditions analytiques opposées dans une perspective de sociologie historique rigoureuse.

Après ses études de science politique à l'université d'Amsterdam, De Swaan est parti aux États-Unis, à Yale et Berkeley, pour y préparer sa thèse de doctorat (1966-1968). Revenant aux Pays-Bas, il a soutenu sa thèse et a enseigné la sociologie, puis la science sociale à l'université d'Amsterdam pendant presque quarante ans. S'il a été professeur à Amsterdam pendant si longtemps, son enseignement y était néanmoins très régulièrement interrompu par des séjours prolongés à l'étranger. Il a été professeur invité dans de nombreux pays, y compris en France, où il a séjourné fréquemment, entre autres pour y occuper la chaire européenne du Collège de France à l'invitation de Pierre Bourdieu.

Venant d'un petit pays dont la langue n'a guère d'usage en dehors de ses frontières nationales, De Swaan s'est posé très jeune des questions sur les langues et les traductions. Dès le début de sa carrière, par exemple, il a rédigé ses grandes monographies scientifiques directement en anglais. À l'exception de son premier livre, *Coalition Theories and Cabinet Formations* (1973), ces monographies ont été ensuite traduites en néerlandais. Il a rédigé ses articles aussi bien en anglais qu'en néerlandais, et même s'ils ont paru régulièrement en traduction, ils sont sans doute moins visibles pour les non-spécialistes que ses ouvrages.

À côté de livres et articles scientifiques, son œuvre comprend aussi un grand nombre d'essais et de brefs articles rédigés en néerlandais. Depuis sa période étudiante, il publie

²⁷⁵ À propos de De Swaan voir son site web multilingue <http://www.deswaan.com> et, en néerlandais, l'anthologie *De draagbare de Swaan* (avec une introduction sur son œuvre par Johan Heilbron et Geert de Vries), Amsterdam, Prometheus, 2008 ; Annet Mooij, David Bos, Sonja van 't Hof (sous la dir.), *Grenzeloos nieuwsgierig. Opstellen voor Abram de Swaan*, Amsterdam, Bert Bakker, 2007.

dans la presse, qu'il s'agisse d'interventions ponctuelles dans le débat public, ou d'articles de fond, notamment dans le mensuel culturel *De Gids*, dont il a lui-même été rédacteur pendant presque un quart de siècle. Cette partie de son œuvre est connue et très appréciée aux Pays-Bas, comme en témoigne le fait qu'en 2008, il a reçu le prix national de littérature, le P.C. Hooftprijs, pour ses essais.

Parmi ses essais, les *columns*, sorte de mini essais, occupent une position particulière. À l'origine de ce genre très vivant aux Pays-Bas, se trouve le feuilleton, genre journalistique léger, quotidien, et souvent humoristique, qui avait une place en marge des grands sujets dans la presse. Ces petites contributions à propos des sujets humbles ignoraient volontiers les grandes questions du jour. Mais au cours des années 1960, ce genre mineur se transforme : il perd son innocence, en quelque sorte, et de jeunes écrivains, comme Renate Rubinstein, commencent à parler des questions plus graves, plus sérieuses, et plus polémiques : la politique, l'art, le rôle des intellectuels, la position des femmes. Avec la montée des *columns* dans la hiérarchie culturelle, le nombre de *columns* s'est considérablement multiplié et les *columnisten* sont devenus les leaders de l'opinion cultivée.

De Swaan a lui aussi pratiqué ce genre et a régulièrement publié des recueils de ses articles. Tous, courts ou plus longs, sont écrits dans un style toujours précis et fin, aussi éloigné du jargon qui prolifère parfois parmi les chercheurs que des simplifications de certains procédés journalistiques. En dépit du fait que ses essais dérivent de la science sociale, de ses notions et ses questionnements, pratiquement rien de cette partie de sa production n'est disponible en traduction.

Le seul livre actuellement disponible en français est sa sociologie historique de l'État-providence, *In Care of the State* (1987), qui a été publié en 1994 aux Presses Universitaires de France. Le titre français, *Sous l'aile protectrice de l'État*, rappelle d'ailleurs l'un des problèmes de traduction, puisqu'il occulte le double sens, aussi bien actif que passif, de l'expression anglaise « in care of », qui veut dire à la fois « s'adresser à » et « être sous le soin de ». Si De Swaan est connu en France de nombre de chercheurs en sociologie, science politique et en histoire, la faiblesse et la fragmentation des traductions fait qu'il est difficile d'apprécier la cohérence et la portée de son œuvre.

Johan Heilbron

Un éditeur a remarqué qu'il est plus facile de vendre un ouvrage traduit de l'anglais que d'une autre langue « sans qu'il puisse expliquer autrement ce constat que par le fait que l'anglais est devenu une norme, non pas une légitimité, mais une norme, même aux yeux du lectorat », réputation linguistique construite en grande partie sur les best-sellers littéraires anglo-américains (Entretien 85. Directeur littéraire d'une maison généraliste indépendante). Il n'empêche que c'est surtout la légitimité de la recherche anglo-américaine qui fonde principalement le choix des éditeurs :

C'est 95 % anglais. Il n'y a pas d'histoire [...] Parce que de fait, le gros de la recherche en sciences humaines intéressante est en anglais. Il ne faut pas se raconter de blagues. C'est comme ça. Les Américains ont la force de faire du brain drain au niveau mondial. Les auteurs éventuellement sud-américains, sud-européens, asiatiques, les meilleurs souvent – ça ne veut pas dire qu'il n'y en a pas des bons qui restent chez eux -, mais ils se retrouvent aux usa et finissent par publier en anglais. (Entretien 84. Responsable d'une maison d'édition généraliste faisant partie d'un grand groupe).

Il faut souligner également que le réseau d'intermédiation dans lequel les auteurs, les directeurs de collection sont forces de proposition, favorise la traduction d'ouvrages anglo-américains, dans la mesure où ces acteurs de transfert ont été amenés, pour beaucoup, à effectuer des recherches post-doctorat, à dispenser des cours, à effectuer des conférences dans un pays anglophone, tout particulièrement aux États-Unis. Marchant à fronts renversés, une maison d'édition savante a opté pour une activité de traduction quasi nulle (environ un ouvrage tous les 18 mois), cherchant plutôt à aider ses auteurs à être traduits en anglais, ces derniers étant très demandeurs de cet *imprimatur*, label de légitimité scientifique. Certains éditeurs ont, quant à eux, décidé de ne pas procéder à la traduction d'ouvrages anglo-américains pointus, voire peu pointus car ils considèrent que les chercheurs lisent désormais dans la langue *princeps*. Ce point de vue n'est pas partagé par tous, certains éditeurs estimant que la pratique de l'anglais et surtout l'effort de lire en langue originale, ne sont pas aussi répandus chez les universitaires qu'on pourrait le croire :

Sauf à avoir le livre qui est pile sur votre domaine de recherche, un incontournable très pointu, le livre ne va jamais être traduit parce que trop pointu, là oui, vous allez devoir fatalement le lire en langue originale. Mais autrement, non... Je m'aperçois que si l'on écarte les ouvrages en langue étrangère qui sont sur le domaine très précis du chercheur, très, très précis, autrement non, ils ne lisent pas en langue originale [...] Il y a une demande de la part des chercheurs parce qu'ils ne lisent pas bien l'anglais. Personne ne le dit, mais c'est vrai. (Entretien 97. Responsable éditoriale d'une maison d'édition savante indépendante)

Il est pourtant difficile de se satisfaire de ce constat. D'autres facteurs tels que le manque de temps, l'accessibilité des livres en langue étrangère jouent aussi, même si l'achat en ligne permet de pallier la disponibilité physique des œuvres. Certains éditeurs dénoncent aussi une faible insertion

du monde académique dans la vie scientifique internationale²⁷⁶. Peu nombreux, estiment-ils, sont les universitaires qui s'inscrivent dans une dynamique internationale, qu'elle soit tournée vers les pays anglo-américains ou ailleurs, ou qui s'intéressent tout simplement à ce qui se fait *extra muros*. Plusieurs éditeurs considèrent que c'est un des problèmes majeurs en termes de traduction :

L'obstacle numéro deux, c'est effectivement la relativement faible insertion, mais là c'est plus structurel je dirais, la mauvaise insertion du monde académique français au sens large pour ne parler que du monde intellectuel, dans les réseaux internationaux. Je suis absolument frappé de voir à quel point les dichotomies se renforcent entre une majorité de chercheurs, enseignants et intellectuels qui restent atrocement franco-français, peu curieux de ce qui se passe dans le reste du monde et qui font toute leur carrière sans aucun problème, et puis, la minorité qui est assez curieuse, la plus agissante et en même temps, la plus internationalisée, la plus plurilingue, qui maîtrise vraiment l'anglais et qui ne baragouine pas l'anglais « de merde » international. C'est là que ça se passe, c'est dans ces franges-là que ça se passe et ceux-là restent très, très minoritaires. Le phénomène existe dans tous les pays, je reste quand même frappé de voir que ce qui peut circuler au niveau international, même en restant dans ce monde des sciences humaines, de la non-fiction, n'est qu'une fraction, petite, voire très petite de ce qui se fait dans chaque pays. Et ça, d'une certaine façon, c'est normal. Mais en revanche, si l'on regarde la chose du point de vue d'un pays comme la France, à ce moment-là, ces petites fractions comme il en existe un peu partout et qui tissent quand même un univers d'une richesse intellectuelle hors du commun, phénoménale parce qu'on en a jamais fini de faire le tour, eh bien, ne va intéresser en France, qu'une petite fraction. (Entretien 84. Responsable d'une maison d'édition généraliste faisant partie d'un grand groupe)

Là encore, il s'agit de relativiser cette figure topique sur laquelle s'appuie le discours critique des éditeurs. Comme partout et depuis longtemps, le monde universitaire et intellectuel est divisé entre ceux qui sont tournés vers l'international et ceux qui sont tournés vers le national²⁷⁷. Est-ce le phénomène de la mondialisation qui accentue cette représentation éditoriale des chercheurs et universitaires français, représentation que ne

²⁷⁶ Pierre Nora a déjà souligné, dès 1997, ce « provincialisme » de la recherche française dans un dossier de la revue *Le Débat* consacrée à la traduction, déclarant que « pour des raisons qu'il serait très intéressant de démêler, un livre qui n'est pas traduit n'existe pas vraiment sur le marché intellectuel français et sans doute en va-t-il de même à l'étranger. » Pierre Nora, « Traduire : nécessités et difficultés », *Le Débat*, n° 93, janvier/fevrier 1997, p. 95

²⁷⁷ Voir, à ce propos, l'analyse empirique menée par Pierre Bourdieu dans *Homo Academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

valide d'ailleurs aucune donnée objective, en l'absence d'une enquête comparative à l'échelle internationale ?

Lorsque l'auteur n'est pas connu ou que ses travaux s'inscrivent dans une perspective de recherche qui n'est pas avalisée par le champ académique, l'éditeur peut alors faire le choix de s'adresser à la communauté des chercheurs *via* un chercheur français reconnu, selon le principe de la préface littéraire où un « grand » adoube un « impétrant ». Les ouvrages de fonds, les classiques qui sont destinés en priorité aux étudiants par le système de la prescription n'ont pas besoin de ce « marquage » ou même de l'intervention des médias : « le terrain de réception est déjà installé ». (Entretien 83. Directeur éditorial d'une maison d'édition savante indépendante). La question de la diffusion de l'information par le biais des revues savantes ne se pose quasiment pas dans la mesure où la recension paraît bien souvent lorsque l'ouvrage n'est déjà plus en librairie. Pour les autres ouvrages, notamment à destination d'un lectorat semi-élargi, les attentes du côté des médias sont importantes, mais rarement à la hauteur des espérances, en raison du peu de place réservée aux ouvrages de sciences humaines et sociales par une presse jugée trop franco-française, peu curieuse des courants étrangers, hormis dans le cas d'auteurs déjà connus. La notion de réseau revient régulièrement dans les propos des éditeurs à propos de la possibilité d'avoir une recension dans un journal. L'attente est forte du côté de la médiation par internet, mais pour l'instant, le relais ne semble pas probant en termes de qualité de recension. Le passage à la radio ou à la télévision doit, quant à lui, satisfaire au réquisit d'une maîtrise de la langue française, de telle sorte que l'auteur puisse répondre aux questions des journalistes de manière fluide, ce qui s'avère quand même peu courant, à l'exception d'auteurs tel qu'Umberto Eco. Une éditrice de maison d'édition savante a proposé de payer elle-même un traducteur pour faciliter le passage d'un auteur à la radio, mais elle a essuyé un refus. La notoriété de l'auteur compte avant tout et le niveau d'exigence est plus important encore à la télévision. Pour les éditeurs qui visent le semi-grand public et dont les livres s'apparentent au modèle de promotion des best-sellers, la télévision semble primordiale, participant à l'impératif de la visibilité : « Seul le silence généralisé peut nuire à une œuvre dans une

économie générale de la visibilité, où le principal objectif est de se mettre en évidence²⁷⁸». Au final, selon les éditeurs, ce sont encore les libraires qui se révèlent être les plus susceptibles d'influer sur le choix et l'achat des ouvrages étrangers.

Plusieurs éléments ressortent de cette analyse portant sur les obstacles à la traduction des « grandes œuvres » en sciences humaines et sociales. Dans le processus de sélection d'une œuvre à traduire, le critère de « grande œuvre » sous l'angle intellectuel (être une caisse de résonance ou d'incitation) ou académique (s'inscrire dans le canon d'une discipline), est plus important que la perspective de réussite commerciale, même si celle-ci compte de plus en plus pour le maintien d'une activité de traduction. Cette disposition est particulièrement caractéristique de l'approche des maisons d'édition savantes et de certaines maisons généralistes. Affirmer que les autres maisons généralistes envisagées n'instruisent leurs choix que dans la recherche du succès commercial serait pour autant pour le moins réducteur. Là aussi, les logiques proprement intellectuelles et la stratégie d'image, acquise par le choix de certains ouvrages, sont présentes. Par ailleurs, des facteurs d'ordre structurel tels que le volume global de la production française, le degré d'internationalisation des différentes disciplines, ainsi que l'intériorisation par les éditeurs du rapport de force anglo-américain expliquent en grande partie le degré d'appétence vis-à-vis des ouvrages étrangers. L'éditeur peut ainsi lui aussi être qualifié d'« homme double », sa gestion des traductions se situant au carrefour de l'international et de l'économie : l'éditeur est à la fois celui qui calcule au sens mathématique du terme et celui qui cherche à anticiper positivement la réception d'auteurs étrangers quand il fait le pari de la traduction. Bien que posée, la question des lacunes ayant pour objectif de dresser une liste n'a obtenu concrètement aucune réponse, le principe de la concurrence s'imposant de fait.

À la suite du manifeste lancé en 2009, à l'initiative d'universitaires, traducteurs et lecteurs, « Pour une édition en sciences humaines réellement

²⁷⁸ Mathieu BERA, « Critique d'art et/ou promotion culturelle ? », *Réseaux*, Les nouvelles formes de la consécration culturelle, n° 117, 2003, p. 157-158

européenne », la collection « EHESS – Traductions » a vu le jour avec la traduction et la publication d'un premier ouvrage en 2011, *Identité et Contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales* d'Harrison White. Ayant pour objectif de faire connaître des ouvrages inaccessibles aux lecteurs francophones, cette collection en appelle au soutien financier de l'Union européenne, soucieuse de la promotion d'une diversité culturelle dans son processus de construction. Pour autant, les éditeurs français comptent avant tout sur l'accompagnement du CNL, conscients que l'activité de publication de traductions repose sur leur volonté d'ouverture à l'autre²⁷⁹, au-delà des impératifs économiques qui ont pris une importance décisive.

²⁷⁹ Voir, à ce propos, l'encadré sur la collection « NRF essais » dirigée par Éric Vigne chez Gallimard.

Une politique volontariste : la collection « NRF essais » chez Gallimard

Fondée en 1988 par Éric Vigne, à la demande d'Antoine Gallimard, la collection « NRF essais » propose des ouvrages de recherche en prise avec le débat public. La collection compte 211 titres, dont plus d'un tiers (66), sont traduits de l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol (ce qui revient à une ou deux traductions par an). D'après les données communiquées par la maison, 53 des 66 titres traduits jusqu'en 2009 ont un tirage cumulé supérieur ou égal à 3 000, dont 40 (soit près des deux tiers) de 4 000 et plus, 8 de 10 000 et plus, signe de succès dans un contexte de déploration de la baisse des tirages en sciences humaines. Les deux vedettes sont le biologiste Jared Diamond, qui étudie les conditions de survie des sociétés, et dont le livre *Effondrement* est un des plus grands succès de la collection (plus de 40 000 exemplaires), et George Steiner, dont *Réelles présences* a atteint près de 35 000 exemplaires. Ces succès permettent d'engager des projets plus risqués, comme *L'Invention de l'autonomie* de Jerome Schneewind, une histoire de la philosophie morale en 780 pages, ouvrage d'érudition qui donne des outils pour penser le problème de la responsabilité du sujet moral. « C'est une de mes grandes fiertés et un de mes grands échecs commerciaux, donc une de mes grandes fiertés », commente Éric Vigne en entretien. L'éventail des thématiques couvertes est large, de la politique d'extermination nazie pendant la Deuxième Guerre mondiale (Raul Hilberg, Ian Kershaw) à l'histoire de la sexualité (Thomas Laqueur), l'histoire de l'art (Michael Fried), la philosophie du langage (John Searle), mais aussi la sociologie de la globalisation (Saskia Sassen). Parmi les auteurs-phare de la collection, il y a Jürgen Habermas, le philosophe vivant le plus traduit en français. Éric Vigne avait édité la *Théorie de l'agir communicationnel* chez Fayard, et son arrivée chez Gallimard a permis de relancer la présence de cet auteur au catalogue de la maison, qui s'était fortement restreinte après ses premiers écrits. Si la tonalité de la collection est globalement critique, l'absence de certains noms attendus dans cette perspective, comme Giorgio Agamben ou Slavoj Žižek, est le fruit d'un choix assumé, révélant une politique qui se veut propre, indépendante des modes intellectuelles, ainsi qu'une méfiance à l'égard de ce qu'il appelle le « révolutionnarisme rhétorique ». Éric Vigne est souvent amené, de manière générale, à refuser des ouvrages de qualité s'il pense ne pas être en mesure de les défendre. Son objectif est de créer un débat au sein même de la collection ou de la maison d'édition, et de renouveler les termes dans lesquels se pose une problématique au niveau national, comme ce fut le cas pour l'ouvrage de Philip Pettit sur le *Républicanisme*.

Conscient des obstacles à la circulation des œuvres, aussi grandes soient-elles, Éric Vigne mène en effet une politique éditoriale très volontariste dans la préparation et la promotion des titres qu'il inscrit à son catalogue, repensant la « mise en livre » (Roger Chartier) dans un contexte français, rédigeant lui-même la quatrième de couverture, qu'il veut très informative, soignant la présentation (« il faut essayer de faire un livre qui soit agréable à lire, agréable au toucher », dit-il), accompagnant de près le lancement de l'ouvrage. Concevant son travail non seulement comme une traduction d'un idiome à l'autre, mais également comme une *translatio* d'un contexte intellectuel à un autre, Éric Vigne n'hésite pas, en accord avec l'auteur, à modifier le titre ou à remanier l'ouvrage lui-même,

selon une pratique courante dans l'édition. Ce fut le cas pour le troisième livre de Jared Diamond, dont le titre, *Guns germs and steel*, ne sonnait pas bien en français : l'éditeur a proposé de l'intituler *L'Inégalité entre les sociétés*. Dans le cas de l'ouvrage d'Habermas, *Droit et démocratie*, l'éditeur a simplement choisi d'inverser l'ordre du titre et du sous-titre pour mieux inscrire le livre dans le débat public (l'ouvrage s'intitulait *Normes et facticité*). La sortie du livre en 1997 a fait événement, à l'occasion de l'invitation de l'auteur à Beaubourg. Habermas revenait en France pour la première fois depuis longtemps, la foule était telle que nombre de personnes sont restées dehors et qu'il a fallu organiser une deuxième conférence. Plusieurs éléments se sont combinés ici pour assurer le succès du livre : d'une part, la notoriété de l'auteur et sa trajectoire intellectuelle, du marxisme de l'École de Francfort vers une conception plus libérale, de l'autre, l'actualité de la question du droit pour repenser la démocratie. Le remaniement de l'ouvrage ne consiste pas nécessairement en coupes, ce qui est le cas de figure le plus fréquent dans l'édition, mais peut aller jusqu'à la refonte des chapitres. Ce fut le cas d'un recueil de Robert Darnton qui, sous le titre *Apologie du livre* (2011), rassemble les articles qu'il a publiés dans *The New York Review of Book* sur les effets de la révolution numérique. Parfois, l'éditeur se contente d'intervertir l'ordre des chapitres, comme dans le cas du *Vol de l'histoire* (2010) de Jack Goody, qui analyse « comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde » : la version française commence par les trois lectures de Fernand Braudel, Joseph Needham et Norbert Elias, pour « renforcer le côté provocateur », précise Vigne, se poursuivant « en forme d'entonnoir » par la partie conceptuelle, pour terminer avec la partie historiographique, qui explique « comment l'Europe prétend avoir inventé le marché, le capitalisme, le sentiment d'amour, etc. »

Ses succès ne doivent pas masquer les nombreuses difficultés rencontrées dans son travail éditorial : le problème du repérage des textes à traduire dans un contexte où agents et éditeurs mettent en avant les ouvrages les plus vendeurs (« Donc, on arrivera en vous proposant la X-ième théorie sur Al-Qaïda en Irak, il va falloir que vous écoutiez très gentiment l'argumentaire de la responsable des droits, tout en feuilletant très discrètement le catalogue car c'est un ouvrage sur l'extermination des peaux-rouges qui va vous intéresser ») ; les limites linguistiques (la difficulté à prendre une décision pour un livre écrit dans une langue rare, le russe ou le chinois, que l'éditeur ne maîtrise pas, le panel de lecteurs étant plutôt des littéraires) ; la concurrence pour l'acquisition des droits (comme dans le cas de Jared Diamond, qu'il a été un des premiers à repérer, et dont il a obtenu les droits non pas parce qu'il proposait l'offre la plus élevée, mais parce qu'il a accompagné cette dernière d'un plan de lancement intellectuel pour ancrer l'ouvrage dans le domaine scientifiquement et relativement 'grand public' ») ; le coût de la traduction, pas toujours aidée (or « même avec une aide du CNL à 60%, le point mort est souvent à 2500 ») ; l'inscription d'un ouvrage dans le champ intellectuel de réception ; le problème de la place en librairie, qui se réduit comme peau de chagrin ; le problème de la classification des ouvrages, aussi bien en librairie (un livre de philosophie politique resté sept semaines sur les tables d'histoire à la FNAC) que sur les sites de vente en ligne. Autant de difficultés considérées comme des défis plutôt que comme des obstacles (un terme qu'il récuse « car il faut être têtu et volontariste ») pour une politique qui se définit non pas comme de « rupture » mais « d'écart ».

Gisèle Sapiro

**L'engagement par la traduction.
Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des
ouvrages de sciences humaines**

Sophie Noël

Le choix de bâtir un catalogue reposant majoritairement sur des traductions est en France un mode de développement généralement associé à l'édition littéraire²⁸⁰. Plusieurs petits éditeurs de fiction apparus à la fin des années 1970 et dans les années 1980, ont en effet investi le champ éditorial en publiant des auteurs issus de langues semi-périphériques ou périphériques, peu prisées par les grands éditeurs, et par conséquent seules abordables (voir le chapitre 5). Moins fréquente jusqu'à présent dans le domaine des sciences humaines, une stratégie similaire a été le moyen de prédilection choisi par plusieurs petits éditeurs indépendants. Créés entre le milieu des années 1980 et 2005, ces derniers publient des ouvrages à tonalité politique relevant tout à la fois de la catégorie des sciences humaines et de celle des essais, dans la lignée de Maspero dans les années 1970²⁸¹. Ces éditeurs ont fait de la traduction d'auteurs renommés à l'étranger et de classiques non accessibles aux lecteurs français du fait de « lacunes », une ressource centrale pour l'accumulation de capital symbolique.

Si les obstacles rencontrés par ces éditeurs sont loin d'être négligeables, la traduction représente néanmoins pour eux un mode d'accès privilégié au champ éditorial, que cette contribution se propose d'analyser.

²⁸⁰ Le secteur littéraire connaît le taux de traduction le plus élevé de tous les secteurs éditoriaux, avec plus de 40% des nouveautés romanesques en 2005. Gisèle SAPIRO, « Mondialisation et diversité culturelle : les enjeux de la circulation transnationale des livres », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde Éditions, coll. « Culture-médias », 2009, p. 291.

²⁸¹ Ces éditeurs, situés au carrefour de plusieurs secteurs - universitaire, lettré, grand public et militant - s'inscrivent dans le contexte particulier du renouveau contestataire des années 1990. Les sciences humaines sont pour eux un des vecteurs privilégiés d'expression du politique. Pour plus de détails voir Sophie NOËL, *L'Édition indépendante critique : engagements politiques et intellectuels*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2012 (sous presse). Ce texte est une version remaniée d'un des chapitres, consacré à la traduction.

Pour ce faire seront étudiées les ressources spécifiques qui sont les leurs, en les réinscrivant dans le contexte éditorial global des traductions de sciences humaines depuis les années 1980. Seront ensuite analysés les profits intellectuels et politiques assurés par la traduction d'auteurs renommés pour ces maisons d'édition indépendantes, et les risques inhérents à ce type de stratégies.

Des ressources informelles

De manière classique, l'aspect financier constitue un frein important à la publication de traductions, ces dernières s'avérant plus coûteuses à produire que les textes français – d'environ 30 % à 40 % d'après les éditeurs interrogés²⁸² – et plus longues à rentabiliser. Cependant, les petits éditeurs ne sont pas totalement démunis pour contourner cette difficulté si souvent mise en avant par les éditeurs de sciences humaines (voir le chapitre précédent). Situés à la marge de l'économie traditionnelle de l'édition et habitués à prendre en charge une grande partie du processus éditorial afin de réduire leurs frais, ils traduisent eux-mêmes une part d'autant plus importante des ouvrages qu'ils publient qu'ils sont dotés de compétences linguistiques souvent pointues. Il faut rappeler qu'une véritable « économie du dénuement » caractérise le plus souvent leur mode de fonctionnement, avec un très rare recours à la sous-traitance et un travail éditorial non rémunéré, leur activité s'appuyant sur des sources de revenu parallèles. De ce fait, la prise en charge de la traduction s'inscrit assez naturellement dans leurs pratiques alternatives et polyvalentes. Lorsqu'ils ne traduisent pas eux-mêmes, le recours à des proches, à des réseaux bénévoles ou militants est fréquent. Un des moyens de contournement possibles de frais de traduction trop pénalisants pour l'économie d'un projet consiste à embaucher des traducteurs débutants, qui sont payés en deçà des tarifs en vigueur, en échange de la formation et de l'expérience acquises. Comme l'explique un jeune éditeur :

On a traduit un livre avec une jeune femme qui sort d'un Master 2 de traduction, à qui j'ai proposé, parce que c'est l'amie d'un ancien stagiaire avec qui je suis devenu ami, de travailler pour beaucoup moins cher et en contrepartie de l'accompagner dans le travail de traduction.

²⁸² Le budget type d'un ouvrage traduit est de 6 à 7 000 € pour des livres courts, et peut aller jusqu'à 10 000 € pour les paginations les plus lourdes.

Au-delà de ces « bricolages », les éditeurs les plus professionnalisés recourent aux aides du Centre national du livre ou des régions, qui peuvent couvrir jusqu'à 60 % des frais de traduction sous certaines conditions, notamment celle d'employer un traducteur professionnel²⁸³. Ces aides sont essentielles dans la mesure où elles permettent de modifier fondamentalement l'économie d'un projet de traduction, qui serait sinon hors d'atteinte pour les petits éditeurs sans assise financière. À titre d'exemple, les Éditions de L'Éclat ont payé 12 000 € pour une traduction de 800 pages de l'espagnol ancien. Comme l'explique le responsable :

Si le CNL n'existait pas, il y aurait encore moins de traductions en France. [...] Le CNL est critiquable à plein de niveaux, mais c'est un outil majeur. On ne peut même pas s'en passer. Ou alors il faudrait que les livres de traduction soient autour de 40 € mais plus personne ne les achèterait.

Une traduction entraîne néanmoins, en plus du surcoût économique, un surplus de travail conséquent pour l'éditeur, qui suit de près le travail des traducteurs, comme en témoigne l'un d'entre eux :

Ça me demande énormément de boulot par ailleurs. C'est énorme, énorme. C'est des heures et des heures, ça a un coût pour nous aussi. [...] Il y a des traducteurs en qui on a toute confiance. On sait qu'intellectuellement, ils sont exactement adéquats à ce qu'ils traduisent, alors on ne va pas vérifier systématiquement le texte d'origine. Il y en a d'autres pour lesquels on va systématiquement vérifier le texte d'origine. Donc un travail très lourd de comparaison.

Pour autant, ces obstacles n'apparaissent en rien comme rédhibitoires, étant compensés par des profits essentiels à la construction d'une identité éditoriale. Complexe à gérer et économiquement lourd, publier une part élevée de traductions relève par conséquent avant tout d'une stratégie de positionnement dans le champ. Le principal avantage de la publication de textes déjà passés par le filtre de la sélection éditoriale à l'étranger est qu'elle permet à un nouvel éditeur dénué de visibilité de bénéficier du transfert de capital symbolique, plus ou moins important, attaché au nom de l'auteur. Il s'épargne le travail de découverte de nouveaux auteurs difficiles à imposer, tout en bénéficiant d'une image valorisante de médiateur et de passeur entre les langues et les savoirs. La traduction constitue de ce fait l'un des moyens les plus rapides d'acquisition de capital symbolique pour

²⁸³ Le traducteur doit avoir effectué un essai sur quelques feuillets, un contrat doit être établi en bonne et due forme et l'éditeur s'engager à payer un tarif minimum de 20 € le feuillet pour la traduction.

un nouvel entrant dans le champ²⁸⁴, et c'est sans doute une des raisons du taux de traduction très élevé relevé chez plusieurs petites maisons d'édition récentes (voir tableau 3). Plusieurs d'entre elles peuvent être considérées comme fortement traductrices avec plus d'un tiers d'ouvrages étrangers à leur catalogue. Ces chiffres représentent une inversion complète de tendance par rapport à la situation d'il y a une vingtaine d'années, lorsque Marc Minon constatait que « les petites maisons [de sciences humaines] semblent réticentes aux traductions²⁸⁵ ». Ils reflètent de plus une évolution contraire à celle du secteur des sciences humaines considéré dans son ensemble, la part des traductions dans la production étant passé de 6 % en 1986 à 4,5 % en 2000, alors même que le nombre de titres publiés progressait²⁸⁶.

²⁸⁴ Voir Pierre BOURDIEU, « Une Révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 126, mars 1999, p. 3-28. Voir également le n° 144 d'*Actes de la recherche en sciences sociales*, septembre 2002, consacré à la traduction, avec en particulier Johan Heilbron et Gisèle Sapiro « La Traduction littéraire, un objet sociologique », p. 3-5, et Hervé SERRY, « Constituer un catalogue littéraire. La place des traductions dans l'histoire des éditions du Seuil », p. 70-79.

²⁸⁵ Marc MINON, « L'État de l'édition en sciences humaines et sociales », *Cahiers de l'économie du livre*, n° 4, 1990, p. 47-94.

²⁸⁶ Gisèle Sapiro (sous la dir. de.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture et société », 2008, p. 119.

Tableau 3 - Part des titres traduits chez les petits éditeurs indépendants en sciences humaines

Éditeurs	% de traduction (ordre décroissant)	Langues sources traduites	Exemples d'auteurs
L'Éclat	65	anglais, allemand, italien, espagnol, néerlandais, catalan, sanskrit, persan.	K.-O. Apel, J. Bergamín, H. Bey,
Amsterdam	57	anglais	E. Hobsbawm, J. Israel, S. Žižek, J. Butler
Climats	50	anglais, italien, espagnol, suédois, grec, latin, serbo-croate	C. Lasch, A. Margalit, S. Žižek
Ivrea*	45	anglais, allemand, italien, latin	Tacite, G. Anders, G. Orwell
La Fabrique	42	anglais, espagnol, allemand	Z. Bauman, A. Finkelstein, A. Schiffrin
Agone**	38	anglais, allemand, espagnol, néerlandais, suédois	N. Chomsky, K. Kraus, W. James, H. Zinn
Aden	37	anglais, allemand, espagnol, néerlandais	N. Chomsky, E. Che Guevara, K. Grossweiler
Encyclopédie des nuisances	28	anglais, allemand, chinois	W. Morris, G. Orwell, G. Anders
Parangon	25	anglais, espagnol, italien	M. Singleton, W. Blum
Nautilus	20	anglais, allemand, italien, espagnol	H. Bey, S. Žižek
Exils**	15	anglais	Th. Adorno, A. Negri

* Hors fonds Champ libre.

** Hors littérature.

Source : catalogues des éditeurs 2006/DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2012.

Une dimension politique

Une des raisons permettant d'expliquer ce phénomène est la désaffection des éditeurs généralistes pour les traductions dans le domaine des sciences humaines depuis la fin des années 1970, considérées comme trop risquées financièrement dans un contexte de baisse des tirages et des ventes (voir le chapitre précédent). À partir des années 1980, on ne compte plus les déclarations pessimistes et résignées des éditeurs, tant généralistes que spécialisés, sur le sujet²⁸⁷. Michel Prigent, président du Directoire des PUF, constate ainsi que les traductions, qui représentaient plus de 30 % des nouveautés publiées par cet éditeur il y a une quinzaine d'années, sont tombées à moins de 10 % en 2008, la plupart des étudiants et des enseignants maîtrisant suffisamment les langues étrangères pour lire en version originale (c'est-à-dire en anglais)²⁸⁸. Les éditeurs généralistes donnent la priorité aux titres les plus rentables et les moins académiques, comme le rappelle Sophie Barluet dans le rapport sur les sciences humaines publié en 2004²⁸⁹.

Le retrait des « grandes » maisons d'édition a logiquement ouvert une brèche pour les petits éditeurs dénués de moyens financiers comme de pouvoir de consécration, leur donnant l'occasion de faire figurer dans leurs catalogues des auteurs de réputation internationale comme Frederic Jameson, Judith Butler ou Slavoj Žižek, dont les équivalents seraient hors de leur portée dans le champ littéraire. Le retard accumulé dans la traduction de textes « majeurs », dont certains datent des années 1970 a permis de constituer un « stock » de grande qualité dans lequel les éditeurs peuvent relativement aisément puiser²⁹⁰. Un éditeur ayant récemment lancé

²⁸⁷ Voir en particulier Michel PRIGENT, « Sur la politique de traduction », *Le Débat*, n° 93, 1997 et François GEZE, « La Crise de l'édition des livres en sciences humaines et les difficultés de la critique », *Politique autrement*, Lettre n° 17, octobre 1999, www.politique-autrement.org/spip.php?article91 (consulté, 30 avril 2011).

²⁸⁸ Cité dans Thomas WIEDER, « Quand les petits éditeurs prennent le relais », *Le Monde*, 19 décembre 2008.

²⁸⁹ Sophie BARLUET, *Édition de sciences humaines et sociales. Le cœur en danger*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004, p. 94-95.

²⁹⁰ Parmi les « lacunes » majeures dans le champ de la sociologie citées par S. Barluet, on trouve par exemple l'ouvrage de Aaron Victor CICOUREL, *The social organization of juvenile justice*, qui a été publié aux États-Unis en 1967. S. BARLUET, *op. cit.*, p. 145.

une collection de traductions explique comment il procède pour repérer ces « lacunes » :

Il suffit de prendre un champ disciplinaire et de voir quel type de théorie, d'épistémologie ont été développées qui n'existent pas ici. Ça serait un critère un peu objectif. Voilà, ça n'existe pas ici, on n'en a jamais entendu parler. Quelques personnes l'ont lu et l'ont vaguement retranscrit à leur manière, mais il n'y a pas le texte fondateur.

Le marché français représentant un enjeu relativement secondaire sur le marché global, rares sont les auteurs s'opposant à ce que leurs ouvrages soient traduits par de petites maisons, à condition de garder la main sur leurs droits en langue anglaise. Les sommes demandées demeurent par conséquent accessibles pour des petits éditeurs sans ressources. Les droits de *Paradis infernaux* du sociologue britannique Mike Davis ont ainsi été acquis pour la modeste somme de 600 euros²⁹¹.

L'aspect économique n'explique cependant qu'une partie du phénomène. On ne peut aborder les stratégies de traduction des petits éditeurs dans le domaine des sciences humaines sans prendre en compte la dimension politique particulière qui les caractérise. Ces stratégies participent en effet d'une certaine repolitisation du débat dans le champ éditorial français, dont le moment emblématique a été la controverse suscitée par le refus de traduire en français *L'Âge des extrêmes* de l'historien marxiste Eric Hobsbawm par l'historien et académicien Pierre Nora, directeur de collection chez Gallimard, au motif d'un « environnement intellectuel et historique peu favorable²⁹² ». Au-delà de cet exemple fortement médiatisé, les éditeurs généralistes se voient généralement reprocher de ne pas traduire des textes importants non seulement par peur du risque (commercial), mais aussi par conservatisme (politique), les deux dimensions se renforçant mutuellement. Comme l'exprime un jeune éditeur parisien :

Le fait que les Presses du réel publient Jameson, c'est absolument anormal. On a un des auteurs les plus importants au monde... Tous ses livres devraient être chez un gros éditeur. Ce serait logique.

²⁹¹ Cette somme correspond en réalité à une avance sur droits, qui s'élèvent à 6 % du prix du livre sur les 2 000 premiers exemplaires, avec une augmentation progressive en fonction du nombre d'exemplaires vendus.

²⁹² Sur cette controverse, voir Eric Hobsbawm, « L'Âge des extrêmes échappe à ses censeurs », *Le Monde diplomatique*, septembre 1999, p. 28-29 ; Serge HALIMI, « La mauvaise mémoire de Pierre Nora », *Le Monde diplomatique*, juin 2005, p. 35. L'ouvrage sera finalement publié en 1999 aux éditions Complexe, en collaboration avec *Le Monde diplomatique*.

Pourquoi ce n'est pas le cas ?

Ils se sont désengagés. Pour des raisons économiques. Idéologiques, je ne sais pas, en tout cas normatives. Ils ont parfaitement intégré les normes du marché, c'est évident. Après, il y a aussi une question de génération. [...] Je pense que ça relève d'une méconnaissance de certains types de pensée et de l'absolue conviction que c'est encore en France que ça se passe.

Pour autant, ces propos ne reflètent qu'imparfaitement la réalité de la part importante de traductions dans le catalogue de certains éditeurs comme Gallimard²⁹³. Un éditeur indépendant confie être agacé par ce type de discours trop manichéen, qui fait l'impasse sur l'importance des traductions dans certaines collections d'éditeurs généralistes :

Disons que beaucoup d'éditeurs indépendants en France ont quand même tendance à se présenter comme des défenseurs de la pluralité et de la diversité intellectuelle comme si Gallimard ou le Seuil étaient des bastions de la langue de bois. [...] Moi je trouve que le travail, surtout de Gallimard et le Seuil est assez irréprochable. Les éditeurs chez Gallimard sont des gens très curieux, ils se lancent dans des projets délirants. Le Stephen J. Gould, qui aurait traduit le Stephen J. Gould ?

Quoi qu'il en soit, l'importation de figures étrangères à l'identité tant académique que politique, à l'image d'Howard Zinn, de Noam Chomsky ou d'Eric Hobsbawm, constitue une ressource à la fois intellectuelle et politique pour la nouvelle garde d'éditeurs soucieuse de développer des stratégies de résistance typiques du pôle intellectuel. Politique dans la mesure où elle participe de leur auto-définition en tant qu'éditeurs à l'identité « critique ». Mais aussi parce qu'elle leur permet de s'opposer aux éditeurs généralistes associés à la frilosité et au conservatisme, tandis qu'eux-mêmes se trouvent situés du côté des valeurs de l'audace, de la curiosité et de la résistance. Ces appropriations contribuent par conséquent à polariser le champ éditorial selon une ligne politique valorisante, entre ancienne et nouvelle garde.

Une illustration du phénomène de « double ressource » que constituent certaines traductions stratégiques est fournie par la publication par Agone en 2002 de *Une Histoire populaire des États-Unis* de l'historien américain Howard Zinn. Ce titre est devenu une des meilleures ventes de la

²⁹³ La moitié des titres dans la collection « La Bibliothèque des sciences humaines » sur les 120 titres disponibles aujourd'hui sont des traductions, même si leur nombre baisse à partir de 1978. Quant à la collection « NRF Essais », elle comporte plus d'un tiers de titres traduits. Gisèle SAPIRO, « À l'international », in A. Cerisier et P. Fouché (sous la dir. de) *Gallimard, 1911-2011. Un siècle d'édition*, Paris, BNF/Gallimard, 2011, p. 124-147.

maison d'édition marseillaise²⁹⁴, en dépit d'un prix de vente élevé (28 €) pour un texte de plus de 800 pages publié sans subvention. Le risque encouru pour une traduction de cette ampleur dans le secteur de la production restreinte, même en histoire – discipline susceptible de toucher un plus vaste lectorat – est évident. Seule une maison disposant d'une certaine assise financière peut en effet prendre en charge un tel projet. Le retour sur investissement a néanmoins largement dépassé la sphère économique. L'ouvrage a procuré à Agone des profits symboliques non négligeables, en lui permettant d'asseoir son image de maison engagée et d'affirmer sa « résistance » face au fatalisme des grands éditeurs et à la « dépolitisation » du débat d'idées en France. L'éditeur le dit clairement, qui souligne le contraste entre la situation française et celle existant dans d'autres pays :

L'histoire de ce livre en France est d'abord celle de son absence. Édité en 1980 aux États-Unis, il a fait l'objet en 22 ans de cinq rééditions. Le titre existe en version courte (seulement le xx^e siècle) ; et en version lue par Matt Damon, jeune star du cinéma américain. Vendu à plus de 950 000 exemplaires aux États-Unis (et 65 000 en Angleterre), ce livre est traduit depuis 20 ans en espagnol, en russe et en japonais ; les éditions turques, arabes, roumaines et grecques sont en cours ; l'Italie et l'Allemagne boudent semble-t-il plus encore que la France²⁹⁵.

L'appropriation symbolique dépasse la renommée de l'auteur, historien de gauche reconnu, pour s'étendre aux thèses qu'il incarne. L'ouvrage est devenu pour Agone un symbole de sa ligne éditoriale, une ressource qui semble aller de soi par rapport au positionnement intellectuel de la maison et l'image qu'elle souhaite projeter d'elle-même :

[C'est] un livre qui rassemble à peu près tout ce qui fait la ligne éditoriale d'Agone, notamment dans ce travail d'éducation populaire qui doit plus à la contre-information qu'à la vulgarisation. [...] Car Zinn ne livre pas seulement une synthèse de la connaissance historique disponible sur le pays. [Il] en propose comme le contre-modèle, l'antidote qui nous permet de nous soigner de l'histoire écrite par les dominants pour désespérer les dominés de tout changement²⁹⁶.

Cet exemple n'est en rien une exception, et l'on pourrait donner d'autres illustrations de transfert de capital intellectuel et/ou politique entre

²⁹⁴ Plus de 30 000 exemplaires vendus en 2006 (source : éditeur).

²⁹⁵ Thierry DISCEPOLO, « Une Histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours. La synthèse d'Howard Zinn », www.homme moderne.org /societe/ histoire/ hzinn/confzinn (consulté, 2 mai 2011).

²⁹⁶ *Ibid.*

auteurs étrangers prestigieux et jeunes maisons d'édition. Plus intéressant est sans doute de constater que plusieurs stratégies d'acquisition de ce capital sont possibles, comme nous allons le voir, qui caractérisent des positions éditoriales très différentes.

Modalités différenciées d'accès au champ

À ce stade de la réflexion, l'analyse porte plus particulièrement sur la politique éditoriale de deux maisons d'édition, afin d'illustrer deux modes possibles de recours aux traductions en tant que ressource centrale dans la construction d'un catalogue. Créées à presque vingt ans d'intervalle, la traduction a constitué pour ces maisons un mode d'accès privilégié au champ puisqu'elles constituent plus de la moitié de leurs catalogues (tableau 1, *infra*), un taux exceptionnellement élevé quel que soit le secteur éditorial considéré. Les Éditions de L'Éclat, créées en 1985, sont à la tête d'un fonds de plus de deux cents ouvrages, tandis que les Éditions Amsterdam, qui ont vu le jour en 2003, ne possèdent qu'un catalogue d'une quarantaine de titres. Les deux maisons sont incarnées par des éditeurs disposant de capitaux linguistiques spécifiques. Diplômé en philosophie, enseignant d'anglais dans une école de commerce, le fondateur d'Amsterdam, né en 1970, a inauguré sa maison d'édition par une nouvelle traduction de *Billy Budd matelot* de Melville (dont il est l'auteur), avant de s'orienter exclusivement vers les essais, essentiellement traduits de l'anglais ; celui de L'Éclat, né en 1956, licencié en langue italienne, a traduit de nombreux auteurs de son catalogue avec son épouse²⁹⁷.

L'analyse comparée des politiques éditoriales des Éditions de l'Éclat et d'Amsterdam est d'autant plus intéressante que ces maisons d'édition incarnent deux modes d'accumulation de capital symbolique à l'intérieur du pôle de diffusion restreinte, entraînant chacun des profits différents. L'Éclat, sur un mode plutôt académique – sans pour autant bénéficier de relais dans le monde universitaire – et ésotérique, traduit des ouvrages de savoir dans des disciplines classiques comme la philosophie et la spiritualité, avec une grande diversité des langues sources. Amsterdam, sur un mode plus exotérique, publie des auteurs issus de disciplines universitaires d'avant-garde importées des États-Unis, à l'image « radicale-

²⁹⁷ Notamment Massimo Cacciari, Diego Marconi et Paolo Virno.

chic ». Il s'agit d'ouvrages exclusivement de langue anglaise explorant « les zones marginales de la culture savante²⁹⁸ ».

Le projet éditorial des Éditions Amsterdam se résume par une idée forte : développer une ambitieuse politique de traduction de titres « majeurs » dans le domaine de la théorie critique permettant de combler certaines des lacunes les plus criantes existant en français, tout en s'efforçant de rendre l'entreprise économiquement viable. Le pari de l'éditeur consiste ainsi à exploiter « en bonne intelligence » commerciale et intellectuelle les failles du champ. Le philosophe et psychanalyste slovène Slavoj Žižek et l'historien britannique Eric Hobsbawm ont été parmi les premiers auteurs pressentis par le nouvel entrant. :

Žižek dans une moindre mesure parce que je connaissais moins son travail et parce qu'il avait déjà été en partie publié. Ce n'était pas un inconnu en France, il était simplement ignoré du grand public, contrairement à ce qui se passe dans le reste du monde, anglophone, mais pas exclusivement. Et puis des grands classiques comme le texte de Hobsbawm sur L'Invention de la tradition, qui n'était pas disponible en français, des lacunes comme ça énormes, qui sont difficiles à comprendre parce que, commercialement, c'est sans risques.

Prenant le contre-pied des discours sur la « crise » des sciences humaines et sur la difficulté de rentabiliser les traductions en raison du peu d'intérêt du public comme de l'institution universitaire, Amsterdam a développé une politique éditoriale volontariste. Après les deux classiques en histoire que sont l'ouvrage de Hobsbawm pré-cité et le monumental (944 pages) *Les Lumières radicales* de Jonathan Israel²⁹⁹, l'éditeur explore des champs ne relevant pas des logiques disciplinaires en vigueur dans l'univers académique national, nourris de pensée postmoderne française passée par le filtre des campus américains³⁰⁰. Les études de genre (*gender studies*, *gay* et *queer studies*) sont tout d'abord investies, avec la philosophe américaine Judith Butler, puis les études post-coloniales et les *subaltern studies* avec des auteurs comme Gayatri Spivak et Neil Lazarus, inédits en français. En 2007, ce sera le tour des *cultural studies* avec la publication d'un recueil d'articles de Stuart Hall, fondateur de la *New Left Review* et directeur du

²⁹⁸ Luc Boltanski observe ce phénomène dans le champ de la bande dessinée, « La Constitution du champ de la bande dessinée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, 1975, p. 37-59.

²⁹⁹ Eric HOBBSAWM et Terence RANGER (sous la dir. de), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983. Jonathan I. Israel, *Radical Enlightenment: Philosophy and the Making of Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

³⁰⁰ Voir François CUSSET, *French Theory*, Paris, La Découverte, 2003.

Center for Contemporary Cultural Studies de Birmingham à la fin des années 1960, puis l'histoire du colonialisme l'année suivante, avec le lancement de la collection « Histoires atlantiques ». Ce positionnement original permet à l'éditeur de se forger une identité à part dans le champ éditorial français en tant que passeur de courants intellectuels teintés de radicalité, notamment autour des questions de sexualité, d'identité, d'immigration et du colonialisme. Une petite production française est développée en parallèle à partir des mêmes thématiques : défense des communautarismes et questionnements de l'identité sexuelle, notamment avec les sociologues Marie-Hélène Bourcier et Éric Fassin³⁰¹.

³⁰¹ Charlotte NORDMANN (sous la dir. de) *Le Foulard islamique en questions*, Paris, Éditions Amsterdam, coll. « Démocritique », 2004 ; Laurent LEVY, *Le Spectre du communautarisme*, Paris, Éditions Amsterdam, coll. « Démocritique », 2005 ; Éric FASSIN, *L'Inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005 ; Marie-Hélène BOURCIER, *Queer Zone*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

Principales traductions publiées par Amsterdam

2004

Slavoj Žižek, *Vous avez dit totalitarisme ? Cinq interventions sur les (més)usages d'une notion* (réédition en poche en 2007)

Judith Butler, *Le Pouvoir des mots, politique du performatif*

2005

Slavoj Žižek, *Lacrimae rerum. Essais sur Kieslowski, Hitchcock, Tarkovski et Lynch* (réédition en poche en 2007)

Judith Butler, *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*

Judith Butler, *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*

Jonathan Israel, *Les Lumières radicales*

2006

Eric Hobsbawm et Terence Ranger (sous la dir. de), *L'Invention de la tradition*

Judith Butler, *Défaire le genre*

Gayatri Chakravorty Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*

Neil Lazarus (sous la dir. de), *Penser le postcolonial. Une introduction critique*

Gopal Balakrishnan, *L'Ennemi. Un portrait intellectuel de Carl Schmitt*

Studs Terkel, *Working*

Studs Terkel, « *La bonne guerre* ». *Histoires orales de la Seconde Guerre mondiale*

2007

Stuart Hall, *Identités et cultures*

2008

Stuart Hall, *Le Populisme autoritaire*

2009

C.L.R. James, *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue*

Marcus Rediker, Peter Linebaugh, *L'Hydre aux mille têtes. L'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire*

Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du "sexe"*

Studs Terkel, *Hard Times*

Partha Chatterjee, *Politique des gouvernés*

Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe*

Le fait que les auteurs traduits par les Éditions Amsterdam écrivent exclusivement en anglais – qu'ils soient originaires des États-Unis, de Grande-Bretagne, d'Inde ou de Slovénie, comme Slavoj Žižek – n'est pas anodin. Contrairement à la majorité des petites maisons d'édition étudiées, Amsterdam ne publie pas d'auteurs issus des sphères moins prestigieuses de l'espace éditorial international, ce qui rendrait sans doute l'entreprise plus hasardeuse³⁰². On sait que la diversité linguistique varie selon les disciplines dans le domaine des sciences humaines, chacune étant dotée

³⁰² Une traduction récente de l'italien est à noter dans le catalogue d'Amsterdam : *Brigate Rosse. Une histoire italienne*, de Mario Moretti (2011), qui ne vient pas modifier cette tendance de fond.

d'une relative autonomie, et en fonction du public visé dans le domaine des essais, les ouvrages plus grand public étant majoritairement traduits de l'anglais³⁰³.

Amsterdam a en grande partie bâti sa réputation autour de l'importation emblématique de Judith Butler. Son ouvrage principal, *Trouble dans le genre*³⁰⁴, traduit en 2005 aux Éditions La Découverte, a bénéficié d'une attention journalistique inhabituelle, en grande partie liée à sa réputation de philosophe, et de femme, remettant en cause les définitions dominantes du genre en puisant ses sources chez des auteurs aussi variés que Foucault, Althusser, Wittig et Lacan. Ses livres suivants seront traduits par Amsterdam, qui a entrepris de développer une politique d'auteur cohérente autour de cette importation :

Butler, son livre (*Gender Trouble*) est sorti à La Découverte. Il a fallu que plusieurs personnes les harcèlent pendant plusieurs années pour qu'ils acceptent de la publier, ce qui est une aberration. Nous, on est arrivés trop tard, c'est vraiment dommage. Ils ont acheté le titre malgré eux, alors que je l'aurais fait avec plaisir. Ils n'ont pas du tout l'intention de donner suite à son travail.

Ce qui vous laisse de la marge...

Oui, on rachète systématiquement tous ses titres comme on a de bons rapports avec elle, qu'elle est contente du travail qu'on fait, qu'elle n'est pas mécontente d'être éditée par un petit éditeur indépendant. Je pense qu'elle est contente que *Gender Trouble* ait été traduit à La Découverte parce qu'elle bénéficie d'une surface d'exposition plus importante, mais voilà.

Le transfert d'une philosophe comme Judith Butler assure à Amsterdam des profits de radicalité et donc un capital politique précieux à un moment où l'auteure commence à bénéficier d'une attention dépassant les cercles académiques ou féministes spécialisés³⁰⁵. Elle permet au nouvel entrant de se définir d'entrée de jeu comme un éditeur d'avant-garde, comme intermédiaire entre des courants universitaires américains bénéficiant encore, malgré le décalage temporel, d'une aura de nouveauté, et un champ éditorial français jugé « provincial et endormi ». Amsterdam parvient ainsi à se différencier de ses concurrents, en premier lieu La

³⁰³ En philosophie par exemple, l'allemand représente la langue la plus traduite. Sur ce point voir G. Sapiro et I. Popa, « Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques » in G. SAPIRO (sous la dir. de.), *Translatio, op. cit.*, chap. 4.

³⁰⁴ Judith BUTLER, *Gender Trouble*, New York, Routledge, 1990.

³⁰⁵ Le féminisme est en France largement confiné à l'édition spécialisée. Sur ce point, voir Fanny MAZZONE, « L'Édition féministe en quête de légitimité : capital militant, capital littéraire (1968-2001) », sous la dir. de J. M. PRIVAT, Université Paul Verlaine-Metz, novembre 2007.

Découverte, renvoyé du côté de la fausse radicalité. Ce type d'appropriation s'avère d'autant plus fructueux que l'éditeur entreprend de réinterpréter les thèses de l'auteure en fonction des enjeux intellectuels spécifiques au champ de réception français, en mettant en valeur sa « radicalité fondamentale³⁰⁶ ». La préface à la traduction française du *Pouvoir des mots*, co-écrite par Jérôme Vidal et Charlotte Nordmann (la traductrice), fournit une parfaite illustration du transfert de capital symbolique d'un auteur vers un préfacier (et en l'occurrence éditeur)³⁰⁷.

Comment traduire Judith Butler ? Comment rejouer sa « provocation » (excitable speech) en français ? Comment traduire sa langue étrangement familière ? Et d'abord quelle est cette pulsion, cette incitation (excitable speech, encore) qui nous a poussés, contraints, à traduire ce livre ?

Au commencement (imaginaire ?), il y a ce besoin d'air frais, ce besoin de dépaysement, au moment où ici, en France, nous apercevons peut-être la sortie du tunnel dans lequel nous sommes entrés à l'aube des années 1980, à l'heure de tous les reniements, à l'heure, peut-être aussi, où certaines de nos illusions habilitantes [enabling] avaient épuisé leur puissance d'agir [agency]. Il ne faut pas cesser de vouloir – autrement dit d'exiger de nous-mêmes – la fin de ce grand backlash théorique et politique, de la réaction conservatrice dont la France a été le théâtre ces dernières années. L'œuvre de Judith Butler est assurément une des ressources que nous pouvons mobiliser à cette fin.³⁰⁸ [Les mots en anglais entre crochets et parenthèses sont des auteurs de la préface.]

La traduction d'auteurs renommés sur la scène internationale apparaît clairement comme une ressource importante dans les stratégies de distinction qui opposent les éditeurs au sein du champ éditorial français. C'est une ressource à double usage dans la mesure où l'éditeur et le traducteur ne sont souvent qu'une seule et même personne. Le fondateur d'Amsterdam s'est beaucoup investi dans la traduction de plusieurs auteurs publiés, ce qui renforce encore son rôle d'intermédiaire incontournable. Il a ainsi traduit le premier ouvrage de Slavoj Žižek, *Vous avez dit*

³⁰⁶ Sur cette problématique du transfert des textes d'un champ national à un autre, voir P. BOURDIEU « Les Conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, 2002, p. 3-8. Voir également Fanny MAZZONE, « La Traduction aux éditions Des Femmes : une stratégie géo-politico-poético-éditoriale », in G. SAPIRO (sous la dir. de), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale, op. cit.*, 2009, p. 177-199, qui met en valeur la traduction en tant « qu'outil d'appropriation de la parole critique » par les éditions Des Femmes.

³⁰⁷ P. BOURDIEU, « Les conditions sociales... », art. cit.

³⁰⁸ Jérôme VIDAL et Charlotte NORDMANN, « Une Provocation », Préface à la traduction française de *Le Pouvoir des mots, Politique du performatif*, Paris, éditions Amsterdam, 2004, p. 7.

totalitarisme ? (avec Delphine Moreau, en 2004), deux ouvrages de Judith Butler (*Humain, inhumain* et *Vie précaire*) ainsi que *Les Subalternes peuvent-elles parler* ? de Gayatri Spivak (2005). La terminologie particulière utilisée par Judith Butler, avec des termes clés difficilement traduisibles – *agency* ou *empowerment* – lui a, en particulier, donné l’occasion de mettre en avant un savoir-faire spécifique, en ajoutant par exemple un lexique à la fin de l’ouvrage *Le Pouvoir des mots*³⁰⁹. La préface évoque les obstacles linguistiques à la traduction de cette œuvre ardue :

Dans le cours de notre travail, avouons-le, nous avons plus d’une fois maudit l’auteur de *Gender Trouble*. Les torsions auxquelles elle soumet la langue anglaise, les glissements qu’elle impose aux termes qui composent son lexique ne peuvent être restitués en français qu’avec difficulté. [...] Nous nous sommes efforcés de ne pas contourner la difficulté, mais au contraire de nous appuyer sur elle, de nous appuyer sur l’étrange familiarité de la langue de Judith Butler. Nous nous sommes employés à reproduire aussi efficacement que possible la poétique propre de cette langue. Ce qui impliquait de forcer à son tour un peu la langue française, de bousculer les usages, - et de ne pas gommer entièrement le travail de la traduction. Gageons que cette stratégie, loin d’obscurcir le texte, restituera un tant soit peu son *agency* et facilitera son accès aux lecteurs francophones.³¹⁰

Avec plus de la moitié de leur catalogue composé de traductions, les Éditions de L’Éclat ont élaboré à partir du milieu des années 1980 une politique éditoriale reposant sur un mode d’accumulation de capital symbolique plus progressif, caractéristique de la sphère savante. Elles ont misé à la fois sur de grands noms de la philosophie jamais traduits en France et sur des auteurs inconnus, à l’image de Carlo Michelstaedter, philosophe italien de la fin du XIX^e siècle mort à 23 ans après avoir rédigé son œuvre principale, *La Persuasion et la rhétorique*, publié en 1989. L’examen du catalogue de L’Éclat révèle un nombre de langues sources élevé – une dizaine – qui se répartissent, sans surprise, entre l’anglais, mais également l’italien, très présent, l’espagnol, ainsi que plusieurs langues rares comme l’hébreu, le persan, l’arabe et le catalan, avec plusieurs éditions bilingues. À la manière des petits éditeurs littéraires, L’Éclat s’est constitué un catalogue en important des textes issus de langues périphériques, mais aussi de la langue centrale, en raison de la faible concurrence avec les éditeurs généralistes précédemment évoquée. Une fois

³⁰⁹ « Les lecteurs qui souhaiteraient quelques éclaircissements sur le vocabulaire employé par Judith Butler et le contexte historique, politique et théorique de *Le Pouvoir des mots* se reporteront utilement au bref lexique proposé à la fin de ce livre. » J. VIDAL et C. NORDMANN, « Une provocation », *op. cit.*, p. 19.

³¹⁰ J. VIDAL et C. NORDMANN, *ibid.*, p.17.

ce premier capital constitué, la maison a pu s'orienter de manière plus marquée vers les auteurs français.

L'Éclat a notamment acquis une solide réputation dans le domaine de la philosophie analytique et pragmatiste délaissé par les grandes éditeurs (voir le chapitre suivant) en traduisant pour la première fois en français des auteurs comme Stanley Cavell et Richard Rorty dans la collection « Tiré à part », créée en 1989 sous la direction de Jean-Pierre Cometti, professeur de philosophie et traducteur de Wittgenstein et Peirce³¹¹. Partant du constat qu'un pan entier de la philosophie n'était pas disponible en français, ce dernier a accueilli dans la collection, riche de plus de cinquante titres, des textes de Hilary Putman, John Searle, Karl Popper et Karl-Otto Apel (mais aussi de Jacques Bouveresse). Le point de départ de l'éditeur est proche de celui des Éditions Amsterdam :

Il y avait cette idée de combler des vides et c'est vrai que dans le domaine de la traduction, et surtout dans le domaine de la philosophie, il y avait des aberrations, des niches comme ça, des absurdités. Et la démarche était, dans un premier temps, plus de faire découvrir des textes qui pouvaient être considérés comme des classiques, au niveau international, et que la France avait mis de côté.

Avec un programme de publication de près de six titres par an, et des tirages compris entre 1 000 et 2 000 exemplaires, la collection a accueilli sur une période de 20 ans des textes contemporains d'intervention, le plus souvent brefs, sous forme d'articles parus dans des revues, selon le format des *collected papers*³¹² :

« Tiré à part » c'était aussi le moyen de sortir les articles des revues et de faire des volumes. Par exemple, toute la polémique de Derrida avec John Searle, c'était incroyable. Derrida a fait deux livres là-dessus et les textes de Searle n'étaient pas traduits, on ne savait pas de quoi il s'agissait. C'étaient des textes qui étaient parus en revue, mais qui n'étaient même pas publiés en volume, alors on a publié ça et Searle nous a fait cadeau des droits, il ne nous a rien demandé.

³¹¹ Le Seuil poursuivra brièvement la traduction de Richard Rorty avec *L'Homme spéculaire* en 1990 et *Conséquences du pragmatisme : essais, 1972-1980* en 1993 dans la collection « L'ordre philosophique ».

³¹² D'où le faible recours au CNL pour cette collection.

Principales traductions de la collection « Tiré à part »

1990

Karl-Otto Appel, *Penser avec Habermas contre Habermas*
Richard Rorty, *Science et solidarité. La vérité sans le pouvoir*

1991

Stanley Cavell, *Une nouvelle Amérique encore inapprochable. De Wittgenstein à Emerson*
Donald Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*
John R. Searle, *Pour réitérer les différences, réponse à Jacques Derrida*
Paolo Virno, *Opportunisme, cynisme et peur. Ambivalence du désenchantement*

1992

John R. Searle, *Déconstruction. Le langage dans tous ses états*
Stanley Cavell, *Statuts d'Emerson constitution, philosophie, politique*
Sir Karl Popper, *Un Univers de propensions. Deux études sur la causalité et l'évolution*

1993

Stanley Cavell, *Conditions nobles et ignobles. La constitution du perfectionnisme émersonien*
Hilary Putnam, *Définitions. Pourquoi ne peut-on pas «naturaliser» la raison*

1994

Karl-Otto Appel, *Le Logos propre au langage humain*
Richard Shusterman, *Sous l'interprétation*

1996

Hilary Putnam, *Philosophie de la logique*
Paolo Virno, *Miracle, virtuosité et « déjà vu »*
Nelson Goodman, *L'Art en théorie et en action*

1997

Diego Marconi, *La Philosophie du langage au xx^e siècle*

1998

Jerrold Levinson, *L'Art, la musique et l'histoire*

1999

Paolo Virno, *Le Souvenir du présent. Essai sur le temps historique*

Depuis 2000

Hilary Putnam, *Fait/Valeur. La fin d'un dogme*, 2004
Richard Shusterman, *Conscience du corps. Pour une soma-esthétique*, 2007
Daniel Dennett, *De beaux rêves. Obstacles philosophiques à une science de la conscience*, 2008

L'Éclat a développé en parallèle un programme soutenu de traductions de l'italien, principalement assuré par l'éditeur et sa femme, et de l'espagnol – langues dont le capital symbolique accumulé est relativement faible en sciences humaines (comparé à l'allemand) – avec la collection « Philosophie imaginaire », créée en 1985, qui publie notamment José Bergamín et Giorgio Colli ainsi que des philosophes arabes classiques. Viennent s'ajouter à cela un champ d'études pointu sur le judaïsme et la Kabbale baptisé « Nouvelle collection », ainsi qu'une collection sur les utopies, « Premier secours », créée en 1996. Cette dernière abrite le titre le plus vendu du catalogue, *TAZ. Temporary Autonomous Zone*, de

l'ethnologue et activiste Hakim Bey, sur les utopies pirates³¹³, ainsi que plusieurs textes de Paolo Virno, un des théoriciens du concept de « multitude ». L'ensemble produit un catalogue éclectique mêlant philosophes, essayistes et exégètes, classiques et contemporains. Tous les titres s'inscrivent dans des cycles de vente à long terme, avec des ventes moyennes situées entre 400 et 1 000 exemplaires, et quelques ventes exceptionnelles à quelques milliers d'exemplaires³¹⁴. Près de la moitié sont publiés avec l'aide de subventions du CNL. Cela n'a pas empêché certaines années d'être difficiles :

En 1989, on a failli « crever », ça ne marchait pas du tout. Et on a publié Carlo Michelstaedter, qui nous a sauvés. Souvent, les projets un peu absurdes nous ont sauvés. Les trois volumes sur les présocratiques en édition bilingue de Giorgio Colli par exemple [La Sagesse grecque, 1990-1992]. Jean-Pierre Vernant a dit dans des conférences que ce livre avait changé sa vie, et on en a vendu beaucoup. [...] Le Michelstaedter qui a été une vraie découverte, c'est un bouquin très bizarre, avec un titre totalement absurde, *La Persuasion et la rhétorique*. Cela a été pour nous véritablement un best-seller. On a fait quasiment quatre réimpressions la première année. Il y a eu une presse très importante, et surtout une très bonne presse, vraiment de très bons articles, efficaces, intelligents, bien faits.

Quelles que soient la stratégie et les modalités adoptées, l'ambitieuse politique de traduction des petits éditeurs indépendants vient contredire le constat de Perry Anderson, qui déplorait il y a quelques années que le champ des sciences sociales et de la philosophie en France se soit, contrairement à la littérature, fermé aux productions intellectuelles étrangères et installé dans un grand provincialisme intellectuel³¹⁵. Et ce d'autant plus que ces deux éditeurs au profil de traduction exceptionnel ne sont pas des cas isolés.

Fragilités

Plusieurs autres maisons d'édition indépendantes mènent une politique active en matière de traduction à partir d'une palette de langues sources assez large au-delà de l'anglais, principalement autour de

³¹³ 17 000 exemplaires vendus, tout en étant disponible sous format électronique (Lyber) gratuitement sur le site de L'Éclat (source : éditeur).

³¹⁴ *La Persuasion et la rhétorique* de C. Michelstaedter s'est vendu à 12 000 exemplaires en France depuis sa parution en 1989 (Source : éditeur).

³¹⁵ Perry ANDERSON, *La Pensée tiède, un regard critique sur la culture française*, Paris, Le Seuil, coll. « Débats », 2004, p. 96.

l'allemand, de l'italien et de l'espagnol, et quelques incursions vers des langues plus rares, ce qui vient confirmer le rôle des petits éditeurs dans le maintien d'une certaine diversité dans les échanges intellectuels.

Le fait qu'une maison d'édition comme Les Prairies ordinaires, qui a débuté en 2005 avec une collection d'entretiens et d'essais en français lance deux ans plus tard une collection de traductions de courts textes théoriques et critiques d'auteurs contemporains vient appuyer cette affirmation. Grâce à une subvention du Conseil régional d'Île de France, la collection « Penser/Croiser », co-dirigée par François Cusset et Rémy Toulouse, l'éditeur, s'est fixée pour objectif d'accueillir « le meilleur de la pensée mondiale » avec des textes emblématiques de la postmodernité « ayant marqué le champ théorique de ces trente dernières années³¹⁶ » : le philosophe américain Frederic Jameson (*La Totalité comme complot*), le sociologue Mike Davis (*Le Stade Dubaï du capitalisme*), ou encore un recueil de textes du théoricien littéraire Stanley Fish (*Quand lire, c'est faire*). Les propos de l'éditeur rejoignent presque mot pour mot ceux du responsable d'Amsterdam dans le constat du « retard pris par l'édition française pour la traduction des grands courants internationaux en sciences humaines » :

³¹⁶ Source : site Internet de l'éditeur, www.lesprairiesordinaires.fr (consulté, 10 octobre 2010).

La collection « Penser/Croiser »

2007

Frederic Jameson, *La Totalité comme complot*

Wendy Brown, *Les Habits neufs de la politique mondiale : néolibéralisme et néo-conservatisme*

Mike Davis, *Le Stade Dubaï du capitalisme*

Stanley Fish, *Quand lire, c'est faire*

2008

Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres : modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*

David Harvey, *Géographie de la domination*

Alvaro Garcia Linera, *Pour une politique de l'égalité : communauté et autonomie dans la Bolivie contemporaine*

Hal Foster, *Design & crime*

Retort, *Des Images et des bombes : politique du spectacle et néolibéralisme militaire*

Mike Davis et Daniel B. Monk (sous la dir. de) *Paradis infernaux : les villes hallucinées du néo-capitalisme*

Coco Fusto, *Petit manuel de torture à l'usage des femmes-soldat*

2009

Nelson Lichtenstein et Susan Strasser, *Wal-mart, l'entreprise monde*

W.J.T. Mitchell, *Iconologie : image, texte, idéologie*

Raymond Brady Williams, *Culture & matérialisme*

Mike Davis, *Dead Cities*

Wendy Brown, *Murs : les murs de séparation et le déclin de la souveraineté étatique*

Une telle initiative va dans le sens d'une « relève » des petits éditeurs dans le champ des sciences humaines, certes modeste au regard du nombre de titres traduits, et qui demeure économiquement fragile. Le passage du responsable des Prairies ordinaires aux Éditions La Découverte en 2010 pose en effet la question de la pérennité de la collection « Penser/Croiser », qui avait réussi, en l'espace de quelques années, à se forger une identité reconnue.

Le choix d'un positionnement éditorial fortement lié à l'importation d'auteurs étrangers demeure en effet risqué à terme pour un petit éditeur dans la mesure où cette stratégie repose sur des auteurs susceptibles de devenir l'objet, du fait de leur reconnaissance croissante, d'une concurrence accrue avec les éditeurs généralistes. Ces derniers, mieux dotés en capitaux tant économiques que symboliques, ne laissent alors traditionnellement aux petits éditeurs que les textes mineurs des auteurs majeurs, ce qui contribue à une dispersion qui peut être dommageable à une politique éditoriale cohérente. La médiation relativement récente des agents littéraires en France, plus importante dans le domaine de la littérature que dans celui des sciences humaines, a ainsi gagné quelques auteurs à succès, dont les livres sont gérés sur le modèle des best-sellers mondiaux. L'éditeur Exils, qui

avait assuré la traduction d'*Empire* de Toni Negri et Michael Hardt en 1999, a ainsi dû renoncer à publier la suite, *Multitudes*, devant les exigences financières très élevées de l'éditeur américain :

Le problème c'est que Negri écrivait avec un américain, et c'est Harvard University Press qui s'occupait de la vente. Et donc pour le second tome, qui s'appelle *Multitudes*, ils ont fait une enchère et c'est La Découverte qui l'a emporté, et moi je n'ai pas pu suivre. C'était, à l'époque, 18 000 euros, quasiment 20 000 euros, et derrière ça il faut payer la traduction, c'est beaucoup d'argent pour moi.

Le risque est réel d'une répartition classique des rôles entre petits et grands éditeurs, les premiers contribuant à installer en France des auteurs qui sont ensuite « récupérés » par les seconds, tout au moins pour les titres à plus fort potentiel commercial. La réception tardive et dispersée du versant politique de l'œuvre de Noam Chomsky en France en fournit une bonne illustration³¹⁷. Si ses premiers ouvrages (hors linguistique) sont parus chez une myriade de petits éditeurs à partir des années 1990³¹⁸, il est depuis 2002 principalement traduit chez Fayard, avec une nette accélération en 2007-2008³¹⁹. De la même façon, Slavoj Žižek a connu en France une reconnaissance très progressive. Publié chez plusieurs petits indépendants à partir des années 1980 – Navarin en 1983 et 1988, Point Hors Ligne en 1990, L'Harmattan en 1996, les Presses Universitaires de Rennes en 1999, Nautilus en 2002, Amsterdam et Climats en 2004 –, il apparaît à partir des années 2000 au catalogue d'éditeurs plus renommés, principalement Flammarion (qui a absorbé Climats en 2005), mais aussi Le Seuil et Fayard, au moment où son image de philosophe « iconoclaste » commence à s'imposer en France.

Si l'édition française a connu ces 20 dernières années un fléchissement en matière de traductions dans le domaine des sciences humaines, l'arrivée de nouveaux entrants tels qu'Amsterdam, L'Éclat ou Agone, et leur choix d'auteurs majeurs sur la scène internationale tend à

³¹⁷ Les répercussions de « l'affaire Faurisson » ont certes joué un rôle dans ce décalage. Rappelons que Noam Chomsky a signé une pétition défendant le droit de Roger Faurisson, professeur de la faculté de Lyon, à exprimer ses opinions négationnistes, aussi odieuses soient-elles. Le texte expliquant sa position, *Quelques commentaires élémentaires sur le droit à la liberté d'expression*, envoyé à Serge Thion, a été utilisé en 1980 par l'éditeur Pierre Guillaume pour préfacier un livre de Faurisson.

³¹⁸ EPO (1991 et 1995), Le Temps des cerises (1997), Agone (1998, 2001, 2002, 2010), Les Arènes, Aden, Allia, Le Serpent à plumes, Lux et Sulliver (2001), Danger public et Textuel (2002).

³¹⁹ Huit titres de Chomsky ont été traduits chez Fayard entre 2002 et 2010.

pointer une esquisse de redistribution des cartes, rendue possible par la place laissée relativement vacante par les éditeurs généralistes et par l'existence de subventions publiques. François Cusset va jusqu'à évoquer « une floraison de traductions en sciences humaines qui viennent mettre un terme à 25 ans d'isolationnisme intellectuel hexagonal³²⁰ ». Sans aller si loin, il est clair que de nouvelles positions se sont créées, qui ont été occupées par des éditeurs prêts à travailler dans des conditions économiques extrêmement précaires. Les traductions représentent pour ces derniers, de manière classique bien qu'inhabituelle dans le domaine des sciences humaines, un mode d'accès privilégié au champ éditorial qui leur permet d'exprimer un message politique, en renouant avec le précédent incarné par les Éditions Maspero. Elles constituent en effet un moyen efficace de transfert de capital symbolique, mais également une ressource théorique de tout premier ordre pour des éditeurs se définissant par la mise en avant d'une identité critique. Les obstacles, principalement économiques, demeurent néanmoins très importants pour des acteurs dont on peut s'interroger sur la capacité à s'inscrire dans le long terme.

³²⁰ François CUSSET, *French Theory, op. cit.*, postface à l'édition 2005, p. 354.

TROISIÈME PARTIE

Trois études de cas

La « grande œuvre » méconnue : Norbert Elias en France

Marc Joly

Longtemps Norbert Elias a été le prototype du « sociologue maudit » : une sorte d'équivalent de l'artiste maudit – cette victime d'un « décalage réel ou présumé entre le succès temporel et la valeur artistique³²¹ » – dans le champ scientifique. Aujourd'hui encore, sa trajectoire « exemplaire » n'est pas sans nourrir un idéal de dévouement scientifique, de désintéressement, de patience et de persévérance que les prétendants trop pressés ou les plus anciens, « amers de n'être toujours pas (assez) reconnus³²² », sont invités à faire leur : c'est là la condition de la viabilité-« vivabilité » d'un espace gouverné par des luttes de reconnaissance symbolique si intenses et en même temps si bien réglées que le seul fait d'être cité dans les travaux d'autrui n'est pas autre chose qu'une question de *dignité sociale*.

Il y a certes quelque chose de rassurant dans la notion de « reconnaissance tardive », si souvent associée à la trajectoire de Norbert Elias : l'idée que cette reconnaissance ne pouvait pas ne pas aboutir un jour ou l'autre (« tôt ou tard »), l'idée aussi que le travail finit toujours par payer et que le talent n'a pas vocation à passer éternellement inaperçu. Mais l'inventaire des obstacles surmontés par Elias tout au long de sa carrière ne saurait faire perdre de vue une donnée structurelle de base – à savoir que la production de son œuvre a souffert de ne pas avoir pu bénéficier d'une réception nationale *inaugurale*. L'exil l'a privée de ce levier institutionnel fondamental. Et après 1968, ni la forte présence d'Elias aux Pays-Bas (pays dominé dans l'espace international des sciences humaines et sociales) ni son retour en Allemagne (malgré l'attribution de nombreux titres honorifiques) n'ont pu totalement compenser cette faiblesse initiale. Si l'intéressé a fini malgré tout par intégrer le canon des plus grands sociologues du vingtième siècle, quelque part entre Max Weber et Pierre

³²¹ Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1992, p. 305.

³²² Alain GARRIGOU, « Comment devient-on un "classique" ? », *Tumultes*, n°15, octobre 2000, p. 147.

Bourdieu, c'est donc à la faveur d'une trajectoire de reconnaissance transnationale plutôt insolite, et non sans de nombreux malentendus.

Une telle trajectoire a pour caractéristique d'être indissociable du destin d'un livre composé dans l'exil, publié en deux volumes en 1939 et presque aussitôt emporté par les tumultes de la Deuxième Guerre mondiale : *Über den Prozess der Zivilisation*³²³. Il s'agira de s'intéresser, ici, à la réception française de ce livre « tardivement » reconnu (à se placer du point de vue de l'auteur) comme l'une des œuvres majeures du XX^e siècle. Seront analysées plus précisément les conséquences à moyen terme d'une réception de prime abord improbable – ou arbitraire. Confirmation sera donnée – s'il en était besoin – que les conditions des processus d'importation éditoriale et de traduction déterminent toujours, d'une façon ou d'une autre, les processus de réception et d'accueil critique ; et que l'établissement de la réputation de « grand auteur » est primordial, dans les sciences humaines et sociales, pour éviter qu'une trop grande distorsion ne s'établisse entre le(s) contexte(s) de production de l'œuvre originale et le(s) contexte(s) de sa réception.

La présente étude de cas permettra de distinguer trois configurations idéales-typiques : (1) la traduction sans transfert scientifique suivie d'une réception opérant par annexion à une tradition culturelle nationale dominante ; (2) la traduction sans réception ; (3) la traduction avec transfert scientifique préparant le terrain à une réception académique.

Traduction non scientifique et réception-annexion

Norbert Elias a écrit *Über den Prozess der Zivilisation* à Londres après qu'il eut été obligé de quitter l'Allemagne nazie en 1933. À cette époque, démuné sur un plan matériel (il ne survivait que grâce à une modique bourse attribuée par une association d'aide aux réfugiés juifs), mais porté par la dynamique d'un projet de refondation sociologique conçu dans l'espace de positions de l'université de Francfort, il n'avait pour ainsi dire « rien d'autre à faire³²⁴ ». Il n'avait en tout cas rien à perdre. Par la suite, il aura les plus grandes difficultés à s'insérer dans le monde

³²³ Norbert ELIAS, *Über den Prozess der Zivilisation : soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, t. I : *Wandlungen des Verhaltens in den weltlichen Oberschichten des Abendlandes*, t. II : *Wandlungen der Gesellschaft : Entwurf zu einer Theorie der Zivilisation*, Bâle, Haus zum Falken, 1939.

³²⁴ « J'ai écrit le "civilising book" à une époque où je n'avais rien d'autre à faire » (DLA, Elias, I, 35, lettre de Norbert Elias à Jane Degras, 5 mai 1959).

académique britannique. Ainsi, il lui faudra attendre 1978 – après de multiples tentatives avortées – pour voir paraître une première traduction en anglais de son *opus magnum* sur le processus de civilisation.

Trente ans après sa première publication, *Über den Prozess der Zivilisation* est réédité par une maison d'édition suisse. La même année, en 1969, Elias publie en Allemagne la thèse d'habilitation qu'il n'avait pas eu le temps de soutenir avant son départ pour l'exil : *Die höfische Gesellschaft* (*La Société de cour*). Au début des années 1970, dans un contexte de « crise » de la sociologie dominante (Parsons/Lazarsfeld) enregistré avec une précision de sismographe par Alvin W. Gouldner dans un ouvrage célèbre³²⁵, l'approche éliásienne, conjuguant les outils de conceptualisation de la psychanalyse et de la sociologie sur des objets historiques, commence à susciter un certain intérêt en Allemagne et aux Pays-Bas. Jean Baechler, un jeune universitaire français proche de Raymond Aron, prend connaissance des livres parus en 1969 par l'intermédiaire d'un article particulièrement élogieux publié dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* sous la signature de Wolf Lepenies, article qui se termine par ces mots : « Il y a un grand sociologue à redécouvrir³²⁶. » Il vient d'être nommé à la tête d'une nouvelle collection de sciences sociales chez Calmann-Lévy ; il a aussitôt l'idée de faire traduire *Über den Prozess der Zivilisation* et *Die höfische Gesellschaft*³²⁷.

Plusieurs raisons motivent ce choix. Il y a tout d'abord que les ouvrages en question reposent pour une large part sur une matière historique française (la notion de « civilisation », le processus de formation étatique à partir des Capétiens, la cour de Louis XIV, etc.). Dans le monde anglo-saxon, c'était un obstacle rédhibitoire ; en France, c'est un atout sans doute décisif. Il y a aussi que Baechler, jeune directeur de collection désireux de s'affirmer dans le champ intellectuel parisien, est naturellement enclin à valoriser sa compétence de germaniste en publiant un auteur allemand inconnu en France. Mais parce que sa stratégie de carrière dépend de sa proximité intellectuelle et institutionnelle avec Raymond Aron, il ne ressent pas le besoin, pour autant, de se poser en « intermédiaire scientifique » d'un nouveau paradigme qu'incarnerait Norbert Elias. Autrement dit, il n'a aucun intérêt à introduire celui-ci comme un « grand » auteur étranger afin de renforcer ses propres positions et de se grandir par

³²⁵ Alvin GOULDNER, *The Coming Crisis of Western Sociology*, New York, Basic Books, 1970.

³²⁶ Wolf LEPENIES, « Sozialhistorie, Kulturgeschichte, Theorie », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 25 novembre 1969.

³²⁷ Entretien avec Jean Baechler, 23 octobre 2006.

procuration – il y a là un ressort fondamental des processus d'importation qui, en la circonstance, est absent ou inopérant. Bien que consacré « grand sociologue » dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Elias, au début des années 1970, n'est encore qu'un figurant sur la scène internationale des sciences sociales. Personne ne le connaît en France – à l'exception notable de Raymond Aron, qui n'est cependant pas en mesure de le juger à sa juste valeur³²⁸. Il a très peu publié en trois décennies. Ce qui explique peut-être que Baechler n'ait qu'une considération limitée pour son travail, dont la cohérence empirico-théorique originale lui échappe. Sûrement est-il influencé sur ce point par Aron.

Au début, Baechler est surtout intéressé par le livre sur la société de cour et souhaite seulement publier un abrégé des deux volumes de *Über den Prozess der Zivilisation*. Il écrit à Elias, dans la première lettre qu'il lui envoie : « Il n'est pas question que nous traduisions et éditions UEBER DEN PROZESS DER ZIVILISATION, [...] pour des raisons directement financières³²⁹. » Puis il se ravise et opte pour une publication en deux volumes nettement séparés, dont sont retranchés l'introduction, la longue préface datée de juillet 1968, 122 pages portant sur la dynamique de la féodalisation ainsi que plusieurs notes. Elias donne son agrément à l'ensemble de ces coupes. Mais Baechler autorise aussi le traducteur à enlever par-ci par-là quelques mots lorsque c'est trop répétitif. Et ledit traducteur prend d'autres libertés en introduisant par exemple des concepts freudiens en lieu et place de concepts forgés par Elias lui-même (par exemple, « Die Dämpfung der Triebe » est traduit par « le refoulement des pulsions », alors que « l'atténuation des pulsions » ou « l'amortissement des pulsions » eût été plus correct).

La Civilisation des mœurs paraît finalement en novembre 1973, sans qu'Elias ait pu revoir la traduction et après une querelle mémorable avec Baechler à propos du titre (ce dernier eût préféré se passer du terme « civilisation », qu'il trouvait ringard, tandis qu'Elias tenait absolument à l'idée de processus contenue, selon lui, dans ce mot)³³⁰. Le deuxième volume, *La Dynamique de l'Occident*, ne voit le jour que deux ans plus tard. Entre temps est publiée *La Société de cour*, présentée implicitement comme la suite de *La Civilisation des mœurs*. Ces traductions sont le fait

³²⁸ Cf. Marc JOLY, *Devenir Norbert Elias. Histoire croisée d'un processus de reconnaissance scientifique : la réception française*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2012, p. 231-239.

³²⁹ DLA, Elias, IV, 909, Calmann-Lévy, lettre de Jean Baechler à N. Elias, 2 novembre 1971.

³³⁰ Cf. M. JOLY, *Devenir Norbert Elias, op. cit.*, p. 245-277.

d'un traducteur professionnel payé à la page ; elles ne bénéficient d'aucune subvention. D'où l'accent mis d'emblée par Baechler sur les « considérations financières » : chaque page gagnée représente une économie précieuse.

C'est la réception de *La Civilisation des mœurs* qui est surtout intéressante. Il s'agit d'un livre faiblement encadré sur un plan scientifique. La présentation bibliographique de l'auteur est floue. Rien ne signale son appartenance à la sociologie. Le résumé est quelque peu accrocheur. Baechler, qui en est l'auteur, adapte habilement les thèmes du livre au culturalisme ambiant : « Quoi de plus naturel que nos façons de vivre, que l'on considère la table, l'hygiène ou le lit ? Quoi de plus naturel... ou de plus culturel ? Les contacts que nous avons avec d'autres civilisations nous montrent, en effet, que notre comportement quotidien constitue un trait culturel parmi d'autres. Ce qui dérange déjà quelque peu notre confort mental. » Mais à aucun moment il n'anticipe ce qui va se passer – à savoir la célébration et l'annexion du livre par des historiens des Annales écrivant dans la presse générale.

En effet, *La Civilisation des mœurs* est lancée grâce à deux comptes rendus dithyrambiques de François Furet et Emmanuel Le Roy Ladurie publiés respectivement dans *Le Nouvel Observateur* et *Le Monde*, soit les deux organes de presse de très loin les plus influents du système culturel français de l'époque. Pour Furet, *La Civilisation des mœurs* est le livre « à la fois charmant et profond » d'un « historien allemand ». Il loue « l'extraordinaire prescience de Norbert Elias, qui anticipe de vingt ou trente ans les résultats actuels de l'historiographie, sans se laisser prendre au mythe du fameux libertinage français. Ce qu'il avance dans ce livre de 1939 a été démontré depuis par les recherches de démographie historique³³¹ ». Quant à Le Roy Ladurie, il considère que « l'histoire des mœurs » contée par Elias est « un grand livre », « truffé de textes, et juteux à souhait³³² ». D'autres recensions tout aussi élogieuses paraissent à la périphérie du champ journalistique. Elias est partout présenté comme un « pionnier » ou un « précurseur » de l'historiographie des Annales : « Trente ans avant l'École des Annales et l'historiographie moderne, peut-on lire par exemple dans *Le Magazine Littéraire*, Norbert Elias a inventé ses principes dans l'analyse qu'il fait de la civilisation des mœurs du

³³¹ François FURET, « La fourchette de Byzance » (recension de *La Civilisation des mœurs*), *Le Nouvel Observateur*, 26 novembre 1973.

³³² Emmanuel LE ROY LADURIE, « Trop polis pour être honnêtes » (recension de *La Civilisation des mœurs*), *Le Monde*, 27 décembre 1973.

Moyen Âge au XIX^e siècle, et de la société de cour sous Louis XIV. Un grand historien, qui a aussi le génie de la description³³³. » Les chiffres de vente, sans être considérables, sont satisfaisants : 4000 exemplaires du premier tirage écoulés en six mois.

Ce qu'il faut retenir de cette première configuration, c'est d'abord la coïncidence entre un processus d'importation et de traduction ne reposant pas à proprement parler sur des bases scientifiques (pour les raisons qui ont été indiquées : traduction professionnelle non subventionnée, primat des impératifs financiers, absence de considération pour l'intégrité de l'œuvre traduite, aucun transfert conceptuel en amont et en aval, etc.) et la consécration « journalistique » d'un auteur comme sorti de nulle part et dont la grandeur n'est célébrée que pour autant qu'elle rappelle celle d'une tradition nationale prestigieuse – la tradition de l'école des Annales, de l'histoire des mentalités – ; c'est ensuite le fait qu'un tel processus d'importation n'est pas séparable d'une trajectoire de reconnaissance spécifique à l'échelle européenne : au début des années 1970, en effet, on est au commencement d'un processus de canonisation de l'œuvre éliásienne qui n'aboutira réellement que deux à trois décennies plus tard.

Un cas de non réception : *Qu'est-ce que la sociologie ?* (1981)

Jusqu'ici ont été définies les caractéristiques d'un processus de traduction sans transfert scientifique suivi d'une réception opérant par annexion à une tradition culturelle nationale dominante. Il convient d'examiner maintenant un cas de figure peut-être plus inhabituel : *la traduction sans réception*. Si cette configuration extrême est issue en la circonstance de la configuration analysée précédemment, un tel ordre de succession sociogénétique, cela va de soi, est propre à la trajectoire de reconnaissance particulière de l'œuvre éliásienne.

En 1981, un ouvrage de Norbert Elias intitulé *Qu'est-ce que la sociologie ?* paraît chez Pandora, une maison d'édition fondée trois ans plus tôt à Aix-en-Provence. Le livre ne bénéficie d'aucun compte rendu dans une revue scientifique ou dans la presse. Il se vend seulement à une centaine d'exemplaires. L'échec est retentissant et n'est pas sans nous rappeler, pour commencer, que la compréhension d'un écrit a toujours à

³³³ Raymond BELLOUR, « Comment vivre ? » (recension de *La Civilisation des mœurs* et de *La Société de cour*), *Le Magazine Littéraire*, n°99, avril 1975.

voir, d'une manière ou d'une autre, avec les formes physiques à travers lesquelles il est transmis au lecteur³³⁴.

De tous les livres d'Elias, *Was ist Soziologie?* (la version originale allemande publiée en 1970) est celui dont la composition a été la plus marquée par des choix éditoriaux « externes », en l'occurrence ceux de Wolf Lepenies, alors jeune assistant de Dieter Claessens, qui effectua nombre de coupes (le livre fut réduit de moitié) et de corrections stylistiques, suggéra quelques changements dans l'organisation des chapitres (obtenant par exemple que le chapitre sur Auguste Comte ouvrît le livre³³⁵), élaborait un index³³⁶ ou imposa l'inclusion d'« indications bibliographiques » (*Literaturhinweise*) indépendamment des ouvrages référencés en notes³³⁷. Mais à la différence de l'objet *Was ist Soziologie?*, objet standard intégré dans une collection de livres d'introduction à la sociologie comportant une quinzaine de titres (en majorité des traductions de manuels publiés aux États-Unis dans une collection qui avait fait ses preuves), l'objet *Qu'est-ce que la sociologie ?*, lancé par une petite maison d'édition « provinciale » nouvelle sur le marché des sciences humaines, est dépourvu de point de référence. La couverture ne frappe pas par ses qualités esthétiques et le texte de la quatrième de couverture, pour fidèle qu'il soit au propos du livre (ce qui sera moins le cas pour les éditions postérieures³³⁸), est passablement obscur. Rien n'indique l'appartenance d'Elias à la sociologie (il est précisé qu'« il fit des études de médecine, philosophie, psychologie », et il n'y a aucune référence à ses travaux de sociologie de la connaissance, à sa carrière à Leicester, à sa collaboration avec Karl Mannheim, etc.) ; pourtant, il est présenté comme « l'un des plus importants sociologues de notre siècle ». Hiatus qui était bien fait pour susciter le scepticisme, comme en témoigne le seul compte rendu publié en langue française, dans la *Revue canadienne de science politique* :

Ayant eu à enseigner des cours d'introduction à la sociologie durant plusieurs années, je me suis amusé à collectionner et à analyser le contenu d'un grand nombre de manuels d'initiation à cette discipline. Un espace de cinq mètres de longueur environ sur les rayons de ma bibliothèque est occupé par des livres d'introduction à la sociologie publiés en français et en anglais depuis le début des années 1960. Même si de temps en temps, surtout depuis quelques années, j'en ai découvert

³³⁴ Sur ce point, le lecteur pourra se référer utilement aux réflexions de Roger CHARTIER, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 47-48.

³³⁵ DLA, Elias, I, 41, lettres de Wolf Lepenies à N. Elias, 2 mai et 9 juin 1969.

³³⁶ DLA, Elias, I, 41, lettre de W. Lepenies à N. Elias, 23 décembre 1969.

³³⁷ DLA, Elias, I, 41, lettre de W. Lepenies à N. Elias, 5 avril 1970.

³³⁸ Le livre sera en effet réédité en 1991 aux éditions de l'Aube puis dès 1993 chez Pocket.

quelques-uns qui étaient bons, et parfois même très bons (il y en a peu d'excellents), j'ai toujours gardé l'espoir de dénicher la perle rare. J'ai encore été déçu malheureusement, en lisant le livre que Norbert Elias a produit sous le titre de *Qu'est-ce que la sociologie ?* Je m'attendais à ce que ce soit un ouvrage bien fait et intéressant, *puisque'un éditeur français avait pris la peine de le faire traduire de l'allemand*. Je dois dire toutefois que c'est un des livres de sociologie les moins solides qu'il m'a été donné de lire depuis longtemps. L'ouvrage nous sert les élucubrations philosophiques d'un médecin-psychologue-philosophe allemand que la page couverture à l'arrière du livre a l'audace de présenter comme "l'un des plus importants sociologues de notre siècle", mais qui ne semble pas connaître grand-chose au domaine auquel il prétend nous initier. Il y a bien quelques références éparses à Auguste Comte, à Émile Durkheim, à Max Weber, à Karl Marx, et à quelques sociologues plus récents, ainsi qu'une présentation amusante de modèles de jeux théoriques et didactiques, mais dans l'ensemble, c'est un ouvrage spéculatif de pseudo-science sociale qui n'apporte rien d'utile à ceux qui voudraient savoir ce qu'est la sociologie. Je n'en recommande ni l'achat, ni même la lecture³³⁹.

Ce qui est frappant, dans ce texte, et produit après coup un effet comique assez irrésistible, c'est l'incompréhension manifestée par l'auteur : un éditeur français doit quand même bien avoir eu de bonnes raisons de *prendre la peine de faire traduire de l'allemand* un ouvrage d'introduction à la sociologie ! Or, ces raisons, notre critique ne les perçoit pas – d'où sa déception.

Un élément matériel doit justement attirer l'attention : sont mentionnés, sur la quatrième de couverture de *Qu'est-ce que la sociologie ?*, les trois livres de Norbert Elias publiés par Calmann-Lévy. Tout laisse ainsi à penser que c'est l'auteur de ces ouvrages célébrés dans la presse française par des historiens-journalistes et des intermédiaires culturels parmi les plus influents que le directeur de Pandora, Jacques Bonnet, avait tenu à intégrer dans son catalogue, plus que le sociologue promu par un cercle de disciples aux Pays-Bas (la traduction hollandaise de *Was ist Soziologie?* vit le jour dès 1971 pour s'écouler, dans les cinq années suivant sa publication, à plus de 16 000 exemplaires), en Grande-Bretagne (l'un des deux traducteurs de *What is Sociology?*, Stephen Mennell, se métamorphosant, à la faveur de son travail, en chef de fil de l'école éliásienne) ou en Allemagne.

Né en 1949, diplômé en droit, en sciences politiques et en sociologie, Jacques Bonnet avait créé en 1978 la maison d'édition Pandora après avoir fait office pendant environ six années de secrétaire de rédaction de la *Revue de l'Arc* (dont la rédaction était partagée entre Paris et Aix-en-Provence, où

³³⁹ Jean-Guy Vaillancourt, recension de *Qu'est-ce que la sociologie ?*, in *Revue canadienne de science politique*, 16, 2, 1983, p. 440-441. Nos italiques.

il vivait et où résidait également le propriétaire de la revue)³⁴⁰. Il régnait alors à Aix une très grande effervescence intellectuelle, liée à la présence d'universitaires de la dimension de Georges Duby, Maurice Agulhon, Michel Vovelle ou Paul Veyne. De telle sorte que Bonnet s'était senti encouragé à y fonder une maison d'édition exigeante et de très haute tenue. Jean Molino, sous la direction duquel il avait envisagé de faire une thèse, lui avait parlé de *Was ist Soziologie?* en des termes élogieux. Normalien agrégé d'espagnol, sémioticien, ethnomusicologue, polyglotte qui passait à Aix-en-Provence pour une sorte d'« encyclopédie à pattes », il avait une « très grande admiration » pour ce livre, se souvient Jacques Bonnet³⁴¹. Ce dernier était pour sa part un très grand admirateur de *La Civilisation des mœurs* et tenait jusqu'ici son auteur pour un historien...

Il n'est pas inutile de préciser qu'il existait alors relativement peu d'ouvrages d'Elias susceptibles d'être traduits en langue française. Les possibilités étaient limitées. C'est seulement durant les années 1980, en Allemagne, à la faveur d'un programme de publications financé par la fondation Thyssen et grâce au travail éditorial de Michaël Schröter, qu'Elias va commencer à publier à un rythme soutenu ses textes en format livre. Paraîtront coup sur coup chez Suhrkamp : *Über die Einsamkeit der Sterbenden* (1982), *Engagement und Distanzierung* (1983), *Über die Zeit* (1984), *Humana Conditio* (1985), *Die Gesellschaft der Individuen* (1987), *Studien über die Deutschen* (1989). En outre, un lien de confiance ayant été tissé en Grande-Bretagne avec la maison d'édition Blackwell, ces livres y seront traduits rapidement, auxquels s'ajoutera, en 1986, *Quest of Excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process*, co-écrit avec Eric Dunning. Mais au tournant des années 1980, il n'y avait de disponibles pour un éditeur français que *The Established and the Outsiders* (publié en 1965) et *Was ist Soziologie?*, et seul ce dernier avait eu quelque écho. Molino aurait donc difficilement pu conseiller un autre ouvrage à Bonnet.

Il n'est pas inutile non plus de préciser que paraîtront chez Pandora la même année que *Qu'est-ce que la sociologie ?* : un album illustré de l'écrivain et dessinateur italien Leo Lionni (*La Botanique parallèle*), un ouvrage de Roberto Longhi (*À propos de Masolino et de Masacio*, également traduit de l'italien et nanti d'un avant-propos d'André Chastel), trois romans traduits du suédois et du finnois, trois numéros de la revue *Cahiers pour un temps* (publiée en partenariat avec le musée Pompidou) sur

³⁴⁰ Entretien avec Jacques Bonnet, 4 juillet 2010.

³⁴¹ Entretien avec Jacques Bonnet, 6 septembre 2010.

Georges Dumézil, Roger Caillois et le critique musical Boris de Schloezer (1881-1969), un album du photographe Bernard Lesaing, ainsi que deux rééditions d'ouvrages du XVII^e siècle, à savoir un traité de l'architecte Pierre Le Muet (*Manière de bastir pour toutes sortes de personnes*) et le *Journal du voyage du cavalier Bernin en France* de Paul Fréart de Chantelou (1609-1694), chronique du séjour à Versailles, en 1665, du grand architecte italien chargé par Louis XIV de dessiner le plan d'achèvement des bâtiments du Louvre, qui avait été publiée une première fois en 1885. On relève ainsi une moitié de traductions – audace caractéristique du défi lancé par les petits éditeurs d'avant-garde aux grandes maisons établies – et un double penchant pour la littérature scandinave, d'une part, l'histoire de l'art et de l'architecture, d'autre part.

Cela donne une indication assez claire des goûts personnels de Jacques Bonnet, qui s'essaya par ailleurs au roman historique et dont les travaux en histoire de l'art, peu cités en France mais connus à l'étranger, sont nombreux et variés (il a dirigé des ouvrages collectifs sur Erwin Panofsky et Henri Focillon, il est l'auteur d'une monographie de Lorenzo Lotto, etc.). S'il fit une belle carrière dans l'édition (éditeur chez Flammarion, secrétaire général d'Albin Michel), Bonnet a également publié plusieurs dizaines d'articles sur des sujets littéraires ou artistiques (notamment dans *Le Monde* et *L'Express*) et enseigné l'histoire de l'art et la culture générale à Sciences Po. Bref, il présente un profil d'intellectuel généraliste situé à cheval entre les milieux de l'édition, de la culture, de l'université, du journalisme, etc., et montrant une inclination toute particulière pour l'histoire de l'Europe moderne sous l'angle privilégié de la (grande) culture ; autrement dit, il est possible de l'intégrer dans la configuration de ces intermédiaires culturels qui, attentifs par fonction et vocation à la façon dont l'art et la littérature portent témoignage des transformations historiques des sociétés occidentales-européennes depuis la Renaissance, cherchant autrement dit dans les œuvres culturelles les traces décisives du grand basculement occidental vers la « modernité », ont porté un vif intérêt à l'œuvre « historique » d'Elias et ont contribué par là même à façonner une image *française* de « grand historien » de la culture européenne (ou, pour le dire à la manière de l'essayiste Olivier Mongin, de « grand historien d'origine germanique qui a réfléchi toute sa vie à ce qu'il nomme la “dynamique de l'Occident”³⁴² »), image qui perdure encore

³⁴² Olivier MONGIN, « Derrière le malaise européen », *Le Nouvel économiste*, 22 avril 1994, p. 113.

aujourd'hui dans certains milieux. Et ce n'est pas un hasard si Bonnet se souvient avoir été fasciné, non sans une certaine naïveté assumée lucidement *a posteriori*, par l'idée qu'« il n'y avait pas de fourchette en France avant le XII^e siècle³⁴³ ». Dans son compte rendu de *La Civilisation des mœurs*, François Furet avait mis l'accent sur l'histoire de l'introduction de la « fourchette de Byzance » à la cour de France, ce qui avait beaucoup frappé les esprits.

C'est pourtant le même Jacques Bonnet qui, en publiant *Qu'est-ce que la sociologie ?*³⁴⁴, décida d'aller à rebours d'un courant culturel dominant dont il avait été partie prenante en tant que lecteur enthousiaste de *La Civilisation des mœurs*. À bien des égards, la forme matérielle de *Qu'est-ce que la sociologie ?*, par ses imperfections, porte la marque de cette contradiction rédhibitoire. D'où une non-réception qui était une réception impossible. Autrement dit, il n'y avait aucune chance pour que la matérialité du livre vienne compenser le décalage entre son contenu discursif (un plaidoyer très personnel pour la sociologie scientifique aux allures dogmatiques) et l'image que l'on s'était formée en France de l'auteur Norbert Elias. Au contraire, le reflétant en amont, elle le renforça en aval.

Ce n'était pas faute, pour Bonnet, de s'être adressé à des journalistes culturels qu'il savait intéressés par l'œuvre d'Elias. Toute la presse parisienne fut arrosée³⁴⁵. Mais Raymond Bellour, qui fut l'un des récipiendaires du livre (pour *Le Magazine littéraire*), ne se rappelle même pas de l'avoir ouvert³⁴⁶. Et Didier Éribon, qui venait pourtant de réaliser un long entretien avec Elias pour *Le Monde*, fit savoir à Bonnet qu'il lui était impossible de chroniquer un livre aussi « dogmatique ». Il se trouve qu'Éribon évoqua devant Pierre Bourdieu les réserves que lui inspirait *Qu'est-ce que la sociologie ?* Il eut pour toute réponse : « C'est sûr que comme c'est Elias, ça passe, mais si moi j'écrivais des choses pareilles, les gens hurleraient³⁴⁷. » Cela prouve bien qu'Elias avait alors la réputation d'être un auteur « convenable », ce qui est lié au ton consensuel et

³⁴³ Entretien avec Jacques Bonnet, 6 septembre 2010.

³⁴⁴ Il est à noter que ce livre fut publié dans une collection (« des sociétés ») qui ne comportait qu'un seul autre titre (*Images du Nordeste mystique en noir et blanc* de Roger Bastide, publié en 1978) et qui n'aura pas de suite. Pandora battait déjà de l'aile et ne survivra qu'une année pleine. On relève un dernier livre publié en 1983. Au total, le catalogue de Pandora contient une quarantaine de titres.

³⁴⁵ Entretien avec Jacques Bonnet, 4 juillet 2010.

³⁴⁶ Entretien avec Raymond Bellour, 10 juin 2010.

³⁴⁷ Entretien avec Didier Éribon, 10 janvier 2009.

unanimiste de la réception journalistique des années 1970. Il était pour ainsi dire « l'historien de la fourchette » et il n'était venu à personne l'idée de lui reprocher d'avoir écrit avant Auschwitz un livre sur la civilisation des mœurs (Furet observant d'un ton presque allègre : « Donc Norbert Elias, pendant que ses compatriotes s'adonnaient à des passions plus coupables [...], a écrit ce livre, assez extraordinaire pour l'époque, sur l'histoire de la “civilisation”³⁴⁸ »). C'est pourquoi Bourdieu semblait considérer que l'on pouvait passer à Elias, auteur « charmant » assimilé à l'histoire des mentalités et lu par la bonne bourgeoisie, un débordement dogmatique qui n'eût pas été pardonné de la part d'un auteur aussi radical et engagé dans la sociologie que lui. Mais justement : le dogmatisme d'Elias ne pouvait pas passer, il était à proprement parler irrecevable (et c'est bien pour cette raison que personne ne hurla !), parce qu'il tranchait trop avec l'image lisse que l'on avait de lui.

La sociologue Simonetta Tabboni confirme avoir eu le même sentiment en Italie, où elle fut l'une des premières à s'intéresser à *Qu'est-ce que la sociologie ?* : le sentiment de nager complètement à contre-courant, « alors qu'Elias passait beaucoup comme une agréable lecture pour des gens cultivés ». Ainsi, *La civiltà delle buone maniere* était, selon Tabboni, l'un de ces livres « que l'on offrait volontiers à des avocats, à des notaires, que l'on emportait en voyage³⁴⁹ ».

Au demeurant, il faut bien reconnaître que le soin apporté par Elias à souligner la nécessité de faire évoluer les moyens de pensée et de langage dont nous disposons afin de parvenir à mieux appréhender une réalité relationnelle et processuelle (cela, en empruntant des métaphores à la vie quotidienne ou en tirant parti de certains instruments linguistiques que nous utilisons tous les jours sans soupçonner l'usage scientifique qui pourrait en être fait), son ambition répétée de mettre en lumière l'ordre inhérent au changement social ou encore son souci constamment affirmé de capter les réseaux d'interdépendances humaines, il faut bien reconnaître que tous ces éléments de remise à plat théorique confèrent à *Qu'est-ce que la sociologie ?* l'aspect d'un ouvrage décapant, l'allure d'un petit traité quelque peu « dogmatique » si ce n'est « révolutionnaire ».

Il était donc compréhensible que ce livre heurtât. D'autant plus qu'à la fin des années 1970, avec la publication coup sur coup, en Angleterre et aux États-Unis, du livre-manifeste de Johan Goudsblom *The Sociology in the*

³⁴⁸ François FURET, « La fourchette de Byzance », art. cit.

³⁴⁹ Entretien avec Simonetta Tabboni, 20 avril 2006.

Balance, d'un *Festschrift* intitulé *Human Figurations*, de la version anglaise de *Was ist Sociologie?* et du premier volume du *Civilizing Process*, l'offensive des disciples de Norbert Elias dans le monde anglo-saxon était à son apogée. Parallèlement, le sociologue allemand était en passe d'être définitivement réhabilité dans son pays natal (comme le symbolisa notamment l'attribution du Prix Adorno de la ville de Francfort en 1977). Mais, durant cette phase intermédiaire de sa reconnaissance scientifique, le statut d'Elias dans la sociologie internationale était encore relativement fragile. Dans ces conditions, le fait pour lui d'afficher son *self-concept* de sociologue novateur et révolutionnaire pouvait difficilement ne pas indisposer ceux qui ne voulaient le voir que sous les traits d'un sociologue respectable mais de second plan, d'un historien des manières ou d'une sorte de sociologue-historien typique de la République de Weimar.

De là, l'impression que le théoricien révélant un visage si « dogmatique » dans *Qu'est-ce que la sociologie ?* n'était pas à la hauteur de l'auteur raffiné de *Über den Prozess der Zivilisation*. Pour le sociologue américain d'origine allemande Lewis Coser (1910-2003), qui avait vu dans la publication aux États-Unis de la traduction anglaise du premier volume de *Über den Prozess der Zivilisation* un « réel événement éditorial » et salué ni plus ni moins qu'un « classique de la sociologie moderne de premier ordre³⁵⁰ », la cause était entendue : *What is Sociology?* ne soutenait pas la comparaison avec les ouvrages « historiques » majeurs du même auteur et il fallait conclure à l'échec : « Mais j'ai le regret de constater que le présent livre est, selon moi, un échec. [...] Le livre d'Elias quitte à peine les lieux communs sociologiques. Beaucoup de ce qu'il a dire ici peut se trouver dans n'importe quel texte d'introduction. Malheureusement, Elias s'est également senti obligé d'affirmer de manière emphatique l'originalité de son approche³⁵¹. » Ce dont témoignerait tout particulièrement le concept de « figuration » : « Mais quel est le gain d'un terme nouveau couvrant un sujet qui est au cœur de la sociologie depuis l'époque de Comte ou Cooley ? Elias a tendance à enfoncer les portes ouvertes. Ce qui est encore plus irritant, cependant, ce sont ses attaques injustifiées contre les "sociologues établis". L'incompréhension patente d'Elias, ses

³⁵⁰ Lewis COSER, « The Bridling of Affect and the Refinement of Manners » (recension de *The History of Manners*), *Contemporary Sociology*, 7, 1978, p. 563 et p. 565.

³⁵¹ Lewis COSER, recension de *What is Sociology? & Human Figurations*, *The American Journal of Sociology*, 86, 1, 1980, p. 193.

mésinterprétations, ses combats hargneux sont embarrassants, en particulier pour ceux qui, comme moi, admirent grandement son œuvre majeure³⁵². »

La seule façon d'excuser cet échec regrettable et effectivement embarrassant (pour un porte-parole du *Civilizing Process* requis en quelque sorte de s'expliquer sur un brûlot très « vieille Europe » éminemment hostile à l'égard de la sociologie américaine) était donc de le mettre sur le compte de l'aigreur d'un auteur pouvant d'autant plus donner le sentiment de jouer à quitte ou double, en soulignant avec emphase ses propres apports conceptuels et en délégitimant corollairement toutes les autres sociologies pour mieux affirmer la sienne, qu'il avait longtemps occupé une position dominée dans l'univers de la sociologie internationale : « On a le sentiment en lisant le livre qu'Elias se sentait quelque peu déçu par ce qui était alors une carrière largement ratée. [...]. On en déduit qu'à l'époque où il a écrit ce livre Elias était un homme amer, souffrant d'être négligé par ses collègues et cherchant désespérément à faire valoir son indépendance et son droit à être reconnu comme une figure majeure. [...] Le présent volume, du moins à ce qu'il me semble, peut être compris comme le travail d'un *outsider* combattant ce qu'il percevait comme l'établissement de la sociologie³⁵³. »

Il serait possible de montrer qu'Elias disposait de suffisamment de ressources morales et relationnelles pour contrôler subjectivement de tels sentiments structurellement produits par la position objective de dominé lorsque celle-ci contredit des aspirations plus hautes, non (encore) réalisées dans un champ déterminé du fait de circonstances extérieures. Mais il faut surtout remarquer que Coser met exclusivement en doute la légitimité des prétentions d'autonomie théorique d'Elias, non celle de la grille de classement hiérarchique qui oriente sans qu'il le sache ses jugements. Il ne stigmatise un manquement impardonnable aux règles de la bienséance que parce qu'il omet d'interroger les conditions historiques de production du *self-concept* éliasien et qu'il ne lui vient pas à l'esprit de se formaliser de la correspondance *naturelle* entre certaines postures critiques ou auto-assertives et la structure figurationnelle des rapports de forces académiques qui les autorise, alors même – il est aisé de le deviner – qu'aucun décalage manifeste ne semble devoir échapper à sa vigilance.

Autrement dit, il y avait discordance *inacceptable* entre le *self-concept* d'Elias (qui se voyait comme l'égal des plus grands et comme un novateur)

³⁵² *Ibid.*

³⁵³ *Ibid.*, p. 192.

et la position objective qu'il occupait dans l'espace de la sociologie internationale. Il faut reconnaître à Zygmunt Bauman le mérite d'avoir exprimé cette vérité de façon encore plus crue (et cruelle) que Coser : « Une personne qui refuse de manière intrépide de se joindre à la discussion, mais propose à la place d'abandonner toutes les positions ardemment défendues pour repartir virtuellement de zéro, doit posséder une autorité suffisamment élevée pour être écoutée et traitée avec sérieux. Parsons satisfaisait à cette exigence ; Elias n'y satisfaisait pas³⁵⁴. »

Le problème du décalage entre les dispositions subjectives et les positions objectives, ou de l'*hysteresis* (pour parler comme Pierre Bourdieu), dépasse très largement le cas particulier d'Elias, puisqu'on aborde, ici, l'un des principaux obstacles généraux à la circulation des « grandes œuvres » au cours de la seconde moitié du XX^e siècle – à savoir l'anéantissement, du fait du régime national-socialiste, d'espaces de position et de traditions culturelles à l'origine de types de dispositions scientifiques ou artistiques d'excellence soudainement dévalués. De là, des stratégies plus ou moins heureuses d'ajustement, de résistance, de relégitimation, etc., mises en œuvre par les intellectuels contraints à l'exil dans le cadre d'un nouvel ordre dominé par les États-Unis. Pour eux, la question de la circulation internationale des œuvres – si tant est qu'elle ait eu à se poser – n'a commencé à revêtir un aspect « normal » qu'après un temps d'attente plus ou moins long et qu'au prix de malentendus parfois tragiques. Mais une fois cette « normalité » chèrement acquise, les dispositions à l'autonomie créatrice coïncidant enfin avec des positions d'autorité et étant donc reconnues comme légitimes, le réquisit fondamental – vital – du respect de l'intégrité sacrée et consacrée de l'œuvre mise en circulation et soumise aux opérations de traduction a pu s'affirmer avec force, à l'égal des auteurs n'ayant pas subi les affres du déracinement. Telle est précisément la caractéristique de la troisième configuration qui sera examinée.

Traduction scientifique et réception académique

Cette dernière configuration se rencontre lorsqu'un processus de traduction se confond avec une logique de transfert scientifique préparant le terrain à une réception académique. En l'occurrence, les « intermédiaires scientifiques » sont placés sur le devant de la scène. Il y a *transfert*

³⁵⁴ Zygmunt BAUMAN, « The Phenomenon of Norbert Elias », *Sociology*, 13, I, 1979, p. 123-124.

scientifique, c'est-à-dire transfert d'une œuvre étrangère motivé par le souci de la préservation de sa rigueur conceptuelle d'origine, dans le but de tirer pleinement profit d'une telle œuvre – perçue comme novatrice sur un plan empirico-théorique et resituée dans son/ses contexte(s) de production – et d'inventer ce faisant de nouvelles positions (ou de renforcer des positions établies). Non qu'il s'agisse d'idéaliser le transfert scientifique. Simplement, il existe des circonstances précises dans lesquelles le respect de l'intégrité originelle d'une œuvre étrangère transférée correspond à des prises de position elles-mêmes indissociables des positions occupées dans un champ scientifique. Rien ne le symbolise mieux que le rôle joué par Roger Chartier – jeune historien issu du courant des Annales partisan d'une discussion épistémologique poussée avec les sciences sociales – dans la traduction française des ouvrages de Norbert Elias à partir du milieu des années 1980.

Il est instructif de comparer la réédition en format poche de *La Société de cour* en 1985 (grâce à un financement du Centre national du livre) à la première édition chez Calmann-Lévy. La précision des « Jalons bibliographiques » présentant Norbert Elias en annexe contraste singulièrement avec le caractère vague et partiel de la notice biographique de 1974. Le texte de la quatrième de couverture est beaucoup plus académique. La préface « sociologie et histoire », supprimée dans la première édition, est rétablie. L'ouvrage est encadré par une introduction de Roger Chartier restituant la cohérence conceptuelle et le contexte de production de l'œuvre éliásienne. Bien sûr, il n'y a transfert scientifique possible de cette sorte que parce que le statut de l'œuvre concernée a sensiblement changé en dix ans : sa grandeur est pour ainsi dire en cours d'officialisation. Mains signes l'attestent : hommages, prix, titres honorifiques, invitations, propositions de publication et de traduction qui se multiplient, etc.

En octobre 1987, la maison d'édition Fayard se porte acquéreuse des droits d'une série d'ouvrages d'Elias, dans le cadre d'un programme de rattrapage des « grandes œuvres » non (ou mal) traduites en français financé par le CNL³⁵⁵. Il semblerait que Roger Chartier fût intervenu de manière décisive pour impulser cette opération³⁵⁶. Auparavant, les éditeurs de Calmann-Lévy, qui avaient déjà refusé de traduire *Was ist Soziologie?*³⁵⁷,

³⁵⁵ DLA, Elias, IV, 911, Liepman, lettre d'Éric Vigne à Eva Koralnik, 26 octobre 1987.

³⁵⁶ DLA, Elias, I, 34, lettre de Roger Chartier à N. Elias, 28 juin 1987.

³⁵⁷ Archives Calmann-Lévy, « N. Elias-correspondance avec l'auteur », lettre de Thérèse Scaroni à Peter Galliner, 11 janvier 1979.

avaient répondu par la négative à l'agente littéraire d'Elias qui leur avait proposé les ouvrages suivants : *Über die Einsamkeit der Sterbenden*³⁵⁸, *Über die Zeit*, « malgré des rapports favorables », dans la crainte « que la couverture de presse nécessaire ne soit trop difficile à obtenir³⁵⁹ », *Humana Conditio*³⁶⁰, *Engagement und Distanzierung*, qui s'adressait « à un public beaucoup plus universitaire » que celui habituellement touché par les livres de Calmann-Lévy (« apparemment, ce n'est pas un ouvrage facile, et nous craignons, avec un petit tirage, de parvenir à un prix de vente très élevé³⁶¹ »), et même le recueil sur le sport écrit avec Éric Dunning, considéré comme trop hétérogène (« je ne pense pas que ce recueil ajoute à la gloire de Norbert Elias³⁶² »). Mais en l'espace de quelques années, la réputation d'Elias s'est affermie. Paraissent ainsi chez Fayard, entre 1990 et 1997 : *Norbert Elias par lui-même*, *La Société des individus*, *Engagement et distanciation*, *Sport et civilisation*, *Du Temps et Logiques de l'exclusion*. Ces six ouvrages – auxquels s'ajoute *Mozart. Sociologie d'un génie* publié dans la prestigieuse collection « Librairie du XX^e siècle » du Seuil – sont recensés dans des revues scientifiques par de jeunes sociologues et politistes, ce qui n'avait pas été le cas pour les publications de Calmann-Lévy³⁶³. Trois d'entre eux sont préfacés par Chartier.

À partir du début des années 1990, la combinaison d'un facteur d'ordre morphologique, à savoir l'apparition – favorisée par un cycle d'expansion universitaire identifié et analysé par Johan Heilbron – d'une nouvelle génération de politistes, de sociologues et d'historiens proches les uns des autres (comme en témoigne par exemple la création des revues *Politix* et *Genèses*), et d'un facteur idéologique plus diffus, probablement

³⁵⁸ Archives Calmann-Lévy, « N. Elias-correspondance avec l'auteur », lettre de T. Scaroni à E. Koralnik, 27 septembre 1983.

³⁵⁹ Archives Calmann-Lévy, « N. Elias-correspondance avec l'auteur », lettre d'Alain Oulman à E. Koralnik, 8 avril 1986.

³⁶⁰ Archives Calmann-Lévy, « N. Elias-correspondance avec l'auteur », lettre de Ruth Liepman à A. Oulman, 20 octobre 1986.

³⁶¹ Archives Calmann-Lévy, « N. Elias-correspondance avec l'auteur », lettre d'A. Oulman à E. Koralnik, 13 avril 1984.

³⁶² Archives Calmann-Lévy, « N. Elias-correspondance avec l'auteur », lettre d'A. Oulman à E. Koralnik, 27 avril 1984.

³⁶³ Pour ne donner qu'un seul exemple, la sociologue Nathalie Heinich publie un long compte rendu de *Norbert Elias par lui-même* et de *La Société des individus* dans *La Revue française de sociologie* (33, 1, 1992, p. 135-145). Le texte frappe Jean-Claude Kaufmann, qui, sollicité par La Découverte pour écrire un « Repères » sur Norbert Elias et repoussant finalement cette proposition, suggère le nom de Heinich (laquelle signera en 1997 l'ouvrage en question). Entretien avec Jean-Claude Kaufmann, 11 septembre 2007.

lié à la chute du communisme et à la relance de l'Europe politique (et qu'atteste la prédominance dans le débat intellectuel des thèmes de l'État, de la nation, de l'individualisation des sociétés, etc.), explique, du moins partiellement, qu'un nouvel enjeu va dominer le champ des sciences humaines et sociales : *le défi d'une articulation de l'histoire et de la sociologie à partir de problématiques politiques*. Dans ce contexte, la « sociologie historique » de Norbert Elias – ce « pionnier très actuel³⁶⁴ » – va susciter un véritable phénomène d'engouement. D'où la formulation, sur des bases éliasiennes, de programmes rivaux de « sociologie historique de la politique », de « sociologie historique du politique » ou de « socio-histoire du politique ». D'où, également, la faveur rencontrée par le concept d'« habitus social national » dans un grand nombre de travaux.

C'est dire que les processus de traduction et de réception ne se comprennent qu'à la lumière des spécificités de la trajectoire de reconnaissance individuelle concernée et des transformations morphologiques du champ académique d'accueil (considéré en tant qu'espace de positions produit d'une histoire particulière et dans lequel sont réfractées d'une manière qui lui est propre les transformations affectant la société dans son ensemble). Il y a là, semble-t-il, une règle générale.

³⁶⁴ Philippe CORCUFF, *Les Nouvelles sociologies*, Paris, Nathan, 1995, p. 21.

La philosophie peut-elle être américaine ? Les obstacles à l'importation du pragmatisme en France

Romain Pudal

C'est le titre d'un ouvrage de Gérard Deledalle³⁶⁵ – grand introducteur du pragmatisme en France, traducteur de John Dewey et de Charles Sanders Peirce – qui désigne par-là le scepticisme largement partagé par ses collègues à l'endroit de ce courant, laissant entendre qu'il tient à ses origines géographiques et culturelles. Dans cet essai consacré à la philosophie américaine, Gérard Deledalle conteste l'idée que le pragmatisme soit une philosophie spécifiquement américaine³⁶⁶, comme si elle était irrémédiablement attachée à une nation : il y voit au contraire, de par son caractère démocratique et expérimental, la nouvelle philosophie universelle contemporaine susceptible de supplanter la philosophie grecque ou allemande. C'est donc bien la question des rapports de force entre traditions philosophiques nationales³⁶⁷ qu'il faut prendre en compte pour analyser les traductions de la philosophie pragmatiste en France.

Ainsi, alors même qu'elle est habitée par la revendication à l'universalité de ses productions intellectuelles, la philosophie n'échappe pas à des formes croisées, parfois réciproques (entre aires linguistiques et

³⁶⁵ Gérard DELEDALLE, *La philosophie peut-elle être américaine ? Nationalité et Universalité*, Paris, Grancher, 1995.

³⁶⁶ Voir aussi les remarques critiques de Bruce KUCKLICK sur l'idée même qu'il faille parler de « philosophie américaine » Bruce KUCKLICK *A History of Philosophy in America, 1720-2000*, Oxford University Press, 2003.

³⁶⁷ Voir Gisèle SAPIRO et Ioana POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques », in G SAPIRO (sous la dir. de) *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture/Société », 2008.

cultures nationales), de désintérêt, de méconnaissance voire d'ostracisme. Il n'est pas moins presque toujours malvenu de souligner le caractère national, parfois autocentré voire sectaire, qui peut la caractériser en tant que discipline universitaire et plus encore scolaire.

C'est sans doute particulièrement vrai de la France. Jean-Louis Fabiani rappelle dans son dernier ouvrage que la culture française peut être identifiée à des figures philosophiques (Descartes évidemment, mais aussi Sartre ou encore Foucault), bref que la figure intellectuelle du philosophe est toujours disponible pour « incarner une forme de "francité" ou de *frenchness*, qui en fait le succès international »³⁶⁸. Cette spécificité de la philosophie en France semble être une constante de l'histoire intellectuelle hexagonale qui explique pour une large part le sort réservé à la philosophie pragmatiste américaine pendant près d'un siècle.

Cependant, la clôture nationale n'a pas existé de tout temps. Si la nationalisation de la philosophie remonte au XVIII^e siècle, elle s'accroît à la fin du XIX^e siècle, lorsque la philosophie s'institutionnalise comme discipline³⁶⁹. Ainsi, l'une des principales revues françaises de philosophie, fondée par Théodule Ribot en 1876, s'intitulait : *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* ; luttant contre l'héritage éclectique de Victor Cousin notamment, la revue accueillit pendant ses deux premières décennies de très nombreux comptes rendus d'ouvrages philosophiques en provenance de plusieurs langues, et publia des textes des trois principaux auteurs pragmatistes, William James en tête.

L'enquête sur les réceptions de la philosophie analytique et du pragmatisme en France permet d'éclairer les différents obstacles qui ont conduit à ne pas traduire ou à traduire avec un décalage souvent important (voir tableau indicatif en fin de chapitre) des auteurs qui, du point de vue de leur grandeur philosophique – c'est-à-dire de l'importance qu'ils occupent dans le débat intellectuel – ont joué un rôle majeur dans l'histoire

³⁶⁸ Jean-Louis FABIANI, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ? La vie sociale des concepts (1880-1980)*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 15.

³⁶⁹ Id., *Les Philosophes de la République*, Paris, Minuit, 1988.

intellectuelle du siècle dernier. La plupart de nos enquêtés considèrent que la grandeur d'une philosophie tient au rôle qu'elle joue dans l'espace des débats académiques spécialisés et, compte tenu du fait que « l'anglais est devenu la *lingua franca* des échanges internationaux »³⁷⁰, les productions philosophiques américaines ont acquis un rayonnement international qui touche dorénavant la France, alors qu'elle semble l'avoir ignoré jusqu'à récemment : c'est donc précisément à cette « exception française » que le présent chapitre est consacré. On peut situer ce renversement des rapports de force intellectuels entre France et États-Unis aux alentours des années 1960, même si dans le cas du pragmatisme il faut attendre les années 1980 pour pouvoir en mesurer les effets de façon plus visible. Le capital symbolique attaché de longue date à la philosophie grecque et allemande dans l'espace académique français n'a pas permis que les productions philosophiques américaines bénéficient d'une légitimité philosophique suscitant leurs traductions et leur diffusion en France jusqu'à cette date relativement récente. La structuration des échanges intellectuels internationaux, pensée sur le modèle du centre et de la périphérie³⁷¹, donne à voir un déplacement du centre de gravité vers les États-Unis qui deviennent un pôle intellectuel de plus en plus incontournable³⁷² dans la conjoncture des années 1960.

Il faut indiquer dès à présent que le contexte de réception du pragmatisme comporte une spécificité : c'est la philosophie analytique qui ouvre la voie au pragmatisme en France, puisque c'est par l'étude de la philosophie analytique bien souvent que les universitaires (notamment les philosophes) en viennent à s'intéresser à la philosophie pragmatiste. Or, ce premier élément contextuel est à double tranchant pour le pragmatisme : il est la condition de découverte de cette philosophie mais simultanément,

³⁷⁰ Johan HEILBRON, « Le système mondial des traductions », in Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 253.

³⁷¹ Voir à ce sujet les analyses de Wiebke KEIM, « Aspects problématiques des relations internationales en sciences sociales : pour un modèle centre-périphérie », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 4, n°3, 2010.

³⁷² Voir Gisèle SAPIRO, « Mondialisation et diversité culturelle : les enjeux de la circulation transnationale des livres », in *ibid.*, p. 275-302.

face à la philosophie analytique, celui-ci a du mal à trouver sa place. C'est pourquoi le chapitre qui suit propose des grilles d'analyses valables pour ces deux courants philosophiques qui sont traités simultanément.

Après une brève présentation du pragmatisme³⁷³, nous nous attacherons à analyser certains aspects de la circulation internationale des idées qu'illustre ce cas exemplaire qui peuvent être généralisables à d'autres courants théoriques comme nous l'indiquerons ponctuellement.

Qu'est-ce que le pragmatisme ?

L'histoire du pragmatisme se déroule essentiellement en terre américaine ; elle commence avec le « Club métaphysique » de Cambridge aux États-Unis, créé aux alentours de 1870, avec pour fondateur Charles Sanders Peirce, et qui compte notamment William James comme membre. Pour Peirce, la philosophie pragmatiste est une méthode de clarification conceptuelle, permettant de résoudre ou de dissoudre les problèmes de la philosophie. Le noyau dur théorique *princeps* de la philosophie pragmatiste est la maxime formulée par Peirce en 1877, et qui fait depuis l'objet de nombreuses exégèses : « Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception même de l'objet ».

Mais c'est bien James qui popularisera le label « pragmatisme », d'abord avec sa conférence de 1898, *Philosophical Conceptions and Practical Results* puis avec celles qui donneront naissance à son ouvrage, *Le pragmatisme* publié en 1907 ; c'est avec James que le pragmatisme connaît ses formulations à la fois les plus célèbres, mais aussi les plus controversées et ce sont elles qui feront longtemps l'objet d'interprétations très variables, notamment en France. La troisième figure tutélaire du pragmatisme est celle de John Dewey, dont la très longue carrière dans les

³⁷³ La littérature est trop vaste pour être citée mais pour une présentation documentée et récente, voir Jean-Pierre COMETTI, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?* Paris, Gallimard, 2010. Jean-Pierre Cometti est l'un des plus actifs traducteurs et commentateurs de la philosophie pragmatiste en France.

plus prestigieuses universités américaines, témoigne d'une productivité intense et d'une multiplicité de domaines d'études (philosophie, psychologie, pédagogie...).

L'arrivée aux États-Unis dans les années 1930 de philosophes allemands et viennois fuyant le nazisme va contribuer à implanter une autre tradition philosophique – celle du positivisme logique – dont les développements après la Deuxième Guerre mondiale dans les plus prestigieuses universités américaines peuvent être subsumés sous l'appellation générique de « philosophie analytique ». On peut entendre par « philosophie analytique » un courant de pensée majoritairement anglo-saxon, qui fait du langage son principal objet d'investigation et s'inscrit globalement dans une tradition de pensée positiviste, logique et empiriste, opposée à la métaphysique³⁷⁴.

Il faut attendre les années 1970 et 1980 pour que le pragmatisme suscite à nouveau l'intérêt des universitaires américains, notamment grâce aux travaux de Richard Rorty, considéré comme un philosophe néo-pragmatiste³⁷⁵. La longue éclipse du pragmatisme dans les départements de philosophie américains les plus prestigieux n'a sans doute pas aidé à sa diffusion internationale. Même s'il faut préciser que le pragmatisme a eu une influence profonde sur le développement d'écoles sociologiques de premier plan aux États-Unis, au premier rang desquelles il faut citer l'interactionnisme symbolique et l'École de Chicago. Ainsi Robert Park, figure tutélaire de la sociologie à Chicago avait été l'élève de James, et G.H. Mead comme J. Dewey ont enseigné dans le département de philosophie de l'université de Chicago, constituant en quelque sorte l'« arrière-cour » des « sociologues de la rencontre directe »³⁷⁶.

³⁷⁴ Michael DUMMETT, *Les Origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard, 1991.

³⁷⁵ Voir à ce propos : James KLOPPENBERG, "Pragmatism : An Old Name for Some New ways of Thinking", *Journal of American History*, 83, 1996. Neil GROSS, *Richard Rorty: The Making of an American Philosopher*, University of Chicago Press, 2008.

³⁷⁶ Jean PENEFF, *Le Goût de l'observation*, Paris, La Découverte, 2009, p. 214. À ce sujet, voir aussi Jean-Michel CHAPOULIE, *La Tradition sociologique de Chicago, 1882-1961*, Paris, Seuil, 2001.

Mais force est de constater que nombre d'intellectuels français ont considéré que cette philosophie était une « philosophie *chewing gum* », une « plouquerie américaine » pour reprendre des expressions entendues au cours de notre enquête. Le désintérêt voire le mépris affiché pour cette (non)-philosophie américaine est sans doute le premier obstacle à sa réception en France. Comment le définir et l'expliquer ?

Le sentiment de supériorité nationale

C'est sans doute le premier obstacle auquel se heurte le pragmatisme en France : la conviction que l'Amérique n'est pas une terre de philosophes, que seule la philosophie française, empreinte de rationalisme et de spiritualisme ou la philosophie allemande, présentent un réel intérêt pour les philosophes hexagonaux. C'est un thème récurrent de l'histoire intellectuelle française : le sentiment de supériorité des intellectuels français, l'*aura* dont ils entourent leur tradition nationale, et qu'ils sont prompts à refuser aux autres.

Il y a une sorte de phénomène psycho-culturel français, un complexe intellectuel insupportable ! Obtenir de la reconnaissance par la France ? Vous n'y pensez pas ! Au mieux on ira jusqu'à « on pourrait s'y intéresser, c'est pas mal », ça c'est le mieux qu'on puisse obtenir ! (universitaire et directeur de collection dans une petite maison d'édition indépendante)

Il existe une inertie intellectuelle et un degré d'autosatisfaction qui caractérisent le contexte français, ça n'est pas nouveau, mais franchement ça rend toute entreprise d'ouverture extrêmement difficile. Je ne reviendrai pas sur le microcosme franco-français, voire parisiano-centré, tout le monde connaît, mais enfin ça joue c'est certain. (universitaire, professeur de philosophie)

Bien que nos enquêtés aient tous souligné que cette remarque relevait sans doute d'un « lieu commun », il n'en demeure pas moins qu'ils ont le sentiment d'avoir eu à lutter pour contrecarrer l'inertie intellectuelle dont ils font état. Pas un n'a omis de souligner le sentiment de supériorité nationale en matière de philosophie, l'« isolationnisme français », voire le mépris dont témoignent les intellectuels français – notamment à l'égard des productions intellectuelles américaines. Beaucoup ont tenu néanmoins à

souligner que ce sentiment de supériorité nationale avait eu tendance à s'atténuer largement compte tenu du renversement des rapports de force que nous indiquions en débutant ce chapitre. On trouve néanmoins de nombreux témoignages de ce « complexe de supériorité français » (comme dit l'un de nos interlocuteurs) tout au long du XX^e siècle. Pour ne donner qu'un exemple de cette attitude, nous citerons ce texte de Jean Bourdeau qui rappelle les principales critiques adressées au pragmatisme dans une période pourtant globalement favorable à la discussion avec cette philosophie³⁷⁷ et qui trahit les représentations voire les stéréotypes qui les sous-tendent :

Dans le pragmatisme se reconnaissent les instincts anglo-saxons, le scepticisme des idées pures, le peu de valeur attribué aux idées générales, le goût de l'empirisme, des faits particuliers, des *petits faits*, disait Taine, cette aversion pour une complexité de pensée qui énerve, un courant mystique qui ne se fie qu'à l'intuition, des préoccupations de moralistes, pour qui la religion est uniquement affaire de pratique, des soucis positifs et palpables d'hommes d'affaires, de *business men*, de ploutocrates aux énergies surexcitées pour la conquête du confort matériel et de la puissance économique. M. Mentré estime que ces sources du pragmatisme doivent nous être à bon droit suspectes. Quoi de plus contraire à nos traditions nationales et séculaires de spéculation désintéressée ; quoi de plus propre à effaroucher les élégances natives de notre race, à blesser notre sens affiné de l'histoire, à heurter nos habitudes de rationalisme, de clarté et de méthode que cette orgueilleuse assurance, qui justifie toute pensée par le succès et transporte l'impérialisme jusque dans la philosophie³⁷⁸?

On voit tout à fait clairement dans ce texte (et dans bien d'autres) fonctionner ce que Gisèle Sapiro a appelé des « opérateurs axiologiques », c'est-à-dire « des sortes de catégories éthiques de l'entendement scolastique qui confèrent aux systèmes d'oppositions culturelles leur « sens », dans la double acception de signification et d'orientation dans l'espace, en l'occurrence, le haut et le bas, c'est-à-dire le digne et l'indigne »³⁷⁹. Ici l'opposition entre des instincts anglo-saxons prétendument tournés vers la

³⁷⁷ Pour plus de détails, voir Romain PUDAL, « Enjeux et usages du pragmatisme en France (1880-1920) Approche sociologique et historique d'une acculturation philosophique », *Revue française de sociologie*, 51-4, 2011.

³⁷⁸ Jean BOURDEAU, *Pragmatisme et modernisme*, Paris, Alcan, 1909, p. 60.

³⁷⁹ Gisèle SAPIRO, « Défense et illustration de "l'honnête homme". Les hommes de lettres contre la sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 153, 2004.

dimension pratique des choses, le terre-à-terre, et donc incapables des hauteurs de vues nécessaires au vrai philosophe toujours en quête « d'abstraire et de quintessencier » – pour reprendre la formule de Gaston Bachelard – permet de disqualifier l'ensemble de la philosophie pragmatiste qui en serait simplement une émanation. Grâce à cet argumentaire fondé sur une opposition entre deux stéréotypes nationaux, les auteurs font alors bien souvent l'économie d'une discussion théorique plus détaillée portant sur des textes ou des philosophes pragmatistes.

Deux territoires philosophiques : continental ou analytique

Pour être plus précis, il faut souligner que l'histoire de la philosophie au siècle dernier a très fortement mis en lumière la distance qui sépare deux traditions intellectuelles pour une part irréductibles et dont les effets ont été multiples : la philosophie analytique comme le pragmatisme ont été victimes de ce découplage de traditions intellectuelles qui a eu pour conséquence de rendre réciproquement méconnaissables les entreprises philosophiques de part et d'autre de l'Atlantique.

Il faut ici mentionner une rencontre (manquée) au sommet entre philosophes issus des deux traditions de pensée parmi lesquels Gilbert Ryle, Peter Strawson, Willard Van Orman Quine, John Austin d'un côté, Ferdinand Alquié, Maurice Merleau-Ponty et Jean Wahl de l'autre à Royaumont en 1958. Pour donner une idée des incompréhensions réciproques, rappelons ce propos de Leslie Beck : « le lecteur peut se demander si le colloque a réussi un véritable dialogue. Pour s'en tenir à l'immédiat, il convient peut-être d'en douter. Les oppositions étaient tranchées. Les distances à parcourir étaient immenses. [...] quand Merleau-Ponty demanda : "notre programme n'est-il pas le même ?", la réponse ferme et nette fut : "j'espère que non" »³⁸⁰. Cette réponse n'est pas attribuée à l'un des protagonistes de la rencontre, mais résume d'après Leslie Beck la tonalité générale des échanges entre les philosophes présents.

³⁸⁰ Cahiers de Royaumont, *La Philosophie analytique*, Paris, Minit, 1962, p. 7.

C'est sans doute à Pascal Engel³⁸¹ et à Vincent Descombes que nous devons les analyses les plus précises de ce phénomène. Pascal Engel a beaucoup souligné la distance qui sépare, encore, les deux traditions de pensée³⁸² : « C'est un lieu commun que de dire qu'il y a eu peu de contacts entre philosophies française et américaine durant ce siècle. Ignorance et mépris mutuels sont courants ». Dans la même veine³⁸³ : « Commençons par le fait évident qu'il existe, dans la philosophie contemporaine, une division majeure entre philosophie « analytique » et « continentale » ».

Le « renfermement » de la philosophie française sur elle-même, son « isolationnisme » apparaissent déjà dans des rapports du CNRS des années 1970 et se retrouvent à occurrence régulière jusqu'en 1996 (nous avons analysé les rapports d'activité et de conjoncture sur l'ensemble de la période). Pour ne donner qu'un exemple, dans le rapport d'activité de 1974, on peut lire :

Curieusement, l'intérêt pour la philosophie récente de langue anglaise ne s'est éveillé en France que tardivement, sous l'influence de préoccupations doctrinales ressortissant à la philosophie de la connaissance et à la philosophie des sciences, que le pragmatisme, l'empirisme logique et la philosophie analytique ont stimulées dans les pays anglo-saxons depuis la fin du siècle dernier.

Mais ils font l'objet de critiques encore plus vives dans le contexte actuel de la mondialisation des échanges intellectuels³⁸⁴ et de l'intensification de la circulation des producteurs intellectuels eux-mêmes. Ils sont régulièrement stigmatisés par nos différents interlocuteurs lors des entretiens menés.

³⁸¹ Voir notamment Pascal ENGEL, *La Dispute*, Paris, Minuit, 1997. Et Vincent Descombes, *Le même et l'autre*, Paris, Minuit, 1979.

³⁸² Pascal ENGEL, "French and American Philosophical Dispositions", *Stanford French Review*, 15, 2, 1991, p. 165. "That there have been few contacts between French and American philosophy during this century is a commonplace. Mutual ignorance and mutual contempt are natural mates".

³⁸³ Pascal. ENGEL, "Is there a Path Out of the Analytic-Continental Divide ?", *Stanford French Review*, 17, 2, 1993, p. 118. "Let us start with the obvious fact that there is, in contemporary philosophy, a major division between « Analytic » and « Continental » philosophy".

³⁸⁴ Voir Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio. op. cit.*

Il faut bien comprendre que la principale barrière est intellectuelle : c'est le protectionnisme français, avec un petit groupe très fermé qui est au pouvoir intellectuel en France. Il y a une période assez longue pendant laquelle la France s'est vraiment isolée du monde et de la mondialisation intellectuelle mais vraiment ! Il y a quand même eu toute une période où le monde universitaire se mondialisait par des réseaux intellectuels tout à fait transnationaux, avec une vie intellectuelle internationale avec des paradigmes universitaires très américains : on parlait philosophie analytique, pragmatisme mais regardez le sort réservé aujourd'hui aux *cultural studies*, *minority studies*, *subaltern studies*, même les *gender*, ça commence à être une référence intellectuelle possible mais avec quel retard et quelles réticences ! Et tout ça... c'était discuté partout, dans le monde entier ! Les mêmes auteurs débattus, et la France s'est mise à l'écart de ça ! Au moment où ce phénomène prenait de l'ampleur, début des années 1980 ; elle s'est refermée, on s'est vraiment isolé du débat intellectuel mondial, on est en train d'en sortir petit à petit mais c'est aussi générationnel, on parle un peu plus anglais dans notre génération, c'est plus difficile de jouer au village gaulois ! (universitaire, traducteur et directeur de collection dans une petite maison d'édition indépendante)

Il ne s'agit pas de prendre pour argent comptant ces analyses en oubliant que ceux qui les produisent ont des intérêts personnels, institutionnels voire éditoriaux à défendre. Mais elles sont néanmoins corroborées par un ensemble d'indicateurs comme les rapports du CNRS que nous avons mentionnés, les traductions elles-mêmes et les programmes d'enseignement sur lesquels il importe de revenir dès à présent.

L'enseignement de la philosophie : spécificité française et tradition séculaire

Les travaux des sociologues de la philosophie ont montré que la discipline philosophique était en quelque sorte verrouillée institutionnellement, entre le programme d'enseignement de Terminale et le concours de l'agrégation. « Discipline du couronnement » selon l'expression de Jean-Louis Fabiani³⁸⁵, la philosophie apparaît aussi comme une discipline largement consacrée à l'étude de quelques auteurs canoniques. Charles Soulié a pu ainsi montrer que le « goût philosophique » des étudiants est surdéterminé par les programmes d'enseignement, et singulièrement celui de l'agrégation³⁸⁶. La nécessité de « rentabiliser » ses

³⁸⁵ Jean-Louis FABIANI, *Les Philosophes de la République*, op. cit., p. 10.

³⁸⁶ Charles SOULIÉ, « Anatomie du goût philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 109, 1996.

années d'études pour réussir l'agrégation, sésame incontournable pour qui veut faire carrière en philosophie, conduit à privilégier les classiques du programme au détriment d'une ouverture vers d'autres traditions philosophiques. La philosophie analytique comme le pragmatisme (et sans doute bien d'autres courants théoriques) en ont pâti, puisqu'ils sont très largement sous-représentés dans les concours. Notre enquête a largement corroboré ces analyses³⁸⁷ et les entretiens menés dans le cadre de cette recherche sur les obstacles aux traductions des grandes œuvres ont encore une fois mis en lumière ce phénomène.

L'agrégation est tout à fait incontournable en philosophie, c'est pourquoi nous avons beaucoup œuvré pour son renouvellement vers des auteurs différents (surtout analytiques il faut le dire), notamment lorsque j'étais dans le jury...mais vous n'avez pas idée comme cela a été difficile et compliqué ! (universitaire, philosophe, traducteur)

Cette clôture disciplinaire constitutive d'un habitus philosophique particulier a aussi des effets sur l'édition. Ainsi, lorsque nous nous sommes interrogé sur l'impact de l'inscription au programme de l'agrégation d'un auteur, l'un de nos interlocuteurs a répondu sans hésiter :

Il est commercialement important. C'est la principale raison pour laquelle les éditeurs manifestent leur préférence pour des livres ou des formats qui répondent à ces critères. Autant dire que, comme pour l'enseignement et la recherche, ces soucis ont des conséquences plus que fâcheuses sur la réflexion, l'originalité ou la qualité de la réflexion. Sans compter que cela n'encourage guère à la curiosité pour ce qui se passe ailleurs et dans d'autres langues que le français. (universitaire, philosophe, traducteur et directeur de collection)

La logique disciplinaire et institutionnelle à l'œuvre dans la philosophie française a donc évidemment un impact sur le périmètre de ce qui relève ou non de la philosophie du point de vue des catégories de l'entendement académique, mais elle s'articule aussi très directement avec les logiques éditoriales propres à cet espace intellectuel à travers la demande constituée par le programme de l'agrégation.

³⁸⁷ Voir Romain PUDAL, « La difficile réception de la philosophie analytique », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 11, 2004.

Quelles logiques éditoriales ?

Le travail d'Olivier Godechot a mis en lumière les liens unissant monde de l'édition des ouvrages de philosophie et univers académique, en insistant sur le rôle joué par les concours de recrutement et les programmes d'enseignement. Son enquête le conduit à conclure :

À regarder sur le marché du livre philosophique tant l'offre que la demande, on peut conclure qu'il s'agit bien d'un marché orienté et déterminé par l'État, voire même, en son centre, d'un « marché d'État ». L'État produit et finance des auteurs dont il garantit la valeur par un système de titres ; il leur fournit un public étudiant et scolaire, des cadres de réflexion et de production avec les programmes du baccalauréat et de l'agrégation. L'État a même développé un système d'aides qu'il distribue abondamment sur le marché du livre philosophique et dont l'attribution est laissée au choix des membres du corps philosophique eux-mêmes, nommés par l'État pour la sélection des manuscrits, et il achète une partie non négligeable de la production par l'intermédiaire de ses bibliothèques³⁸⁸.

Dans ces conditions, et malgré les ajustements ponctuels liés à la dimension marchande de l'activité éditoriale, on comprend que la logique institutionnelle et la logique éditoriale tendent à faire système pour consacrer les mêmes auteurs et les mêmes courants théoriques sur le long, voire le très long terme. La philosophie analytique et le pragmatisme n'échappent donc pas à la règle et il faut attendre que les disciples de Jacques Bouveresse – commentateur prolifique de Wittgenstein, du positivisme logique et plus généralement de traditions philosophiques anglo-saxonnes ou autrichiennes peu connues en France – accèdent à certaines positions clés de l'institution philosophique (jurys de concours, de l'agrégation, chaires d'enseignements à Paris et dans les grandes universités de province) pour que des auteurs relevant de ces traditions intellectuelles apparaissent dans l'espace académique et commencent à être reconnus. C'est notamment le cas avec Wittgenstein³⁸⁹, qui deviendra un auteur du programme de l'agrégation pour la première fois en 1992 (en option

³⁸⁸ Olivier GODECHOT, « Le marché du livre philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 130, 1999, p. 18.

³⁸⁹ Pour de plus amples analyses, voir Romain PUDAL, « La mode Wittgenstein ? », in Louis Pinto (sous la dir. de), *Le Commerce international des idées*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, avril 2009, p. 93-111.

toutefois) avant d'être inscrit comme auteur obligatoire en 2010 ou encore de Russell inscrit en 2002.

Cette consécration est l'indice d'une double évolution : d'une part, il y a dorénavant suffisamment de philosophes universitaires spécialistes de ces traditions philosophiques en position de décider du contenu des concours de recrutement, donc des enseignements qui y correspondent ; d'autre part, les ouvrages traduits en français sont dorénavant disponibles en grand nombre – suffisamment en tout cas pour alimenter les bibliothèques des étudiants de philosophie et des agrégatifs.

Des auteurs clairement identifiés à la philosophie pragmatiste font progressivement l'objet d'un intérêt accru de la part de maisons d'édition connues alors qu'ils ont été longtemps traduits de façon plus confidentielle. Rappelons à ce propos que Gérard Deledalle – principal commentateur de Dewey et de Peirce pendant longtemps, très actif dans les années 1950-1960, mais qui n'a jamais occupé de position dans l'institution philosophique en tant que telle – s'est heurté longtemps au désintérêt des grandes maisons d'éditions aussi bien pour son propre travail que pour d'éventuelles traductions. Une lettre de Gaston Gallimard du 6 septembre 1965, conservée dans les archives de la famille Deledalle³⁹⁰ est éloquente :

L'ouvrage que vous avez consacré à John Dewey intitulé *L'idée d'expérience dans la philosophie de John Dewey* a été lu ici avec le plus grand intérêt. Mais nous ne pensons pas que votre thèse puisse rencontrer un public assez grand pour nous permettre d'en assurer une bonne diffusion. John Dewey est peu connu en France et ce qui est dit de lui dans *l'Histoire de la philosophie américaine* d'Herbert W. Schneider, publiée à la NRF en 1955, est, nous le croyons, suffisant pour le lecteur moyen et même pour le lecteur très cultivé. Croyez que nous regrettons de devoir vous faire cette réponse et nous vous demandons de croire en toute notre estime.

Ces « combats de titans » avec les maisons d'édition sont récurrents dans les archives que nous avons dépouillées et dans les entretiens que nous avons eus à ce sujet :

³⁹⁰ Nous remercions Madame Janice Deledalle-Rhodes de nous avoir permis de consulter ces archives dans sa demeure de Montbazin.

Une partie de cette correspondance concerne évidemment les publications, et il est intéressant de noter que si les éditeurs manifestent quelque réticence (c'est peu dire !) à l'égard du pragmatisme, certains philosophes français (et non des moindres) avec qui il correspondait à l'époque se réjouissent de voir qu'il y a « des jeunes qui ne sont pas hypnotisés par la métaphysique allemande », pour reprendre les paroles mêmes de l'un d'entre eux. Il y a eu même un début d'intérêt pour Peirce sur lequel il avait commencé à travailler dès les années 1950. (une proche de Gérard Deledalle)

En l'absence de traductions réalisées par les grandes maisons d'édition, ce sont donc des « aventures » éditoriales plus confidentielles voire risquées qui ont été tentées : certaines œuvres de John Dewey traduites aux Presses Universitaires de l'Université de Pau et en collaboration avec Farrago, ou encore la collection « Tiré-à-part » aux Éditions de l'Éclat.

Il y a eu un moment, de courte durée, il y a à peu près une quinzaine d'années où il a pu sembler que les auteurs les plus représentatifs des courants analytiques et/ou pragmatistes allaient jouir d'une réception plus favorable, mais ce frémissement a été de courte durée, et l'on s'est très vite aperçu qu'ils ne trouvaient que peu de lecteurs, pas assez en tout cas pour que les éditeurs continuent de s'y intéresser. À cette époque-là, je me souviens avoir entrepris de convaincre des éditeurs comme Le Seuil, Flammarion ou les PUF d'éditer ou de rééditer, dans des traductions nouvelles ou révisées, William James et John Dewey. Je me suis alors heurté à des refus souvent fondés sur l'ignorance de ce qu'ils ont historiquement représenté. (universitaire, philosophe, traducteur et directeur de collection)

Un de nos interlocuteurs insiste cependant sur le fait que le succès n'a pas toujours été au rendez-vous, en tout cas en termes de ventes :

Il semble bien difficile de parler des succès qui ont marqué ces vingt années. Nous pouvons considérer que la traduction d'auteurs comme Goodman, Rorty, Putnam, Davidson, Shusterman et quelques autres ont été des succès en ce sens que la parution de nos livres a déclenché d'autres initiatives qui leur ont finalement donné une place dans le paysage intellectuel français, mais ces succès n'ont jamais été des succès de librairie. (éditeur)

Ces entreprises éditoriales sont portées par des acteurs ayant de multiples ressources : universitaires reconnus (à défaut parfois d'être connus), ayant une connaissance de première main de la philosophie pragmatiste et des débats qu'elle suscite – notamment du fait de nombreux séjours aux États-Unis pendant lesquels ils sont conduits à nouer des relations durables avec les philosophes qu'ils souhaitent traduire ou leurs disciples. Ils assurent bien souvent le travail de traduction sans être

rémunérés, écrivent les préfaces ou les introductions qui permettent au lecteur français de comprendre l'univers intellectuel dans lequel ces philosophies ont pris naissance et se sont développées. Parallèlement à ce travail de traductions, ils tentent de convaincre les collègues de l'intérêt de ces auteurs : références dans leurs propres ouvrages, invitations et colloques, publications de manuels qui les intègrent à leur corpus...

Le renouveau du pragmatisme

On ne peut cependant évoquer le cas du pragmatisme sans prendre acte du fait qu'il est devenu depuis quelques années une référence de plus en plus fréquente, pas seulement en philosophie mais aussi dans les sciences sociales, au point que tout un courant sociologique important est identifié par l'appellation « sociologie pragmatique ».

Le numéro spécial de la revue Critique – « Sciences humaines : sens social » de juillet 1991, dont l'introduction rédigée par Vincent Descombes, porte le titre : « Science sociale, science pragmatique » – est l'un de ces indices. Le lancement aux Éditions de l'Ehess en 1990 d'une collection d'ouvrages sous le titre évocateur de Raisons Pratiques, qui vont beaucoup compter pour la diffusion de thèmes relevant de cette mouvance pragmatiste.

On peut lire sur le site de présentation du Groupe de Sociologie Politique et Morale (GSPM) de l'École des hautes études en sciences sociales une rubrique intitulée « pragmatisme » ainsi rédigée :

Depuis le milieu des années 1980, un nouveau courant sociologique s'est développé en France sous le nom de « sociologie pragmatique ». L'un de ses berceaux a été le Centre de sociologie de l'innovation de l'École des Mines de Paris animé par Bruno Latour et Michel Callon. L'autre a été le GSPM, où la réflexion s'est construite autour des travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot.

Associée à ce groupe de sociologues et de politistes et dirigée par deux membres du GSPM, une collection – « Études sociologiques » – aux éditions Economica accueille des ouvrages de chercheurs français s'inspirant du pragmatisme ou des traductions, dont l'exemple le plus récent

est le livre de la politiste Nina Eliasoph, *L'évitement du politique comment les américains produisent de l'apathie dans la vie quotidienne*³⁹¹, traduit en 2010 par une jeune maître de conférences en science politique, Camille Hamidi. L'auteur était d'ailleurs dans le jury de thèse de la traductrice.

Dans leur introduction au volume 15 de *Raisons Pratiques*, Louis Quéré et Bruno Karsenti expliquent ainsi l'engouement pour le pragmatisme depuis le milieu des années 1980 :

La réception des œuvres de pensée est un processus historique, chaque époque sélectionnant et sollicitant celles qui l'intéressent en fonction des préoccupations qui sont les siennes, et de l'aide qu'elle pense y trouver pour résoudre les problèmes auxquels elle est confrontée. [...] tel est le cas du pragmatisme américain, dont on redécouvre aujourd'hui l'intérêt pour élucider nombre de problèmes actuels dans de multiples domaines³⁹².

Que la curiosité intellectuelle animée par la volonté de résoudre de nouveaux problèmes soit au principe de l'intérêt accordé au pragmatisme est tout à fait probable. Mais des enjeux propres à l'espace de réception, ici la sociologie française, ont également compté. Une enquête plus approfondie montre en effet que le positionnement critique par rapport à la sociologie de Pierre Bourdieu et ses élèves a joué un rôle non négligeable dans cet engouement pour des productions intellectuelles plus ou moins directement ancrées dans la tradition pragmatiste. La référence au pragmatisme peut donc être parfois assez indirecte et le mot lui-même fonctionne alors comme un label permettant de désigner son approche sociologique par contraste voire opposition avec la sociologie dite critique incarnée par Bourdieu³⁹³. La sociologie pragmatique s'est rapidement imposée et fait reconnaître hors du champ disciplinaire, comme en témoigne un article de 1999 publié par Thomas Bénatouïl dans les *Annales* qui propose ainsi un principe de lecture de la sociologie française selon

³⁹¹ Nina ELIASOPH, *Avoiding Politics. How Americans Produce Apathy in Everyday Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

³⁹² Bruno KARSENTI, Louis Quéré (sous la dir. de), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, « *Raisons Pratiques* », n° 15, 2005, p. 9.

³⁹³ Voir par exemple Luc BOLTANSKI, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009.

deux pôles opposés, « critique » et « pragmatique »³⁹⁴.

L'analyse détaillée de ce que certains de nos interlocuteurs ont appelé un « *pragmatic turn* » excèderait le format de ce chapitre³⁹⁵, mais elle permet néanmoins de mettre en lumière plusieurs phénomènes qui ont contribué significativement à la réception des auteurs pragmatistes et, par conséquent, à leur traduction.

Il faut que se combinent à la fois une sorte de « crise paradigmatique » à l'image de ce qu'avait montré Michael Pollack au sujet de la réception de Max Weber en France³⁹⁶, une modification des rapports de force internes dans l'espace académique et plus encore dans les institutions en charge de la reproduction du corps professionnel (ici les philosophes) et des entreprises éditoriales de petits éditeurs qui finissent par emporter la conviction de plus grandes maisons d'éditions.

En fait, on peut à la fois déplorer que les grandes maisons d'édition ne traduisent pas des auteurs que nous considérons comme importants, voire majeurs – pas seulement nous d'ailleurs, c'est évidemment vrai aux États-Unis mais presque partout ! Ils sont lus et discutés partout sauf en France – mais il faut aussi dire que nous vivons de cela : combler les lacunes des grandes maisons, c'est un peu notre mission et la condition *sine qua non* de notre survie, même s'il faut tout faire par soi-même. (universitaire, traducteur et directeur de collection dans une petite maison d'édition indépendante)

Pour conclure, on peut reprendre l'ensemble des obstacles qui ont empêché les traductions des auteurs aussi bien pragmatistes qu'analytiques, en insistant sur le fait qu'ils se combinent même si pour des raisons de clarté analytique, nous les avons distingués dans notre texte.

Il y a, d'une part, une sorte d'inconscient culturel national qui associe la figure du philosophe – sous-entendu du vrai philosophe – à la définition même de la Nation française. Les références philosophiques légitimes,

³⁹⁴ Thomas BENATOUIL, « Critique et pragmatique en sociologie. Quelques principes de lecture », *Annales*, 1999, 54, n° 2.

³⁹⁵ Voir à ce sujet Romain PUDAL, « La sociologie française est-elle *pragmatist compatible* ? », *Tracés*, n° 15, 2008.

³⁹⁶ Michel POLLACK, « La place de Max Weber dans le champ intellectuel français », *Droit et Société*, n° 9, 1988.

quand elles ne relèvent pas d'une tradition française, se situent du côté de la philosophie grecque et allemande.

Le fait que la philosophie, en France, ait été prioritairement tournée vers l'Allemagne – et beaucoup moins vers l'Autriche, en dépit d'une langue commune – remonte probablement au XIXe siècle ; il s'est toutefois plus précisément accentué avec l'influence que la phénoménologie a exercé, avant la Seconde Guerre, et surtout après avec Heidegger. La situation aujourd'hui n'est plus tout à fait la même, mais la phénoménologie reste très présente, et l'on peut tenir pour significatif que tout un pan de la pensée allemande d'aujourd'hui ne suscite pas autant d'intérêt. Bref, les traductions d'auteurs appartenant à la philosophie analytique ou au pragmatisme sont très loin de « contrebalancer » actuellement ce qui reste de l'influence de la philosophie allemande, dans sa variante phénoménologique.
(philosophe universitaire, traducteur et directeur de collection)

Il est donc particulièrement difficile de faire admettre qu'une activité intellectuelle philosophique existe de façon autonome, particulièrement aux États-Unis – même s'il faut évidemment nuancer (dans le temps et en fonction des différentes fractions de l'espace intellectuel) un constat aussi général. Il y a donc des conjonctures historiques contrastées d'ouverture et de clôture qui doivent être prises en compte pour nuancer les analyses présentées ici.

Néanmoins il est possible de saisir l'inconscient culturel dans les programmes d'enseignements, de concours de recrutement qui ont aussi pour effet d'officialiser et de pérenniser une définition légitime (au sens de Pierre Bourdieu) de la discipline philosophique qui conduit à exclusion de très nombreux courants philosophiques. C'est la raison pour laquelle Bourdieu a pu lier ces deux notions lorsqu'il écrit :

La liberté à l'égard des catégories nationales de pensée – à travers lesquelles nous pensons les différences entre les produits de ces catégories – ne peut venir que d'un effort pour penser, et rendre explicites, ces catégories ; donc d'une sociologie et d'une histoire sociale réflexives et critiques – au sens de Kant – qui se donneraient pour objet de porter au jour, pour les maîtriser, par une socio-analyse scientifique, les structures de l'inconscient culturel national, de dévoiler, grâce à l'anamnèse historique des deux histoires nationales, et plus spécialement de l'histoire des institutions éducatives et des champs de production culturelle, les fondements historiques des catégories de pensée et des problématiques que les

agents sociaux mettent en œuvre, sans le savoir (« l'inconscient c'est l'histoire », disait Durkheim), dans leurs actes de production ou de réception culturelles³⁹⁷.

Cette structuration disciplinaire est d'autant plus efficace qu'elle s'articule à un marché de l'édition des ouvrages philosophiques qui en est structurellement dépendant, comme l'a montré Olivier Godechot.

À cela il faut ajouter une sorte de décalage structural entre champs de production et de réception, une non-homologie institutionnelle et disciplinaire qui rendent très difficiles les connaissances réciproques et l'appropriation des productions intellectuelles étrangères. On l'a vu lors de la rencontre de Royaumont, évoquée brièvement, c'est aussi ce que montre le travail de François Cusset³⁹⁸ qui met en lumière à quel point les disciplines sont dissemblables d'un continent à l'autre, mais aussi les référents épistémologiques, la nature même du travail philosophique, voire le style des écrits. Le travail des traducteurs éventuels est donc particulièrement ardu : la maîtrise linguistique n'est qu'un facteur, il lui faut aussi posséder des compétences très spécialisées en philosophie.

De façon générale, les obstacles à la traduction des grandes œuvres de la philosophie pragmatiste se comprennent en tenant compte de l'évolution globale des rapports de force nationaux entre France et États-Unis qui se sont inversés depuis les années 1960. Ils relèvent aussi d'une logique disciplinaire spécifique qui assure depuis très longtemps un capital symbolique élevé à la philosophie grecque et allemande au détriment du pragmatisme, même si comme nous l'avons montré, la conjoncture change depuis une vingtaine d'années.

³⁹⁷ Pierre BOURDIEU « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, n° 145, p. 7.

³⁹⁸ François CUSSET, *French Theory, Foucault, Derrida, Deleuze et Cie. Et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, La Découverte, 2003.

Sur les (més)aventures continentales de philosophes pragmatistes, nous renvoyons à Romain Pudal article à paraître dans le numéro 124 de la *Revue française d'études américaines*, coordonné par François Cusset sur le rééquilibrage des échanges intellectuels franco-américains, mai 2011.

Annexe

Tableau 4. Tableau comparatif des traductions françaises d'ouvrages pragmatistes

Nous avons retenu essentiellement les ouvrages d'auteurs pragmatistes connus et reconnus. On remarque sans difficulté la centralité de certains acteurs pour les traductions comme Gérard Deledalle, Claudine Engel-Tiercelin ou Jean-Pierre Cometti. On peut voir notamment que le temps de traduction a tendance à se réduire depuis une vingtaine d'années. L'écart moyen de traduction s'établit à 60 ans pour les ouvrages de John Dewey et de très nombreux textes restent encore non traduits, notamment ceux contenus dans les *Early Works* (Southern Illinois University Press, London, Amsterdam, Feffer and Simmons, 1972) et les *Middle Works* (Southern Illinois University Press, London, Amsterdam, Feffer and Simmons, 1977). Cet écart moyen se situe à 20 ans pour les œuvres de James même s'il faut souligner que l'intense débat philosophique au sujet du pragmatisme autour du « moment 1900 », dont Bergson notamment est un protagoniste central, conduit à des traductions très rapides de certains textes, comme *La Volonté de croire* ou *Pragmatisme*. L'ouvrage majeur de Mead est traduit 29 ans après sa parution en anglais et fait l'objet d'une nouvelle traduction en 2006. Le travail de Peirce est quant à lui plus confidentiel et sans doute plus technique, puisqu'il s'agit de logique et de théorie linguistique : il faut donc attendre 114 ans pour avoir une traduction de textes importants de cet auteur. À l'opposé, il faut compter trois ans en moyenne pour les traductions de Putnam, et 7,6 ans pour celles de Rorty.

Ces calculs suscitent deux commentaires principaux. Tout d'abord, il y a bien un effet de cliquet (dont parle Mathieu Hauchecorne au dernier chapitre de cette étude) : depuis une vingtaine d'années, le rapport de force entre France et États-Unis ayant changé et le tournant pragmatique étant un fait intellectuel massif notamment dans les sciences sociales françaises,

l'intérêt pour les auteurs de cette tradition américaine s'est développé entraînant une intensification du travail de traduction – ou de retraduction, comme pour Mead ou Dewey dont l'ouvrage *L'Art comme expérience*, après avoir été publié aux éditions Farrago/Université de Pau en 2005, est republié chez Gallimard en 2010. Seconde remarque : il faut aussi souligner que certains auteurs pragmatistes ont bâti leur travail philosophique sur un dialogue constant avec la tradition dite continentale. C'est notamment le cas avec Rorty qui s'appuie à la fois sur la tradition pragmatiste américaine, mais aussi sur Foucault ou l'herméneutique. Il est très probable que cette démarche philosophique soit dès lors plus reconnaissable par les intellectuels français que le travail de Peirce qui reste, à maints égards, beaucoup plus hermétique.

Auteur	Titre original	Année de parution	Traduction française	Année de parution	Traducteur
Cavell	This New Yet Unapproachable America	1989	Cette nouvelle Amérique encore inapprochable	1991	S. Laugier
Dewey	Logic, The Theory Of Inquiry	1938	Logique : la théorie de l'enquête	1993	G. Deledalle
Dewey	Reconstruction In Philosophy	1920	Reconstruction en philosophie	2003	P. Di Mascio
Dewey	How We Think	1910	Comment nous pensons	1925 2004	O. Decroly
Dewey	Art As Experience	1934	L'art comme expérience	2005	J.-P. Cometti Et Alii
Dewey	Democracy And Education	1916	Démocratie et Éducation	1983	G. Deledalle
Dewey	Public And Its Problems	1926-1927	Le public et ses problèmes	2003	J. Zask
Jam es	Varieties Of Religious Experience	1902	L'Expérience religieuse	1906	F. Abauzit
Jam es	Pragmatism	1907	Pragmatisme	1911 2007	Preface de Bergson
Auteur	Titre original	Année de	Traduction	Année de	Traducteur

		parution	française	parution	
James	Will To Believe	1897	La volonté de croire	1916 2005	
James	Psychology Briefer Course	1892	Précis de psychologie	1946 2002	
Mead	Mind Self And Society	1934	L'esprit, le soi et la société	1963	Gurvitch et Cazeneuve
Mead	Mind Self And Society	1934	L'esprit le soi et la société	2006	Cefaï et Quéré
Peirce	Articles	1868	Textes anticartésiens	1984	J. Chenu
Putnam	Reason, Truth And History	1981	Raison, vérité et histoire	1984	A. Gerschenfeld
Putnam	Representation And Reality	1988	Représentation et réalité	1990	C. Engel Tiercelin
Putnam	Realism With A Human Face	1990	Le réalisme à visage humain	1994	C. Engel Tiercelin
Rajchman And West	Post-Analytical Philosophy	1985	La pensée américaine contemporaine	1991	A. Lyotard May
Rorty	Philosophy And The Mirror Of Nature	1979	L'homme spéculaire	1990	T. Marchaisse
Rorty	Consequences Of Pragmatism	1982	Conséquences du pragmatisme	1993	J.-P. Cometti
Rorty	Contingency Irony Et Solidarity	1988	Contingence ironie et solidarité	1997	P-E Dauzat
Rorty			Science et solidarité	1990	J.-P. Cometti
Rorty	Objectivity, Relativism And Truth	1991	Objectivité relativisme et vérité	1994	J.-P. Cometti
Rorty	Essays On Heidegger And Others	1991	Essais sur Heidegger et autres écrits	1995	J.-P. Cometti

**Une réception politisée.
La traduction de John Rawls et de la philosophie
politique et morale anglophone en français**

Mathieu Hauchecorne

La réception de Rawls et de la philosophie politique et morale anglophone contemporaine en France constitue un observatoire privilégié des mécanismes qui lient construction de la grandeur intellectuelle et chances d'être traduit. En effet, alors que Rawls cumule au sein du champ intellectuel étasunien des années 1970 toutes les caractéristiques qui y définissent le renom intellectuel (pouvoir académique, reconnaissance proprement intellectuelle, ventes), il entre en France par les marges, et la chronologie des traductions de la philosophie politique et morale anglophone s'articule comme on le verra étroitement avec le processus d'entrée de Rawls au sein du canon académique français.

Par philosophie politique et morale anglophone contemporaine, on entend ici le type de philosophie morale aujourd'hui dominant au sein des départements de philosophie étasuniens et des autres pays de langue anglaise (Canada, Royaume-Uni, Australie), et dont le développement s'inscrit pour l'essentiel au sein de la problématique ouverte par le livre du philosophe John Rawls *A Theory of Justice*. Paru en 1971, l'ouvrage renoue avec une des questions les plus traditionnelles de la philosophie politique – « Qu'est-ce qu'une société juste ? » – mais au moyen des outils et procédures de raisonnement caractéristiques de la philosophie analytique, courant dominant du champ philosophique étasunien depuis les années 1950. L'ouvrage bouleverse ainsi profondément les oppositions qui structuraient jusque là le champ philosophique étasunien, où la philosophie analytique d'un côté, l'éthique ou la théorie politique normative de l'autre, constituaient des possibles opposés. Typique par sa hauteur théorique, son formalisme et son caractère décontextualisé du *new rigorism* qui caractérise

selon Carl Schorske les sciences humaines étasuniennes d'après-guerre³⁹⁹, l'ouvrage, œuvre de « nomothète ⁴⁰⁰ », est à l'origine d'un « renouveau » de la philosophie politique et morale à un moment où elle semblait disparaître des départements de philosophie. À la suite de sa parution sont ainsi produites en réponse au libéralisme égalitaire de Rawls des « théories de la justice » concurrentes, référencées à travers différentes étiquettes : « libertariens » (Nozick), « néo-marxistes » (Cohen), « néo-républicains » (Pettit), communautariens (Walzer, Taylor, MacIntyre, Sandel), « multiculturalistes » (Kymlicka), « féministes » (Nussbaum), « utilitaristes » (Harsanyi), etc. Le paradigme qu'il promet se diffuse d'autant mieux que se multiplient, à la suite de sa parution, les chaires en philosophie morale ou politique à travers le pays, qui sont pour la plupart pourvues par d'anciens élèves de Rawls. Les effets de ces reconfigurations se font également sentir au sein d'autres champs disciplinaires, dans des domaines connexes comme celui de l'économie du bien-être (critiqué par Rawls et renouvelé à la suite de ces critiques par Amartya Sen), ou la théorie du droit (à travers notamment les écrits de Ronald Dworkin)⁴⁰¹ ; et

³⁹⁹ Carl SCHORSKE, "The new rigorism in the social sciences, 1940-1960", *Daedalus*, vol. 126, 1997, p. 289-308.

⁴⁰⁰ Le concept est repris à Pierre Bourdieu et désigne des producteurs intellectuels dont l'œuvre parvient à concilier des possibles en matière scientifiques ou artistiques jusque là antagonistes. Voir Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ religieux*, Paris, Seuil, 1992.

⁴⁰¹ On inclut donc ici au sein de notre objet les productions étrangères aux départements de philosophie étasuniens ou Anglophones, mais s'inscrivant dans le prolongement des questionnements ouverts par Rawls et qui sont discutés par les philosophes politiques professionnels. Ne sont en revanche pas compris au sein de l'objet les productions intellectuelles regroupées sous les différents labels de « post-modernisme », « French Theory », ou « Critical Theory », auxquelles on peut également adjoindre le néo-pragmatisme qui s'est développé aux États-Unis autour de Rorty. Le plus souvent produites ou enseignées à l'extérieur des départements de philosophie (départements de lettres, d'anthropologie, ou d'études transdisciplinaires), ces productions se voient dénier l'appartenance à la philosophie qu'elles revendiquent par les analystes enseignant dans les départements de philosophie. Sur la production et la diffusion des labels de « post-modernes », « French Theory » et « Critical Theory », on peut respectivement consulter : Perry ANDERSON, *The Origins of Post-modernity*, Londres, Verso Books, 1998 ; François CUSSET, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003 ; Laurent

la pratique analytique de l'éthique et de la philosophie politique devient dans les années 1980 et 1990 également dominante au sein des champs philosophiques des autres pays anglophones ⁴⁰².

Étudier à travers le cas de la réception française de la philosophie politique et morale anglophone contemporaine les mécanismes sociaux qui favorisent ou entravent la traduction d'un corpus d'ouvrages d'une langue dans l'autre présente un triple intérêt. Le premier est d'ordre chronologique et renvoie à l'effet de cliquet qui semble marquer le rythme des traductions. Alors que seize années séparent la date de parution de l'ouvrage de Rawls *A Theory of Justice* et celle de sa traduction française aux éditions du Seuil en 1987, soixante-treize ouvrages d'éthique analytique sont traduits en français durant les deux décennies suivantes⁴⁰³. Souvent décrit dans les récits « indigènes » en termes de « retard » et de « rattrapage », cet effet de cliquet est dans le cas de Rawls particulièrement rapide, au point que la première traductrice de Rawls, Catherine Audard, puisse en 1997 se féliciter que « paradoxalement, le lecteur français se trouve maintenant

JEANPIERRE, « Invention et réinventions transatlantiques de la “Critical Theory” », *L'Homme*, n° 187-188, 2008, p. 247-270.

⁴⁰² Cette socio-génèse de l'éthique analytique est étudiée en détail dans notre thèse notamment sur la base de l'analyse de différents manuscrits non-publiés de Rawls et conservés au centre d'archives de Harvard, ainsi que d'une série d'entretiens auprès d'anciens collègues ou élèves de Rawls. On trouve des éléments pour une socio-histoire du champ philosophique étasunien dans : Randal COLLINS, *The Sociology of Philosophy: a Global Theory of Intellectual Change*, Cambridge: Belknap Press of Harvard University, 1999 ; John MCCUMBER, *Time in the ditch: American philosophy and the McCarthy era*, Evanstown, Northwestern University Press, 2001 ; Neil GROSS, *Richard Rorty: the Making of an American Philosopher*, Chicago University of Chicago Press, 2008; Bruce KUCKLICK, *The Rise of American Philosophy: Cambridge, Massachusetts, 1860-1930*, New Haven, Yale University Press, 1979; Bruce Kucklick, *A History of American Philosophy (1720-2000)*, Clarendon Press, 2001.

⁴⁰³ On a comptabilisé l'ensemble des ouvrages de John Rawls, Robert Nozick, Michael Walzer, Charles Taylor, Alasdair MacIntyre, Michael Sandel, Phillip Pettit, Amartya Sen, Nancy Fraser, Wil Kymlicka, et Martha Nussbaum traduits en français, ainsi que les ouvrages traduits depuis l'anglais dans les collections « Philosophie morale » aux Presses Universitaires de France, et « L'avocat du diable » chez Hermann.

dans une situation plus favorable que le public anglophone ⁴⁰⁴ ».

La traduction de l'éthique analytique en français se singularise en deuxième lieu par sa topologie qui décrit ce qu'on pourrait appeler une géographie fragmentée. Le développement de l'éthique analytique renvoie, dans le champ philosophique anglophone, à un mouvement intellectuel aux contours clairs, identifiable à un milieu d'interconnaissance fortement cohésif, à un langage théorique partagé, et à une forte conscience de groupe. Les traductions de ces productions sont à l'inverse portées en France par des réseaux intellectuels distincts, et s'inscrivent dans des stratégies éditoriales et intellectuelles parfois antagonistes. Les traductions d'ouvrages issus de l'éthique analytique se distribuent ainsi entre une dizaine d'éditeurs différents, des éditeurs universitaires comme des éditeurs généralistes, des collections qui peuvent relever du droit (collection « Léviathan » aux PUF), de la philosophie (collection « Philosophie morale » aux PUF), de l'économie, ou de la science politique (collection « Politique et société » à La Découverte) ; des séries associées à la gauche catholique antitotalitaire (collection « La couleur des idées » au Seuil, éditions « Esprit »), à la droite libérale (collection « Libre échange » aux PUF), ou à la gauche critique (collection « Cahiers libres » à La Découverte).

Enfin, la cohérence de ce corpus de départ, et la forte cohésion qui caractérise ses producteurs anglophones, permet de considérer à côté des ouvrages traduits les ouvrages non-traduits, et d'analyser les mécanismes qui favorisent la traduction ou au contraire lui font obstacle à partir des premiers comme des seconds. On verra que dans ce cas, la probabilité d'être traduit ne tient pas seulement aux propriétés attachées à l'ouvrage dans son champ intellectuel d'origine, et notamment à la *grandeur* qui lui est

⁴⁰⁴ La citation est extraite de la « Note complémentaire sur la traduction » que Catherine Audard adjoint en 1997 à la réédition en poche de la traduction française de *Théorie de la justice*. En décrivant la situation du public français comme « plus favorable » que celle du public étasunien, Catherine Audard fait référence au fait que la traduction française repose sur une version révisée encore non-publiée en anglais du texte initial de Rawls, et à l'édition au Seuil en 1993 du volume *Justice et démocratie*, qui réunit des articles de Rawls parus dans des revues académiques durant les années 1970 et 1980, mais jamais publiés sous forme d'ouvrage aux États-Unis.

attribuée, mais également à des logiques propres à sa réception, à commencer par les stratégies intellectuelles et politiques des différents importateurs, la qualification disciplinaire de l'ouvrage, et la structuration des disciplines philosophiques et économiques en France.

En réinscrivant la chronologie des traductions de l'éthique analytique en français au sein de la dynamique plus large de sa réception, on voudrait dans ce chapitre mettre en évidence comment la double reconfiguration du champ de production idéologique puis du champ philosophique français ont permis de desserrer les contraintes qui pouvaient peser sur la traduction de ces productions et ce faisant permis d'en expliquer la chronologie et la géographie singulières. Il faut pour cela envisager ces traductions comme des investissements économiques, caractérisés par un coût, faisant appel à des compétences rares, et visant des acheteurs potentiels, tout en tenant compte de l'économie spécifique qui caractérise les champs de productions symboliques⁴⁰⁵. Issue d'un champ intellectuel étranger, *A Theory of Justice* est à l'origine un produit du pôle le plus autonome du champ intellectuel étasunien, où il a été la cause d'un profond bouleversement des oppositions qui définissaient la problématique du champ philos⁴⁰⁶ophique. D'un point de vue économique, ces trois caractéristiques – origine étrangère, caractère autonome et ambition nomothétique – contraignent doublement les possibilités d'éditer l'ouvrage sur le marché éditorial français. Rationnant la demande anticipée, et renchérissant les coûts en matière de traduction, elles font de l'édition de *Théorie de la justice* en français un investissement *ex ante* trop peu rentable pour les maisons du pôle le plus concentré du champ éditorial, mais aussi trop risqué pour les éditeurs indépendants, même dans le cadre de stratégies de constitution d'un catalogue. On montre comment ces contraintes économiques en matière d'offre et de demande ont joué dans un premier temps et pu constituer un obstacle important à la traduction de la

405 Johan HEILBRON, Gisèle SAPIRO, « La traduction. Un objet sociologique », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 4, 2002, p. 3-5.

406 Par pôles autonome et hétéronome, on désigne ici à la suite de Pierre Bourdieu l'opposition à l'intérieur des champs de production intellectuel ou culturel entre une reconnaissance issue principalement issue des pairs, et une reconnaissance venue d'un public extérieur. Voir Pierre Bourdieu, *op. cit.*

philosophie politique et morale anglophone. On étudie ensuite les deux stratégies éditoriales successivement mises en œuvre afin de desserrer ces contraintes de départ. Durant les années 1990, un travail de politisation ⁴⁰⁷ des « théories de la justice » permet de leur ouvrir le marché de production élargie (ou du moins de les destiner au public généraliste) et donc d'accroître la demande potentielle qui leur est adressée. Durant la décennie suivante, l'entrée dans le canon des « théories de la justice », en lien avec les reconfigurations du champ philosophique (et plus largement intellectuel) français, contribue à diversifier la demande et à réduire les coûts en matière de traduction. Sont ainsi rendues possibles au niveau éditorial des politiques de traduction plus autonomes, inscrites dans des stratégies de constitution d'un fonds.

Traduire la philosophie politique anglo-étasunienne, un investissement à risque

Il faut, pour rendre compte des seize années qui séparent la publication en 1971 de *A Theory of Justice* de celle de sa traduction française en 1987, envisager l'édition de cette dernière comme une décision économique, produit de la confrontation de coûts de production et de recettes anticipées, même si ce calcul s'inscrit dans la logique économique spécifique qui est celle des champs de production symbolique et ne se réduit par conséquent pas à une simple stratégie de maximisation du profit. Alors que cette durée est souvent appréhendée, dans les discours indigènes, comme l'indice d'un « retard » français, on voudrait montrer dans cette première partie en quoi la provenance géographique de l'ouvrage, son caractère autonome, et son ambition nomothétique ont dans un premier temps pu constituer des obstacles à sa traduction (et plus largement à la traduction de toute l'éthique analytique anglophone) en renchérissant son coût et en réduisant son lectorat potentiel. Ouvrage issu du pôle autonome

407 Sur la notion de politisation comme requalification politique, voir Jacques LAGROYE, « Les processus de politisation », in *La Politisation*, Paris, Belin, 2003, p. 359-372. Sur sa transposition à l'étude des biens symboliques, voir Frédérique MATONTI, « La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie », *Raisons politiques*, n° 18, mai 2005, p. 19-54.

du champ intellectuel étasunien, *A Theory of Justice* ne semble *a priori* pouvoir intéresser qu'un public de spécialistes, ou un public captif d'étudiants, qui n'existe alors pas du fait de l'extériorité de l'ouvrage à la problématique qui définit alors le champ intellectuel français. Anticipant des recettes faibles du fait de cette demande restreinte, les éditions du Seuil ne peuvent en outre tabler que sur des rétributions symboliques limitées, l'ouvrage n'ayant alors pas encore accédé au statut de classique en France, et étant couramment stigmatisé comme « libéral ». Enfin, la rareté des compétences nécessaires à la traduction du livre, au regard de la division du travail disciplinaire et de la division du travail de traduction qui prévaut alors en France, et l'absence de traductions conventionnelles du lexique rawlsien renchérissement considérablement le coût de la traduction, limitant d'autant les profits anticipés, et accroissant les délais de traduction.

Décision économique rationnelle *ex post*, la publication de la traduction française de *Théorie de la justice* ne l'était pas nécessairement *ex ante* ; et le choix semble-t-il plusieurs fois ajourné de la faire traduire doit être rapporté non pas aux ventes et à la destinée future de l'ouvrage telle qu'on peut la percevoir rétrospectivement, mais aux anticipations qui étaient à la fin des années 1970 ou au début des années 1980 celles des éditeurs français.

Si *Théorie de la justice* ne paraît en français qu'en 1987, il semble que les premières discussions à son sujet au Seuil remontent au milieu des années 1970. Dès 1974, l'éventualité de traduire l'ouvrage est évoquée – vraisemblablement sur une suggestion de Paul Ricoeur qui dirige avec François Wahl la collection « L'ordre philosophique » - et le projet est à nouveau soulevé à la fin des années 1970 par Jean-Pierre Dupuy, directeur de la collection illichienne « Technocritique ». La décision de traduire l'ouvrage est alors retardée de plusieurs années en raison de la faiblesse des ventes anticipées. L'éditeur tablerait alors sur l'hypothèse de 1 000 exemplaires vendus, ce qui, en l'absence de subvention, couvrirait à peine les coûts de traduction, de fabrication et de distribution.

Quoique ces projections s'avèrent rétrospectivement erronées au

regard des plus de 50 000 exemplaires de *Théorie de la justice* vendus à ce jour par Le Seuil, elles n'en constituent pas moins une anticipation raisonnable dans la configuration qui prévaut alors au sein du champ intellectuel français. Beaucoup d'éditeurs soulignent qu'un ouvrage de sciences humaines traduit se vend en moyenne moins qu'un ouvrage français parce qu'il s'intègre plus difficilement aux controverses nationales et que sa lecture sera moins systématiquement prescrite aux étudiants. Dans le contexte des années 1970, l'anticipation de ventes faibles paraît d'autant plus raisonnable que l'ouvrage n'a rien d'un essai grand public. Le caractère autonome de l'œuvre la destine *a priori* à un public restreint, d'autant plus réduit que le champ philosophique français compte dans les années 1970 et au début des années 1980 peu d'américanistes. Au sein des hiérarchies internes à la philosophie française, la tradition germanique bénéficie alors d'un prestige considérable quand la philosophie étasunienne, et plus largement anglophone, est fortement dépréciée et donc peu enseignée ou étudiée ⁴⁰⁸.

Cette faible familiarité avec la tradition philosophique anglophone, conjuguée à l'ambition nomothétique de Rawls, font en outre que l'ouvrage s'ajuste mal avec les divisions du champ philosophique français, clivé entre un pôle spiritualiste tourné vers la morale et la métaphysique, et un pôle positiviste, tourné vers les sciences et la logique ⁴⁰⁹. Née, comme on l'a vu, d'une stratégie de dépassement de l'opposition entre les pôles traditionaliste et analytique du champ philosophique étasunien, la *Théorie de la justice* de Rawls est étrangère par son questionnement aux philosophes du second pôle, et rebute par son outillage analytique ceux du premier ⁴¹⁰. Dans la seconde moitié des années 1970, l'éditeur ne peut par conséquent pas viser un public préconstitué de spécialistes, auprès duquel les ventes permettraient d'amortir les coûts fixes liés à la traduction de l'ouvrage.

⁴⁰⁸ Voir dans ce même rapport la contribution de Romain Pudal.

⁴⁰⁹ Jean-Louis FABIANI, *Les Philosophes de la République*, Paris, Minit, 1988.

⁴¹⁰ En outre, la philosophie analytique rencontre alors des résistances au pôle spiritualiste comme au pôle positiviste du champ: Romain PUDAL, « La difficile réception de la philosophie analytique en France », *Revue française d'histoire des sciences humaines*, n° 2, 2004, p. 64-100.

L'ouvrage n'étant inscrit au programme d'aucun cours ou concours, il est encore moins possible pour l'éditeur de compter sur un public captif d'étudiants.

La faiblesse des recettes anticipées initialement ne peut de surcroît pas être contrebalancée par la considération des rétributions symboliques que pourrait assurer la publication de l'ouvrage ; et qui aurait pu autoriser, dans le cadre d'une stratégie de constitution d'un fonds, de mutualiser les risques avec d'autres titres⁴¹¹. Les raisons-mêmes qui privent le livre d'un public préconstitué font que le capital symbolique alors associé en France au nom de Rawls est faible. En effet, si dès la fin des années 1970 Rawls cumule tous les indices de la grandeur philosophique au sein du champ intellectuel étasunien, c'est par les marges académiques que les « théories de la justice » pénètrent en France tout au long des années 1970 et durant la première moitié des années 1980. Non seulement la première séquence de la réception de Rawls en France s'opère-t-elle en marge des départements de philosophie universitaires, mais elle est en outre le fait de spécialités elles-mêmes marginales au sein de leur discipline de rattachement. C'est dans les écrits des représentants de l'économie publique, spécialité promue par les ingénieurs-économistes qui forment les membres des grands corps techniques de l'État (Mines, Ponts), chez les rares juristes partisans d'une interprétation naturaliste du droit, et chez les premiers promoteurs des sciences cognitives en France (qui se définissent alors comme cybernéticiens), que l'on trouve les premières références à Rawls. À l'inverse, tout un faisceau d'indices paraissent témoigner du désintérêt des philosophes universitaires français, voire du dédain qu'ils manifestent à l'égard de l'ouvrage. Le dossier que la revue *Revue française de métaphysique et de morale* consacre en 1988 à Rawls à la suite de la parution de la traduction ne comprend ainsi aucun article sur celui-ci signé d'un philosophe français. L'ouvrage est même parfois accueilli par des

⁴¹¹ C'est une stratégie de ce type que Le Seuil avait en revanche mise en œuvre à ses débuts dans le domaine littéraire. Voir Hervé SERRY, « Constituer un catalogue littéraire. La place des traductions dans l'histoire des éditions du Seuil », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 44, 2002, p. 70-79.

sarcasmes. En 1987, les éditeurs de la revue *Commentaire* saluent ainsi la parution de *Théorie de la justice* par une boutade révélatrice des présupposés attachés à l'américanité chez une partie des philosophes français : « Deux fléaux venus d'Amérique menacent notre pays : Disneyland et la philosophie de John Rawls dont la *Théorie de la justice* vient de paraître en français. »⁴¹²

Non seulement le transfert de capital symbolique qu'une maison comme Le Seuil peut attendre de la traduction de l'ouvrage paraît faible au début des années 1980, mais il peut en outre se transformer en stigmatisme politique. Si Rawls est encore peu connu, sa démarche théorique (perspective normative, emploi des concepts de l'économie néo-classique) fait qu'il est souvent perçu comme un auteur conservateur ou libéral. Que les premiers intellectuels français à s'intéresser à ses écrits se recrutent en économie et en droit, disciplines traditionnellement marquées à droite, renforce sans doute ce présupposé. À la fin des années 1970, il arrive ainsi à ceux que l'on appelle à cette époque les « nouveaux économistes », et qui vulgarisent alors la pensée économique de Hayek et de Milton Friedman, de se réclamer aussi de Rawls. Dans la *Crise de l'État-providence*, publié en 1980, Pierre Rosanvallon mentionne de même Rawls aux côtés de son adversaire libertarien Robert Nozick parmi les critiques de l'État-providence⁴¹³. Perçu aux États-Unis comme le théoricien d'une gauche égalitariste et attachée à la défense des droits des minorités, c'est à un théoricien de l'économie de marché que Rawls semble le plus souvent assimilé en France avant d'être traduit, un stigmatisme auquel se heurte à plusieurs reprises ses importateurs durant cette décennie.

Cette absence d'un public captif ou préconstitué sur lequel pourraient compter les éditeurs constitue d'autant plus un obstacle à la traduction que les coûts fixes qu'elle implique sont élevés. Ces coûts se mesurent bien sûr en argent mais aussi en temps⁴¹⁴. Le faible nombre d'américanistes au

⁴¹² *Commentaire*, n° 38, 1987, p. 404.

⁴¹³ Pierre ROSANVALLON, *La Crise de l'État-providence*, Paris, Seuil, 1981.

⁴¹⁴ Il est éventuellement possible de ramener à un coût en argent (ou simplement d'en prendre la mesure) le temps passé par les entrepreneurs de la traduction à rechercher un traducteur, traduire,

sein de la philosophie française et la contradiction entre la démarche de Rawls et les divisions propres au champ intellectuel et philosophique français rendent en effet les compétences nécessaires à la traduction de l'ouvrage particulièrement rares à la fin des années 1970. Cette rareté induit tout d'abord pour l'éditeur un coût de recherche, essentiellement mesurable en temps et en énergie. Plusieurs traducteurs envisagés pour traduire l'ouvrage sont ainsi écartés après s'être vus demander de traduire les premières pages de l'ouvrage. Au vu des témoignages recueillis, il apparaît que la raison de ces échecs répétés est double. Elle tient tout d'abord à la division des traducteurs entre traducteurs professionnels et traducteurs universitaires, qui fait qu'il est difficile de cumuler les compétences linguistiques et les compétences philosophiques nécessaires à la traduction d'une production académique spécialisée. À cet obstacle s'ajoute en outre dans le cas de Rawls, le fait que les compétences nécessaires à sa traduction sont rendues plus rares encore par l'état de la division du travail disciplinaire en France. À côté des références traditionnelles de la philosophie politique, l'ouvrage fait en effet un usage abondant de concepts et raisonnements issus de la science économique et du droit et présente un degré de formalisation inhabituel pour ce type de production. Sa traduction nécessite ainsi des savoir-faire dont l'apprentissage se fait généralement de manière séparée et qui ne sont par conséquent que rarement réunis.

C'est donc en vertu d'une trajectoire très particulière que Catherine Audard est en mesure de réunir alors ces compétences, ce qui lui vaut d'être retenue par Le Seuil pour traduire l'ouvrage dans la collection « Empreintes ».

Cette trajectoire porte d'ailleurs la marque de la domination de la philosophie allemande sur la philosophie anglophone, et de l'étude du marxisme sur celle du libéralisme au sein du champ philosophique français des années 1960 et 1970. Née au début des années 1940, normalienne et

réviser la traduction, en faire la promotion, etc. en le considérant, comme font les économistes, comme un coût d'opportunité, assimilable aux revenus qu'auraient pu engendrer les autres activités auxquels ils auraient pu se consacrer à la place.

agrégée de philosophie, Catherine Audard n'est en effet pas américaniste de formation mais germaniste, et a acquis son savoir-faire en matière de traduction en transcrivant depuis l'allemand des écrits du philosophe marxiste Ernst Bloch sur lequel elle a commencé une thèse. Quoiqu'il ne déroge pas à l'endogamie caractéristique des champs de production intellectuels, c'est un événement pour partie exogène aux dynamiques internes du champ philosophique français de la seconde moitié des années 1970 - la rencontre lors d'un colloque en 1975 de son second mari, le philosophe britannique Alan Montefiore - qui favorise sa reconversion. Bien que spécialiste de philosophie continentale, celui-ci enseigne la philosophie morale à Oxford qui devient dans les années 1980 un des deux principaux centres, avec Harvard, de l'éthique analytique. Les allers-retours entre Paris et Oxford qu'effectue Catherine Audard entre 1975 et 1983, et son insertion au sein du champ philosophique britannique, que favorise à partir de 1983 l'obtention d'un poste au lycée français de Londres puis à la London School of Economics, lui permettent non seulement de découvrir Rawls, mais également de bénéficier des solidarités pratiques nécessaires à la réalisation de la traduction. A Oxford en particulier, elle peut solliciter les conseils ou recueillir le soutien de plusieurs protagonistes de premier plan du débat philosophique anglophone comme le spécialiste de l'utilitarisme Jonathan Glover, ou les philosophes du droit Joseph Raz ⁴¹⁵, Ronald Dworkin ⁴¹⁶, ou Herbert Hart ⁴¹⁷.

Si cette rupture biographique et le capital social nouveau accumulé permettent à Catherine Audard d'acquérir rapidement les compétences

⁴¹⁵ Joseph Raz est un ancien élève de Herbert Hart, défenseur lui aussi du positivisme juridique.

⁴¹⁶ Philosophe du droit, Ronald Dworkin s'est fait connaître à la suite de Rawls comme le théoricien d'un libéralisme égalitaire principalement axé sur la défense des droits individuels (Taking Rights Seriously). Il a introduit dans le débat sur la justice économique la notion de responsabilité dans ses articles « Equality of Welfare » et « Equality of Ressources », qui constituent le point de départ d'une ample littérature centrée sur la notion d'égalité des chances (equality of opportunities).

⁴¹⁷ Herbert Hart est avec John Austin et John Searle un des représentants du courant de la philosophie analytique du langage ordinaire dont il a étendu les principes à l'analyse du lexique et du raisonnement juridiques. Régulièrement présenté comme le principal représentant du positivisme juridique dans le monde anglophone, il a été un des premiers interlocuteurs directs de Rawls, qui a travaillé avec lui à Oxford en 1952-1953.

linguistiques et techniques nécessaires, l'absence de traductions conventionnelles du lexique rawlsien engendre néanmoins des discussions coûteuses en temps et même émotionnellement, au point que l'éditeur et la traductrice finissent par se brouiller et ne se réconcilient que plusieurs années plus tard par l'entremise de Monique Canto-Sperber. Ce travail d'établissement de traductions conventionnelles explique en partie l'effet de cliquet qui caractérise la chronologie des traductions de l'éthique analytique en français. Nomothète, Rawls fonde dans *Théorie de la justice*, tout un lexique en grande partie nouveau, ensuite repris pour l'essentiel par ses continuateurs. Pour cette première traduction d'un ouvrage d'éthique analytique en français, Catherine Audard et Jean-Pierre Dupuy ne peuvent s'appuyer sur aucune convention admise pour traduire ce vocabulaire technique si bien que six années sont encore nécessaires à la réalisation de la traduction ; mais les choix fixés à cette occasion sont par la suite repris dans la plupart des traductions ultérieures de Rawls et de ses interlocuteurs anglophones, et quand des modifications sont introduites, celles-ci s'inscrivent néanmoins dans un travail cumulatif de traduction. Les débats autour de la traduction de la notion de « *fairness* », à partir de laquelle Rawls caractérise sa théorie de la justice (« *justice as fairness* »), sont sans doute les plus emblématiques des difficultés sémantiques qui peuvent faire obstacle à la traduction, et des économies d'échelle que la cumulativité du travail de traduction rend par la suite possible. Pour ce concept central de la philosophie rawlsienne, plusieurs traductions possibles sont en effet envisagées et circulent avant même la parution de l'ouvrage en 1987 sans qu'aucune ne s'impose. Celle finalement retenue dans l'ouvrage sera néanmoins systématiquement reproduite par la suite sans n'être plus jamais questionnée⁴¹⁸. Il en va de même de néologisme comme

⁴¹⁸ La notion renvoie chez Rawls à la fois à l'idée d'égalité de traitement et d'un jugement de justice pratique, voire intuitif, par différence avec l'énoncé explicite de principes abstraits auquel renvoie la notion de justice. Impartialité est un temps envisagé puis écarté, Rawls distinguant dans un passage de *Théorie de la justice*, une conception de la justice as fairness, d'une conception de la justice as impartiality. C'est le terme « équité » qui est finalement retenu, mais le néologisme d'« équitabilité » avait auparavant été proposé pour distinguer la fairness de la notion aristotélicienne d'équité, qui a survécu dans le common law britannique et apparaît chez Rawls à travers le concept d'equity. Voir l'article « fairness », rédigé par Catherine Audard dans : Barbara

« perfectionnisme », « communautarisme », ou « libertarisme », finalement adoptés pour traduire respectivement « *perfectionnism* », « *communitarianism* » et « *libertarianism* » et systématiquement repris ensuite. Pour pallier l'absence de conventions de traduction stabilisées, Catherine Audard sait également reconvertir ses compétences de germanistes, acquises en traduisant Ernst Bloch puisque, comme elle me l'explique en entretien, elle s'aidera de la traduction allemande de *Théorie de la justice*, parue antérieurement, pour traduire le texte anglais en français. La domination, au sein du champ philosophique français, de la tradition philosophique germanique se fait ainsi sentir jusque dans le travail de traduction lui-même.

La politisation des « théories de la justice » durant les années 1990

Si la question de la réception des « théories de la justice » est spontanément posée aujourd'hui en termes de « retard », la reconstitution du point de vue des entrepreneurs de la traduction à la fin des années 1970 et au début des années 1980 conduit donc à retourner le questionnement. En l'absence d'un public préconstitué pour l'ouvrage ou de rétributions symboliques marquées, et au regard du coût de la traduction, comment celle-ci a-t-elle été rendue possible, et comment la levée de ces contraintes économiques de départ a-t-elle permis l'essor des traductions des ouvrages d'éthique analytique ?

Deux stratégies sont à cette fin successivement mises en œuvre par les importateurs des « théories de la justice » en France. La première stratégie, employée tout au long des années 1990, consiste à accroître la demande adressée aux ouvrages en visant non pas les spécialistes de philosophie politique, mais le public généraliste au moyen d'un travail de politisation des « théories de la justice ». Productions issues du pôle le plus autonome du champ intellectuel étasunien, les « théories de la justice » se trouvent requalifiées comme des théories politiques, le plus souvent antagonistes,

CASSIN (sous la dir. de), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004.

afin de desserrer les contraintes qui pèsent sur leur traduction. Cela permet à la fois de réduire les coûts de traduction en faisant appel à des ressources hétéronomes, et surtout d'accroître la demande adressée à l'ouvrage du côté des non-spécialistes.

Cette stratégie de politisation des « théories de la justice » permet tout d'abord de desserrer les contraintes qui pèsent sur l'offre de traduction. Alors que la faible reconnaissance de Rawls chez les philosophes français ne laisse sans doute guère espérer une subvention publique, c'est de la concurrence diplomatique entre la France et les États-Unis dont les importateurs de Rawls vont savoir jouer en faisant appel à une aide du service culturel de l'ambassade étasunienne à Paris. Selon un document interne daté du 23 avril 1986, 72 750 francs sont ainsi versés au Seuil, couvrant 50% des frais de fabrication, deux tiers des frais de traduction, et la moitié des frais de relecture. En contrepartie, 3 000 exemplaires sont cédés gratuitement à *Nouveaux horizons*, maison d'édition du Département d'État étasunien, et un monopole de distribution lui est accordé dans les pays d'Afrique francophone. Ce dispositif renvoie à une pratique ancienne de la diplomatie étasunienne, notamment mise en œuvre par le passé en direction des pays communistes. Il prend sens au regard de la coexistence au sein du système culturel transnational de plusieurs centres qui, comme l'a montré Gisèle Sapiro en s'appuyant sur les travaux de David Harvey⁴¹⁹, contrôlent chacun des zones d'influence d'étendue variable qu'ils se concurrencent entre eux. Il sera par la suite à nouveau fait appel à *Nouveaux horizons* pour financer la traduction d'autres « théories de la justice ». Rien qu'en 2011, se sont encore ajoutés au catalogue de cette maison d'édition un nouvel ouvrage de Rawls et un autre de Michael Walzer.

Toutefois, davantage que les contraintes pesant sur l'offre, ce sont celles qui limitent la demande que ces stratégies de politisation permettent de desserrer : il devient possible de cibler le public généraliste plutôt que le public spécialisé. Entre 1987 et la fin des années 1990 sont ainsi

⁴¹⁹ Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau monde, 2009 (introduction et « Mondialisation et diversité culturelle »).

successivement fabriqués ce qu'on pourrait appeler un Rawls social-démocrate, un Walzer pluraliste, et un Sen altermondialiste, contribuant à faire circuler ces références au sein du champ de production idéologique français. Plusieurs remarques s'imposent à ce propos.

Tout d'abord, ce travail de fabrication s'apparente toujours à un travail de co-production auquel concourent de manière plus ou moins concertée et consciente un large ensemble d'acteurs. Dans le cas de la traduction de *Théorie de la justice*, cet ensemble inclut bien sûr les entrepreneurs de la traduction dont le travail de « mise en livre ⁴²⁰ » de l'ouvrage contribue à marquer celui-ci comme social-démocrate. La quatrième de couverture, rédigée par la traductrice, décrit ainsi l'ouvrage comme la « charte moderne de la social-démocratie », et une nouvelle préface est réclamée en ce sens à Rawls. La réussite de cette interprétation social-démocrate de Rawls tient toutefois également à la « mise en livre élargie ⁴²¹ » de l'ouvrage, c'est-à-dire au travail des journalistes et critiques qui, dans les comptes rendus qu'ils proposent dans la presse, les *news-magazine*, et les revues intellectuelles généralistes reprennent pour l'essentiel le cadrage objectivé dans la mise en livre et contribuent ce faisant à le stabiliser. Ce premier marquage de Rawls, qui s'inscrit contre un marquage libéral antérieur, trouve enfin une validation sociale dans les usages sociaux-démocrates de Rawls de la part d'agents du champ politique ou bureaucratique durant les années qui suivent, que ce soit dans le cadre des colloques sur la justice sociale et le pluralisme organisés par le Commissariat général du plan en 1991 et 1992, ou à travers l'inscription de Rawls aux côtés d'Edgar Morin et d'Habermas au programme de l'« aggiornamento idéologique » du parti socialiste lors du Congrès de l'Arche de décembre 1991.

Deuxième remarque, ce travail de politisation est fonction des reconfigurations du champ de production idéologique, dont la structure définit à un moment donné les possibles en matière politique et

⁴²⁰ Roger CHARTIER, *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 2003.

⁴²¹ La notion de « mise en livre élargie » est empruntée à Frédérique MATONTI, « L'anneau de Moebius. La réception en France des formalistes russes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 176-177, mars 2009, p. 53-67.

idéologique⁴²². Sur ce plan, la fabrication d'un Rawls social-démocrate est rendue possible par une reconfiguration des rapports de force au sein de la gauche française, et la diffusion concomitante de nouveaux langages politiques. Le déclin électoral du parti communiste, la fin de l'Union de la gauche, et le tournant de la rigueur de 1983 renforcent au sein du parti socialiste et de la gauche française la position des réseaux de la « deuxième gauche » rocardienne. Parallèlement, les classifications politiques nouvelles qui s'étaient cristallisées à la fin des années 1970 à la faveur de la critique anti-totalitaire du marxisme⁴²³ tendent de plus en plus à borner l'espace du pensable politique, à mesure que les divisions sur lesquelles elles reposent intègrent la langue commune des élites journalistiques et politiques sous la forme de schèmes semi-conscients. Multiples, tout comme les groupes au sein desquels elles se sont cristallisées⁴²⁴, ces classifications antitotalitaires se présentent comme des systèmes d'oppositions, ordonnées autour de l'opposition matricielle entre totalitarisme et démocratie (ou libéralisme, ou droits de l'homme, ou marché), qui se trouve ensuite projetée sur d'autres réalités selon un mécanisme conforme à celui du transfert de schème. Particulièrement déterminant pour comprendre la réception de Rawls, le langage qui se cristallise progressivement parmi les intellectuels, hauts fonctionnaires, journalistes et chefs d'entreprise réunis au sein de la fondation Saint-Simon, met ainsi en équivalence l'opposition entre totalitarisme et démocratie, avec celles entre État et société civile,

⁴²² Pierre BOURDIEU, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979.

⁴²³ Michael CHRISTOFFERSON, *Les Intellectuels contre la gauche*, Paris, Agone, 2009.

⁴²⁴ Dans notre thèse, cinq groupes sont identifiés au sein desquels se cristallisent des langages antitotalitaires distincts : le nouveau groupe dirigeant de la revue *Esprit* à la fin des années 1970, le groupe des « nouveaux philosophes », le groupe des « nouveaux économistes », le groupe des saint-simoniens, et le groupe des néo-kantiens (Ferry, Renaut). Nous montrons qu'au sein de chacun de ces groupes s'élaborent des systèmes de classements cohérents dont certains schèmes circulent ensuite et intègrent le sens commun des agents qui interviennent au sein du champ de production idéologique. Que ces derniers emploient parfois dans un même texte des schèmes issus de langages antitotalitaires au départ distincts explique que plusieurs langages politiques puissent parfois coexister au sein d'une même unité de discours. Voir Mathieu HAUCHECORNE, *La Fabrication transnationale des idées politiques. Sociologie de la réception de John Rawls et des « théories de la justice » en France (1971-2011)*, Doctorat de science politique réalisé sous la direction de F. Matonti et F. Sawicki, Université Lille 2, 2011.

planification économique et marché, révolution française et révolution américaine, première et deuxième gauche, sociologie et philosophie, ou encore Rousseau et Kant. Certains des schèmes saint-simoniens peuvent également prendre une forme ternaire comme le schème de la troisième voie entre le marché et l'État-providence, l'efficacité économique et l'égalité, l'individu et la société, etc. C'est en fonction des possibles nouveaux que définit la combinaison de ces différentes oppositions, possibles réalisés pour certains, ou existant à l'état latent, sous la forme de lacunes structurales⁴²⁵ à actualiser, que les « théories de la justice » sont retraduites en direction du champ de production idéologique. Pour les importateurs de Rawls, celui-ci va constituer une option permettant de faire exister ces possibles nouveaux, nés de nouvelles contraintes politiques et discursives. Les traductions des autres théoriciens de la justice, partisans ou critiques de Rawls, se font de même à la faveur des reconfigurations ultérieures du débat public. En éditant en 1998 un recueil d'articles de Sen sous le titre *L'économie est une science morale*, les éditions La Découverte visent un public de militants altermondialistes alors en constitution. Quelques années plus tard, c'est dans le cadre des controverses opposant les « républicains » et les « libéraux-libertaires » qu'est édité l'essai du philosophe multiculturaliste canadien Wil Kymlicka.

Troisième remarque, ce travail de politisation épouse étroitement les stratégies individuelles des importateurs. La collection « Libre échange » aux PUF, où est édité en 1988 l'ouvrage de Robert Nozick *Anarchie, État et Utopie*, est ainsi dirigée par un des chefs de file des « nouveaux économistes », l'économiste Florin Aftalion, et constitue un des principaux vecteurs de diffusion du néo-libéralisme en France dans les années 1980. De même, la politique de traduction que lance à partir de 1993 Monique Canto-Sperber avec la création de sa collection « Philosophie morale » aux PUF en 1993 s'inscrit dans un double positionnement, intellectuel et politique. Après s'être d'abord consacrée à l'étude de la pensée morale antique, cette normalienne et agrégée de philosophie se pose au niveau académique en promotrice d'un « renouveau de la philosophie morale » en

⁴²⁵ Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art*, ibid

important les productions contemporaines en éthique anglophone. En introduisant ces réflexions, elle tente d'importer à un niveau plus politique un modèle qui est celui de l'intellectuel publique canadien plus qu'américain, qu'elle met au service d'une posture qu'elle caractérise comme celle d'un socialisme libéral. C'est de même à l'initiative de l'ancien militant d'extrême gauche Marc Saint-Upéry que La Découverte fabrique un Sen altermondialiste ; et l'édition par son successeur Hugues Jallon de l'ouvrage susmentionné de Wil Kymlicka s'inscrit dans le cadre d'un engagement qui l'avait à l'époque conduit à militer chez les Verts et à publier un pamphlet à l'encontre des chevènementistes et de ceux qu'on labellise alors comme les « républicains »⁴²⁶.

Enfin, ce travail est fragile, et se défait aussi vite qu'il se fait. Si une interprétation sociale-démocrate de Rawls s'impose à la fin des années 1980, sa circulation au sein de différents lieux neutres durant la première moitié des années 1990 (Plan, Sciences-Po, revue *Esprit*), aboutit ainsi à la fabrication d'un Rawls théoricien des inégalités justes que promeut Alain Minc, l'essayiste et conseiller d'Edouard Balladur, lors de la campagne présidentielle de 1995⁴²⁷. Dès la fin des années 1990, des appropriations plus à gauche de Rawls interviennent, alors qu'émerge en France l'altermondialisme⁴²⁸. Inversement, du fait de son étiquetage comme altermondialiste à la suite de la publication de *L'Économie est une science morale* chez La Découverte, la figure de Sen se recentre dans le courant des années 2000.

⁴²⁶ Hugues JALLON et Pierre MOUNIER, *Les Enragés de la République*, Paris, La Découverte, 1999.

⁴²⁷ Mathieu HAUCHECORNE, « Le “Professeur Rawls” et le “Nobel des pauvres”. La politisation différenciée des “théories de la justice” de John Rawls et Amartya Sen en France dans les années 1990 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 176-177, 2009, p. 94-113.

⁴²⁸ Id., « Libéral-communiste ? Chiche ! Les usages des “théories de la justice” chez les intellectuels marxistes français », *Regards sociologiques*, n° 37-38, 2009, p. 107-122.

Des logiques de catalogues différenciées à partir des années 2000

À partir du début des années 2000, l'édition de la philosophie politique et morale anglophone ne procède plus seulement de la recherche du coup politique et s'inscrit davantage dans des stratégies de construction d'un catalogue. Ces nouvelles stratégies éditoriales sont rendues possibles par l'entrée dans le canon académique et philosophique de Rawls, Sen et des « théories de la justice » à partir de la fin des années 1990. L'accélération des traductions dans les années 2000 s'articule donc étroitement avec un processus de grandissement des « théories de la justice », qui est en outre inséparable d'un processus de qualification disciplinaire.

L'entrée dans le canon académique des « théories de la justice » est en fait double, puisqu'elle touche aussi bien le canon économique que philosophique et que les formes spécifiques de ces canons influent sur les politiques éditoriales de traduction. C'est à la faveur du développement en France de l'économie normative, branche de la microéconomie en charge de l'étude des fonctions de l'État et de son rôle en matière de fiscalité et de redistribution, que les « théories de la justice » intègrent le canon de la science économique ; et celle-ci intervient plus tôt qu'en philosophie. Si quelques thèses d'histoire de la pensée économique commencent à prendre pour objet la pensée de Rawls ou de Sen à partir du début des années 1990, il faut ici entendre la notion de canon, moins comme un ensemble de livres sur lesquels se concentrerait une activité exégétique, qu'une collection d'auteurs, reconnus comme des fondateurs de la discipline, et dont le capital symbolique s'objective dans l'association routinisée et reproduite par les manuels de leur nom à un concept, ou à un théorème de la discipline. À titre d'exemple, la plupart des manuels d'introduction à la microéconomie font ainsi une place aujourd'hui à la « fonction de bien-être social rawlsienne », et au « théorème d'impossibilité d'un parétien libéral de Sen ».

Les effets sur les politiques éditoriales de cette première entrée dans le canon s'articulent étroitement avec le modèle professionnel de la science économique étasunienne, et l'alignement croissant sur celui-ci de la science économique française à partir du début des années 1980. Le privilège

accordé aux manuels plutôt qu'à la lecture directe des textes dans l'enseignement de la science économique en France comme aux États-Unis, et une pratique de la recherche qui privilégie le format de l'article soumis à évaluation auprès des revues spécialisées plutôt que l'ouvrage, se traduit en effet en économie par une division beaucoup plus stricte qu'en philosophie entre écrits scientifiques et écrits de vulgarisation, qui se double en partie d'une séparation des supports. L'article est le support privilégié du débat scientifique, les économistes les plus reconnus réunissant parfois plusieurs de leurs articles dans un même volume alors édité par des presses universitaires. Ces publications scientifiques à destination des pairs se doublent chez certains économistes consacrés, notamment les « prix Nobel », d'ouvrages de vulgarisation destinés à des non-spécialistes. La forte internationalisation des spécialistes français d'économie normative leur faisant généralement préférer la lecture directe des textes en anglais plutôt que sous forme de traduction, les écrits les plus spécialisés sur la justice sociale écrits par des économistes étasuniens (ou des philosophes classés en France comme économistes) ne sont par conséquent pas traduits la plupart du temps. À l'inverse, les écrits de vulgarisation destinés à un public plus large, dès lors qu'ils sont un peu connus du public français, bénéficient d'une traduction. Ainsi, les théoriciens de la justice les plus discutés par les économistes spécialisés (Harsanyi, Varian, Roemer) ne sont disponibles qu'en anglais, à l'exception de Sen. Parmi les écrits de celui-ci, ce sont les essais qu'il a écrits à destination du public généraliste qui sont traduits en français, ces dix dernières années chez Odile Jacob. Les articles et ouvrages proprement scientifiques, qui lui ont valu le Nobel d'économie, ne sont en revanche disponibles qu'en anglais.

Annexe.
Du public généraliste au public spécialisé : les chiffres de vente de
Théorie de la justice

L'entrée de *Théorie de la justice* dans un régime caractéristique du pôle restreint apparaît bien si l'on considère ses ventes sur le long terme et si on les compare à certains ouvrages du pôle de production élargie qui ont pu se réclamer de Rawls. Vendu à 150 000 exemplaires, le *Rapport sur la France de l'an 2000* publié par Alain Minc en novembre 1994 et production typique du pôle de production élargie, dépasse largement les 60 000 exemplaires de *Théorie de la justice* vendus par Le Seuil depuis 1987. Destiné à servir de programme de campagne au candidat Édouard Balladur et centré autour de la notion rawlsienne d'équité (opposée à l'égalité), il n'a toutefois jamais été retiré depuis l'année de sa parution. Depuis 1987, *Théorie de la justice* a en revanche été retiré à six reprises, et il continue à se vendre année après année depuis vingt-cinq ans, la moyenne annuelle de ses ventes allant même en s'accroissant. Entre 1987 et 1997, l'ouvrage s'est ainsi vendu à 900 exemplaires par an, alors qu'entre 1997 et 2005, la moyenne annuelle des ventes s'est établie à 4 400 exemplaires. Si l'on y regarde de plus près, la courbe des ventes de *Théorie de la justice* combine en fait en partie les deux logiques. Du fait sans doute de l'intérêt politique que suscite l'ouvrage auprès du public intellectuel généraliste à sa sortie, *Théorie de la justice* se vend à 3 000 exemplaires l'année de sa parution en 1987 et ses ventes s'établissent donc autour d'une moyenne de 600 exemplaires par an dans les années qui suivent. À l'inverse, la stabilisation de ces ventes annuelles à un niveau beaucoup plus élevé dans les années 2000 s'explique sans doute par son entrée dans le canon et se conforme à la logique économique du pôle de production restreinte.

L'entrée des « théories de la justice » au sein du canon philosophique français a en revanche exercé des effets différents en matière de traduction, et favorisé l'édition d'auteurs secondaires dont l'audience se limite à un public de philosophes spécialisés. Cette entrée dans le canon des « théories de la justice », dont le meilleur indice est l'inscription de Rawls au programme de l'agrégation de philosophie en 2001, a doublement accru la demande en matière de traductions. Dans une discipline centrée sur l'exégèse des grands auteurs, elle a encouragé des politiques éditoriales visant à mettre à disposition du public français l'intégralité des textes de Rawls, y compris ceux dont l'intérêt serait d'ordre purement historique. Exemple révélateur de ce fétichisme, est parue l'an dernier en français la

traduction française du mémoire de maîtrise de Rawls, moins d'un an après son édition posthume aux États-Unis, et dont l'intérêt demeure pourtant essentiellement historique. Une traduction extensive des ouvrages de Rawls devient possible dans la mesure où ses éditeurs peuvent désormais attendre des rétributions symboliques fortes, même de ses ouvrages secondaires, ou en cas de ventes faibles. Ainsi, la déception des éditeurs de *La justice comme équité* et de *Paix et démocratie* chez La Découverte au vu des ventes de ces ouvrages, n'empêche pas qu'ils soient réédités en poche en vertu de leur statut de « classique ».

Parce que l'entrée dans le canon des « théories de la justice » s'est doublée de la constitution d'un espace francophone de l'éthique analytique, où se pratique en français une philosophie politique et morale conforme au modèle analytique, elle a aussi contribué à une diversification de la demande de traductions, en direction d'auteurs secondaires du débat anglophone et plus récents. Ceux-ci ont parfois été édités au sein de collections nouvelles, spécialisés autour de l'éthique analytique, comme la collection « L'avocat du diable » chez Hermann.

Parallèlement, cet accroissement et cette diversification de la demande en matière de traductions, y compris en direction d'ouvrages hautement spécialisés, se sont doublés d'une réduction des coûts de traduction. Tout d'abord, le statut de classiques acquis par plusieurs de ces auteurs, facilite l'obtention de subventions comme celles du Centre national du livre. De plus, avec l'intégration de l'éthique analytique aux cursus de philosophie français, les compétences nécessaires à la traduction de ce type de philosophie sont devenues moins rares et les pratiques en matière de traduction sont désormais fortement codifiées. Enfin, l'entrée dans le canon de ces auteurs fait que des rétributions symboliques sont désormais attachées à leur traduction, dans une discipline où être le traducteur d'un philosophe du canon peut être un moyen de faire carrière. Non seulement l'offre en matière de traduction de la part de docteurs, jeunes enseignants-chercheurs et parfois même professeurs s'est ainsi accrue, mais en plus, l'existence de ces rétributions symboliques font que ces traducteurs académiques sont souvent prêts à céder les traductions à un prix très

inférieur à celui du marché des traducteurs professionnels, et parfois même à la remettre gratuitement à l'éditeur. Cette économie spécifique des univers symboliques permet de comprendre pourquoi beaucoup des premières traductions des « théories de la justice » et l'intégralité des traductions de Sen (à destination prioritaire des économistes et du public généralistes) ont été le fait de traducteurs professionnels, quand les traductions les plus récentes sont toutes réalisées par des traducteurs universitaires, généralement philosophes.

Les seize années qui séparent la parution de *A Theory of Justice* en 1971 de celle de sa traduction en France en 1987 ne constituent une énigme que d'un point de vue produit par l'état présent du champ intellectuel français où Rawls fait figure de classique, où la plupart de ses partisans ou adversaires étasuniens ont été traduits, et où le questionnement qu'il a initié est désormais devenu dominant chez les philosophes politiques. Ce point de vue est toutefois le produit d'une histoire longue, celle de l'entrée des « théories de la justice » au sein du canon philosophique français, et pour comprendre ce que ce point de vue rétrospectif ne peut qu'appréhender comme un « retard », il faut savoir s'en déprendre en reconstruisant celui qui pouvait caractériser les entrepreneurs de la traduction à la fin des années 1970 ou au début des années 1980 dans un tout autre état du champ. On est ainsi conduit à inverser le raisonnement et à se demander ce qui a permis de lever les contraintes économiques et symboliques qui pesaient initialement sur la traduction du livre. Comme on l'a vu, en lien avec les reconfigurations du champ de production idéologique et l'entrée dans le canon économique et philosophique des « théories de la justice », deux stratégies ont successivement été mises en œuvre au niveau éditorial : une stratégie de politisation des « théories de la justice » destinée à leur ouvrir le marché du public généraliste ; et une stratégie de constitution d'un fonds de classiques aux ventes pérennes, au moins à moyen terme.

Trois raisons, a-t-on suggéré en introduction, justifient de s'intéresser à la traduction de la philosophie politique et morale anglophone en français pour analyser les mécanismes qui favorisent ou font obstacles à la traduction d'une œuvre étrangère : l'effet de cliquet qui caractérise sa

chronologie, sa géographie fragmentée, et la possibilité qu'offre ce corpus cohérent de s'interroger sur les ouvrages traduits aussi bien que non-traduits. Pourquoi le rythme des traductions des « théories de la justice » s'accélère-t-il brusquement après 1987 ? Pourquoi les traductions de ces ouvrages qui se répondent entre eux s'ignorent-elles pour partie ? Pourquoi certains ouvrages sont-ils traduits quand d'autres ne le sont pas ? L'effet de cliquet tient comme on l'a vu à ce que la publication de *Théorie de la justice* par les éditions du Seuil en 1987 à la fois crée pour les autres traductions un marché qui n'existait pas auparavant, et réduit considérablement leurs coûts en promulguant des conventions en matière de traduction. La géographie fragmentée des traductions procède pour l'essentiel de la stratégie initiale de politisation des « théories de la justice », qui fait que les traductions des différents théoriciens de la justice prolongent durant les années 1990 les stratégies politiques antagonistes de réseaux politico-intellectuels concurrents. Enfin, comme l'a montré l'étude comparée des traductions en économie et en philosophie, le fait que certains auteurs soient traduits et d'autres pas procède de leur qualification disciplinaire dans le contexte français (économie ou philosophie) et de la structuration propre à ces disciplines.

Conclusion

Gisèle Sapiro

Les obstacles à la traduction varient selon divers facteurs. En premier lieu, les rapports de force entre les cultures, qui font que la traduction d'œuvres de tel pays est plus ou moins valorisée dans la culture d'accueil, la « grandeur » étant ici fonction du capital symbolique accumulé par les cultures nationales. Le marché de la traduction constitue un bon baromètre des évolutions et des fluctuations de ces rapports de force⁴²⁹. Le déclin relatif de la position de la culture française se manifeste ainsi, on l'a vu, par une baisse de l'intérêt pour les livres publiés en France. L'écart entre les classiques qui font encore partie du patrimoine universel et continuent à être réédités, voire retraduits, et la production contemporaine, est révélateur de cette trajectoire déclinante, notamment face à l'hégémonie croissante de la culture étasunienne depuis les années 1960, qui se manifeste tout particulièrement dans le domaine du livre. Ce déclin demeure cependant relatif, et varie lui aussi selon les relations tissées entre les pays. Si les représentations stéréotypées de la culture française au Royaume-Uni, dont on a vu des exemples, renvoient à une concurrence ancienne entre deux puissances, la comparaison de deux pays occupant une position dominée mais en ascension sur le marché de la traduction, les Pays-Bas et le Brésil, fait apparaître une différence selon la tradition des échanges culturels : alors que les Pays-Bas, comme la plupart des pays du nord de l'Europe, sont tournés vers les cultures anglo-américaines, et de plus en plus vers la culture étasunienne, le Brésil, tout comme nombre de pays de langue latine, au sud de l'Europe et en Amérique du sud, conservent des liens étroits avec la France. Cependant, la concurrence de la production culturelle en provenance des États-Unis se fait ressentir nettement, là aussi, dans le discours des acteurs et dans les pratiques. Elle s'exprime notamment par la

⁴²⁹ Bien que cette langue ne faisait pas partie des cas étudiés, l'enquête a fait ressortir la montée de l'espagnol, notamment aux États-Unis et au Brésil.

médiation qu'elle peut exercer dans la réception de la littérature et de la pensée française : par-delà l'exemple paradigmatique de la « *French Theory* », une comparaison systématique des titres traduits du français dans différents pays ferait sans doute ressortir cette logique mimétique, mais il faudrait pouvoir disposer d'une chronologie fine des dates de cession, ce qui demanderait un autre dispositif d'enquête centré sur la carrière internationale de certains ouvrages. Le cas brésilien présente un intérêt particulier, dans la mesure où les liens avec la culture française sont imbriqués dans l'histoire de l'émancipation du colonialisme portugais, soulevant la question des rapports entre hégémonie culturelle et domination coloniale, qui déborde le cadre de la présente enquête, mais mériterait d'être approfondie. La position du Brésil, dominée à l'échelle internationale, mais dominante au niveau régional de l'Amérique latine, en fait aussi un cas particulièrement intéressant à étudier. Comme les Pays-Bas, mais avant eux, dès les années 1970, le Brésil est parvenu à faire reconnaître sa littérature et sa culture nationales au niveau international, au point de renverser le rapport de force symbolique avec l'ancienne puissance coloniale, le Portugal. La politique menée par les Pays-Bas pour promouvoir sa littérature a également porté ses fruits dans les années 1990. Dans les deux cas, la production en sciences humaines et sociales demeure en revanche assez peu visible hors de leurs frontières. Ainsi, comme l'a montré le cas d'Abram de Swaan, les « grandes œuvres » ont des chances inégales d'accéder à la reconnaissance internationale en fonction non seulement de leur langue d'origine mais aussi de l'origine géographique de leur auteur.

Bien que les plus saillants, les rapports de force entre cultures nationales ne sont cependant qu'un aspect des logiques qui régissent la circulation des œuvres sur le marché de la traduction, et tendent à masquer la polarisation entre pôle de grande production et pôle de production restreinte. Les obstacles à la traduction varient aussi entre ces deux pôles, selon les logiques qui prévalent de part et d'autre, logique de rentabilité à court terme d'un côté, logique privilégiant la qualité intellectuelle ou esthétique des œuvres de l'autre : la mesure de la « grandeur » ou de la valeur diffère fortement entre ces deux pôles, entre valeur commerciale et valeur symbolique, comme en témoigne l'opposition entre les « *big books* » et les « *great works* » (« chefs d'œuvre »). Or, comme nous l'avons constaté ailleurs⁴³⁰, le pôle de grande production est dominé partout dans le

⁴³⁰ Gisèle SAPIRO (sous la dir. de), *Translatio, op. cit.*, chap. 5.

monde par les ouvrages de langue anglaise, qui proviennent pour la plupart du Royaume-Uni et des États-Unis (ce qui explique la quasi-inexistence des traductions en anglais à ce pôle, et la prépondérance des traductions de l'anglais dans les autres pays, où elles entrent même en concurrence avec la production locale). De ce fait, les traductions du français, qu'il s'agisse de littérature ou de sciences humaines, sont confinées depuis les années 1980 au pôle de production restreinte, dans la catégorie d'ouvrages classés « haut de gamme » (« *upmarket* ») ou « sérieux » par les agents de l'intermédiation. D'où le constat récurrent de leur plus faible rentabilité (au Pays-Bas comme au Brésil), par comparaison avec les traductions de l'anglais.

C'est au pôle de production restreinte que la traduction constitue une consécration, dans la mesure où elle se fonde sur la reconnaissance de cette valeur, même si, comme on l'a vu, le processus de sélection s'appuie sur des indicateurs comme le capital symbolique de l'éditeur (Gallimard arrivant en tête en littérature, Le Seuil en sciences humaines et sociales pour la France), la critique, les prix littéraires. Notons cependant que les marques les plus prestigieuses des grands groupes, comme Knopf, Farrar Strauss Giroux, Harcourt ou Metropolitan Books aux États-Unis, tentent de combiner les deux logiques, privilégiant les ouvrages de qualité ayant un potentiel commercial, le prix Goncourt apparaissant généralement comme un bon indicateur des deux.

Si au pôle de grande production, le principal obstacle à la traduction tient à l'anticipation d'une moindre rentabilité, les obstacles de type économique ne sont pas absents du pôle de production restreinte, mais s'y présentent sous un jour différent : celui de la viabilité, plutôt que de la rentabilité à court terme, d'un projet sélectionné avant tout pour sa valeur intellectuelle ou esthétique. Or cette viabilité est rendue encore plus aléatoire avec l'emprise croissante des logiques qui prévalent au pôle de grande production sur le marché du livre, par l'intermédiaire notamment des structures de distribution (chaînes de librairies, grandes surfaces) et du service commercial des maisons d'édition, ainsi que des stratégies agressives d'occupation de l'espace public dans le cadre de la concurrence entre grands groupes⁴³¹. Dans le monde éditorial anglo-américain où elles sont peu valorisées, en raison de la prophétie auto-réalisatrice sur leur faible rentabilité, les traductions sont les premières touchées par cette évolution.

⁴³¹ John B. THOMPSON, *Merchants of Culture*, *op. cit.*

Face à cela, les stratégies des petits éditeurs indépendants oscillent entre résistance et adaptation. Si la traduction constitue, au pôle de production restreinte, une consécration pour l'auteur (et aussi pour son éditeur), elle est, pour nombre de petits éditeurs nouveaux entrants, un mode d'accumulation de capital symbolique comme on l'a vu aussi dans tous les pays étudiés, aussi bien en littérature qu'en sciences humaines et sociales. Pour certains d'entre eux, il s'agit d'une étape : dès qu'ils auront atteint une certaine visibilité et reconnaissance, ils pourront publier des auteurs en langue d'origine, et la part des traductions dans leur catalogue diminuera. Mais, pour beaucoup d'entre eux, la traduction est conçue comme une vocation et une mission. Cette mission est affichée notamment par les éditeurs à but non lucratif, et justifie l'aide qu'ils obtiennent des fondations philanthropiques. Les autres font appel à des aides publiques ou privées, devenues nécessaires pour assurer la viabilité des projets de traduction.

La possibilité d'obtenir une aide varie cependant selon les traditions nationales et l'existence de politiques de soutien à la traduction. Le cas des Pays-Bas illustre les effets d'une politique volontariste qui a permis l'accès de la littérature d'un petit pays à la visibilité sur la scène internationale. On pourrait citer les cas comparables, sous ce rapport, de la littérature israélienne en hébreu ou de la littérature coréenne. En France, la politique d'aide aussi bien à l'intraduction de livres en langue étrangère qu'à l'extraduction d'ouvrages en français a favorisé d'un côté l'investissement croissant des éditeurs dans la traduction, à en juger par la hausse de 100% du nombre de traductions entre le début des années 1980 et le début des années 2000 – hausse supérieure à la fois à la croissance du marché du livre national et à celle du nombre de traductions dans le monde, qui était de +50% pour la même période –, d'un autre côté le maintien de la part des traductions du français à l'étranger – part qui s'établit autour de 10-11% des livres traduits dans le monde, le français restant deuxième, loin derrière l'anglais (environ 59%), et légèrement devant l'allemand (autour de 9%). Outre les aides du CNL à la traduction, celles mises en place au début des années 1990 par le ministère des Affaires étrangères dans le cadre du Programme d'aide à la publication (aide à l'acquisition de droits, et dans certains cas aide à la traduction) ont sans doute permis de redresser la courbe légèrement déclinante des traductions du français dans la seconde moitié des années 1990. Nombre d'éditeurs étrangers (et français également) se plaignent, on l'a vu, du montant trop restreint de ces aides, habituellement limitées à un tiers du coût de la traduction. Le caractère

insistant de ces doléances tient en partie à la situation d'enquête, les enquêteurs ayant sans doute été pris, sinon pour des représentants officiels de l'État français, du moins pour des intermédiaires susceptibles de transmettre le message, puisque l'enquête était menée dans le cadre d'une convention avec le ministère de la Culture. Mais il tient aussi aux intérêts divergents entre les différents acteurs du marché de la traduction, les éditeurs se plaignant aussi du coût des droits et de la traduction, qu'ils essaient de minimiser, au détriment des traducteurs, qui de leur côté revendiquent une plus juste reconnaissance de leur travail tant sur le plan économique que symbolique.

Or la reconnaissance de ce travail dépend de manière plus générale de la place de la traduction dans la culture d'accueil, qui varie, là encore, d'une tradition nationale à l'autre. Si cette variation est fonction de la position de la culture considérée dans le système global des rapports de force entre pays, les pays dominants tendant de manière générale à dévaluer la traduction, tandis que les pays dominés la valorisent (la part de la traduction sur le marché du livre croît selon qu'on passe des premiers aux derniers), ce schéma doit être nuancé par un ensemble de facteurs, incluant l'existence plus ou moins ancienne d'une édition en langue nationale, sa tradition en matière de traduction, les logiques protectionnistes, les obstacles politiques (censure ou rapports de dépendance politique), et la place de l'enseignement des langues. Ainsi les pays les plus dominés, à savoir les anciennes colonies, traduisent peu, en l'absence de structures éditoriales suffisamment développées (elles sont parfois quasi inexistantes, comme en Afrique), de ressources, de savoir-faire, de compétences linguistiques : elles demeurent souvent un marché secondaire pour les anciennes puissances coloniales. Les traductions ont été une pièce maîtresse de la construction de marchés du livre en langues nationales, et continuent de l'être. La formation de ces marchés permet de s'inscrire dans un système d'échanges avec les pays dominants, qui passent souvent par des accords diplomatiques. L'enseignement des langues, autre condition cruciale pour favoriser à la fois la traduction et la diversité des langues traduites, se négocie souvent dans le cadre de ces échanges. L'absence de compétences linguistiques est un des premiers obstacles à la circulation des œuvres : le vieillissement des traducteurs du français au Brésil a été mentionné, on s'en souvient, comme un des facteurs de la fragilisation des traductions du français dans ce pays.

Mais la dévaluation des traductions dans les cultures dominantes n'est pas une fatalité. L'exemple de l'Allemagne (jusqu'aux années 1990) ou de la France témoignent du contraire. La place de la traduction dépend aussi de

la capacité des importateurs culturels d'imposer leurs choix et de les faire valoir sur le marché de la traduction. La mobilisation récente des petits éditeurs et des traducteurs américains en faveur de la traduction, qu'ils ont constituée comme une cause à la fois culturelle et politique, en alliance avec le PEN Club, a permis de la revaloriser dans le domaine littéraire, sous l'étiquette « *international literature* ». Ce mouvement s'est répercuté au Royaume-Uni. L'intérêt croissant pour les études portant sur la traduction dans le monde académique comme dans le monde politique atteste aussi un changement, sans doute lié à la prise de conscience que la globalisation n'implique pas nécessairement la diversité culturelle, et que cette diversité passe aussi par la traduction. Faute d'être parvenue à se constituer une identité culturelle, la communauté européenne semble enfin prendre en considération l'importance de la traduction – dont Umberto Eco disait à juste titre que c'est la langue de l'Europe –, avec la mise en place de politiques d'aide et l'étude des conditions d'attribution d'un prix de traduction. On peut donc penser que la traduction est promise à un bel avenir.

La situation de la littérature et des sciences humaines et sociales est cependant très différente sous ce rapport. Si le cadre national prévaut encore fortement dans la perception des œuvres littéraires – la nécessité de forger des notions comme « *world literature* » ou « littérature-monde » en témoignent *a contrario* –, et si la littérature est étroitement associée à la langue, indépendamment du cadre national, impliquant des obstacles culturels et linguistiques spécifiques qu'on a détaillés au long de cette enquête, les problèmes se posent en d'autres termes en sciences humaines et sociales. Non pas que les cadres de perception nationaux y soient inexistant, on a vu au contraire le poids qu'ils pouvaient avoir dans la circulation des « grandes œuvres » : la disqualification de la philosophie pragmatiste en France en est un exemple flagrant, surtout par comparaison au statut privilégié de la philosophie allemande. Cependant, la compétition internationale entre les universités, arbitrée par des classements et des indicateurs bibliométriques plus que sommaires, et la pression exercée sur les chercheurs pour qu'ils s'internationalisent (qui se fait d'autant plus vivement ressentir en France comme en Allemagne qu'elle est relativement neuve, contrairement aux pays dominés où l'internationalisation était de longue date un critère d'excellence), couplée à l'absence de ressources pérennes pour financer les traductions, conduit à l'augmentation des publications faites directement en anglais. Cela est moins vrai des livres que des articles, régis par la règle de la publication inédite (qui n'empêche pas

les pratiques de « recyclage », notamment par les chercheurs américains lorsqu'ils publient en français). Par ailleurs, les éditeurs rechignent de plus en plus à traduire des ouvrages de l'anglais au motif que cette langue est largement lue (et bien qu'un rapide examen des citations conduirait sans doute à constater que les livres non traduits sont beaucoup moins lus et cités, ne serait-ce que parce qu'ils sont plus difficiles à trouver, en France du moins). Or les traductions d'ouvrages de sciences humaines et sociales faites à partir d'autres langues sont beaucoup plus rares, hormis l'allemand (surtout dans le domaine de la philosophie) et l'italien, ou le français hors de France. L'anglais est-il en train de devenir la langue universelle des sciences humaines et sociales comme il l'est déjà pour les sciences de la nature ? Si l'adoption d'une langue de travail universelle présente des avantages évidents en termes de communication des résultats des recherches, elle risque, dans ces sciences, d'entraîner une déperdition importante d'informations et de significations, la traduction constituant, dans ce domaine, un mode de relativisation des catégories de pensée et donc un enrichissement de la réflexion. Qui plus est, outre que les chercheurs non anglophones se trouvent en position inégale face à une langue qui n'est pas celle dans laquelle ils ont été socialisés ni dans laquelle ils ont étudié, on a vu qu'il ne suffisait pas de publier en anglais pour acquérir une visibilité sur la scène internationale, la localisation institutionnelle et géographique jouant tout autant (un-e chercheur-e italien-ne ou néerlandais-e en poste dans une université américaine ayant beaucoup plus de chances d'accéder à la visibilité qu'un-e chercheur-e de la même nationalité en poste dans son pays d'origine, même lorsqu'elle ou il publie directement en anglais). De même, si le nombre relativement élevé de citations de livres d'auteurs français en traduction anglaise, par comparaison au faible taux de citation des revues scientifiques françaises, atteste l'importance des traductions dans cette langue pour l'accès à la visibilité internationale, le succès de la politique de traduction en anglais de nombre de revues françaises, qui est en train de se mettre en place, dépendra de la capacité de ces revues à s'inscrire dans le champ de référence des universitaires des autres pays, donc de reconvertir leur capital symbolique national en capital symbolique international, ce qui n'a rien d'automatique. Moins encore qu'en littérature, bien qu'elle soit plus nécessaire dans ce domaine, la politique volontariste, ne suffira pas à elle seule à reconfigurer les rapports de force internationaux.

Cela rappelle qu'il ne suffit pas qu'un texte soit traduit pour qu'il soit reçu, et les obstacles à la réception sont nombreux, en littérature comme en

sciences humaines et sociales, comme on l'a vu : obstacles dans la distribution, dans le moindre intérêt de la critique, dans l'étendue du public, et aussi, pour les sciences humaines et sociales en particulier, dans les malentendus et les instrumentalisation, qu'illustrent bien l'exemple des usages de l'œuvre de Rawls en France. Et ce n'est qu'au terme d'un processus long et complexe, qui repose sur l'action d'importateurs qualifiés, qu'une « grande œuvre » traduite en sciences humaines et sociales est susceptible de devenir un programme de recherche, à l'instar de celle d'Elias ou de Bourdieu.

Annexes

L'enquête par entretiens

La population des 227 enquêtés (pour 229 entretiens ; voir tableau ci-dessous) se compose de 108 éditeurs, responsables éditoriaux, directeurs de collection, 45 traducteurs, et différents types d'intermédiaires spécialisés : 14 agents littéraires ou sous-agents, 19 responsables de services de cession, 20 représentants officiels des politiques culturelles (12 pour la France, 8 pour les autres pays⁴³²), et 23 libraires et critiques.

Tableau récapitulatif des entretiens réalisés (N=229)

	Éditeurs/ Directeurs de collection	Services de cession	Traduc- teurs	Bureau du livre, conseillers culturels français	Représentants étrangers livre & traduction/ associations profes- sionnelles	Agents Littéraires Scouts	Réception (libraires, critiques)
France	40	18	9	3	2	2	8
Royaume Uni	16	0	9	6	3	3	4
USA	26	1	13	1	0	7	5
Pays Bas	6	1	2	1	3	2	6
Brésil	20	0	11	1	0	0	0
Total	108	20	44	12	8	14	23

⁴³² Nous avons inclus dans cette catégorie un représentant d'une association professionnelle.

La population des éditeurs, responsables éditoriaux et directeurs de collection est représentative de la diversité du paysage éditorial, selon les oppositions structurantes spécifiques à chacun des champs nationaux étudiés.

Pour la France, 40 entretiens ont été réalisés avec 26 enquêtés en sciences humaines (dont 2 femmes), 11 en littérature (dont 5 femmes) – qui se répartissent entre grandes maisons littéraires généralistes, dotées d'un grand prestige (3 dont une indépendante, deux autres appartenant à un grand groupe ; 9 entretiens pour 8 enquêtés) ; de maisons de taille moyenne apparues dans les années 1970 et plus ou moins spécialisées dans la traduction littéraire (4 maisons ; 5 entretiens) ainsi qu'une petite de création récente (2 entretiens) ; maisons plus ou moins savantes ou universitaires spécialisées dans les sciences humaines (8 maisons, 13 entretiens) ; et petits éditeurs indépendants de création récente qui jouent un rôle phare dans la traduction d'essais de sciences humaines et sociales depuis les années 1990 (7 maisons ; 8 entretiens).

Pour les États-Unis⁴³³, sur les 28 enquêtés (dont 12 femmes pour 26 entretiens, deux ayant été réalisés avec des couples), 5 travaillaient dans quatre marques (*imprint*) littéraires prestigieuses intégrées à un grand groupe, 3 dans un grand groupe international, 10 dans des maisons indépendantes, l'une ancienne et prestigieuse, de taille moyenne, les neuf autres petites et de création récente, 5 dans des maisons d'édition à but non lucratif (4), 4 dans des presses universitaires (3).

Au Royaume-Uni, 16 entretiens (dont 11 femmes) ont été réalisés pour 14 maisons d'édition (12 *contemporary fiction* ; 2 *non-fiction*), dont 3 marques prestigieuses appartenant à des grands groupes, 1 maison moyenne indépendante seule cotée en bourse, 8 petites maisons indépendantes, 2 grandes maisons indépendantes (*non-fiction*). Les maisons d'édition universitaires jouant un rôle très marginal dans la traduction, centré sur les classiques, on a choisi de se limiter au secteur très dynamique des petits éditeurs.

Au Brésil, les 20 enquêté-e-s (dont 11 femmes) provenaient de 16 maisons d'édition, 6 généralistes, dont 3 grandes (une appartenant à un grand groupe) et 3 de taille moyenne (dont une appartenant à un grand groupe) ; 7 savantes dont 1 grande, 2 moyennes et 4 petites (l'une appartenant à un groupe) ; 2 universitaires ; 1 de taille moyenne consacrée à la littérature pour enfants.

⁴³³ Une partie a été réalisée au cours d'une enquête précédente.

Au Pays-Bas, les 6 enquêtés (dont 2 femmes) proviennent de cinq maisons différentes. Pour la littérature, 2 proviennent d'une maison ancienne et réputée, où une collection spécifique de littérature française a été fondée en 1991. Un entretien a été réalisé avec le directeur d'une maison indépendante et plus récente, ainsi qu'avec celui d'une toute petite maison, particulièrement attentive à la traduction d'ouvrages français. Concernant les sciences humaines, les 2 éditeurs qui ont été interrogés proviennent respectivement de la maison d'édition la plus grande dans le domaine de la philosophie et des essais, et d'une petite maison.

Vingt entretiens ont été réalisés avec 19 personnes (dont 17 femmes) travaillant dans des services de cession, la grande majorité (18) en France, 1 aux États-Unis et 1 aux Pays-Bas. Côté français, 6 travaillaient dans de grandes maisons d'édition généralistes (dont une indépendante), 12 dans neuf maisons d'édition savantes ou universitaires.

Les agents littéraires et scouts comptaient 14 enquêté-e-s (dont 12 femmes), dont 7 relevant d'agences localisées aux États-Unis ; 3 au Royaume-Uni, 2 en France, 2 aux Pays-Bas.

Les 44 traducteurs, répartis à peu près proportionnellement entre les langues et les pays, peuvent être classés selon leur statut de traducteurs professionnels ou d'universitaires, qui implique des conditions de travail différentes, les universitaires étant moins soumis à la pression économique. Si on trouve les deux profils aussi bien en sciences humaines qu'en littérature, les professionnel-le-s sont plus nombreux-e-s dans la littérature contemporaine ainsi que dans des genres comme le polar ou la littérature pour la jeunesse, les universitaires sont plus présents dans les sciences humaines ou dans la littérature classique.

Près de la moitié des traducteurs interrogés, toutes langues confondues, étaient des femmes (21 sur 44) : en France, elles étaient 4 sur 9 ; au Royaume-Uni, 5 sur 9 ; au Brésil, 5 sur 11 ; aux États-Unis, 6 sur 13 ; aux Pays-Bas, 1 sur 2.

Les représentants étatiques français interrogés sont au nombre de 12 (MAE, Cultures France, Bureau du livre, CNL). A quoi s'ajoutent 8 entretiens avec des représentants de politiques du livre et de la traduction dans d'autres pays (British Council, Art Council, Lettres Nordiques, Institut néerlandais, NLPVF, Europe).

Afin de recueillir des points de vue du circuit de réception, on a également réalisé des entretiens avec des journalistes et des libraires. 6 journalistes et critiques (dont 3 femmes) ont été interrogées : 2 en France (une littéraire, un de science humaines), 2 au Royaume-Uni, 2 aux Pays-

Bas. Sur les 17 libraires, 5 étaient localisés aux États-Unis (dans la région de New York, les cinq sont des librairies indépendantes), 2 au Royaume-Uni (une librairie), 4 aux Pays-Bas (deux travaillent dans des librairies indépendantes d'Amsterdam, deux dans une chaîne néerlandaise), 6 en France (tous travaillant dans des librairies indépendantes, quatre situées à Paris, une à Rennes).

Le terrain a été d'accès assez aisé. La plupart des enquêtés ont accueilli notre requête très favorablement et ont accepté de nous recevoir rapidement et assez longuement (entre une et deux heures en moyenne). L'accueil a été plus favorable en France. À l'étranger (aux États-Unis et au Brésil notamment), l'équipe a parfois rencontré quelques difficultés soit à contacter les gens, soit à les rencontrer, même parfois lorsqu'un accord de principe avait été donné, mais cela n'a entravé l'enquête qu'à la marge (trois cas d'éditeurs aux États-Unis, six au Brésil : trois éditeurs et trois traducteurs). Il est plus facile de pénétrer ces milieux lorsqu'on est introduit (par exemple, une traductrice professionnelle nous a introduits auprès de l'association des traducteurs). En France a sans doute joué le fait que nous n'étions pas inconnus. A l'étranger (aux USA notamment), l'enquête a parfois fonctionné par réseau et recommandations, d'une personne à l'autre, ce qui a des avantages mais peut impliquer dans certains cas un biais. Ainsi, pour les États-Unis, l'édition commerciale est moins représentée ; mais nous avons tout de même pu interroger quelques éditeurs de marques prestigieuses dans des grands groupes. Ces éventuels biais ont été pris en compte dans l'analyse.

Le deuxième écueil que nous avons rencontré concerne la mission pour le ministère de la Culture, qui a certainement favorisé l'accueil en France comme à l'étranger, mais a fait que les enquêtés – il s'agit des éditeurs et des responsables des cessions en particulier – ont utilisé la situation d'enquête pour exprimer des doléances ou réclamer des aides plus systématiques. Il ne s'agit pas, pour nous, de nous prononcer sur ce point qui nécessiterait une enquête d'un type très différent sur l'impact de la politique d'aide en la matière, mais de restituer les propos des enquêtés et leurs représentations de ce qui fait obstacle à la traduction de leur point de vue qui est inséparable de la position qu'ils occupent dans la chaîne de circulation des œuvres et de leur type d'investissement.

Le troisième écueil a trait à l'objet de l'enquête, qui porte aussi bien sur l'intraduction que sur l'extraduction, entre le français et trois langues

(anglais, néerlandais, portugais) et entre la France et quatre pays (USA, Royaume-Uni, Pays-Bas, Brésil), pour plusieurs catégories de livres (principalement la littérature et les sciences humaines, mais aussi pour la littérature pour la jeunesse dans le cas du Brésil). Outre la combinatoire complexe requise pour constituer une population couvrant ces différents domaines (linguistique, culturel et intellectuel) à différents échelons, cela impliquait de solliciter parfois les enquêtés à des titres divers : ainsi les directeurs ou responsables éditoriaux, comme certains agents, sont parfois concernés aussi bien par l'extraduction que par l'intraduction ; les responsables de cession par toutes les catégories d'ouvrages ; les directeurs de collection ont pu être interrogés deux fois, de façon plus générale, et sur un domaine linguistique ou un cas en particulier. Nous avons cependant tenté de ne pas multiplier les doubles entretiens, par économie de temps et de moyens (pour nos enquêtés également). Ces écueils n'enlèvent rien à la richesse et à la qualité du matériau recueilli.

Index des graphiques et tableaux

Tableau 1. Répartition par discipline des livres de sciences humaines traduits du français en anglais, rééditions incluses (1990-2007) : comparaison USA au total	75
Tableau 2. Les dix maisons littéraires publiant la plupart des traductions du français (1990 - 2008)	125
Tableau 3. Part des titres traduits chez les petits éditeurs indépendants en sciences humaines.....	254
Tableau 4. Tableau comparatif des traductions françaises d'ouvrages pragmatistes	311
Tableau récapitulatif des entretiens réalisés	347
Graphique 1. Évolution du nombre de titres traduits, par comparaison au nombre de titres en français (1965 - 2008)	83
Graphique 2. La production des livres et des traductions aux Pays-Bas (1975 - 2008).....	121
Graphique 3. Nombre des traductions en néerlandais selon les langues source (1975 - 2008)	122
Graphique 4. Nombre des traductions du français (total, littérature, sciences humaines et sociales)	123
Graphique 5. Part de titres et d'exemplaires traduits par an au Brésil (en pourcentages).....	154
Graphique 6. Part de titres traduits par langue et par an au Brésil (en pourcentages).....	157
Graphique 7. Les traductions des ouvrages néerlandais en français de 1968 à 1997.....	211
Graphique 8. Les traductions littéraires du néerlandais, 1967-2009.....	217